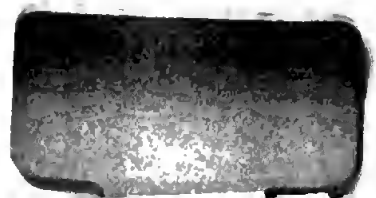
3 . 3 . 317



Google

LA TOSCANE

ET

LE MIDI DE L'ITALIE

Notes de voyage, études et récits.

PAR

F. B. DE MERCEY.

Deh quando rivedrò 'l dolce paese
Di Toscana gentile?

I

PARIS.
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, 21.

1795

LA TOSCANE

ET LE MIDI DE L'ITALIE.

I

Digitized by Google

AVIS.

MM. les Souscripteurs à LA TOSCANE ET LE MIDI DE L'ITALIE, par M. *F. B. de Mercey*, peuvent se procurer, chez l'éditeur, une collection de vingt-quatre vues des principaux sites décrits dans cet ouvrage, dessinés par l'auteur et lithographiés par M. Eugène Cicéri, au prix de 48 francs.

Cette collection, format in-folio de jésus, forme les deux premières séries du *Portefeuille de l'Italie*, dont elle fait partie.

Digitized by Google

3. 3. 312

LA TOSCANE

ET

LE MIDI DE L'ITALIE

Notes de voyage, études et récits.

PAR

F. B. DE MERCEY.

Deh quando rivedrò 'l dolce paese
Di Toscana gentile?

I

PARIS.
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, 21.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

ÉTUDES SUR LES BEAUX-ARTS, depuis leur origine jusqu'à nos jours. 3 vol. in-8°. 22 fr. 50 c.

Tome premier.—Origine et filiation des arts.—L'art en Orient.—L'art égyptien.—L'art assyrien.—L'art babylonien.—L'art chez les Hébreux. — Le temple de Salomon. — L'art chez les Grecs. — L'art chez les Étrusques. — L'art romain. — L'art chrétien dans les catacombes. — L'art byzantin.

Tome deuxième. — La renaissance italienne.—L'art moderne en Italie.—Les arts en Piémont.—La peinture en Allemagne, dans les Flandres et en Hollande.—L'art moderne en Allemagne.—L'art en Espagne. — La galerie du maréchal Soult. — Les arts en Angleterre.—Les arts en Écosse.—Exhibition d'Édimbourg.—Coup d'œil sur l'école française contemporaine.

Tome troisième.—Histoire de la gravure en médailles en France. — La sculpture monumentale en province. — Exposition universelle des Beaux-Arts. — Des encouragements aux Beaux-Arts, etc.

LE TYROL ET LE NORD DE L'ITALIE, Journal d'une excursion dans ces contrées ; 2e édition. 2 vol. in-8° avec 15 planches gravées à l'eau-forte. 16 fr.

SCOTIA. 2 vol. in-8°.

TRENTE ET INSPRUCK. 1 vol. in-4°.

TIEL. 2 vol. in-8°.

Un des plus charmants épisodes du Dante, dans son *Purgatoire*, est celui de sa rencontre avec son maître de musique et son ami Casella. Des âmes errantes, en s'approchant du Dante, se sont aperçues, à sa respiration, qu'il vivait encore. Elles sont frappées d'étonnement et se pressent en foule autour du poëte. Tout à coup l'une d'elles se détache du groupe et s'avance vers lui pour l'embrasser. Son élan témoigne d'une affection si vive, que Dante fait vers elle un mouvement semblable et veut la presser dans ses bras. Trois fois il les étend et trois fois il les ramène sur sa poitrine, sans qu'il ait rien pu saisir. L'ombre sourit, et Dante reconnaît son ami. Tout impalpable qu'il est, Casella n'a perdu ni la mémoire ni la voix. Sur la demande du poëte, il

lui répète une *canzone* [1] de Dante lui-même ; sa voix est si touchante, que Virgile et tous ces morts qui l'accompagnent sont ravis, et que le poëte, à ce souvenir, s'écrie que la douceur de ce chant vibre encore dans son âme :

Che la dolcezza ancor dentro mi suona.

Que de fois, dès que nous avons eu mis le pied sur le sol de l'Italie, ce purgatoire d'un noble peuple, n'avons-nous pas rencontré l'ombre de Casella : Casella dans la politique, Casella dans les lettres, Casella surtout dans les arts ! Le maître chéri qui nous a tant appris accourt à notre rencontre, nous étendons les bras, nous croyons le saisir ; nous ne rencontrons que le vide. Ne soyons pourtant ni aveugles ni injustes ; reconnaissons que ces hommes d'autrefois qui ont illustré l'Italie ont laissé des héritiers ; mais le génie, qui, sur cette terre privilégiée, fut si longtemps comme la règle, n'est plus aujourd'hui qu'une rare exception. Pour un vivant, que de Casella ! Toutes ces figures ont la décevante ap-

[1] Amor che nella mente mi ragiona,
Della mia donna disiosamente, etc.

parence de la vie ; elles se meuvent, s'agitent, discutent, se passionnent, aiment et haïssent. Leur voix, comme celle du maître du Dante, fait entendre les plaintes les plus éloquentes et les plus doux concerts. Que leur manque-t-il pour ressembler à leurs pères? Ce qui manque à cette Italie elle-même pour ressembler à l'Italie des XIVe et XVe siècles : la vie, un corps.

Ces mots paraîtront sévères ; peut-être aussi trouvera-t-on que, dans le cours de ces études, nous aurions pu nous montrer plus sobre de critiques ; il est tels jugements qui nous seront reprochés comme autant de sarcasmes. Avouons-le, le désappointement nous arrachait ces mots amers ; les choses nous semblaient si différentes de ce que nous avions attendu. Cependant notre cœur est plein de sympathies si vives pour ce pays et pour ce peuple, auxquels nous devons tant de bonheur et qui nous ont légué de si glorieuses traditions, que, si nous avions pu réellement les offenser, nous nous empresserions de faire amende honorable. Quelles que soient leurs défaillances d'aujourd'hui, nous avons foi en eux et nous ne voulons pas croire à leur mort définitive. Loin de là, nous rêvons pour cette Italie, qui sut déjà deux fois se

placer au premier rang des nations, un brillant et prochain réveil, et comme une suprême résurrection.

Les pages qui suivent présentent, nous le savons, tout le décousu du voyage. Il nous a semblé que c'était là leur unique charme, et nous n'avons pas voulu le leur ôter. Qu'on ne s'étonne donc pas de rencontrer une étude critique à la suite de simples notes au crayon, un tableau après un récit, un chapitre d'histoire après un souvenir tout personnel : nous avons, en toute occasion, obéi au caprice, et souvent à des caprices fort sérieux. C'est ainsi que, dans l'une des cellules de ce couvent qui, du haut de son roc, domine ce qui reste d'Amalfi, l'idée nous est venue de raconter l'histoire de cette petite république qui, du IXe au XIIe siècle, fit un si grand bruit dans le monde, et que M. de Sismondi avait à peu près oubliée. Tout en cheminant, nous avons évoqué bien d'autres ombres. De notre part, cette manie de résurrection est sans doute bien téméraire, car ce livre, tout d'impressions, échappera-t-il lui-même à l'oubli, vivra-t-il plus d'un jour?

La Faloise, 24 mai 1858.

I.

DE PARIS A LYON.

En s'avançant vers le sud, c'est vers Montereau et Fontainebleau que finit la banlieue de Paris. Les constructions sont sinon plus élégantes, du moins plus rustiques; le plâtre fait place à l'argile et à la pierre brune. L'aspect du paysage est moins gris et la couleur en est plus chaude. Le campagnard est moins madré; il répond à votre demande par une véritable réponse, et non par une question. Les femmes sont moins pâles et moins chétives, et les filles moins effrontées. Montereau est une ville toute noire et toute lézardée; ses maisons craquent et s'affaissent : ce sont les boulets qui les ont minées. Napoléon y a vaincu une dernière fois; c'est le dernier souvenir de cette ville, qui en a beaucoup, et ce n'est pas le moins glorieux.

Au delà de Montereau, les bords de l'Yonne sont couverts de jolies villes de second ordre et très-vivantes : Villeneuve, Sens, Joigny, qui ont gardé, les

unes, leurs murailles et leurs portes gothiques, les autres leurs cathédrales en dentelles ou leurs châteaux du xve siècle. A Auxerre, on est en pleine Bourgogne, et l'on s'aperçoit, à mille nuances, qu'on vit au milieu d'un autre peuple qu'à Paris. L'espèce y est plus vigoureuse, et l'on rencontre, dans ces classes que l'aisance trop grande ou une civilisation trop avancée n'ont point étiolées, de ces hommes à la stature élevée, aux membres robustes, dont la face, large, carrée, osseuse, laide peut-être, annonce la force, le courage et la persévérance. Sous le rapport de la régularité des traits, de l'éclat du teint et de la beauté des formes, les femmes sont mieux partagées que les hommes; seulement leur embonpoint, souvent excessif et qui est devenu proverbial, détruit rapidement cette fleur de beauté. Les environs d'Auxerre, par leur nudité, rappellent la pierreuse Champagne et son insipide paysage. La vigne couvre la pente de collines rocailleuses, et les arbres ne s'y montrent guère qu'à l'état de broussailles. D'Auxerre à Avallon, on ne rencontre, à de grandes distances, que de gros bourgs où s'échelonnent de détestables auberges. Le mauvais temps nous oblige à nous arrêter dans l'une d'elles, à Vermanton, petite ville située à mi-chemin d'Auxerre à Avallon. Je m'approche d'un grand feu autour duquel sont groupés quelques paysans, sous le manteau d'une énorme cheminée. J'aime à écouter les colloques de ces bonnes gens;

ils vous découvrent toute une perspective des mœurs populaires, qui, pour être humbles, ne sont pas vulgaires. Ceux-là causent du sujet qui doit les préoccuper avant tout, — car, pour eux, c'est le *to be or not to be,* — de leur récolte et de la saison. Le blé rend peu; la vendange a été mauvaise; des vols d'oies et de canards traversent, chaque jour, le pays; l'hiver sera rude. Pierre Pitou, de Montfiquet, n'a pu payer le dernier terme de son bail et ne pourra payer celui-ci encore. M. le marquis est décidé à le faire assigner. — Pierre Pitou est un digne homme, dit un gros paysan aux formes d'Hercule; il a de la famille; il faut le soutenir. Je lui prêterai 10 pistoles; fais-en autant, Jean Ginou. — Soit; je lui en prêterai 5. — C'est bien; nous finirons par faire les 50 qu'il doit. Et celui qui s'est mis en avant pour les 10 pistoles se frotte les mains. J'aime cette sorte d'assurance mutuelle entre braves gens. Il n'y a là rien de séditieux ou d'antisocial; car on trouve tout naturel que M. le marquis, qui doit vivre et qui a des charges, exige le payement de son fermage; il y a seulement mise en pratique de cette maxime de l'intérêt personnel bien entendu : Fais à autrui ce que tu voudrais que l'on fît pour toi.

La maitresse de l'auberge est une digne femme; elle nous sert un bien mauvais déjeuner, mais, du moins, elle ne nous le fait pas payer trop cher. Il y conscience, de sa part, à ne demander à des gens qui

s'arrêtent à sa porte dans une voiture que la même somme qu'elle demanderait à des voituriers. C'est là une rareté.

De Vermanton à Avallon, nous traversons un pays montueux et boisé par places. C'est tout à la fois la Bourgogne vineuse et forestière. Le sol est granitique; son élévation au-dessus du niveau de la mer est déjà considérable. De nombreuses rivières prennent leur source dans ces collines. Le paysage a la couleur prononcée des zones granitiques. Les horizons sont d'un bleu noir, et les collines, perdant leur profil amorphe, affectent déjà des formes anguleuses et brisées. C'est au milieu de ce paysage et sur une sorte de terrasse élevée qui domine un vaste horizon qu'est située la jolie ville d'Avallon.

D'Avallon à Châlons-sur-Saône, la route suit les limites des deux départements de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire; elle s'élève insensiblement jusqu'aux environs d'Arnay-le-Duc, situé sur une colline dont la hauteur paraît médiocre et dont cependant le sommet doit atteindre à plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer; car elle domine un plateau déjà singulièrement élevé. Quoique nous ne soyons qu'au commencement de l'automne, le climat y est déjà fort rigoureux, les arbres n'ont plus de feuilles et nous ne voyons plus de vignes.

La vigne ne reparaît qu'aux environs de Rochepot, après une descente de plusieurs lieues. Roche-

pot, avec les tours noires de son château en ruines, campé sur les flancs d'un rocher gris de fer et dominant les masures d'un hameau décrépit, est le seul site vraiment pittoresque qu'on rencontre de Paris à Dijon. C'est un paysage tout féodal, au milieu duquel l'imagination fait tout aussitôt figurer Jacques Bonhomme et son seigneur. Le seigneur a disparu; Jacques Bonhomme est resté. Jacques Bonhomme a maintenant de bons habits de drap bien chaud, d'épais souliers d'un bon cuir, un large chapeau de feutre; sa maison, son champ sont à lui, et, dans son bahut, il a un grand pot plein d'écus qu'il n'enterrera pas, mais avec lequel il se propose d'acheter une pièce de terre qui dépendait autrefois du domaine de son seigneur. Celui-ci a fait de mauvaises affaires à la bourse et a besoin de quelques milliers d'écus pour payer ses différences.

Jacques Bonhomme, aubergiste, est un grand fripon; il rançonne aujourd'hui le voyageur comme autrefois le seigneur châtelain rançonnait les passants. Nous venons d'en avoir la preuve; mais tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. La friponnerie de notre hôte de Rochepot est la compensation de l'honnêteté de notre hôtesse de Vermanton.

A la sortie du défilé de Rochepot et sur ce versant oriental des collines de la Côte-d'Or qu'ont rendu fameux les vignobles de Meursault, de Beaune et de

Nuits, la transformation du pays est complète. Il y a 100 lieues de distance entre Arnay-le-Duc et Châlons-sur-Saône et Mâcon. Dans ces villes, on commence à ressentir la première influence du Midi; on la rencontre dans la forme traditionnelle des habitations, dans les productions du pays et, jusqu'à un certain point, dans les mœurs.

Châlons-sur-Saône (*Cabillio*), où se réfugia César que les Auvergnats venaient de battre devant Gergovie, près de Clermont, a déjà une apparence toute lyonnaise, et Mâcon semble un faubourg de Lyon.

On ne saurait se figurer le nombre des joyeuses histoires à la Boccace que ceux de Châlons racontent sur ceux de Mâcon et ceux de Mâcon sur ceux de Châlons. L'anecdote de M. de Lorme, poursuivant, sa broche en main, le long des rives de la Saône, le coche de Mâcon qui emporte son rival, et le cri du passager poursuivi, « Il est bon là M. de Lorme, » a fait proverbe dans le pays. Cette excellente histoire a fait la fortune de son héros.

Aux environs de Lyon, quoique l'influence des brouillards de la Saône et du Rhône, et des vents glacés des Alpes, se fasse sentir pendant plusieurs mois de l'année, la transformation est plus rapide encore; mais ce n'est qu'au delà de Lyon qu'une couleur plus tranchée prendra la place de ces nuances, et ce n'est qu'en perdant de vue les Alpes du Dauphiné que nous rencontrerons le dialecte purement

méridional, et ce caractère provençal si vif, si délié, si plein d'imprévu, de ressources, d'amusante et ingénieuse vanterie.

Grâce à sa singulière topographie et à sa position au confluent de deux grands fleuves provenant d'origines toutes différentes, Lyon a été longtemps la ville la plus pittoresque et la plus sale de la France et de l'Europe; mais, depuis un quart de siècle, l'industrie, la stratégie et les maçons ont singulièrement modifié ce double caractère. Cependant un Anglais, avec lequel, ce matin, je parcourais le quai de la Saône, m'assurait que comme aspect il préférait cette ville à Édimbourg, si vantée. Qu'aurait-il dit, il y a trente ans, si, au lieu de ces monstrueuses constructions, qui n'offrent à l'œil que d'énormes cubes tout nus et percés d'une infinité de petits trous carrés, il n'eût vu, sur toutes ces charmantes collines qui dominent la ville, que ces jolies maisons dauphinoises, d'une architecture élégante et variée, dont, vers 1550, les Génois apportèrent à Lyon les modèles? Aujourd'hui on ne connaît, à Lyon, qu'un seul style d'architecture, le style caserne. Faire tenir le plus d'individus possible dans le moins d'espace possible, tel est le problème que se propose tout architecte, auquel son entrepreneur fait une terrible querelle si, dans un mur d'une certaine surface, il n'a percé que quarante-huit fenêtres quand le voisin, dans un espace semblable, en a pu mettre cinquante.

Employer quelques centimètres cubes de pierre pour dessiner une corniche ou une frise leur paraît un intolérable gaspillage. La pierre est singulièrement ménagée; s'ils osaient, ils bâtiraient ces énormes maisons en pisé. Cet esprit de mesquinerie, qu'on a qualifié d'esprit *canut*, a été, à tort, attribué à toute la ville, et des méchants seuls ont pu imposer à Lyon et sa banlieue le nom de Béotie de la France. Limité longtemps aux dernières couches de la population ouvrière, le canutisme a pu gagner de proche en proche jusqu'aux classes industrielles et commerçantes, sans s'étendre, pour cela, à la population entière. Si, pour les Lyonnais, tous les Parisiens sont badauds, pour les Parisiens tous les Lyonnais sont canuts. Rien de moins juste que ces qualifications qui englobent une population entière dans un même ridicule. Tout Lyonnais apprend à compter sur ses doigts en même temps qu'il apprend à bégayer; mais cette connaissance précoce des chiffres n'abrutit que le petit nombre. Tout ce qui s'assied à un comptoir n'est pas canut, et si, parfois, il le tempère un peu trop, le gros bon sens n'éteint pas absolument l'esprit. C'est le voisinage de Dijon et de Mâcon d'un côté, de Marseille et de la Provence de l'autre, qui fait tort à Lyon. Le Lyonnais, homme du peuple ou de la classe moyenne, tient de l'Auvergnat et du Savoisien par son esprit de calcul et ses ressources industrielles; c'est-à-dire qu'il sait tirer des autres tout

le parti possible. L'esprit du Provençal est moins lent et ses ressources sont plus personnelles. Avant tout, il a confiance en lui-même et attend beaucoup plus de sa volonté que de l'appui d'autrui. Dans certaines journées d'automne, quand les brouillards du Rhône et de la Saône couvrent la ville et se mêlent à la fumée de charbon de terre de ses cheminées et de ses fourneaux, Lyon a un aspect anglais. Eh bien, cette nuance anglaise se retrouve dans le caractère de ses habitants et de ses ouvriers, qui, eux aussi, ont cet esprit d'association et d'organisation propre aux masses anglaises, mais qui, dans l'occasion, ont une bien autre énergie d'action et qui, surtout, sont moins dominés par cet intérêt de conservation que des impertinents appellent *la peur*. Claude et Caracalla, tous deux Lyonnais et tous deux empereurs, sont deux types étranges de cet esprit à la fois borné et énergique jusqu'à l'atroce. Germanicus et Marc-Aurèle, Lyonnais également, forment une heureuse compensation.

II.

DE LYON A ARLES.

La navigation du Rhône, si avancée quant à la vitesse, est encore dans l'enfance sous tous les autres rapports. Les bateaux à vapeur sont d'une saleté repoussante; paquets, voitures, denrées de toute espèce sont jetés confusément sur le pont, et, à voir la mauvaise distribution et le peu d'espace du salon destiné aux passagers des premières places, il est clair que le voyageur n'occupe, dans l'esprit du spéculateur, que le second rang après le *colis*. Et cependant le Rhône, aujourd'hui, dans la belle saison, est le grand chemin de l'Italie. Quelques heures suffisent pour franchir des distances considérables. Le soir, le voyageur met pied à terre à 70 lieues de son point de départ du matin, après avoir traversé nombre de villes intéressantes et vu passer sous ses yeux, sur chacune des rives du fleuve, des paysages d'une infinie variété. Dans la mauvaise saison, le trajet est moins prompt, et l'on a plus de loisir pour étudier

ces villes et examiner le paysage. De Lyon à Vienne, le style lyonnais domine. Des nuages de charbon s'échappent de hautes cheminées obscurcissant l'air, des chapelets de waggons glissent rapidement sur les rails du chemin de fer de Saint-Étienne, qui, au-dessous de Lyon, rejoint la rive du Rhône. Il y a encore quelque chose de septentrional dans ces maisons en pisé qui bordent le fleuve et dans l'atmosphère brumeuse qui les enveloppe. Aux environs de Vienne, le Midi l'emporte sur le Nord. Les ruines sont romaines, le gothique est sarrasin, le marbre et la pierre remplacent le pisé et prennent des tons roux et saumonés. La situation de Vienne, l'Allobroge, avait été préférée de beaucoup, par les Romains, à celle de *Lugdunum*, dont le nom n'est même pas mentionné dans les *Commentaires* de César, tandis que le grand capitaine parle souvent de *Vienna*, sa voisine. C'est qu'en effet Lyon n'existait pas du temps des guerres des Gaules, et que sa fondation ne remonte guère qu'à Marcus Plaucus, un des lieutenants de César, qui établit, dans cette position réputée jusqu'alors insalubre, les réfugiés de Vienne.

A Valence, cette victoire du Midi dont nous parlions tout à l'heure est tout à fait complète. Valence, située de ce côté des Alpes, est plus italienne qu'Alexandrie, située sur le versant oriental. Il y a quelque chose de plus chaud dans la couleur du pays, de plus ardent et de plus passionné dans les mœurs du peuple à

Avignon qu'à Turin. Sauf quelques retours du mistral et, tous les quinze ans, une sorte d'irrésistible invasion du nord, à laquelle oliviers et mûriers ont peine à résister, ce que l'on appelle la mauvaise saison dans ce pays n'est souvent qu'un second été plus tempéré, plus voilé et moins âpre que le premier.

Valence est une vieille ville, remise à neuf par places, mais où le neuf a rapidement pris la couleur du vieux. Les rues y sont étroites et sales, comme dans la plupart des villes du Midi, et la population y semble peu en rapport avec l'étendue de la cité. Les promenades et les grands chemins sont bordés de mûriers, ce qui donne un triste ombrage l'été, quand ces arbres sont dépouillés pour nourrir les vers à soie. De distance en distance, on aperçoit la noire pyramide d'un cyprès ou le feuillage gris d'un olivier. Quant aux monuments, ils sont rares; Valence a été saccagée tant de fois.

Ce soir, au théâtre de Valence, on nous a donné je ne sais quel vaudeville de M. Scribe et Lucrèce Borgia. Quel théâtre et quels acteurs! Toutes les exagérations, les non-sens et les folies de la pièce sautent crûment aux yeux; c'est là cependant ce que nos illustres contemporains appellent modestement une *création*. Hélas! y a-t-il réellement des créations en littérature et dans les arts? Qu'entend-on par ce mot? Ne serait-ce pas tout simplement bien voir et bien choisir? Car, certainement, on ne peut inventer

ou créer que des monstres, et les monstres m'épouvantent. Création est un de ces mots du dictionnaire du XIXe siècle, qui ne peuvent tomber sous l'explication humaine, dont il faut se servir, cependant, comme de tant d'autres pour comprendre et être compris, et qui, au fond, n'ont aucune signification raisonnable.

Les idées ne peuvent nous arriver que par nos sens; elles ne sont bien réellement que l'expression réfléchie ou le reflet d'une création antérieure existante; elles ne créent donc pas, elles doublent la création ou l'expriment. Mais est-il bien vrai que les gens de génie n'aient jamais créé, et ne font-ils, comme quelques-uns le prétendent, qu'appliquer leur cachet aux conceptions d'autrui et marquer à leur coin l'esprit de tout le monde? Cela est généralement vrai, mais, au fond, présente bien quelques exceptions. C'est le détail qui fait la vie, et j'aime mieux la conception d'autrui revêtue de détails vrais et sublimes qu'une belle conception originale mal rendue. J'aime mieux Roméo et Othello, pillés dans des contes italiens, que Lucrèce Borgia sortie toute armée du cerveau de son auteur.

De Valence à Avignon, les bords du Rhône offrent une suite de paysages qui l'emportent de beaucoup sur les paysages allemands des bords du Rhin, quoiqu'ils soient beaucoup moins vantés. Ils n'ont ni la même crudité de couleur ni la même uniformité de

lignes, ni la même monotonie de détails; on dirait de chaudes esquisses de Collantès exécutées par le Dominiquin.

Rochemore et Vivay, accrochées aux rochers comme des bourgades calabraises, et se mirant dans les vagues bleues du fleuve, n'attendent que le pinceau d'un Salvator ou la plume d'un Walter Scott pour être fameuses. Aujourd'hui ils n'existent ni au point de vue historique ni au point de vue pittoresque. Un sot les regarde en passant et s'écrie d'un air capable : Voilà de *belles horreurs;* puis, satisfait d'avoir trouvé cette expression *nouvelle*, il continue avec le voisin la conversation entamée sur le prix des huiles et des vins. Le public qui n'est pas averti ne se donne même pas la peine de regarder. — C'est singulier; on ne m'avait pas dit qu'il y eût là quelque chose à voir. Est-ce vraiment beau? fait-il d'un air distrait. Qu'un connaisseur ou soi-disant tel lui dise oui, et il va s'extasier. Le pont Saint-Esprit l'intéresse tout autrement. Il y a danger, à ce que chacun dit. A cet endroit redouté, les cent passagers du bateau sont tous debout sur le pont. Peut-être quelques-uns d'entre eux ont-ils fait leur testament? Le bateau s'avance et s'engage sous l'arche, qu'il franchit lestement. Tout le monde de se regarder et de se dire : N'est-ce que cela? Même les femmes, si faciles à émouvoir, conservent leur calme et plaisantent sur les périls du terrible pont.

Le paysage devient de plus en plus méridional. Décidément les portes du sud sont ouvertes. Le grenadier et le jujubier prennent, dans les haies, la place du troëne, de la ronce et de l'aubépine. L'olivier et le figuier apparaissent de place en place et interrompent la monotonie des vignobles qui couvrent les pentes rocailleuses. A l'horizon, des collines brunes et rocheuses se dessinent avec une netteté inconnue aux paysages du nord. Des groupes de peupliers blancs, qui, dans les parties les moins élevées de la plaine, bordent les rives du Rhône, rappellent seuls le septentrion. Tout à l'heure, aux approches d'Avignon comme aux alentours d'Aix, nous verrons l'arbre d'Hercule se marier au pin pignon, et quelquefois au cyprès, pour donner une ombre hospitalière aux parties les moins arides de la plaine.

> Quò pinus ingens, albaque populus,
> Umbram hospitalem consociare amant.

Il n'est pas jusqu'à l'air, d'une douceur nouvelle pour nous et tout imprégné d'un arome particulier, qui ne nous annonce un climat différent et un autre ciel.

Tout à coup, à l'un des détours du fleuve, nous avons aperçu, doré par les rayons d'un soleil aussi ardent en novembre que celui de Paris en juillet, un château, assemblage de dix châteaux différents, aux tours et aux murailles crénelées et couronnées de mâchicou-

lis, s'élevant sur un roc au milieu d'un amas confus d'habitations, le tout entouré d'une muraille d'ocre, dentelée de hauts créneaux et flanquée de grosses tours, dont un beau fleuve baigne le pied. C'est Avignon, la vieille cité des papes, qui semble un quartier de la Rome du XVe siècle ou quelque cité de la Romagne transportée sous le ciel de la Provence. Quatre arches de son fameux pont, qui en avait vingt-deux, sont seules restées debout et s'appuient à la rive gauche du Rhône. A en juger par ce qui reste et par la légèreté de ses arches, ce pont, construit à la fin du XIIe siècle (1180), devait être d'une grande élégance. Sur la pile comprise entre la deuxième et la troisième arche, on voit une petite chapelle consacrée à saint Benezet, qui n'offre de curieux que quelques fragments de piliers antiques que l'on a utilisés lors de sa construction. Cette chapelle est contemporaine du pont.

Notre bateau, après avoir fait une longue évolution pour diminuer la vitesse de son mouvement, est venu se ranger au pied du mur crénelé et à peu de distance du pont. Une centaine d'hommes, aux vestes brunes jetées sur l'épaule, au teint de suie et aux bras rouges comme du cuivre, nous attendaient rangés le long du quai. Avant que le bateau ne fût amarré, ils se sont élancés du rivage sur le pont, au risque de tomber dans le fleuve et d'être broyés entre le ventre du bateau et le parapet du quai. C'était un véritable

abordage. Chacun d'eux s'est précipité sur nos bagages, et il a fallu commencer une belle résistance pour empêcher que nos malles et nos sacs de nuit ne fussent disséminés entre vingt mains différentes.

Enfin, après nous être entendus avec deux de ces vigoureux gaillards, nous avons mis pied à terre sur un quai couvert de marchandes d'oranges, de figues et de raisins, dont les grappes aux grains énormes semblaient dérobées à la terre promise. Toutes ces femmes criaient à la fois, s'exprimant en langage provençal. Rien de plus nouveau, de plus vivant que ce spectacle. Comme Chapelle et Bachaumont, nous admirâmes d'abord la beauté des murailles d'Avignon. Nous ne pûmes réprimer un sourire en nous rappelant la rencontre qu'ils firent, le soir de leur arrivée, sur ce même quai, du sieur d'Assouci et de son page, et du remerciment ironique qu'ils lui adressèrent :

Grand merci monsieur d'Assouci ;
D'un si bel offre de service,
Monsieur d'Assouci grand merci.

Si le poëte suspect se félicitait d'être en *terre papale,* en jetant un coup d'œil autour de soi on peut croire qu'on s'y trouve encore. L'aspect de ces murs découpés de créneaux saillants et élevés, les tours et les clochers couronnés de mâchicoulis, ce château aux murailles puissantes et massives qui couvre la plate-forme d'un roc escarpé, l'architecture des habi-

tations particulières, les boutiques fermées par des rideaux au lieu de portes, la physionomie et les habitudes toutes méridionales de la population qui se presse dans les rues, son langage vif et accentué, tout, jusqu'à l'horizon dentelé des montagnes osseuses qui forment le fond du tableau, donne à cette ville un caractère particulier et tout à fait ultramontain, surtout quand on arrive du nord ou du centre de la France.

A l'exception de quelques arcades engagées dans plusieurs maisons, d'une colonne cannelée et de quelques substructions informes, il ne reste rien, à Avignon, de la ville antique.

L'église cathédrale de Notre-Dame-des-Doms est le plus ancien des monuments de la ville actuelle; c'est la transition de l'époque romaine au moyen âge. Son porche, qui doit remonter au ve ou au vi^e^ siècle, peut-être au viiie; les peintures qui le décorent, sont dans un grand état de dégradation. On doit s'attacher cependant plutôt à conserver ce qui reste qu'à restaurer l'ensemble. Ces peintures, qui représentent le couronnement de la Vierge dans le style de l'école toscane primitive, ont été, à tort, attribuées à Giotto; elles sont de Simone Memmi, qu'a immortalisé un sonnet de Pétrarque. Quand on a étudié avec soin les belles fresques de ce peintre qu'on voit à la chapelle des Espagnols, dans le cloître de Santa-Maria-Novella, à Florence, il est impossible de ne pas re-

connaître, dans ces peintures, la manière du maître le plus éminent de la vieille école de Sienne. Vasari nous apprend qu'il laissa quantité de fresques et de tableaux à Avignon, où le pape l'avait appelé. C'est dans cette ville qu'il rencontra Pétrarque et Laure, dont il fit le portrait. Il s'est plu, du reste, à retracer son image dans plusieurs de ses compositions, entre autres dans ses fresques de Santa-Maria-Novella. Laure, vêtue de vert, avec une petite flamme sur le sein, figure dans ce groupe de belles femmes assises qui représentent les Voluptés. L'intérieur de la cathédrale, restauré à diverses époques, a l'apparence d'une basilique romaine.

Le château des papes, bâti sur l'escarpement méridional du rocher des Doms, a plutôt l'air d'une citadelle que d'un palais. En effet, la papauté, à Avignon, fut souvent guerroyante. Cet édifice a été construit par les papes qui résidèrent à Avignon dans le XVe siècle, et dont le séjour a laissé dans le pays une trace si profonde. Son architecture, qui ne présente ni symétrie ni régularité, a cependant une majesté imposante et un caractère de force qui nous reporte tout aussitôt à l'époque où il fut construit. On a eu raison de le dire, ce palais des papes d'Avignon, c'est le moyen âge tout entier, c'est le XIVe siècle avec ses révoltes religieuses, ses argumentations armées, son église militante. Art, luxe, agrément, tout a été sacrifié à la défense. C'est un des modèles les plus com-

plets qui restent de l'architecture militaire du temps.

En effet, quand, après un long siége, l'assaillant avait fait brèche aux murailles ou brisé les portes du château, et qu'il pénétrait dans les cours intérieures, il trouvait tout préparé pour une nouvelle défense. De hautes tours dominent de tous côtés le préau, vers lequel convergent les embrasures et les meurtrières. C'est un nouveau siége à faire, et un siége d'autant plus difficile que l'assaillant n'a ni logis ni abri pour se couvrir. Si cependant, par miracle, il parvient à se maintenir dans la cour et à pénétrer dans l'intérieur du château, il rencontre, à chaque étage et de distance en distance, de nouveaux obstacles qu'il faut emporter, tandis que l'assiégé se retire et se retranche dans un énorme donjon, que son isolement met à l'abri d'une surprise. C'est là que le pontife a établi sa dernière retraite. Que l'assiégeant emporte cette tour, il n'a rien fait encore, et son ennemi va lui échapper. En effet, un escalier qui communique avec les appartements pontificaux s'enfonce dans la muraille, et, tandis que, d'un palier supérieur qui protége l'ouverture de cet escalier, les défenseurs du fort écrasent les assaillants, le pontife gagne un escalier souterrain, dont les portes de fer se referment derrière lui. Ce souterrain aboutit à une porte masquée donnant sur le Rhône, où une barque, cachée sans doute également par la poterne, attend le fugitif, qui s'échappe par le fleuve.

Tout ceci n'est pas une fiction. L'antipape Benoist XIII a été le héros d'une défense de ce genre. Quand, après avoir tenu tête pendant plusieurs mois aux troupes que commandait le maréchal Boucicault et avoir, à l'aide de ses machines, qu'il pointait lui-même, renversé plus de cent maisons et tué plus de quatre mille Avignonais, il vit le château emporté, il se retrancha dans la dernière enceinte, descendit par l'escalier souterrain, sortit par la poterne et gagna l'Espagne.

Des fresques fort curieuses, et qu'on attribue au Giottino, mais auxquelles, dans quelques parties, Simone Memmi, qui peignit le porche de l'église cathédrale d'Avignon, pourrait bien avoir mis la main, décorent une des tours du palais des papes. Elles représentent divers sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. Elles ont la naïveté des peintures de cette époque; mais, sur quelques points, elles dénotent déjà un art avancé. Ces peintures s'étaient miraculeusement conservées et sont en meilleur état que beaucoup de celles que l'on admire à Florence et à Assise; mais, il y a une quinzaine d'années, elles ont été l'objet d'un acte de vandalisme vraiment inqualifiable. Par les *soins* d'un général dont chacun, à Avignon, vous dira le nom, un certain nombre de têtes des personnages principaux ont été enlevées. Ce Mummius au petit pied donnait une prime de 5 francs, par tête qui lui était rapportée intacte, aux soldats casernés

dans le château. Ceux-ci collaient une feuille de papier sur la tête, qu'ils détachaient tout autour avec leurs couteaux. Si la préparation sur laquelle la tête était peinte n'était pas trop adhérente, elle suivait la feuille de papier, et le soldat gagnait sa prime. Si la préparation résistait, le plâtre se détachait en morceaux, et la peinture était perdue. Quelques têtes cependant, adhérant plus fortement à la muraille, ont tenu bon; l'apprêt ne s'est détaché qu'aux endroits que le couteau avait touchés; le reste existe encore, et l'on voit ces parties, aujourd'hui nettoyées, encore en place, mais isolées du personnage auquel elles appartiennent et du reste du tableau.

C'est ainsi qu'au XIXe siècle un *curieux*, que sais-je, un homme de goût peut-être? traitait ces vénérables reliques du XVe. Il est étonnant, après cela, que ces peintures soient encore dans l'état où nous les voyons aujourd'hui. Quel respect, en effet, pouvaient avoir pour ces vieilleries les soldats casernés dans le château, auxquels on donnait un pareil exemple?

Aujourd'hui le château des papes a été classé au nombre des monuments historiques; ces fresques curieuses ne sont plus exposées à ces indignes mutilations.

Indépendamment de ces peintures du château, et d'un certain nombre d'objets d'art curieux que l'on voit à Avignon, tels que les statues colossales de la chapelle du Saint-Sépulcre, dans l'église Saint-Pierre,

du Beffroi et du palais Colonne, le séjour des papes et celui d'une cour italienne ont modifié singulièrement l'aspect de la ville et même celui de la contrée. Mais ce cachet ultramontain a laissé sur le caractère de la population une empreinte plus profonde encore que sur les monuments; on est certainement plus Romain à Avignon qu'à Gênes ou à Florence. Il faut des siècles pour effacer ces différences. Les massacres de la Glacière en 1791, et l'assassinat du maréchal Brune en 1815, sont de tristes indices du caractère ardent et exalté de la lie de la population.

Le musée d'Avignon, dit musée Calvet, est l'une des collections provinciales les plus nombreuses et les mieux choisies. L'école italienne y est représentée par Salvator Rosa, l'Albane, Paul Véronèse, Orrizonte, Caravage et le Dominiquin; l'école flamande, par Téniers, Ruisdaël, Van der Velt et Berghem; l'école française, par Coypel, Mignard, les trois Vernet, Joseph, Carle et Horace, Granet, Régnault. On y voit aussi une statue de baigneuse d'Espercieux, qui fit grand bruit dans l'une des expositions du Louvre, vers 1808. Ce musée renferme une fort belle collection de médailles. On y a rassemblé tous les objets d'art antiques trouvés dans le Comtat et dans toute la Provence, inscriptions, bas-reliefs, statues. Dans le nombre, on distingue un torse d'enfant d'un beau caractère, des bas-reliefs curieux et de charmantes statuettes, dont l'une représente l'empereur

Caracalla vendant des petits pâtés. Cette caricature antique est excellente. Cette partie des collections forme la richesse la plus réelle du musée. Il a été fondé par le docteur Calvet, qui fit présent à la ville de ses collections, et qui a laissé un revenu annuel pour son accroissement et son entretien.

Orange était bien la colonie romaine par excellence, taillée, en plein sol du midi, sur le patron de la cité mère. Citadelle campée fièrement sur un mont capitolin, rivière baignant la ville, fontaines nombreuses et excellentes, plaine agreste et fertile, horizon de montagnes, c'est bien là un de ces sites classiques de prédilection que les Romains n'avaient garde de négliger; aussi la ville est-elle toute romaine. Son théâtre, l'un des mieux conservés que l'antiquité nous ait laissés, et dont la masse colossale se voit de tous les points de la ville, suffirait à lui seul pour donner une haute idée de l'importance de la cité provinciale et de la puissance de ses fondateurs. Sa porte triomphale, appelée à tort *arc de Marius*, est l'un des plus beaux monuments de ce genre qui existent. Outre son magnifique théâtre, Orange avait son amphithéâtre, un cirque, des thermes, un champ de Mars et son capitole. De ce dernier point on jouit d'une très-belle vue sur une immense plaine que domine, à l'est, le mont Ventoux, dernier et puissant contrefort des Alpes françaises.

L'amphithéâtre d'Orange, dont on voyait encore

les débris, il y a quelques années, dans un champ près de la ville, est aujourd'hui rasé jusqu'au niveau du sol. Le cirque, extrêmement oblong, dont une extrémité s'appuyait à l'escarpement que couronnait le capitole, près du théâtre, et dont l'autre bout touchait à la rivière de Meyne, est engagé, en totalité, dans les constructions de la ville moderne ou plutôt recouvert par ces constructions; cependant, de distance en distance, on retrouve quelques restes de son enceinte et même de son ornementation.

La cité antique était aussi beaucoup plus étendue que la ville actuelle, comme l'indiquent les restes de la muraille et les tours romaines que l'on voit encore aujourd'hui dans la campagne, à un 1/2 kilomètre environ de la ville moderne. Ce mur, vers le sud, s'étendait plus loin encore, et le mamelon sur lequel était bâtie la citadelle antique se trouvait renfermé dans l'enceinte de la cité. Cette forteresse n'a été détruite que sous le règne de Louis XIV.

Dans un enclos à l'ouest de la ville, on rencontre, en fouillant à moins d'un mètre de profondeur, de fort beaux restes de divers pavements de mosaïque. Sur les murs latéraux de ces villas on voyait des peintures antiques, mais aujourd'hui ces murs et ces peintures n'existent plus.

L'arc de triomphe placé sur la rive nord de la Meyne, à environ 500 mètres de la ville, est un des plus beaux restes de l'antiquité. Comme grandeur,

il vient immédiatement après les arcs de Septime-Sévère et de Constantin, les deux plus grands monuments de ce genre qui existent et avec lesquels sa disposition architecturale offre une certaine analogie. Ces trois arcs de triomphe se composent, en effet, d'un grand arc central, flanqué de deux arcs latéraux moins élevés. L'arc d'Orange se rapproche surtout de l'arc de Constantin ; mais il était beaucoup plus orné, plus chargé de sculptures. L'espèce d'avant-corps décoré d'un vaste bas-relief placé en saillie au-dessus de l'arc central, et qui devait porter le char, est tout à fait propre à l'arc d'Orange. Il est à peine indiqué dans l'arc de Constantin et n'existe pas dans celui de Septime-Sévère.

Cet arc de triomphe est resté longtemps englobé dans un massif de maçonnerie figurant une espèce de tour ou forteresse avec de hauts créneaux. Le tiers de la hauteur de l'arc et des colonnes qui le décorent était engagé dans une sorte de muraille inclinée formant, tout le long de sa base, comme une espèce de contre-fort placé là sans doute pour consolider le monument et pour faciliter l'écoulement des eaux. Ces constructions barbares avaient, toutefois, respecté toutes les parties antiques de l'édifice qui existaient au moment où on les éleva, et elles ont servi à préserver le monument qu'elles recouvraient en partie. En 1807 et en 1821, on opéra de premiers déblayements ; mais ce n'est qu'en 1847 que l'on est descendu jus-

qu'au sol antique et que l'on a débarrassé ce bel arc de triomphe de ces constructions parasites. M. Caristie, chargé, à cette époque, de sa restauration, s'est acquitté de sa tâche avec une rare habileté. Tout en respectant religieusement ses parties antiques et les moindres détails de ses sculptures, quelque ruinés qu'ils fussent, il a su rétablir les grandes lignes et les divisions architecturales du monument. Cette restauration est des plus simples et des plus heureuses, et lui fait grand honneur.

Digitized by Google

III.

ARLES.

Jamais ville ne m'a causé une impression de tristesse égale à celle que j'ai éprouvée, ce soir, en parcourant les rues d'Arles. On a tort d'appeler cela une ville; c'est une ruine habitée. Dans les quartiers du nord qui avoisinent le Rhône, toutes les maisons ont pris cette teinte brune et dorée que je n'avais encore vue qu'aux momies : Arles, en effet, est une momie de ville. Les quais et les quartiers commerçants du sud ont seuls conservé quelque apparence de vie. Le reste de la ville est peut-être habité; mais il faut y regarder à deux fois pour en être bien assuré, et encore les étages de bien des maisons, souvent même des bâtiments tout entiers, sont-ils abandonnés aux lézards et aux hiboux, à en juger, du moins, par leurs fenêtres brisées et sans vitres, leurs murs déchiquetés et leurs toits qui s'effondrent.

Il y a, dans Arles, deux couches de ruines : les ruines du moyen âge ou provençales, et les ruines romaines.

Digitized by Google

Les ruines du moyen âge se retrouvent partout à la superficie ; les ruines romaines sont plus cachées. A l'exception de l'amphithéâtre, dont la masse colossale est fièrement campée sur la colline sur laquelle la ville est assise, il faut fouiller le sol pour les découvrir. Dans chaque quartier de la ville, les ruines et les monuments provençaux vous entourent. Ce sont de vastes palais aux épaisses murailles, dont les corniches et les pierres taillées en bossage font saillie sur la rue, et dans lesquels on pénètre par des espèces de porches décorés de colonnes en spirale. Les architectes ont prodigué, à l'extérieur de ces édifices, toutes les ressources de leur art, et les moindres détails de leur ornementation sont d'une élégance achevée. Que sont devenus les habitants de cette Pompéia contemporaine? On l'ignore. Nul bruit dans ces palais, personne à leurs fenêtres; même silence et même solitude dans ces rues étroites que domine leur masse imposante et dans les quartiers formés de l'assemblage de ces rues. Nous l'avons dit tout à l'heure, la vie et le mouvement ne reparaissent que dans les quartiers du sud, et il faut que l'abandon du reste de la ville soit bien complet; car, à l'instar des Italiens, les habitants d'Arles vivent dans la rue, et ces rues sont absolument désertes. Dans le sud de la ville, c'est tout autre chose. Devant chaque porte, vous voyez hommes et femmes assis, tout à leurs travaux et à leur commerce, et devisant beaucoup plus

joyeusement qu'on ne l'attendrait de la part des habitants d'un tombeau.

Arles est renommée pour la beauté de ses femmes, et ce n'est point une réputation usurpée. On a trouvé, dans ses ruines antiques, une célèbre statue de Vénus, qui a pris le nom de la cité. On trouverait sans efforts, dans ses ruines modernes, plus d'une Vénus bien vivante et qui, pour la délicatesse des traits et la perfection de la forme, lutterait sans désavantage avec la statue antique.

Les femmes mettent tant de coquetterie à l'ensemble et aux moindres détails de leur toilette, et attachent avec tant d'art et de grâce le simple bandeau de velours qui caractérise leur coiffure, qu'à la première vue toutes paraissent belles; presque toutes le sont, en effet. Rien de plus difficile que d'analyser et de faire comprendre avec des mots ce que peut être un genre de beauté. La beauté des femmes d'Arles est, d'ailleurs, plus difficile à analyser et à décrire que toute autre; car elle réside plutôt dans l'éclat du teint, la transparence et la douceur des yeux, et dans certaines perfections délicates de la forme, que dans des nuances bien tranchées. A vrai dire, elles ne sont ni brunes ni blondes, ni grandes ni petites, ni grasses ni maigres, et cependant elles sont belles et presque toutes de la même manière, c'est-à-dire avec un peu d'art et le sachant trop. Toutes ont des prétentions, car toutes soignent leur personne et leur toilette,

toutes étudient leurs poses et leur démarche, et portent des vêtements d'une propreté recherchée. Rien de plus séduisant que le contraste qui existe entre ces belles et jeunes femmes, pleines de grâce, de coquetterie, de gentillesse et prodiguant les plus aimables sourires, et la ville décrépite qu'elles habitent. On dirait de gracieux et brillants papillons vivant au milieu des rochers d'une nécropole.

L'amphithéâtre d'Arles est un de ces monuments que les Romains fondaient en s'établissant dans un pays, et qui semblent une consécration de leur puissance. On les croirait taillés à même du rocher, tant leurs proportions sont colossales, tant est grande l'épaisseur de leurs murailles. Cet amphithéâtre, le plus grand de ceux qui existent en France, paraît de la même époque que celui de Vérone, avec lequel il a une certaine analogie. Il doit être postérieur aux arènes de Nimes; s'il est moins vaste, son architecture est plus élégante, et l'ordre corinthien a remplacé l'ordre toscan dans les détails assez bien conservés de son architecture. On ne juge pas bien des dimensions gigantesques de ces édifices sans un point de comparaison. Le meilleur est l'homme. J'envoyai donc le *cicerone* qui m'avait ouvert la porte de l'amphithéâtre se promener à l'autre bout de l'arène, et je le fis asseoir ensuite au haut des gradins. Cet homme ressemblait à une marionnette, et j'avais peine à entendre sa voix. On conçoit que vingt mille au

moins de ces petits êtres aient pu s'asseoir à l'aise sur les quarante-cinq rangs de gradins qui entourent l'arène, et les spectateurs placés sur les gradins les plus élevés étaient encore assez rapprochés de l'enceinte centrale pour entendre les rugissements des lions et les cris de détresse des victimes. Les vomitoires et les corridors placés sous les gradins et formant plusieurs étages concentriques devaient être éclairés par des lampes; on a peine à y voir en plein jour, et les portes qui les fermaient et la foule qui les obstruait devaient les rendre encore plus obscurs.

A côté de ses arènes, la ville romaine avait son théâtre, dont il ne reste aujourd'hui que des ruines fort intéressantes. Il a fallu remuer une couche de terre de 30 pieds d'épaisseur pour le découvrir. D'où cette terre est-elle venue? car ce ne sont pas des décombres, mais de la terre végétale qui couvre ces ruines; quelles mains l'ont amoncelée sur ce malheureux théâtre? Les antiquaires se sont évertués pour le découvrir; aucun n'a pu trouver une explication satisfaisante, et en effet il n'y en a pas à donner : nous ne présentons donc la suivante que comme une conjecture. Les barbares qui firent la conquête d'Arles, à la fin du ve siècle, étaient chrétiens, et le gouvernement de la ville passa aux mains d'archevêques, qui y établirent leur résidence. Il est probable que ces archevêques, orthodoxes zélés comme l'étaient les chrétiens d'alors, déclarèrent la guerre à des di-

vertissements coupables que leur religion condamnait. Non contents de renverser l'édifice profane, ils voulurent détruire jusqu'à ses ruines, et, profitant de l'escarpement de la colline contre laquelle il était adossé, ils firent rouler les terres du sommet vers la base, ensevelissant le théâtre sous ces débris. Un quartier de la ville nouvelle fut construit sur ces terres rapportées, et pour découvrir le théâtre il a fallu abattre une partie de ces masures.

La tour de Roland et les ruines du palais de Constantin n'offrent d'intérêt qu'aux archéologues. L'obélisque de granit de la place Royale est plus curieux. C'est, en effet, un monolithe de 20 mètres de hauteur dont la pointe est fort aiguë. Il est porté par quatre lions de bronze. Ces lions, d'un travail assez grossier, donnent néanmoins un aspect tout à fait pittoresque au monument. Bien leur a pris d'être de bronze, car la masse doit être lourde à porter. Il y a peut-être là un non-sens, et cependant les ouvriers de Paris qui ont placé la belle aiguille de Cléopâtre sur un dé à jouer auraient mieux fait de s'inspirer de l'idée de l'artiste arlésien ou d'imaginer quelque chose d'analogue et qui la fasse mieux valoir.

Saint-Trophime, la cathédrale d'Arles, est une des plus vieilles églises de France; elle a été tant de fois réparée et agrandie, qu'il doit rester fort peu de chose de la primitive église. A l'exception de colonnes torses romanes à chapiteaux d'une belle exécution, et d'au-

tels ornés de bas-reliefs antiques, l'intérieur de l'église, qui appartient à plusieurs époques, ne présente rien de bien remarquable. Le portail seul offre un véritable intérêt. C'est un ouvrage de la fin du XIIe siècle, dont l'aspect est tout byzantin et où, en conséquence, on retrouve des réminiscences de l'art romain, surtout dans certains détails de l'ornementation, comme dans le fronton triangulaire qui surmonte la principale entrée et dans les palmettes qui ornent la corniche. Les figures des saints personnages qui décorent le portail sont soigneusement sculptées, et ce travail approcherait de la perfection, si le fini des détails, abstraction faite de la forme, qui est barbare, était la perfection. Ces sculptures représentent divers sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. Au luisant de la pierre, dont le grain est très-fin et auquel le temps a donné un beau poli, et à leur couleur brune et dorée, on croirait ces sculptures de bronze. Le voisinage des ruines romaines fait tort à cette curieuse façade et la rapetisse singulièrement. Quand on sort de l'amphithéâtre et que l'œil s'arrête sur ces petites figures, quels que soient la délicatesse de leur exécution, leur fini et l'élégance relative de leurs proportions, on dirait un jouet d'enfant.

Le cloître qui avoisine l'église est à la fois roman et gothique. Chaque arcade est soutenue par des colonnes doublées ou par de larges piliers alternant tantôt avec les colonnes, tantôt ne se présentant que

de trois en trois arcades. Les colonnes sont en marbre, et beaucoup de piliers sont ornés de statues taillées dans le même bloc, de sorte qu'elles n'ont pu être détruites comme celles qui se trouvaient détachées des piliers. Ces statues sont de la même époque que la façade byzantine de l'église; elles présentent la même perfection de détail, la même profusion d'ornements et une délicatesse de travail peut-être plus grande encore; elles donnent à ces galeries un caractère tout à fait particulier et que je n'ai retrouvé dans aucun édifice analogue.

Le jour que je traversai Arles, il y avait, à ce qu'on nous assura, beaucoup de mouvement dans la ville à l'occasion de je ne sais quelle fête qui devait être célébrée le lendemain, et à laquelle les Arlésiens se préparaient. Si l'on appelle cela du mouvement, qu'est-ce donc quand la ville est tranquille? Le seul mouvement un peu apparent est dû au commerce et a lieu sur le quai du Rhône, où sont amassés un assez grand nombre de tartanes et autres légers bâtiments. Le commerçant d'Arles est moins entreprenant que celui de Marseille et de Lyon; mais, donnant moins au hasard, il fait presque toujours fortune. Voici ce que me disait, à ce sujet, un Arlésien intelligent que j'interrogeais : — Chez nous, les gens qui s'occupent du commerce n'ont que de petits capitaux et ne peuvent entreprendre que fort peu à la fois. Une économie sévère compense le manque de fonds. A Arles, le né-

gociant qui commence a des sabots, un tablier de toile, et n'en rougit pas, tandis qu'à Lyon ou à Marseille tout négociant est un monsieur. Il résulte de cela que, chez nous, les faillites sont rares, et qu'il est presque impossible qu'un Arlésien qui s'occupe de commerce se soit ruiné. Personne ne sait résister, comme lui, aux tentations de la foire de Beaucaire, dont il est si voisin. Après une vingtaine d'années de boutique et d'affaires, notre commerçant saisit un bon moment pour se liquider, se retire, achète une petite terre dans le département et vit joyeusement avec les 4 à 5,000 livres de rente qu'il a amassées. 5 à 6,000 livres de rente, c'est la plus haute ambition de nos négociants, et quelques-uns, en ne courant qu'après cette fortune mignonne, ont vu le bonheur se joindre à l'économie et sont devenus millionnaires. Là-dessus mon interlocuteur m'a cité deux ou trois noms, en se signant presque de respect pour ces aigles de sa ville.

Comment ces millionnaires peuvent-ils dépenser leur argent à Arles? Je n'en sais, ma foi, rien. Les plus jeunes font leurs escapades à Beaucaire au temps de la foire; ils achètent de jolis chevaux et une voiture, qu'ils revendent, avec bénéfice, trois mois plus tard; ils boivent beaucoup de bons vins des grands crus du Mâconnais. Les plus osés vont passer une semaine à Lyon, quand M. Beauvallet et mademoiselle Rachel y jouent la tragédie, ou mademoiselle

Georges le drame. Il est presque sans exemple qu'un Arlésien riche vienne se *ruiner* dans la *capitale*. Dans l'idée de ces gens si raisonnables, ce mot de capitale entraîne toujours l'idée de monstrueux désirs et d'une catastrophe à peu près certaine. Il semble que s'ils se hasardaient sur ce sol brûlant, s'ils mettaient le pied dans *la grande Babylone*, comme ils disent, la raison les abandonnerait, et que, une fois la limite du département de Seine-et-Oise franchie, il n'y a plus ni bon sens ni retenue possibles. Quelques-uns vont même jusqu'à se figurer qu'on ne peut vivre, à Paris, avec moins de 20,000 livres de rente, et que, dans la *capitale*, il faut être forcément voleur, mendiant ou millionnaire. Ces préjugés contre Paris se transmettent dans les familles de père en fils, à moins que le fils ne soit un de ces garçons de talent et d'esprit, comme le Midi nous en envoie tant, qui se lancent intrépidement dans le tourbillon, décidés à parvenir, et qui parviennent.

Dans le trajet d'Arles à Marseille, par le canal de Bouc, on traverse un des coins les plus intéressants de la Camargue; car ici l'on donne ce nom non-seulement au delta du Rhône, mais aux landes marécageuses renfermées entre la plaine d'Arles, la Crau et les Martigues. Il y a une vingtaine de siècles que tout ce terrain qui s'étend d'Arles à Saint-Chamas et aux Martigues d'un côté, et de l'autre d'Arles à Aigues-Mortes, était recouvert par la mer.

Le rocher de Foz, les Martigues et autres points culminants qui dominent la plaine étaient autant d'îles disséminées dans ce vaste golfe, dont les étangs ou plutôt les lacs du Valcarès, de Giraud et de Berre sont tout ce qu'il reste. Les alluvions du Rhône ont insensiblement élevé le lit de cette mer, qui s'est transformée en plaines marécageuses couvertes, par places, de cailloux roulés et de détritus de toute espèce. Cette plaine, dans le delta du Rhône, prend le nom de Camargue, et celui de la Crau, entre Arles et Saint-Chamas.

IV

D'ARLES A MARSEILLE.

Il y a quelques années, la navigation sur le canal de Bouc était dans son enfance; j'ignore si aujourd'hui elle s'est beaucoup perfectionnée. Les voyageurs étaient entassés dans deux petites salles carrées d'un bateau dit *de poste*, que deux chevaux traînaient fort lourdement. Mettez ce bateau sur des roues, ce sera une diligence, et on y serait aussi à l'aise. La seule ressource que l'on ait quand il fait beau, et que le soleil ou le froid ne sont pas trop vifs, c'est de s'établir sur le pont; mais là encore on court risque, de temps à autre, d'être balayé par les amarres de bateaux qu'on rencontre ou par le tablier d'un pont sous lequel on passe. Le spectacle que l'on a sous les yeux du haut du pont du bateau est des plus étranges et des plus mélancoliques. D'immenses plaines d'un vert sombre, tachées, par places, de roux ou de gris, s'étendent des deux côtés du canal. Du côté de l'est, ces plaines sont bornées par des collines arides, sur lesquelles

brillent, à travers une vapeur bleuâtre, les blanches maisons de quelques lointains villages; vers le sud, la ligne d'argent de la mer les termine et borne l'horizon. Souvent cette ligne s'échancre et se rapproche du canal. Cette plaine semble diaprée de fleurs noires ou blanches; mais ces fleurs sont mobiles, et en les examinant avec attention on reconnait d'immenses troupeaux de bœufs noirs et de chevaux blancs, qui vivent là dans un état à demi sauvage, n'ayant, pour se nourrir, que les roseaux et les herbes brûlées du marécage. Ces chevaux, de petite taille, descendent, dit-on, de ceux que Charles Martel prit sur les Sarrasins et dont la race se serait acclimatée dans ces plaines. Mais ces chevaux de petite taille, à la tête lourde et carrée, au poil long et rude, n'ont rien de la délicatesse du cheval arabe. Presque tous sont blancs et paraissent très-vigoureux et fort espiègles. On les dit infatigables. Les bœufs ont un aspect véritablement sauvage; ils sont tous noirs ou d'un blanc jaunâtre comme les bœufs d'Italie. Quelquefois l'un d'eux se détache de la bande, gravit le talus qui borde le canal, regarde d'un œil oblique le bateau qui passe et salue le voyageur d'un long et farouche mugissement. Par instants, vous voyez toute la bande, saisie d'une folle terreur, bondir à la fois et se répandre dans toutes les directions; le sol tremble et rend des sons caverneux; c'est le coup de fusil d'un chasseur qui poursuit un vol de canards ou qui a ren-

contré un passage de bécassines qui a causé cette soudaine émotion.

On a tenté de nombreux essais de culture sur la partie de ces steppes qui avoisine le canal et que les eaux, trouvant un écoulement, ont laissée à sec. Ces essais ont presque toujours parfaitement réussi et ont été un principe de fortune pour quelques-uns des riverains. Vers les deux tiers du canal et en s'approchant du port de Bouc, toute la plaine à l'horizon est couverte de petites pyramides blanches. Ce sont les produits des fabriques de soude que l'on dispose, de cette façon, à peu de distance du rivage, en attendant que des bateaux viennent les prendre et les transporter aux quatre coins de l'Europe. De distance en distance, on aperçoit aussi de grandes mares d'eau stagnante; ce sont les bassins des salines où l'eau de mer est soumise à l'évaporation.

Le canal de Bouc n'est qu'une sorte de perfectionnement ou de complément des travaux entrepris, vers 1643, par le Hollandais Van Ens, qui s'était chargé du desséchement de tous les marais existants depuis Arles jusqu'à la mer et des marais des Baux. Ce canal, commencé en 1802, n'a été achevé et livré à la navigation qu'en 1839; il reçoit, dans son parcours, les eaux de tous les anciens émissaires de la vidange et du viguerat; son plafond est placé à une profondeur plus considérable que ces émissaires. Dans un temps donné, il doit changer la face du pays.

Appelés pour le déjeuner, nous sommes descendus dans l'un des petits salons, et toute la société a pris place autour d'une table ronde. A notre grande surprise, le déjeuner qu'on nous a servi était mangeable. La cuisine provençale dominait, mais il y avait d'excellent poisson et des brochettes de bécassines cuites à point. Nos Anglais se sont déclarés satisfaits.

A quelque distance de Bouc, la plaine perd son niveau parfait et le terrain se relève subitement. Des îlots de rochers gris sortent, par places, de cette mer de verdure. Sur l'un de ces rocs est bâtie la petite ville de Foz. C'est là, nous dit un de nos compagnons de voyage arlésiens qui se pique d'érudition, que le Romain Caius Fosseus exerçait sa légion. Que Foz remonte aux Romains, ou plutôt au moyen âge, comme le caractère de ses constructions l'indique, sa situation n'en est pas moins fort pittoresque; on dirait une bourgade calabraise.

Au port de Bouc, le bateau de poste s'arrête et on transvase ses voyageurs dans une fort mauvaise diligence en tôle que traînent lestement six petits chevaux blancs semblables à ceux que nous avons vus, le matin, dans les marécages. Ces animaux paraissent pleins d'ardeur et ont beaucoup de fonds; ils traversent au galop des ponts assez périlleux jetés sur les cinq à six bras de mer des Martigues. Cette petite ville est bien méridionale ou méditerranéenne; ses maisons blanches et jaunes se détachent vivement sur le bleu

indigo des lagunes qui la baignent et qui pénètrent dans les terres, où l'une d'elles, le lac de Berre, forme un golfe considérable.

La route traverse des vallées et des collines arides, et s'élève jusqu'à une espèce de col pierreux, d'où l'on aperçoit Marseille. Tout ce pays est des plus tristes et des plus étranges. C'est un entassement de monticules formés de rocs nus et gris, au pied et dans les interstices desquels croissent des vignes maigres et des oliviers rabougris; des roseaux arborescents se dressent au fond des vallées; de grosses bourgades, dont les maisons semblent bâties sur le toit les unes des autres, couvrent, de distance en distance, des plates-formes de rochers. Pendant l'été, la chaleur, dans ces gorges, doit être insupportable; aujourd'hui, 12 novembre, elle est encore très-forte. Les habitants semblent avoir à cœur de perdre le moins de terrain possible et se sont bien gardés de bâtir leurs maisons sur un sol qui pouvait être cultivé; ils ont choisi les rocs les plus escarpés, et, comme ces maisons sont de la même couleur que la pierre, on croirait, au premier coup d'œil, qu'on s'est contenté de tailler le rocher pour les construire. L'aspect du pays, en descendant vers Marseille, est beaucoup plus riant, mais peut-être encore un peu aride. La mer, qui ferme l'horizon de son grand rideau bleu et soyeux, lui donne de la majesté. Quant aux bastides si renommées, ce sont, à mon avis, d'assez maussades mai-

sons de campagne. Il y manque les choses indispensables à une agréable villégiature : de l'ombre, de l'eau, souvent même de l'espace. Comme paysage avec vues de mer, j'aime mieux la Normandie du côté de Granville et d'Avranches. L'idéal du paysage, celui où je voudrais vivre, serait la Normandie avec le climat de Marseille. Les habitants de ces campagnes, qui, au premier aspect, paraissent stériles et désolées, n'ont cependant pas l'air misérable des paysans du centre de la France. La plupart sont bien vêtus, et leurs femmes, dont on voit briller les yeux noirs sous de grands chapeaux de paille, conservent quelque chose de l'agrément des femmes d'Arles.

Les Marseillais sont très-fiers de leur origine thessalienne ou phocéenne. Il est tel de leurs magistrats qui ne jure que par Prothès. Leurs capitaines de vaisseau vous parlent avec orgueil d'Euthymène et de Pithéas. Les bourgeois ont leur café phocéen, leur journal phocéen, leur club phocéen. Bien des étrangers assurent que les marchands, et surtout les aubergistes marseillais, sont parfaitement Grecs. Le peuple peut avoir gardé quelque chose du tour d'esprit vif et poétique de ses ancêtres, mais les femmes n'ont rien conservé de la grave beauté de leurs aïeules thessaliennes. Quelle différence entre ces grisettes aux bas jaunes et les femmes d'Arles! Les femmes ont plutôt quelque chose d'asiatique, de tyrien, si l'on veut, dans la physionomie, que les traits caractéristiques

de la race grecque. La plupart ont cette pâleur olivâtre des femmes de l'Orient, mais elles n'ont pas leurs grands yeux noirs veloutés. Leurs yeux sont ronds, petits, quelquefois pleins de feu, mais d'un feu moins pur que vif et sensuel. Au reste, de tout temps, les femmes de ces contrées,

Littora quæ fuerunt castis inimica puellis,

ont montré une ardeur et une décision de caractère assez singulières. Il n'est pas jusqu'aux princesses qui n'aient eu le cœur fort prompt à s'enflammer à l'endroit des étrangers. Justin nous raconte comment, lorsque le Phocéen Prothès aborda sur le rivage provençal, longtemps avant notre ère, la fille du roi du pays, après un entretien de quelques minutes, préféra le beau Thessalien aux seigneurs de la contrée qui se disputaient sa main, et lui présenta la coupe des fiançailles. Nous ne prétendons pas, cependant, que les jolies et brunes Marseillaises préfèrent, de nos jours, les étrangers à leurs compatriotes. On nous assure, cependant, qu'elles ont toujours le cœur excessivement tendre.

On n'a retrouvé, à Marseille, aucun vestige de l'époque grecque, et ce qui reste de la domination romaine est tout à fait insignifiant, sauf les souterrains de Saint-Sauveur, creusés à même d'une éminence près du port. Ces souterrains, au nombre de

six, construits à grand appareil, aboutissent tous à un même corridor; il serait très-difficile d'en déterminer l'emploi.

Les églises de Marseille n'ont rien de remarquable. La Major ou la cathédrale, bâtie, à ce que la tradition rapporte, sur l'emplacement d'un temple de Diane, a été restaurée tant de fois, qu'elle a perdu tout caractère et tout intérêt. Saint-Victor est une construction à la fois romane et gothique, fondée par saint Cassien, en 410, sur l'emplacement d'une grotte qui servait de refuge aux premiers chrétiens et où fut enseveli le martyr saint Victor. Restaurée une première fois en 1040, elle a été reconstruite de nouveau vers l'an 1200. Les hautes tours dont elle est flanquée, et qui la font ressembler à une forteresse, ont été ajoutées à l'édifice, en 1350, par le pape Urbain V.

Le musée de Marseille occupe la nef de l'église du couvent des Bernardins. On y voit un beau tableau de Rubens, représentant une Chasse au sanglier; une sainte Famille du Pérugin d'une belle conservation, et quelques tableaux de l'école française.

Cette ville, située par le 43e degré de latitude nord et le 3e de longitude du méridien de Paris, est, avec les colonies grecques de l'Espagne : Emporium et Rhodes, l'expansion la plus excentrique du puissant foyer hellénique.

Il est facile de faire de la poésie sur Marseille et

sa ceinture d'oliviers. Les voyageurs de bonne foi conviendront avec moi que, faisant abstraction de ces jolies phrases, Marseille est une ville assez maussade. L'été, la chaleur y est accablante et l'odeur du port n'est pas supportable. L'hiver, on y est transi par le mistral, ou bien l'on court risque d'être emporté dans ses émissaires par des pluies vraiment tropicales; cette fois, nous n'avons eu à nous plaindre que de la pluie, le mistral nous a épargnés, et, pour cette arrière-saison, la chaleur nous a même paru assez forte.

Marseille a six à huit belles rues, deux vastes places et une superbe promenade plantée de grands arbres. Le reste de la ville est misérable, la vieille ville surtout. Ce sont les rues étroites des laids quartiers de Gênes, moins les dalles, et habitées par une population qui semble bien autrement misérable. En revanche, le bassin du port est magnifique; c'est l'un des plus beaux qui existent. Ce lieu commun *des forêts de mâts* n'est pas ici une poétique hyperbole, mais une réalité des plus légitimes. Le mouvement m'a paru aussi beaucoup plus considérable sur les quais du port de Marseille qu'autour des bassins du Havre. Cela tient, sans doute, au caractère tout méridional de la population marchande ou maritime qui s'y presse, à sa mobilité plus grande, à sa manière d'être plus bruyante, plus criarde, plus affairée; cela tient surtout à l'accumulation des bâtiments dans un

seul bassin, tandis qu'au Havre ils sont disséminés dans dix bassins différents.

A l'époque de la fondation de Marseille, six cents ans avant Jésus-Christ, les Hellènes, les Égyptiens, les Phéniciens, les Hébreux et les Carthaginois avaient couvert de leurs colonies la plus grande partie des côtes de la Méditerranée. Les colons phocéens durent donc pousser jusqu'aux rivages de la Celtique, encore barbare. L'admirable situation du port, si heureusement abrité, d'une étendue médiocre, mais suffisante pour un peuple naissant, détermina le choix que firent les nouveaux colons de cette partie aride et rocailleuse du littoral gaulois. Massilia, grâce à sa position maritime, rivalisa bientôt avec la jalouse et opulente Carthage. Elle épousa la fortune des Romains, dont elle fut la constante amie. Si elle soutint contre César un siége long et opiniâtre, c'est parce qu'elle regardait Pompée comme le représentant légitime de la république. Sa fidélité au malheur causa sa ruine. Ses marins entreprenants avaient étendu leurs excursions bien loin vers le nord. Pithéas, l'un d'eux, poussa jusqu'aux latitudes polaires et découvrit *Thule*, l'*ultima Thule!* Marseille colonisa une partie du littoral méditerranéen; ses écoles étaient célèbres dans la Gaule et même l'Italie; on l'appelait l'Athènes de l'Occident, et Pline la nomme la mère des études. Elle communiqua aux Celtes les lettres grecques, que César trouva en usage dans toutes les Gaules. Sous

les empereurs, les premières familles de Rome envoyaient leurs enfants à Massilia pour étudier les lettres grecques. Agricola avait été instruit à cette école. Enfin l'école grecque de Marseille eut l'honneur de présenter, comme les principales villes de la mère patrie, de l'Égypte et de l'Asie Mineure, sa diorthose ou sa leçon rectifiée des Rapsodies dont la réunion forme l'Iliade et l'Odyssée, ces deux grands poëmes de l'antiquité.

Au moment de notre arrivée à Marseille, saint Exupère y débarquait; son exposition dans l'église de Saint-Charles a été une vraie fête pour la ville. Saint Exupère est un cadeau du pape à l'œuvre de la propagation de la foi, à Lyon. Le bon saint a une tête de cire, des mains de cire; quant au corps, on ne le voit pas.

Sur une des hauteurs qui dominent Marseille, on voit la vieille forteresse de Notre-Dame-de-la-Garde, qui fut construite en 1525. La chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, dite *la bonne mère,* patronne de Marseille et des marins provençaux, se trouve dans l'enceinte de ce fort, auquel les vers de Chapelle et de Bachaumont ont donné une comique notoriété :

C'est Notre-Dame-de-la-Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit, pour toute garde,
Un suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

La vue que l'on a du château des Aygalades est la plus belle des environs de Marseille. On doit visiter encore le hameau des Grottes, bâti au milieu de rochers où sont creusées des excavations qui, à en croire les historiens de Marseille, servirent d'habitations aux premiers habitants du pays, ce qui laisserait à supposer qu'ils étaient troglodytes.

Entourée de montagnes d'un beau calcaire et qui fournissent d'excellents matériaux de construction, Massilia a dû être ornée, par les Grecs, ses fondateurs, de beaux monuments, et les Romains, plus tard, n'auront pas négligé d'y construire ces édifices dont ils meublaient les villes conquises. On a donc peine à s'expliquer cette absence de vestiges des deux époques; car je ne crois pas que, jusqu'à présent, on ait rencontré, à Marseille, un seul fragment d'architecture dorique, ionique ou corinthienne, et les ruines romaines sont d'une authenticité douteuse. Saccagée de fond en comble par les Sarrasins en 735, Marseille perdit les monuments antiques qui restaient à cette époque. Plus tard, sa prospérité lui a permis de remplacer ses édifices en ruines ou seulement d'une trop grande vétusté par des monuments nouveaux. C'est ainsi que les traces matérielles de son ancienne histoire ont disparu. Sa numismatique, plus abondante, a conservé plus fidèlement la mémoire de ses antiques prospérités. Ses plus anciennes monnaies sont dignes de la mère patrie. On y retrouve les qua-

lités incomparables de l'art grec. Mais, sous la domination romaine, le style ne tarde pas à s'abâtardir jusqu'à sa complète abolition par la barbarie celtique et franque. La tête de la déesse d'Éphèse, Artémis, placée à la face de ses médailles, avec le lion marchant au revers, convenait à la nouvelle colonie, et les mystères du fameux temple n'avaient rien qui fût en désaccord avec le culte infernal des Celtes.

La monnaie marseillaise d'argent, de très-petit module, qui porte à la face une tête juvénile de Mercure, avec les initiales de Massilia au revers, est comparable, pour la perfection, aux plus belles monnaies arcadiennes, qui ont une tête analogue.

Les raffinés prétendent que l'on retrouve, dans le patois provençal, un certain nombre de mots et de consonnances grecques, et chez les femmes du peuple les yeux noirs des Thessaliennes. Nous les croirons sur parole, ne pouvant faire la comparaison.

Le style gothique n'a pu prendre racine à Marseille. Les constructions autochtones, avec leurs combles surbaissés, ne se pliaient point aux inflexions de l'ogive, qui préfère l'angle aigu au rectangle grec et au demi-cercle ou cintre romain.

Marseille, avec sa population de 160,000 âmes, est ce qu'elle a été de tout temps, le plus vaste entrepôt entre l'Orient et l'Occident. La colonisation de l'Algérie a singulièrement accru l'activité commerciale de ses habitants et le mouvement de son

port. Il est fâcheux que son bassin soit le réceptacle des immondices de la ville, qui y verse tous ses égouts. Ses eaux exhalent, pendant l'été, les émanations les plus délétères. Ce port, qui pourrait, à juste titre, prendre le nom de *cloaca maxima*, est privé, comme celui de Gênes, du bienfait de la marée, dont jouit Venise, bien qu'également méditerranéenne. Les miasmes qui s'échappent de ses eaux stagnantes furent certainement un des principes de la peste de 1721, qui fit périr la moitié des habitants de cette grande ville.

V.

DE MARSEILLE A TOULON.

La Méditerranée, dans cette saison de l'année, a de terribles caprices, et ses colères ne sont pas sans danger; aussi, quand vient novembre, mieux valent les plus lourdes diligences et les voiturins les plus attardés que tous les bateaux à vapeur du monde. Avec eux, du moins, on peut espérer que tôt ou tard on arrivera. On laisse cette espérance sur le rivage en se confiant à ces steamers si vantés. Nous allons vous en donner la preuve, et vous verrez comment une traversée de Marseille à Livourne, qui se fait d'ordinaire en deux jours, peut se transformer en une véritable odyssée.

Le 13 novembre, à cinq heures du soir, — nous aurions dû nous défier de ce nombre treize, — nous avions pris place, en compagnie d'une trentaine de passagers, sur le pont du bateau à vapeur toscan *l'Étrusque*. Le pêle-mêle le plus complet régnait à bord du joli bâtiment, dont la puissance, hélas! n'éga-

lait pas les allures coquettes. Les dames, cependant, avaient leur salon et leurs cabines distinctes; mais la plupart, sinon toutes, avaient préféré demeurer dans le grand salon et s'installer, près de leurs époux, dans les cabines donnant sur ce salon, et que fermaient de simples rideaux. Le temps était parfaitement calme, le ciel couvert, l'air doux et lourd. A six heures et demie, les roues du vapeur commencent à tourner, et nous sortons du port. Il avait fallu ce temps pour lever l'ancre et faire les adieux. Nous marchons assez raisonnablement. La nuit est sombre, sans lune, sans étoiles. Les phares des iles Pomègue, Tiboulien et de Riou brillent seuls à l'horizon. Quelques gouttes d'eau commencent à tomber, et la nuit devient plus noire et plus épaisse que jamais. — *Ponto nox incubat atra*, murmure un de nos compagnons de voyage qui se rappelle son Virgile. Vers neuf heures, nous sommes à la hauteur de la Ciotat. Une première bouffée de vent rabat la fumée de la cheminée sur le pont et fait crier les poulies du mât de secours. Cette rafale amène un véritable déluge. Il faut descendre forcément dans le salon et regagner sa cabine, sous peine d'être mouillé jusqu'aux os. Petite pluie abat grand vent, dit le proverbe; mais il parait que grande pluie n'abat pas grand vent. En effet, des rafales de plus en plus violentes se succèdent. La mer commence à se soulever; au bout d'une demi-heure, elle est tout à fait en fureur. Notre navire ne se balance plus mol-

lement comme tout à l'heure, il bondit sur la crête des vagues; mais comme nous avons le vent debout, pour parler le langage des marins, nous reculons au lieu d'avancer, et le mouvement de tangage devient insupportable.

Je vous laisse à penser la scène de confusion que présentent bientôt les cabines des passagers, affligés, à l'unanimité, d'un horrible mal de mer. Ce sont des soupirs, des cris, des lamentations auxquels se mêlent d'autres bruits plus significatifs, mais qu'aucun mot, dans aucune langue, ne pourrait exprimer. Si le Dante eût assisté à un pareil spectacle, il eût imaginé un enfer des navigateurs qui aurait eu son horreur et sa poésie. Des visages décomposés, terrifiés par la souffrance, apparaissent dans chacun des cadres. — Où sommes-nous? fait l'un. — Qu'y a-t-il? dit l'autre. — Y a-t-il du danger? s'écrie une femme.

Tout à coup, un terrible mouvement de roulis imprimé au bâtiment le couche sur le flanc gauche; la longue table qui occupe le milieu du salon principal décrit une complète révolution avec un fracas épouvantable, et se trouve les pieds en l'air. Fort heureusement, il n'y a ni bras ni jambes cassés. Au même instant, un personnage tout effaré descend le petit escalier qui mène au pont du bâtiment et se précipite dans le salon en criant : Nous coulons! Des cris déchirants retentissent dans les cabines. Chacun croit, en effet, que le navire va sombrer! Nos Ita-

liens se signent et font des invocations incroyables :

> L'un à son aide invoque saint Martin,
> L'autre saint Roch, etc.

La position est, il est vrai, passablement inquiétante, car le bâtiment reste toujours couché sur le flanc gauche. Les bagages placés dans l'entre-pont et une partie du lest déposé dans la cale ont roulé de ce côté. Ce n'est qu'après un grand quart d'heure que l'on parvient à relever notre pauvre petit navire, dont le mouvement est arrêté, une roue étant cachée sous l'eau et la machine ne marchant plus. Qu'une vague semblable à celle de tout à l'heure vienne l'assaillir tandis qu'il est dans cette position, et nous courons grand risque de chavirer.

A travers les mugissements de la mer et les furieux sifflements du vent, je distingue un grand bruit de pas et un mouvement extraordinaire sur le pont. Qu'y a-t-il? Que fait-on? Mettrait-on, par hasard, la chaloupe et les embarcations à la mer? Toutes ces sinistres histoires de naufragés qui remplissent les journaux me reviennent en mémoire. Je vois déjà l'équipage préoccupé du seul soin de se tirer d'affaire et abandonnant les passagers. La chose est assez sérieuse pour y penser et pour s'informer. Je me traîne en trébuchant vers l'escalier, car je suis tout à fait en proie à la lourde ivresse du mal de mer. Je monte en me cramponnant aux marches et à la rampe de

l'escalier, à tout ce que je trouve sous la main. L'écoutille de l'escalier est fermée; je la soulève avec les épaules et j'allonge la tête. Dans ce moment, une nouvelle et terrible lame prend le bâtiment en proue, balaye le pont dans toute sa longueur et vient se briser contre l'écoutille. L'aspersion est complète; je rentre vivement, mais trop tardivement, dans ma coquille, et je redescends trempé comme si j'eusse pris un bain de mer tout habillé.

Dans les cabines des dames, autre scène de désolation : la même vague vient d'enfoncer le panneau d'un des sabords et a failli noyer une pauvre dame dans son lit; elle se console en répétant ses litanies et en mettant la chemise de son mari. Heureusement, dans ce moment, le bâtiment se redresse et la machine recommence à marcher; nous voudrions bien en faire autant, mais la tempête continue et le vent nous est parfaitement contraire. Il est minuit et nous ne sommes pas encore à la hauteur de Toulon, et l'on parle de retourner à Marseille ou de se réfugier à la Ciotat. Que de fatigues, d'émotions et de mal de mer perdus! Mais le capitaine est un brave homme. Il persiste; nous louvoyons, et de minuit à cinq heures du matin nous luttons contre une mer folle pour faire le trajet du cap Monegau au cap Cepet, c'est-à-dire un peu plus de 6 kilomètres.

A la hauteur de ce dernier cap, de nouveaux dangers nous attendaient. Le jour commençait à poindre,

mais la bourrasque augmentait de violence. Doubler ce promontoire escarpé n'était pas sans péril ; il n'y avait cependant pas à reculer, et, pendant près de trois heures, l'*Étrusque* dépense tout ce qu'il y a de vapeur et d'énergie pour gagner quelques encâblures et prendre le dessus du vent : autrement, si nous serrions le cap de trop près, nous courrions risque de nous briser contre les récifs qui l'entourent. Dans ce moment critique, nous sommes arrêtés par un nouvel incident, la roue du gouvernail se brise. Tous les hommes de l'équipage se précipitent sur la barre, que leurs forces réunies ont peine à maintenir, et ce n'est qu'après une heure d'efforts qu'ils parviennent à réparer cette nouvelle avarie.

Ce dernier incident m'avait attiré sur le pont. Les rayons d'un soleil couleur de rouille étincelaient, à travers d'épais nuages, derrière un piton noir des îles d'Hyères, et le spectacle de la mer et de la côte était terrible et magnifique. La mer paraissait d'un noir de jais, la crête des énormes vagues qui nous ballottaient se teignait d'un rouge fauve que diaprait le blanc mat de l'écume. Les montagnes chauves, aux pitons couleur de cendre, qui s'étagent au-dessus des maisons blanches de Toulon, servaient de cadre à ce tableau.

Des roches d'Ollioules aux collines d'Hyères, la silhouette des montagnes qui dominent la côte est des plus étranges. Ici l'on dirait les murs démolis

d'une forteresse battue en brèche; là des pitons décharnés, où s'amoncellent de gros nuages, simulent le cratère fumant d'un volcan qui s'éteint. Par les lueurs livides de cette matinée de tempête, le spectacle qu'offrait toute cette côte découpée était plus extraordinaire encore. Mais, pour rendre dans toute son horreur et sa magnificence ce double tableau de la mer et des montagnes, il eût fallu, comme Vernet, se faire attacher au mât du navire, car il était de toute impossibilité de se tenir debout sur le pont. Il eût fallu aussi être muni d'une enveloppe imperméable, car, d'instant en instant, d'énormes lames embarquaient, comme disent les marins, et inondaient les curieux qui ne s'enfuyaient pas à temps. Il fallut donc redescendre dans ce gouffre de misère qu'on appelle une cabine, et ce ne fut qu'après deux longues heures de souffrance que nous eûmes doublé le terrible cap et jeté l'ancre dans la rade de Toulon.

VI.

TOULON.

Neuf heures sonnaient aux horloges de l'arsenal quand nous nous arrêtâmes dans la petite rade, à une demi-portée de canon de la ville. Nous sommes partis hier au soir à six heures de Marseille; nous avons donc mis quinze heures à faire 12 lieues. A ce compte, il nous faudrait douze jours pour atteindre Livourne, et cela sans tenir compte du temps de relâche. Que l'on nous vante, après cela, les merveilles de la vapeur, qui ne connaît pas d'obstacle et triomphe de tout; oui, de tout, à l'exception des terribles caprices de la Méditerranée.

L'aspect que présente la rade de Toulon, ce matin, est des plus significatifs. Beaucoup de bâtiments s'y sont réfugiés, comme nous, pour échapper à la tempête. Bateaux à vapeur, navires caboteurs, bâtiments de l'État, bateaux pêcheurs de Marseille y sont groupés dans une confusion tout à fait pittoresque. Notre vapeur est mouillé à deux encâblures du *Tri-*

dent et du *Montebello*, arrivés, la veille, d'Orient. Le *Trident* vient désarmer. Ce matin, le ciel est dégagé de nuages du côté de la mer; leurs masses énormes sont groupées sur les montagnes, d'où le vent ne les arrache qu'à grand'peine. Le ciel est d'un bleu pâle surglacé de blanc, et le vent souffle toujours avec la même fureur. La bourrasque est encore si violente, que, bien qu'en rade, nous avons peine à nous tenir sur le pont. Les vagues clapotent autour du bâtiment; mais, du moins, il n'y a plus de houle, et par conséquent il n'y a plus de balancement et de mal de mer. Tous nos passagers, pâles, défaits et dans le plus singulier désordre de toilette, arrivent successivement sur le pont. Hélas! nous ne sommes encore qu'à Toulon! telle est la complainte unanime. Le second du navire nous annonce que nous allons entrer en libre pratique. Nous passerons la journée en rade; si, ce soir, le temps est meilleur, nous verrons à nous remettre en route. Nous avons perdu une nuit; nous allons perdre une journée. Heureusement nous sommes à Toulon, et cette ville vaut bien la peine qu'on y passe un jour. Nous nous résignons donc assez facilement.

A peine notre bâtiment a-t-il eu jeté l'ancre, que vingt canots à voile se sont détachés du rivage. Chacun d'eux est conduit par deux ou trois hommes, et tous décrivent des évolutions autour de l'*Étrusque*, en attendant le retour du capitaine et nos patentes de

santé. Ces marins dirigent avec une extrême adresse leurs frêles embarcations, que le vent couche, par moments, d'une manière effrayante.

Aussitôt que le canot du capitaine est de retour et a abordé, toutes ces barques viennent se ranger du côté de l'escalier du bâtiment. Les hommes qui les montent se précipitent, apostrophent les voyageurs et veulent s'emparer de nos bagages. On dirait un abordage. A défaut des bagages, ils enlèvent les passagers, qu'ils se partagent. Pendant une demi-heure, je deviens, avec femme, enfants et domestiques, la *chose* de deux vigoureux Provençaux, qui nous transportent tour à tour dans leur canot. Quand nous sommes assis, l'un d'eux déploie la voile, et nous courons vers le port avec une vitesse inimaginable; seulement notre barque est tellement penchée du côté de la voile, que l'eau salée vient mouiller le rebord du canot. Nos compagnes de voyage poussent des cris de terreur, et j'ai peine à les rassurer. Quelques minutes se sont à peine écoulées, que nous nous présentons à l'entrée du port. Première cérémonie de la douane. On s'assure que nous n'apportons pas la peste, et on nous laisse passer.

A l'entrée du port, nous longeons la carcasse du *Muiron*, vieux bâtiment de guerre qui ramena Napoléon d'Égypte, ce que nous apprend une inscription placée sur la poupe. Derrière le *Muiron*, nous apercevons plusieurs rangs de vaisseaux de guerre désar-

més, derrière lesquels se dressent les édifices de l'arsenal et du port militaire. Devant nous, en arrière du port marchand, s'étend la ville, qui semble collée à la base des montagnes, dont cependant elle est encore assez distante. Enfin nous voici en terre ferme, et, après une nouvelle inspection de la douane, qui, cette fois, visite nos poches, nous pouvons entrer dans la ville.

Bien que j'aie fait mon métier de voyageur en conscience, que j'aie vu tout ce qu'il y avait à voir à Toulon et visité tout ce qui méritait de l'être, je ne conduirai le lecteur ni à l'arsenal maritime, ni au magasin général, ni à la corderie, ni à la salle d'armes, ni au parc d'artillerie. Tous ces établissements ont été trop souvent et trop bien décrits par des hommes spéciaux pour y revenir après eux. Nous recommandons seulement aux curieux de beaux sites, égarés aux environs de Toulon, la vue que l'on a du fort de Faron, bâti sur un des pitons de la montagne du même nom, auquel on n'arrive, il est vrai, qu'après une heure et demie de marche ou plutôt d'escalade. De ce point, l'œil plonge, à vol d'oiseau, sur la ville, ses forts, et les terrains de la Garde et de Solliès, la presqu'île de Giens, les îles d'Hyères et le vaste horizon de la Méditerranée.

Les environs de Toulon m'ont rappelé ces vieilles gravures de la grande Bible qu'on me donnait à feuilleter quand j'avais dix ans. Ce sont de hautes

montagnes pointues et décharnées, sur la base desquelles croissent de petits arbres à tête ronde : des oliviers, au milieu desquels on aperçoit, par places, une petite maison carrée ombragée par un arbre en parasol, un pin ou un palmier ; sur le premier plan s'élève un arbre contourné tout chargé de fruits ronds et dorés ; c'est un oranger. Ce n'est qu'à travers les branches tortueuses de quelque gros arbre qu'on aperçoit du paysage.

Les sites des environs de Toulon iraient tout aussi bien, en effet, aux gens à turbans porteurs d'amples costumes, comme on nous représentait les juifs dans ces vieilles gravures, qu'aux matelots aux chapeaux cirés et à jaquettes, et aux soldats aux pantalons rouges qui vont se griser et se dégriser, le long des haies, en compagnie des filles d'Amalec et de Madian. Le paysage est passablement aride ; il a cependant ses agréments ; mais c'est à la mer surtout qu'il doit son plus grand charme. C'est du côté du cap Bon et du cap de la Carquairanne que sont les plus beaux aspects. Du sommet des pitons couverts d'arbustes toujours verts, de liéges, de myrtes, de lentisques et de jasmins sauvages qui forment le dernier de ces caps, on découvre de fort belles échappées sur la rade de Toulon d'un côté, et de l'autre sur les iles et le paysage d'Hyères. Au 15 novembre, le paysage est encore fleuri et les montagnes sont toutes vertes ; c'est la parure de toutes les saisons. Dans l'été, quand la

chaleur est excessive, peut-être voudrait-on un peu plus d'ombre; pour ma part, je donnerais volontiers toute cette végétation parfumée, mais maigre et épineuse, pour un seul bouquet de ces beaux chênes de nos forêts du Nord, qui offrent un toit impénétrable aux rayons du soleil le plus ardent.

Au pied des montagnes du cap de la Carquairanne et au fond d'un petit ravin, on franchit, sur de grands ponts, un maigre filet d'eau. Par places, ces eaux sont cachées par des roseaux de 20 pieds de haut, et on m'assure qu'au delà d'Hyères le laurier-rose croît naturellement dans ces petits ravins, le long des cours d'eau. Au moment de la floraison, on pourrait donc se croire en Grèce ou dans les Calabres, au bord de l'Eurotas ou du Garigliano.

De Marseille à Toulon, le climat s'est, du reste, complétement méridionalisé; il a fait, dans les quelques lieues qui séparent cette dernière ville d'Aubagne, plus de progrès que dans les 200 lieues de Paris à Marseille. C'est l'effet du voisinage du chaînon des Alpes maritimes qui protége la côte sud-est de la Provence, de même que, du côté de l'Italie, un chaînon analogue défend la rivière de Gênes et lui accorde le climat de Naples. Grâce à ce rempart subalpin, Toulon et Hyères jouissent, au 42e degré, d'un climat analogue à celui de Gaëte, et le palmier, l'oranger, l'olivier, ces plantes de l'Orient, se sont naturalisés dans ce coin de notre froide et brumeuse patrie.

Le pin d'Alep ou de Jérusalem est un arbre tout à fait provençal; le chêne vert, mais de proportions naines, l'accompagne d'ordinaire : ils couvrent les pentes intermédiaires des montagnes dont l'olivier, qui, à Aix et à Marseille, n'est qu'un arbuste, mais qui, aux environs de Toulon, prend le port d'un arbre, revêt la base. Le thym, le romarin, la lavande et le genévrier jettent un odorant manteau de verdure sur les rampes les plus voisines du sommet que couronne le roc dénudé.

Ces montagnes, qui s'élèvent aux environs de Toulon et à travers lesquelles s'ouvre l'étroit et profond défilé des gorges d'Ollioules, que suit la route de Marseille à Toulon, forment comme une triple enceinte qui défend cette côte sud-est de la France contre ces terribles atteintes du vent du nord-ouest qui désolent le delta du Rhône. C'est donc à la sortie des gorges d'Ollioules que commence l'orangerie de la France ou plutôt d'Hyères. Sur les bords du petit torrent qui roule au fond du ravin, on voit briller de beaux fruits d'or au milieu de la rare verdure des jardins qui bordent la route. L'air prend une douceur inaccoutumée et le paysage se colore plus vivement. La végétation se distingue par des tons puissants et variés, une sorte de lustre et de vernis brillant inconnus aux arbres du Nord. La feuille elle-même, courte, épaisse, acuminée, a quelque chose du fer de la flèche et semble prête à mordre comme le puissant rayon qui la fait naître.

Il est probable que Toulon a été fondé par les Marseillais phocéens, ainsi que la plupart des villes de cette partie du littoral méditerranéen [1]. L'apparence moderne de cette ville de peu d'étendue, mais d'une si haute importance comme port de guerre, est tout italienne. Elle a des établissements militaires et navals considérables, mais pas de grands édifices. Sur le quai du port, on voit les deux fameuses cariatides de Puget, qui fut un vrai sculpteur, aussi naturel que puissant.

Les curieux documents extraits, par M. de Magry, des archives de la marine et publiés récemment, par M. de Chennevières, dans ses *Archives de l'art français* ont jeté une vive lumière sur les vingt années que Puget passa, dans l'arsenal de Toulon, à sculpter ces proues et ces poupes de navire, dont il n'existe plus aujourd'hui qu'un seul fragment au musée de la marine du Louvre. Quel triste gaspillage d'un si magnifique talent! Puget, s'il fût né par delà les Alpes, eût été sans doute apprécié comme il méritait de l'être, et, comme Donatello, Jean Bologne, Benvenuto Cellini et tant d'autres, au lieu de quelques rares chefs-d'œuvre, et de sculptures d'ornement aujourd'hui perdues, il eût laissé tout un peuple de statues. On a

[1] Toulon, *Telo Martius* des Romains. On a voulu donner au mot Telo une racine sémitique qui indiquerait que ce lieu avait été ainsi nommé, par les Phéniciens, comme *un port*, le port par excellence, nom qui, du reste, convenait parfaitement à la belle rade de Toulon.

fait le procès à son caractère; on l'a représenté comme peu sociable, indocile et plein d'orgueil; mais ce malheureux homme de génie avait la conscience de son talent et de ses forces, — sa correspondance en fait preuve; — il sentait qu'il pouvait être autre chose qu'un des sculpteurs de l'arsenal. En travaillant ces proues de navire, il ne pouvait se plier au programme qu'on lui imposait, et il donnait libre carrière à son imagination et à sa fougue. Alors ses figures avaient trop de relief, étaient trop pesantes, trop chargées de bois; ses galeries avaient trop de saillie; il fallait démonter une partie de ces ornements pour rendre ces navires navigables : de là le mauvais vouloir et les plaintes des directeurs des travaux, dont l'un, le sieur d'Almeras, allait jusqu'à dire que, *au lieu d'employer Puget, il vaudrait mieux que le roi lui donnât dix mille écus, tous les ans, pour ne mettre jamais les pieds dans l'arsenal.*

Nous reconnaîtrons, toutefois, que les intendants et les commissaires généraux de la marine à Toulon, et particulièrement MM. d'Infreville, Matharel, Arnoul et de Vauvré, tout en se plaignant du caractère difficile de Puget, ne méconnaissaient ni son talent ni son génie. Vingt passages de leur correspondance avec Colbert et Seignelay en font foi [1]. Malheureuse-

[1] Les hommes de son talent ont ordinairement quelque chose de particulier et ne gardent pas toujours, dans leurs manières de parler et d'agir, toutes les mesures qu'ils se doivent à eux-mêmes et aux

ment Colbert, si clairvoyant d'ailleurs, parait, cette fois, avoir bien longtemps hésité. Soit qu'il attachât une trop grande importance à la décoration des navires, soit qu'il lui restât quelque doute sur la portée du talent de Puget, il se décida trop tardivement à lui donner l'emploi qu'il méritait, et, au lieu de bois, à lui fournir du marbre à tailler. C'est alors que Puget exécuta le Milon de Crotone et le bas-relief d'Alexandre visitant Diogène. Mais le grand artiste touchait alors à sa soixantième année, comme il l'écrivait lui-même, à Louvois, le 20 octobre 1683; il n'avait plus devant lui que dix années de vieillesse, car il mourut en décembre 1694.

C'est vingt-sept ans plus tôt, en 1656, qu'il avait exécuté, pour la porte de l'hôtel de ville de Toulon, ces fameuses cariatides que nous venons de voir. Quel laps de temps tristement employé par cet homme illustre dans les ateliers de l'arsenal!

autres; ils sont surtout accoutumés à pécher par indocilité, et c'est le défaut le plus grand qu'ait le sieur Puget et qui l'a mis mal avec ledit sieur d'Almeras. Pour moi, je m'en accommode un peu mieux, essayant de prendre de ces sortes d'esprits tout ce qu'ils ont de meilleur, sans regarder à leur façon de faire, et je sais, monseigneur, que c'est de cette sorte que vous en usez vous-même à l'égard des personnes qui excellent en quelque chose. Je lui ai, cependant, si bien fait entendre vos intentions là-dessus, qu'assurément nous n'aurons plus, de sa main, aucun dessin qui ne soit dans la régularité que vous désirez, et, pour les bien examiner, je l'ai fait convenir de vous les mettre en cire avant toutes choses, parce que, assurément, on en juge mieux de cette manière. (Matharel à Colbert, le 26 juin 1671.)

Le suicide de M. B***, l'un des notables habitants de Toulon, a mis, cé matin, toute la ville en émoi. La veille, M. B*** avait assisté à l'une des séances du conseil municipal, dont il faisait partie, et avait pris la parole dans une discussion fort animée sur un nouveau mode d'éclairage par le gaz proposé par une compagnie de Marseille. M. B*** a soupé gaiement avec sa famille, et le lendemain, au point du jour, il s'est mis deux balles dans la tête. Le point du jour est une heure fatale. C'est au moment du premier réveil que toutes les douleurs physiques et morales se font sentir avec le plus d'âpreté, que les peines de la vie paraissent plus amères et où l'on sent *l'être* d'une désagréable façon. Si l'existence pèse, à ce moment le poids vous écrase.

M. B*** était riche, faisait honneur à ses affaires, et on ne lui connaissait aucune cause de chagrin. Les fureteurs prétendent qu'il devait rendre des comptes de tutelle à une nièce qui allait se marier. Les uns supposent qu'il avait disposé des capitaux dont il était dépositaire, les autres qu'il aimait cette nièce. Ce sont les jeunes gens qui ouvrent ce dernier avis; mais M. B*** laisse deux fois la fortune nécessaire pour rembourser ces capitaux; d'un autre côté, il avait passé la soixantaine. Le mystère n'est donc nullement éclairci par ces suppositions. Le plus simple est de croire que M. B*** était las et qu'il a voulu se reposer. Triste repos!

On a fait beaucoup de bruit de la lâcheté des employés toulonnais qui, lors du choléra, ont déserté leur poste, et on n'a pas parlé des héros qui, tant que le fléau a sévi, se sont tenus bravement sur la brèche. Cependant il y en a eu. On doit distinguer entre tous l'honnête M. Aubin, chirurgien en chef de la marine, vieux soldat d'Égypte, qui, pendant toute la durée du péril, et le péril était grand (le cinquième de la population était atteint), s'est chargé bénévolement de l'organisation des secours, prévoyant tout, pourvoyant à tout, et cela pendant plusieurs mois. M. Aubin est un de ces hommes énergiques comme nos villes de province en produisent tant, qui ont autant de courage que de science, qui ont surtout horreur du charlatanisme. A Paris, un intrigant leur passerait sur le corps. En province, où tout le monde se connait, ils sont appréciés à leur valeur, et ils finissent toujours par être placés au rang qu'ils méritent, c'est-à-dire au premier rang.

Ce soir, sur le chemin de Solliés, j'ai été vivement chargé par un essaim d'abeilles qui s'était cantonné dans une vieille souche d'olivier et que j'ai voulu observer d'un peu trop près. J'ai dû faire une prompte retraite, et j'en ai été quitte pour deux ou trois piqûres. Ces petits animaux, qui brillent par une haute intelligence, n'ont nul instinct, ou du moins l'instinct de la conservation domine chez eux et détruit momentanément toute intelligence. Chez certaines

espèces, l'instinct n'exclut pas l'intelligence. Les taureaux ont l'esprit d'association contre les loups, les porcs de même, les chevaux aussi. Tous, en cas d'attaque, forment un cercle et présentent à l'agresseur un rempart de têtes ou de pieds, de cornes aiguës, de groins armés ou de sabots bien ferrés. D'où vient, cependant, qu'un enfant les conduit tous à la fois et que leur esprit d'association n'existe que contre le danger commun? C'est que l'intelligence sert de règle à l'instinct. Les abeilles et les fourmis ont un courage plus aveugle, mais moins raisonné; elles attaquent ou accablent tout ennemi, tout taquin, tout curieux, homme ou animal. Ne serait-ce pas encore parce que, chez elles, la société est un état permanent, habituel. Chez les autres, l'association n'est qu'accidentelle; ce n'est pas la société.

VII.

LA VILLE D'HYÈRES.

La relâche que nous faisions à Toulon devait durer aussi longtemps que le terrible coup de vent qui nous avait contraints de nous réfugier dans le port de cette ville. Or trois grands jours se sont écoulés en attendant que le vent d'est ait fait place au vent du sûd, qui nous conduirait rapidement au terme de notre voyage ou au calme qui rendrait à notre machine, aujourd'hui paralysée, l'action et le pouvoir; vers le milieu du quatrième jour, le vent a molli. La cloche du vapeur a rallié les passagers épars, le capitaine a fait chauffer, et nous nous préparions à appareiller quand un accident d'une certaine gravité, et qui, pendant quelques heures, me causa les plus vives inquiétudes, est arrivé à ma femme, et nous a contraints à prendre terre et à laisser l'*Étrusque* partir sans nous.

Rassuré bientôt sur les suites de cet accident, qui ne présentait nul danger, mais qui exigeait seulement

un repos absolu de quelques jours, j'ai pu mettre à profit le séjour forcé que je dus faire à Toulon pour visiter Hyères et ses environs.

Quelques lieues seulement (16 kilomètres) séparent cette jolie ville du port de Toulon. Cette route est l'une des plus riantes que je connaisse. A chaque pas un nouvel aspect et les productions d'un nouveau climat s'emparent de l'attention du voyageur qui vient du nord. Le nopal croit sur les berges de la route, et les orangers deviennent de plus en plus nombreux. Ils apparaissent le long des petits cours d'eau qui descendent des montagnes subalpines abritant les environs d'Hyères; l'oranger, en effet, n'a pas seulement besoin d'une chaleur constante, il aime le voisinage de l'eau et a besoin d'une certaine humidité.

L'entrée de la petite ville d'Hyères s'annonce par deux beaux palmiers, l'un mâle, l'autre femelle. Ces arbres élégants, dont Homère compare le port à celui d'une belle et svelte jeune fille, et que Délos et l'Égypte se sont disputés, donnent au pays un cachet tout à fait méridional. Les dattes que ces arbres produisent sont mangeables; mais les fruits des palmiers ne valent pas ceux des orangers d'Hyères, qui ne sont cependant que d'une qualité inférieure, si on les compare aux oranges de Sicile et de Malte. Quelques propriétaires des environs d'Hyères se font, néanmoins, un revenu annuel de 30 à 40,000 francs avec le seul produit de leurs orangeries, qui comptent sou-

vent jusqu'à dix-huit mille pieds d'arbres. L'orange qui doit être expédiée à l'étranger est cueillie verte et dès qu'un point jaune apparaît sur son écorce; de là souvent sa trop grande âpreté. Le citronnier, plus délicat que l'oranger, est beaucoup moins connu aux environs d'Hyères. On y voit aussi le cédrat, le bigaradier, le grenadier et quantité d'arbres fruitiers de toute espèce. Ce bassin d'Hyères, d'une étendue fort restreinte et que la montagne des Maures défend du vent de nord-ouest, et la montagne des Oiseaux du vent de mer, est certainement l'un des plus beaux jardins qui existent au monde.

On a vu néanmoins, dans certains hivers, lorsque le mistral ou le terrible vent du nord soufflait avec persistance, les plantations d'orangers, exposées le plus directement à ses atteintes, geler jusqu'à la racine. Il faut alors rabattre l'oranger jusqu'au pied et attendre qu'un nouvel arbre se soit formé. Ce sont les grands désastres de la contrée. Le rigoureux hiver de 1820 a laissé, dans ce genre, de terribles souvenirs; il amena une mutilation générale qui a régénéré toutes les plantations.

Hyères et ses îles sont le point le plus méridional de la France. Les érudits du pays, naturellement très-patriotes, tirent l'étymologie de son nom de ἱερά, sainte. Comme qui dirait la cité sainte de la Celtique grecque. Cette qualification leur paraît éminemment convenir à cette ville, bâtie au point extrême, vers le

sud du continent septentrional, que couronne et défend, d'un côté, le rempart des montagnes, de l'autre la ceinture de ses îles verdoyantes.

Le sol sur lequel Hyères est solidement assise s'élève graduellement depuis le bord de la mer, distant de quelques kilomètres, jusqu'au sommet du capitole de rochers qui la domine, et d'où la vue s'étend sur son charmant paysage. La Méditerranée et le groupe d'îles qui semblent continuer la côte forment le principal ornement de cette charmante perspective. La ville, exposée au midi, s'étage assez rustiquement sur des rochers formant terrasse. L'angle ouvert des toitures et le campanile de son église lui donnent une physionomie tout à fait italienne.

On ne rencontre, ni dans Hyères ni dans ses environs, aucun monument ni aucune ruine antique. Dans la partie la moins élevée de la ville, que borde la région des orangers et où viennent hiverner les malades opulents des contrées occidentales, on retrouve la civilisation d'une capitale. Les habitants d'Hyères appellent leur ville LE PARADIS, et ce n'est pas tout à fait à tort. Dans certains hivers rigoureux, quand, à Paris, le thermomètre descend à 12 degrés, et à Lyon à 14, lorsqu'il gèle fortement à Marseille, et que les campagnes de Montpellier et de Nîmes sont couvertes de neige, le thermomètre, dans l'orangerie d'Hyères, ne descend pas à zéro, et c'est à peine s'il gèle blanc, le matin, sur certains points de la plaine

plus ouverts et plus exposés. Le souffle continu du mistral trouble seul, mais fort rarement cette mansuétude atmosphérique. Alors le ciel se couvre de brumes, tandis qu'au large, sur la Méditerranée, l'horizon reste clair et diaphane. C'est par le mistral continu qu'arrivent ces fortes gelées qui, trois fois dans un siècle, désolent ces heureuses contrées.

On voit, aux environs d'Hyères, un grand nombre de fontaines qui servent à l'arrosement du sol où croissent les orangers, arbres africains qui, cependant, aiment la fraîcheur de l'eau. L'oranger ne paraît pas avoir été cultivé dans la Grèce et ses îles du temps des Rhapsodes, qui n'en parlent pas.

A quelques kilomètres d'Hyères, sur le rivage de la mer et en face des îles, on a retrouvé quelques ruines informes ombragées par des bouquets de pins d'Italie, que les archéologues du pays regardent comme les restes d'une cité qu'ils ont appelée *Pomponiana*, nom romain qui conviendrait peu à une ville d'origine phocéenne.

M. Denis, lorsqu'il était maire de la ville d'Hyères et député du Var, a fait exécuter des fouilles sur le point le plus apparent de ces ruines, et, à partir du bord de la mer, a ouvert une tranchée de 100 mètres environ. On a mis à découvert des murailles couvertes de peintures à fresques représentant des figures d'hommes et d'animaux, et des arabesques. On a trouvé aussi des conduites d'eau et des voûtes effondrées qui

paraissent les substructions d'un édifice considérable qu'un tremblement de terre aurait renversé. Tout cela n'a pas une haute importance et indique seulement d'une manière certaine la présence d'un établissement antique. Des archéologues veulent que les ruines appartiennent à l'ancien port d'Hyères, séparé de la cité principale, comme le Pirée d'Athènes et Cenchrée de Corinthe. Alors cette ville-port aurait été réellement Hiera, et l'Hyères actuelle se serait appelée Olbia. Telles sont les conjectures des érudits provençaux.

Le sol que recouvrent ces ruines ou qui les environne est généralement inculte. Ce sont des collines ou des champs sablonneux couverts de myrtes en massifs, de cystes nains aux roses blanches safranées ou purpurines, de grands arums, d'ophrys et de pervenches aux fleurs blanchâtres ou très-légèrement azurées. Quelques pins d'Italie élèvent, de distance en distance, leurs larges et élégants parasols. Dans certains plis de terrain, l'olivier nain pousse ses surgeons noirâtres. Cet arbre, qui croît ici à l'état sauvage, rattache le midi de la France à l'Italie et à la Grèce.

A quelques lieues au sud d'Hyères, on rencontre également, le long des rives découpées d'un torrent qui va se jeter dans la mer, des buissons de laurier-rose (*nerium oleander*) qui croissent naturellement et qui donnent à ce petit fleuve un aspect tout à fait

hellénien. Le long des autres cours d'eau, l'alaterne ou le nerprun multiplie ses massifs toujours verts, qu'ombrage, dans l'été, le peuplier blanc, consacré à Hercule.

Ce coin de la Provence, abrité contre les vents du nord par les montagnes, offre, en général, les mêmes analogies avec les régions helléniques ou orientales que présente l'Espagne avec les zones africaines, auxquelles elle fait face.

Il ne reste de l'ancien château d'Hyères, que le duc de Guise emporta de vive force et fit détruire, qu'une porte antique bien conservée.

VIII.

DE TOULON A BASTIA. — LA CORSE.

Bien que nous touchions aux derniers jours de novembre, vers la fin de notre séjour à Toulon, nous eûmes des journées d'une douceur et d'une sérénité admirables : c'est le climat de septembre, aux environs de Paris, quand le ciel est sans nuages et que les filets de la Vierge argentent pour la première fois nos plaines. La mer, unie comme un miroir, semblait nous faire les plus gracieuses avances; nous nous laissâmes prendre à ces invitations perfides, et nous nous décidâmes à profiter du départ du *Golo*, navire à vapeur qui faisait le service de poste entre Toulon et la Corse. Arrivés à Bastia, nous devions trouver le *Napoléon*, autre bâtiment-poste qui correspondait avec Livourne.

Tout marcha à souhait jusqu'à la sortie de la rade d'Hyères; mais, à peine eûmes-nous doublé la pointe extrême des îles d'Or, que nous fûmes accueillis par un nouveau coup de vent du sud-est, qui brisa en

bien des morceaux la glace du miroir, si uni tout à l'heure. Bien que nous eussions vent debout, le *Golo* tint bon; mais, au lieu de vingt heures, nous en mîmes trente-six pour nous rendre de Toulon à Bastia. Trente-six heures, et par quelle mer! On eût dit, par instants, que la proue du navire brisait des rocs. Après avoir atterri à Algaïola, le pays des beaux granits, et longé toute la côte occidentale de l'île, nous venions enfin de tourner le cap Corse et nous nous croyions au terme de nos mésaventures, quand un coup de *lebeccio,* arrivant par une étroite gorge de montagne que nous longions, à quelques encâblures seulement du rivage, fondit sur nous comme la foudre et coucha notre navire de telle sorte, que, pendant plusieurs minutes, une roue tournait à vide dans l'air, tandis que l'autre était noyée. Ce même vent, tombant à plomb sur la mer, d'un noir d'indigo, qui nous environnait, et pesant sur elle, ne soulevait pas de lames, mais arrachait à sa surface une poussière humide qui ressemblait à la neige et qui nous aveuglait. Les gens de l'équipage s'apprêtaient à descendre la chaloupe. Marins et passagers avaient mis habits bas, afin de se sauver plus aisément à la nage. Que l'on juge des angoisses du voyageur qui n'est pas seul et que sa famille accompagne. Heureusement que l'affreux lebeccio soufflait par rafales; profitant donc d'un moment de calme, nous doublâmes un petit cap, et bientôt nous nous trouvâmes à l'abri

et en sûreté dans le port de Bastia. Nous étions enfin arrivés au terme de cette première traversée, et nous en étions quittes, après tout, pour un peu de peur et beaucoup de mal de mer.

A Bastia, une nouvelle contrariété nous attendait. Le *Napoléon*, sur lequel nous comptions pour nous rendre à Livourne, avait été accueilli, dans son dernier voyage, par ce même coup de vent qui nous avait si agréablement bercés. Il avait dû jeter à la mer des bœufs qui encombraient le pont. Ses tambours avaient été enfoncés, et il avait relâché à Porto-Ferrajo, dans l'île d'Elbe, pour se ragréer. Nous attendîmes donc quatre jours le malencontreux bateau, que l'on croyait perdu. Le *Napoléon* arrivé, il fallut patienter six autres jours pour qu'il pût se réparer et faire son chargement.

Le temps s'était remis au beau, et nous pûmes jouir, durant les derniers jours de notre séjour en Corse, de son admirable climat. A la fin de novembre, le soleil avait l'ardeur du soleil de juin sous notre latitude, et le ciel était d'une diaphanéité merveilleuse. Comme toutes les montagnes sont couvertes, de leur base au sommet, d'arbres résineux au feuillage toujours vert, de myrtes, de lentisques, d'arbousiers et, par places, dans les repos où la terre est meilleure, d'orangers, de citronniers et d'oliviers, la verdure a le même éclat et la même vigueur que pendant l'été.

Digitized by Google

Toute la côte orientale du cap Corse est coupée de ravins profonds terminés par de petits promontoires abritant de petites anses. Chacune a sa grève, ses barques amarrées ou tirées sur le sable, ses rares habitations, son petit ruisseau et sa grosse tour génoise, qui lui servait de défense contre les pirates barbaresques. Ces petits hameaux s'appellent des marines et s'étagent parfois très-pittoresquement sur les contre-forts de la montagne. Souvent aussi le maigre filet d'eau qui coule au fond du ravin se métamorphose en torrent et intercepte tout passage. Turenne, un jour que l'abbé Fouquet s'émancipait jusqu'à lui montrer sur la carte l'endroit où il pourrait faire passer une rivière à son armée, lui dit en lui donnant sur les doigts : — Votre doigt n'est pas un pont. Tout à l'heure, j'aurais pu dire au brave contadin qui m'avait indiqué, en allongeant le bras, un point du ravin où je pourrais traverser l'un de ces torrents d'occasion : — Votre bras n'est pas un pont. Je me suis contenté de renoncer à ma promenade dans cette partie de la montagne et de retourner à Bastia en longeant la base d'une colline couverte d'oliviers et d'une végétation dont la richesse donnait le plus heureux démenti aux boutades que la mauvaise humeur ou plutôt le désespoir arrachait à Sénèque dans son exil.

Le malheureux poëte tragique, confiné en Corse, a laissé deux épigrammes sur cette île, dont il nous

fait la plus triste peinture, et qu'il nous représente comme tout à fait sauvage et inculte [1].

Il est certain que le séjour de cette île devait paraître assez maussade au poëte courtisan, à l'habitué de la maison dorée de Néron. Cependant ses mêmes poëmes nous apprennent que la Corse était déjà partiellement civilisée et qu'elle avait été colonisée par les Phocéens [2].

Il paraîtrait que, de son temps, l'olivier n'avait pas été encore naturalisé dans cette île, dont le climat semble, toutefois, avoir peu varié depuis dix-huit siècles. Sénèque termine une de ses épigrammes par un trait qui montre toute l'amertume de sa douleur : « Que ta terre, s'écrie-t-il, soit légère à la cendre des vivants! »

Vivorum cineri sit tua terra levis!

C'est bien là le cri de désespoir de l'exilé.

La Corse, Κυρνη des Grecs, fut, en effet, colonisée par les principales peuplades helléniques. Les Éleutéro-Laconiens du Péloponèse y parurent des premiers et y apportèrent leurs mœurs féroces et indomptables. Ces mœurs se combinèrent avec l'esprit vindicatif et sanguinaire des Italiens, et forment encore

[1] Barbara præruptis inclusa est Corsica saxis;
Horrida desertis undique vasta locis, etc.
Corsica phocco tellus habitata colono;
Corsica, quæ Graio nomine Cyrnus eras, etc.

aujourd'hui le fond du caractère du peuple. Les Ioniens y bâtirent une ville appelée *Alalia*, cri de guerre, comme s'ils eussent prévu que de cette île sortirait le premier des capitaines, celui qui a fait mouvoir les plus nombreuses armées et livré le plus de batailles.

M. G***, un de nos compagnons de voyage, qui jouit d'une *honnête aisance*, comme il se plaît à le répéter, qui, de plus, a reçu une *éducation littéraire*, et qui prend des notes, s'est attaché à moi, comme mon ombre, depuis mon arrivée à Bastia et m'a un peu gâté les paysages agrestes que nous avons parcourus de conserve. C'est un de ces beaux parleurs dont la faconde est inépuisable, et qui ont horreur du mot propre; au lieu de dire tout bonnement des huitres, ils vous diront, par exemple, ces délicieux mollusques.

L'intervention de ce bon M. G*** donne souvent à nos courses les plus pénibles un certain entrain de gaieté. Son étonnement devant ces mœurs et cette nature nouvelle avait un côté comique dont le souvenir me fait encore sourire, mais dont je ne veux pas amuser le lecteur; la place me manque, d'ailleurs, pour raconter en détail ces excursions quotidiennes et retracer ces impressions; j'aime mieux, cette fois, les résumer.

Le paysage corse doit à la nature granitique de ses hautes montagnes et à la solidité des contre-forts

qu'elles projettent de tous côtés, et qui semblent s'appuyer sur les mers environnantes, un caractère de force et de variété qu'on ne rencontre qu'aux environs des lacs de la Suisse méridionale ou du Tyrol italien. Des tours, au nombre de cinquante à soixante, furent élevées, au XVIe siècle, par les Génois, pour défendre les rivages de l'île contre la descente des Barbaresques; elles ajoutent un intérêt au paysage maritime. Ces tours sont assez grossièrement construites, mais elles sont placées d'ordinaire sur une éminence ou sur quelque roc pittoresque. La vigie placée sur leur sommet devait, en effet, embrasser une certaine étendue du pays. La garnison de ces tours ne se composait que de trois ou quatre soldats, d'un commandant et d'un gardien. Aussitôt qu'une barque suspecte apparaissait à l'horizon, on allumait sur un foyer tout préparé sur la plate-forme. Ces signaux, répétés par chacune des tours voisines, faisaient, en un instant, circuler sur tout le littoral la nouvelle de l'approche de l'ennemi. Chacun s'armait ou se retirait dans l'intérieur des terres.

Aujourd'hui ces tours sont abandonnées; la plupart tombent en ruines, et, comme nous venons de le dire, ce n'est pas un des moindres ornements du paysage.

La population qui anime ce paysage âpre et agreste a quelque chose de sa force et de sa grandeur. La plupart des gens de la campagne, particulièrement

dans la montagne, sont bergers et agriculteurs à la fois. Quelques-uns sont propriétaires de leurs troupeaux, les autres n'en sont que fermiers et partagent par moitié les profits : le propriétaire n'a pour garantie que la conscience de son métayer, et dans ce pays, où le point d'honneur existe encore, c'est la meilleure de toutes.

Pendant l'été, ces pâtres occupent les pâturages des montagnes; l'hiver, ils descendent dans les plaines, toujours accompagnés de leurs familles. Du lait, des châtaignes, un peu de gibier, les fromages qu'ils fabriquent et un grossier pain d'orge, telle est leur nourriture habituelle. Leurs habitations sont des plus chétives, inférieures, bien certainement, à la tente du nomade. Dans les montagnes, ce sont de misérables huttes aux murs en pierres sèches; dans la plaine, des cabanes de 3 ou 4 pieds de hauteur, dans lesquelles il est impossible de se tenir debout et qui n'ont qu'une seule ouverture, servant à la fois de porte, de fenêtre et d'issue pour la fumée.

Dans la belle saison, ces pâtres, enveloppés dans leur épaisse fourrure ou pelone, dorment souvent à la belle étoile. Les agriculteurs aisés sont mieux logés; leurs maisons en pierre, souvent à deux étages, sont préférables aux habitations des villages français du continent; mais ce sont là des exceptions.

L'instruction, en Corse, est plus généralement répandue que dans les provinces du centre de la France;

il est peu d'habitants, même parmi les pâtres de la montagne, qui ne sachent lire et écrire. On a fait un curieux calcul, c'est que, s'il n'y a, en France, que quatre départements où la population soit inférieure à celle de la Corse, il y en a vingt-huit où le nombre des élèves qui fréquentent les écoles primaires est moins considérable.

Une éducation si universellement répandue et qui s'applique à des natures essentiellement intelligentes devrait être un puissant moyen de civilisation; elle devrait, du moins, modifier ce que le caractère national a d'excessif et de passionné; elle échoue, cependant, devant le point d'honneur tel qu'il est compris par ces hommes ardents. La constance dans les mauvais comme dans les bons sentiments, ce trait caractéristique des natures corses, qui fait qu'ils n'oublient jamais un bienfait et qu'ils n'abandonnent jamais un ami, mais aussi qu'ils ne renoncent jamais à une vengeance, fait également obstacle à la civilisation du peuple. Au fond, le montagnard corse est encore aujourd'hui ce qu'il a toujours été, et nous avons eu, ce soir, un exemple frappant de la férocité native des mœurs populaires.

Le garçon de l'hôtel que nous habitons, beau jeune homme brun qui nous servait à table depuis notre arrivée, s'est querellé au jeu avec des camarades et a tué, d'un coup de poignard au cœur, l'un d'eux qui l'accusait d'avoir triché. L'hôtel a été cerné,

le meurtrier arrêté. Fort heureusement pour nous, nous dormions pendant cette scène tragique, qui a causé une certaine émotion dans le quartier. Angelo paraissait un garçon fort tranquille; mais voilà ce que, chez MM. les Corses, fait faire un mouvement de susceptibilité.

Cette même chaleur de sang et ce même amour-propre exalté en font des héros et leur inspirent des actions sublimes, témoin l'histoire de ce montagnard contumace qui vient se livrer au marquis de Pange pour sauver le soldat qui l'avait laissé échapper et que son général avait condamné à mourir à sa place.

Digitized by Google

IX.

LES CORSES. — L'ILE DE CORSE.

Un jeune avocat de Bastia, qui fera son chemin si l'ardeur, la volonté et la confiance en sa force, pour ne pas dire en soi-même, sont des raisons suffisantes de succès, nous a raconté hier, avec un feu extraordinaire, toute l'histoire de son pays. Comme la plupart de ses compatriotes, il est passionné pour Paoli, un vrai grand homme de Plutarque, nous dit-il, que Voltaire jugeait digne d'une statue. Cette statue, a-t-il ajouté, Corte, sa ville natale, va la lui élever.

Cette admiration pour Paoli s'allie, dans ces têtes corses si actives, avec une parfaite loyauté, en donnant à ce mot la signification anglaise, c'est-à-dire qu'aucun d'eux ne songe plus à la séparation, et que tous comprennent aujourd'hui que l'on peut être Corse et Français.

Cette histoire de la lutte soutenue par les Corses contre les Génois, et plus tard contre les Français, est remplie de ces traits d'héroïsme que les Grecs ont su raconter, et auxquels ils ont dû leur prestige,

mais que les historiens de la Corse ont trop souvent laissés tomber dans l'oubli. Les Bastelica, les Sambucuccio, les deux Paoli ne le cèdent en rien aux personnages de l'antiquité. Les Corses ont eu aussi une Lucrèce, Lucrèce par son nom et par sa vie. Je veux parler de l'héroïque Lucrezia delle vite. Sauvée par un officier génois, qui la couvre de son manteau lors du sac de la ville Talaro, la courageuse fille se voit exposée à un nouveau danger : l'officier auquel elle doit la vie veut lui faire violence; elle lui demande quelques instants pour se reconnaître, s'enferme et se tue.

Les longues guerres des Corses avec les Génois et avec les Français, avant la soumission de l'île, présentent plus d'un trait d'héroïsme de même genre. L'atroce s'y mêle au sublime, et, plusieurs fois dans le cours de deux siècles, ce petit pays offre une extrême analogie avec l'état de l'Espagne au moment de la guerre de la Péninsule. C'est le même esprit de nationalité et le même fanatisme aveugle. Les moines sont armés; les curés officient avec leurs fusils appuyés sur l'autel, et le jour de la bataille marchent à la tête de leurs paroissiens. Un chanoine, Ortigoni, est généralissime et gouverne.

C'est surtout après la révolte de 1730 que cet esprit d'opiniâtre résistance se manifeste avec une indomptable énergie. Il pousse les Corses à toutes les extrémités : eux, si indépendants et si intraitables,

n'hésitent pas à choisir un roi, le roi Théodore, baron de Neuhof; couronné le 15 avril 1736, le 4 novembre il est obligé de quitter l'île.

Les Génois eussent été incapables, à eux seuls, de triompher d'une résistance si générale et si obstinée; ils invoquèrent, en 1737, le secours des Français, et, quelles qu'aient été les vicissitudes de la guerre pendant plus d'un demi-siècle, et les alternatives de révolte et de soumission de ce petit pays, on peut dire que de cette année-là, du jour où M. de Boissieu mit le pied dans l'île, à la tête du contingent français, la Corse appartint à la France.

En effet, si, du côté des Corses, la résistance continuait toujours, si même la guerre se prolongea, pendant des années, avec une étrange furie, si, à diverses reprises, les Français durent évacuer l'île et la réoccuper, il y avait entre le caractère des deux peuples, dans ce courage égal de part et d'autre, avec lequel chacun d'eux soutenait la lutte, des rapports de sympathie et des affinités qui devaient un jour aboutir à la réunion.

Du moment que la France eut mis le pied dans l'île, les nobles et les gens riches qui habitaient les villes principales, tout le parti génois, en un mot, devint le parti français. Ces sentiments se fortifièrent lorsque les Génois eurent fait avec la France ce traité signé, à Compiègne, le 6 août 1764, traité par lequel la France s'engageait à garder, pour les Génois, les

places qui leur appartenaient encore, et cela pendant quatre ans. Ces places étaient remises à la France en dépôt; mais il était évident que, si ce dépôt avait lieu, c'est que les Génois se regardaient comme incapables de les défendre et de les conserver. L'influence française devenait donc immense. L'habile et conciliante politique de M. de Marbœuf, qui, à la tête d'une petite armée de cinq mille hommes, avait pris possession de ces villes, ne pouvait que l'accroître encore. Les assurances qu'il apportait de la part du roi, que la France ne venait pas pour combattre, mais pour pacifier le pays, calmèrent momentanément l'irritation populaire. Les montagnards corses acceptèrent la trêve, tout résolus qu'ils étaient, au fond, de ne jamais rentrer sous le joug de la république génoise, qu'ils haïssaient, mais qu'ils méprisaient plus encore.

Ces quatre années ne furent pourtant pas perdues. Une intimité plus grande et même des liens d'amitié s'établirent entre les Corses et les Français, surtout dans les villes. Ils avaient apporté avec eux de l'argent, par conséquent le bien-être. Aussi, lorsque les quatre ans furent passés et qu'il fut question de remettre les villes corses à leurs anciens possesseurs, la plus grande agitation se manifesta dans l'île. De toutes parts, les montagnards et les citadins s'armaient, résolus à tout sacrifier plutôt que de se soumettre de nouveau aux Génois. Dans Ajaccio, l'irri-

tation fut telle, que l'officier génois qui devait prendre possession de la ville manqua de courage, et qu'il laissa les Corses se glisser entre lui et les Français et s'emparer de la place. D'autre part, Paoli, qui, depuis 1738, s'était illustré dans cette guerre, avait pris l'offensive et s'était emparé de la petite île de Capraia, que les Génois possédaient depuis près de trois siècles. Pendant ce temps, toute la montagne s'armait. Les Corses, qui, depuis quatre ans, avaient économisé leur poudre et leurs balles, manifestaient l'intention de se défendre à outrance. En revanche, la république de Gênes avait perdu toute énergie et tout courage. Depuis sa soumission au grand roi, sa décadence avait été rapide; elle ne vivait plus comme puissance militaire : Gênes n'était plus qu'une ville de négoce.

Ce peuple commerçant savait, avant tout, compter. Les Génois calculèrent que depuis le commencement de cette misérable guerre ils avaient déjà dépensé plus de 30 millions, qu'ils n'étaient arrivés à aucun résultat, et qu'il faudrait peut-être en dépenser deux fois plus pour rentrer en possession de cette île ingrate et sauvage. La cession à la France fut dès lors résolue; ils la négocièrent avec le duc de Choiseul, et M. de Marbœuf rentra dans l'île, en 1768, à la tête d'une armée de dix mille hommes, qui, cette fois, ne venait plus pour le compte des Génois, mais pour celui de la France.

Digitized by Google

On eut peut-être tort, au lieu de négocier avec les Génois, de ne pas s'être entendu avec les Corses; on eût sans doute évité une lutte qui ne pouvait manquer d'être redoutable et qui devait amener une cruelle effusion de sang. Les chefs corses eussent été mieux convaincus qu'il ne s'agissait plus de les soumettre aux Génois, et ils n'eussent pu se servir de ce prétexte pour soulever l'île entière. Toujours est-il que la guerre recommença avec une nouvelle furie; toutes les parties de l'île en furent le théâtre : on gagnait du terrain, mais on perdait beaucoup de monde.

Ce ne fut qu'après un an de lutte, en 1769, lorsque les Corses eurent été forcés dans le Nebbio, et qu'à la journée du 8 mai les Français eurent emporté le pont du Golo et pénétré jusqu'à Corte, chassant devant eux Paoli et ses partisans, que la fortune se décida ouvertement en leur faveur et qu'ils purent se regarder comme maîtres de la Corse.

Paoli, fugitif, s'était réfugié, avec une poignée de montagnards, dans la ville de Bonifacio. Le 13 juin, il prit passage, sur une frégate anglaise, à Porto-Vecchio, pour Livourne. Les miquelets corses, qui l'avaient suivi, mirent bas les armes, à l'exception de quelques centaines d'hommes des plus compromis ou qui lui étaient plus affectionnés, et qui l'accompagnèrent à Livourne.

Il fallut quelques années encore pour pacifier la Corse. M. de Marbœuf y était resté avec une petite

armée de huit mille hommes. On l'a accusé d'avoir retardé cette pacification par sa douceur. Ce reproche peut être fondé ; mais, si la pacification a été lente à établir, c'est peut-être cette même douceur qui l'a rendue si durable.

La levée de boucliers de Paoli, en 1793, lorsque la réunion durait déjà depuis près d'un quart de siècle, n'a été qu'un coup de désespoir inspiré par un aveugle patriotisme. Grâce aux divisions qui déchiraient alors la France, le succès a pu couronner un instant cette entreprise ; mais elle ne pouvait aboutir à rien de raisonnable : la nécessité de recourir à l'intervention anglaise eût suffi, d'ailleurs, pour tout compromettre.

Les Anglais voulaient bien travailler pour leur compte, mais non pour celui de Paoli, tout patriote qu'il fût et bien qu'ils l'appelassent le *Timoléon corse*. Sous prétexte de s'entendre avec lui, ils l'invitèrent à se rendre à Londres. Paoli, découragé, conservait peu d'espoir ; il obéit à cette injonction, que l'on pouvait considérer comme un ordre, et quitta la Corse qu'il ne devait plus revoir.

Dégoûtés de l'occupation anglaise, bien qu'elle n'eût pas duré deux années, les habitants ne prêtèrent plus que peu d'appui aux forces britanniques ; aussi, en moins de six semaines, furent-elles chassées de l'île par les généraux républicains Lacombe et Casalta.

Ce soulèvement momentané eut pour effet de fortifier les liens qui unissaient la Corse à la France. Les Corses ont compris que, pour eux, il n'y avait plus d'alternative; il fallait être Anglais ou Français. Ils n'ont plus hésité; leur choix est fait, et à tout jamais.

La chaîne de montagnes qui traverse la Corse dans toute sa longueur est des plus accidentée. L'île ne forme pas un plateau; elle présente une succession de ravins et de pitons d'une grande hauteur. Onze de ces montagnes dépassent 2,000 mètres et dix-huit atteignent au moins à 1,200 mètres. Vue par le travers, cette grande île ressemble à une scie qui se renflerait vers son milieu. Les plus élevées de ses sommités sont le Rotundo, le mont Paglia-Orba et les monts Cinto et Cardo.

Malgré leur élévation, ces montagnes affectent plutôt la forme de l'Apennin que celle des Alpes; leur dessin est plus ferme et plus compacte que celui de la chaîne à triple étage qui abrite la Provence [1].

Mont Rotundo.....	2,763m,55	Mont Ladroucelle...	2,135m,45
Mont Paglia-Orba..	2,649m,97	Mont Sacadine.....	2,055m,99
Mont Cinto.....	2,519m,51	Mont Conia.....	1,983m,59
Mont Cardo.....	2,499m,73	Mont Grosso.....	1,860m,78
Mont Padro.....	2,457m,73	Mont Asinao.....	1,823m,32
Mont Artica.....	2,439m,70	Mont San-Pietro....	1,659m,67
Mont Tafonato.....	2,314m,67	Mont Stello.....	1,382m,92
Mont Renoso.....	2,300m,28	Mont Mantellucio...	1,535m,97
Mont Traunato....	2,196m,56	Mont l'Allicione.....	1,288m,54

Ces montagnes renferment une grande variété de matières précieuses applicables à la décoration des édifices. Les granits y sont de la plus grande beauté, et celui dit d'Agaïola, dont le gisement se trouve aux bords de la mer, peut rivaliser avec le granit oriental. Les granits de Vico et de Tallano sont d'une égale beauté. Tous les curieux connaissent les porphyres globuleux de Girolate, de Galeria et de Curso, les granits orbiculaires de Sainte-Lucie; enfin les jaspes, les serpentines, les diallages verts de Corse, les porphyres de Stagno et les beaux marbres d'Ortiporio et de Rostino complètent la richesse minéralogique du pays.

Les forêts qui couvrent les montagnes de la Corse sont peuplées d'arbres magnifiques jusque sur leurs sommets les plus élevés. Le chêne, le hêtre et le pin larix y prennent des proportions vraiment extraordinaires, dans certaines parties surtout que l'exploitation ne peut atteindre. On assure que dans la forêt de Valdoniello, à Sagone, il n'est pas rare de rencontrer des arbres de 5 à 6 mètres de tour sur 30 mètres de hauteur. Il y a là de grandes richesses en bois de construction, dont la marine ne pourra manquer de tirer parti lorsque des communications auront été ouvertes avec ces plateaux jusqu'alors inaccessibles.

Le gibier abonde dans les montagnes de la Corse. On y rencontre le mouflon, qui n'est que le chamois du pays, et le sanglier. Je doute que les cerfs soient

encore en grand nombre dans les forêts du centre de l'île, comme l'assurent les habitants du littoral; car MM. les montagnards corses sont de trop excellents tireurs. Quant aux loups, il n'en existe pas dans l'île. En revanche, les renards y sont nombreux, ainsi que les sangliers et les lièvres. La perdrix, la bécasse, le faisan et la pintade ne sont pas rares; aussi les aigles et les oiseaux de proie se montrent-ils en grand nombre sur les hauteurs. Mais le gibier par excellence de la Corse, ce sont les grives et les merles. Les baies de myrtes et d'autres arbustes aromatiques dont ces oiseaux se nourrissent parfument leur chair. Grâce aux chemins de fer, ce gibier délicat n'est plus réservé pour les seuls gourmets de Gênes, de Livourne et de Florence.

L'île de Corse, cette terre grande et montagneuse, est comme la reine d'un petit archipel tyrrhénien : Capraia, rocher abrupt et séjour des chèvres, dont il porte le nom; l'île d'Elbe, Pianosa, île plane et verdoyante, phénomène si rare sur la Méditerranée et si commun dans l'Océanie; Formicole et Montecristo sont les satellites de l'île principale.

X.

FAUSTINE MORO.

L'industrie n'a jamais pris, en Corse, de très-grands développements; les objets d'échange sont peu nombreux et se bornent à quelques pelleteries, à des fromages, des huiles, des oranges, citrons et châtaignes. Ces belles forêts et ces admirables carrières sont encore inexploitées : les habitants du littoral de l'île, particulièrement ceux de Bastia et d'Ajaccio, ont des velléités commerciales qui ne trouvent que difficilement à se satisfaire. Cependant, chez certaines classes de la population de ces villes, les habitudes du négoce ont déjà modifié le caractère national, mais ne l'ont pas détruit. A côté de la corruption des habitants des villes du continent, des *civilisés* comme on dit, de leur âpreté au gain, de leur soif de plaisirs grossiers, on rencontrera cette abnégation, ce désintéressement, cette séve violente et primitive qui n'appartiennent qu'aux peuples enfants et à demi sauvages. Un de mes nouveaux amis de

Bastia, qui pratique à mon égard une hospitalité vraiment corse, et aux prévenances duquel je ne sais souvent comment échapper, vient de me raconter, à ce sujet, une étrange histoire qui fit grand bruit dans le pays. Malgré ses développements et son caractère un peu romanesque, je n'hésite pas à le répéter ici, elle nous fera connaitre mieux que toutes les statistiques judiciaires et que les considérations les plus alambiquées la situation morale des différentes classes de la société. Nous verrons de quel singulier mélange de ruse, d'avidité et de besoin de se venger d'une part, et, d'autre part, de sentiments généreux et passionnés, et d'implacable énergie, se compose, même chez les classes inférieures de la société, le caractère du peuple proprement dit.

Assise sur un roc, au pied de hautes montagnes toujours couvertes de la verdure des myrtes et des oliviers, Bastia, quoique laide et incommode à l'intérieur, est néanmoins une ville pittoresque. Son port dessine un demi-cercle bordé de rocs et de maisons à plusieurs étages. Du côté de la haute mer, l'entrée de ce joli bassin est formée par un énorme rocher qu'on appelle *le lion*, et qui, par sa forme et sa couleur fauve, rappelle assez exactement ce roi des animaux. Bastia est *l'endroit* le plus commerçant de l'île de Corse, et ce n'est pas beaucoup dire. A la vue des six tartanes, des vingt ou trente barques de pêcheurs et du bateau à vapeur à l'ancre dans son petit

port, ses habitants répètent avec orgueil que leur ville est la Marseille de la Corse; elle en est la Marseille à peu près comme Dijon est le Paris de la Bourgogne. C'est cependant, avec Ajaccio, la seule ville de l'île où l'on fasse quelquefois fortune. On compte ceux qui ont eu la chance bonne. Ils font à peu près autant d'envieux qu'il y a d'habitants dans la ville; ils n'en sont pas moins les heureux et les considérés du pays. Mais leur manière de jouir de la fortune est vraiment singulière; elle ne consiste guère qu'à achcter des *maquis*, des îlots rocailleux ou d'immenses terrains incultes et qu'ils laissent en friche, ou bien à entasser de gros sacs d'argent dans un coffre-fort bien fermé. De luxe, de *comfort* nulle entente et nulle apparence. Comment faire du luxe dans un pays où il n'y a qu'un seul chemin praticable pour les voitures, et où les mulets ont peine à gravir la grande rue? Quant au *comfort*, on a eu des commencements pénibles, on a longtemps vécu à la dure, et, quelle que soit la fortune acquise, on finit comme on a commencé. Sans doute qu'à Bastia comme ailleurs il y a des exceptions à la règle; mais, à Bastia, les exceptions sont plus rares qu'ailleurs; elles feraient scandale dans la ville, où il est déjà presque scandaleux d'avoir beaucoup d'argent. Écoutez plutôt ce qu'on vous dira des Gregori et autres qui ont eu le talent de devenir millionnaires dans un pays où une telle fortune est si rare.

Lorenzo Alagno de Bastia était l'un de ces hommes heureux par exception. Dernier descendant d'une famille noble de Bonifacio, il n'avait pas craint de déroger et de s'adonner de bonne heure au commerce. Il jouissait déjà d'un assez beau revenu lorsque, vers la fin du printemps de 1810, en surveillant le débarquement d'une tartane qui lui avait été expédiée de Marseille, il aperçut à la fenêtre d'un ferblantier, dont la petite maison donnait sur le port, une jeune fille d'une admirable beauté. Lorenzo, tout en inscrivant sur son calepin le nombre des *colis* débarqués, s'informa du nom de cette charmante créature. — C'est la fille du vieux Tommaso Moro, la belle Faustine, qui rend fous tous nos jeunes gens, dit un *faquino* en retournant avec son crochet de fer une énorme balle d'étoffes et en s'inclinant pour la charger sur ses larges épaules. Il y a deux mois à peine qu'elle est arrivée de Saint-Florent, et déjà elle a fait tourner la tête à je ne sais combien de nos compagnons, ajouta le bonhomme en se redressant péniblement et en cherchant lentement son centre de gravité. Mais elle est fière! fière! Bien malin sera celui qui apprivoisera ce joli merle. — Et le faquin, qui avait achevé de charger sa balle, descendit de la tartane sur le quai sans prononcer un mot de plus.

Lorenzo, dont les yeux restaient fixés sur la fenêtre où, de temps à autre, apparaissait la jeune fille, eût voulu cependant en savoir plus long. La tartane

était presque déchargée; il ferma son calepin, et, se dirigeant vers la boutique du ferblantier, frappa à la porte d'un air décidé. Le maître de la boutique était sorti; sa fille descendit et ouvrit. Elle rougit en reconnaissant l'homme qui tout à l'heure l'avait examinée avec une attention qui ne lui avait pas échappé. Lorenzo, enchanté de se trouver seul avec elle, lui adressa la parole et fit durer la conversation aussi longtemps qu'il put le faire sans effaroucher sa susceptibilité. En se retirant, il laissa une liste détaillée d'objets qu'il pria Faustine de lui faire tenir prêts pour le lendemain à la même heure.

Le lendemain, Lorenzo était de retour à la maison du ferblantier, et cette fois il se hasarda à adresser à Faustine des propos de galanterie détournée que celle-ci ne parut pas comprendre. Sa froideur et son indifférence irritèrent l'amour-propre de Lorenzo. Entreprenant comme le sont tous les Corses, et ardent comme un homme du Midi, il fit le serment de triompher de la rebelle n'importe à quel prix, et dès lors il ne négligea rien pour arriver à ses fins. Prières, séductions, promesses, il essaya tout, mais vainement. Déjà bien des jours s'étaient écoulés, et Faustine restait insensible. Lorenzo s'était blessé en jouant; la résistance avait enflammé ses désirs; un caprice était devenu une passion sérieuse. Affaires, travaux, spéculations, il négligeait tout pour ne songer qu'à son amour. Être heureux ou mourir, telle était sa

seule pensée; la passion marche vite, et l'on sait qu'en Corse elle marche plus vite qu'ailleurs.

Lorenzo avait cependant ce bon sens vulgaire et un peu prosaïque qu'on acquiert à l'ombre des comptoirs. Il vit aussitôt qu'il n'avait pas affaire à une de ces filles légères qu'on séduit avec une promesse ou qu'on achète avec un présent; il comprit qu'il avait à lutter contre un caractère, et que, pour être heureux, il fallait, avant tout, se faire aimer. Il était jeune, il était beau; son amour était ardent, sa passion éloquente; il pouvait donc espérer. En effet, du moment que Faustine le vit à ses pieds et qu'elle se crut sincèrement aimée, elle l'aima.

Ce n'était point assez pour Lorenzo d'avoir triomphé du cœur de Faustine, il voulut triompher de ses scrupules. Mais, cette fois, il la trouva inébranlable, et cependant il n'y avait ni calculs méprisables, ni motifs indignes dans sa résistance; il y avait seulement honnêteté et vertu; et, comme Faustine avait un noble et grand caractère, retranchée dans ses scrupules, elle était invincible. Du reste, on n'eût pas trouvé d'arrière-pensée chez elle, et sa sagesse était désintéressée; en effet, Lorenzo, poussé à bout, lui avait souvent proposé de l'épouser, et toujours la généreuse fille avait refusé.

Lorenzo, cependant, avait facilement mis le vieux Tommaso dans ses intérêts; mais cet appui du père était sans effet. — Non, répondait Faustine à ses

exhortations; non, ce mariage ne peut se faire. Lorenzo est riche, sa famille est noble, il ne peut épouser la fille d'un ouvrier.

Lorenzo se désolait et cherchait vainement le moyen de vaincre cette résistance; un jour, il crut l'avoir trouvé. — Vous m'aimez, dit-il à Faustine. La jeune fille ne répondit pas; mais son silence disait oui. — Vous refusez d'être ma femme publiquement, eh bien! laissez-moi vous épouser secrètement; aussitôt mariée, je vous conduirais à la *marine* de Brando, où j'ai un casin dans la montagne; dans quelques années, j'annoncerais mon mariage, je vous ramènerais du continent, et personne ne pourra reconnaître en vous la fille du ferblantier de Bastia. Vous ne me nuirez donc pas, comme vous craignez de le faire, vous n'aurez aucune fausse honte à surmonter, et nous serons heureux en dépit du monde, comme nous méritons de l'être.

Faustine hocha tristement la tête en écoutant la proposition de Lorenzo; elle lui demanda jusqu'au lendemain pour se décider et répondre. Le lendemain, quand Lorenzo, tremblant, vint lui demander ce qu'elle avait résolu, elle lui tendit la main et lui dit avec un ineffable sourire : — Quand tu voudras, je serai ta femme; mais n'oublie pas que désormais je ne vivrai que pour toi. Pour les autres sois Lorenzo, et pour moi sois toujours un amant.

Lorenzo eût été heureux, s'il eût été digne de son

Digitized by Google

bonheur. Il montra un si ardent empressement à profiter du consentement de Faustine, qu'on eût pu l'en croire vivement touché; mais, chez lui, cet empressement c'était du calcul, nous le verrons plus tard.

Le mariage de Lorenzo et de Faustine fut célébré de nuit, par un seul prêtre, dans la chapelle d'un couvent du cap Corse, et le lendemain Lorenzo conduisit sa nouvelle épouse dans sa maison de campagne de Brando, où tout était disposé pour la recevoir.

Les premières années de leur union s'écoulèrent sans nuages. Lorenzo, il est vrai, était obligé de se séparer bien souvent de Faustine; ses affaires l'appelaient un jour à Bastia, un autre à Ajaccio, quelquefois même à Livourne et à Marseille. Mais il revenait toujours plus amoureux que jamais, et Faustine eût pu croire que, pour lui, le plus grand bonheur était d'oublier le monde et la fortune dans ses bras. Pendant près de trois années, cette félicité fut complète et sans mélange.

Cependant un bonheur constant semblait s'attacher aux opérations de Lorenzo; tout ce qu'il entreprenait lui réussissait. Sa fortune s'était rapidement accrue, et, peu d'années après son prétendu mariage avec Faustine, c'était l'un des plus riches négociants corses, celui dont le crédit était le plus solidement et le plus universellement établi. Livourne était le centre de ses opérations, qui s'étendaient dans toute l'Italie et même en France et en Orient. Dans cette

ville toute commerçante, il jouissait de cette considération colossale qu'y donne une grande fortune rapidement acquise, et, comme on le croyait garçon et qu'il était encore jeune, les dix maisons les plus considérables, dont les chefs avaient des filles à marier, lui avaient fait faire, indirectement, des propositions d'alliance que Lorenzo avait toujours repoussées. On ne savait à quel motif attribuer son éloignement pour une si *bonne affaire* qu'un mariage qui, tout en lui mettant une jolie femme entre les bras, ne pouvait manquer de doubler ses capitaux et son crédit. — Voilà bien un de ces Corses, disaient les sages Livournais; leur ambition est insatiable. Vous verrez, il attendra qu'il ait cinquante ans et dix millions de fortune pour se marier, et alors il demandera sans doute la main de la fille du grand-duc.

Vers la fin de la troisième année de son mariage avec Faustine, il s'opéra une révolution dans le caractère et les habitudes de Lorenzo. Ses absences de la ville Brando devinrent plus fréquentes et plus prolongées; il était moins attentif et moins empressé, et, même dans les bras de Faustine, il avait de ces moments de distraction ou plutôt de rêverie qui ne peuvent échapper à la clairvoyance et à la pénétration d'une amante. Faisant effort sur elle-même et obéissant au prudent instinct de l'amour, Faustine feignait de ne point s'apercevoir de ce changement. Une remarque, en effet, eût amené une explication,

une explication des reproches, et Faustine était trop fière pour se croire dédaignée ou seulement moins aimée. Elle eût surtout regardé comme indigne d'elle de montrer qu'elle le pensait, quand même elle en eût acquis la certitude.

Ce qui causait la préoccupation de Lorenzo, c'étaient les funestes conseils de ses amis, c'était aussi cette fatale ambition que l'on ne lui reprochait point à tort, c'était enfin une inconstance naturelle que jusqu'alors il n'avait pas eu à combattre, n'ayant pas encore été mis à l'épreuve, et qui maintenant allait le perdre.

L'ambition, en effet, n'eût pas suffi pour l'égarer, et Lorenzo, connaissant les vanités de la fortune, eût aisément résisté à ses tentations; mais il était plus faible contre des séductions d'un autre genre; son cœur, trop facilement inflammable, laissait trop de prise à la volupté.

Livourne, ce grand marché de la Toscane, ce bazar anglais et oriental à la fois, la moins italienne des villes de l'Italie, est renommée, avant tout, pour la beauté de ses femmes. Là les races sont aussi variées que les costumes; mais l'Arménienne et la Grecque partagent seules, avec l'Anglaise, la palme de la beauté.

La plage aride de *l'Ardenza* est la promenade à la mode de Livourne. C'est là que, chaque soir, le négociant sortant de ses comptoirs vient, au coucher du soleil, se reposer des affaires en respirant l'air frais

de la mer; c'est là que, par une belle soirée, toute la société livournaise se réunit de préférence. Rien de plus animé que le coup d'œil que présente cette promenade, où sont confondus les costumes de tant de nations. C'est là surtout que, par ce demi-jour ardent d'une soirée italienne, les femmes sont dangereuses, soit qu'agaçantes sirènes elles usent de charmes perfides pour enlacer leur proie, soit qu'ignorant le pouvoir de ces charmes elles se montrent d'autant plus redoutables qu'elles ne cherchent pas à l'être.

Lorenzo, que ses affaires retenaient à Livourne depuis plus d'une semaine, se promenait un soir à l'Ardenza, dans la compagnie d'un Français de ses amis, quand tout à coup il se trouva face à face avec une jeune femme d'une si merveilleuse beauté, qu'il resta immobile et comme ébloui de sa rencontre. Cette jeune femme n'était pas seule; elle donnait le bras à un homme âgé, qui sans doute était son père. L'ami de Lorenzo avait salué le vieillard et sa compagne, et machinalement Lorenzo l'avait imité. Quand il fut revenu de son extase : Quelle est cette personne si belle? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Comment! tu ne la connais pas encore? lui répondit le Français; c'est la plus jolie fille de tout Livourne, la belle des belles, Theodora, la fille du vieux Crésus grec Papadolo; tu as vu comme elle était belle; eh bien! elle est plus riche encore qu'elle n'est belle. On assure que Papadolo doit lui laisser des millions

en dot; déjà deux ou trois princes italiens se sont mis sur les rangs, mais Papadolo ne veut, en aucune façon, faire de sa fille une princesse; son projet est de la marier à quelque négociant riche qui plaira à la jeune fille. Il a l'esprit de caste, et ce qu'il a décidé il le fera.

Lorenzo écoutait, ne répondait pas et paraissait rêver profondément. Son ami interrompit sa rêverie en lui serrant le bras. — Tiens, regarde-la encore, lui dit-il, la voici qui revient de notre côté. — Cet ami ressemblait terriblement au tentateur. Lorenzo revit, en effet, la jeune Grecque, qui lui parut plus belle que jamais; un regard tombé négligemment de ses grands yeux noirs l'avait touché au cœur et avait fait tressaillir tout son être. Pendant le reste de la promenade, il ne laissa plus échapper que des paroles brèves et sans suite. Il adressait à son ami des questions indirectes au sujet de Papadolo, et il n'attendait pas sa réponse; sa démarche et ses gestes étaient brusques, il avait quelque peu l'air d'un fou, et, en effet, atteint comme il l'était de cette subite maladie d'amour qu'on a si bien nommée un *coup de foudre*, il se trouvait tout à coup placé sur les limites de la folie. En revenant de l'*Ardenza*, il fit promettre à son ami de le présenter le lendemain chez le vieux Papadolo.

Huit jours après sa présentation à Theodora, Lorenzo, si sauvage d'ordinaire, avait prononcé le mot

mariage, et il exposait froidement sa situation de fortune au négociant grec, qui prenait des notes et l'ajournait à quinze jours. Ce délai épuisé, les informations essentielles étaient prises, et Lorenzo agréé, si toutefois il plaisait à Theodora. Lorenzo était jeune encore, sa figure était belle, et il savait le chemin du cœur des femmes; il plut donc, et bientôt le jour du mariage fut fixé. Ce mariage eut lieu dans l'église de la Madone, près d'une villa du mont Nero que Papadolo habitait pendant l'été. Une dame corse, qui se trouvait à Livourne et qui connaissait Lorenzo, annonça que cette union ne serait pas heureuse; elle avait remarqué que la plupart de ceux qui avaient complimenté Lorenzo sur la parfaite beauté de sa femme avaient négligé de dire, à la suite de leurs compliments : *Que Dieu la bénisse!* Or tout oubli de cette espèce est un présage infaillible de malheur. Dire d'un enfant qu'il est beau sans dire *que Dieu le bénisse*, c'est lui jeter un sort; voilà, du moins, ce que vous disent les habitants de la Corse, dont les onze douzièmes croient encore au mauvais œil.

Les affaires de Lorenzo le conduisaient souvent de Livourne en Corse; mais peu de personnes dans l'île étaient instruites de son mariage; la chose fut donc tenue secrète pendant plus d'une année. Lorenzo espérait que la nouvelle n'en viendrait jamais à Brando, où Faustine vivait toujours solitaire.— Mais si, par hasard, la malheureuse femme venait à être instruite, se

disait-il, nous laisserions passer un premier débordement de colère, et puis nous trouverions bien moyen de la dédommager et de lui imposer silence en prodiguant l'or et en lui assurant une *position*. — Tranquillisé par ces misérables accommodements de conscience, Lorenzo vécut comme par le passé. Faustine était trop fière et trop sûre d'elle-même et Theodora trop innocente pour que l'une ou l'autre soupçonnassent sa perfidie. Ajoutons encore que, depuis son mariage, Lorenzo avait retrouvé son ancienne sérénité, qu'il avait un moment perdue, et que rien ne pouvait faire soupçonner à Faustine que son amant l'eût trahie.

On a tort de dire que tout se découvre; si tout se découvrait, que de drames se dérouleraient autour de nous, dont nous ne soupçonnons pas même que les premières scènes se soient jamais jouées! Que d'enfers dans lesquels plongerait tout à coup notre œil effrayé! Le silence et les ténèbres cachent, en effet, plus de crimes que la justice n'en châtie. Sur trois coupables, deux sont ensevelis avec leur crime et dorment dans le même oubli. Lorenzo comptait sur ce silence et cet oubli; il se croyait certain de l'impunité : nous allons voir combien il se trompait dans ses calculs.

Lorenzo avait à son service un jeune Corse, qu'il avait recueilli dans les montagnes de la Balague; il l'avait choisi sauvage et ignorant pour plus de sûreté

C'était le seul de ses domestiques qu'il emmenât quelquefois à Brando, chez Faustine, sa parente, comme il le lui disait; mais cet enfant, qui ne savait ni lire ni écrire, qui parlait un patois à peine intelligible, et que son maître croyait profondément stupide, cachait, sous de grossiers dehors et sous les formes de la brute, l'intelligence et la perspicacité des montagnards. Il avait leur astuce malicieuse et toutes leurs passions vindicatives. Dès les premières visites à Brando, il avait soupçonné son maître; curieux et malin, il l'avait soigneusement épié, et il avait bientôt su parfaitement ce qu'il devait croire de cette prétendue parenté de Lorenzo et de Faustine. Maître de ce secret, cet enfant grossier avait eu assez d'empire sur lui-même pour le garder, sentant bien qu'un jour son silence pourrait lui être chèrement payé, et ne sachant, d'ailleurs, à laquelle s'ouvrir des deux femmes de Lorenzo. Matteo, c'était le nom de cet enfant, avait tous les vices des jeunes montagnards; il était paresseux, gourmand, menteur et colère. Lorenzo était donc souvent obligé de le châtier. Ces châtiments, d'ordinaire, étaient paternels; ils se bornaient à des paroles sévères ou à quelques retenues sur ses gages. Mais un jour, Matteo ayant égaré une lettre importante que son maître l'avait chargé de porter à l'un de ses correspondants de Bastia, Lorenzo, mécontent d'une négligence qui pouvait avoir de fâcheux résultats, menaça l'enfant d'une correction d'un autre genre.

Matteo raisonna; Lorenzo, outré, le saisissant par le bras, lui appliqua sur les reins quelques coups de la cravache qu'il tenait à la main. La correction était rude; l'enfant se débattit en fureur, et, laissant entre les mains de son maître une partie de ses vêtements, il s'enfuit tout en pleurs, en criant de toutes ses forces qu'il se vengerait.

C'était le soir que cette scène s'était passée, et le lendemain Lorenzo devait s'embarquer pour Livourne. Il attendit vainement l'enfant, qui ne reparut pas. — Il sera retourné dans ses montagnes, se dit-il; et, une fois arrivé à Livourne, distrait par ses affaires, il n'y pensa plus.

— Je me vengerai! avait dit l'enfant en s'enfuyant : il était Corse, ses instincts et ses passions étaient encore dans toute leur native et farouche énergie; cette menace ne devait donc pas être vaine. Lorenzo, Corse lui-même, aurait bien dû le savoir.

Mais voyons comment s'y prit l'enfant pour tenir parole à son maître, et quels furent ses raisonnements dans ce grand acte de la vengeance. — Mon maître a deux femmes, se dit-il, une à Brando et l'autre à Livourne. Or on ne peut avoir qu'une femme; il les trompe donc toutes les deux. Laquelle faut-il prévenir? Celle de Livourne, mais elle est trop jeune, elle ne m'écouterait pas; et puis comment faire pour passer la mer? Celle de Brando aime mieux mon maître; elle a des yeux plus noirs, elle

doit être plus colère, plus méchante, et puis elle est du pays. — Elle est du pays! cela voulait beaucoup dire. Matteo ne laissa pas refroidir sa colère; le soir même, il prit le chemin de Brando en suivant la côte. Comme il faisait encore nuit quand il arriva près de la maison de campagne de Faustine, il se blottit dans une de ces tours en ruine que les Génois ont bâties sur chaque promontoire et près de chaque petite anse de l'île. Là il attendit le jour, bercé par le bruit des vagues de la mer et rêvant délicieusement à sa vengeance. Quand le soleil fut sur l'horizon, il frappa à la porte de Faustine, qui ouvrit elle-même, sa seule servante étant allée au hameau voisin.

Lorsque Faustine aperçut Matteo couvert de poussière, tout défait et seul, elle fut frappée de terreur et pâlit horriblement.

— Lorenzo est-il vivant?... Ce fut le seul cri qu'elle eut la force de pousser.

— Oh! oui, madame, bien vivant.

— Pourquoi es-tu venu seul ici?

— Il m'a battu, je me suis enfui.

— Tu t'es enfui! Et où as-tu laissé ton maître?

— A Bastia, et prêt à s'embarquer pour Livourne.

— Je le savais.

— Oh! oui, et vous saviez sans doute que madame attendait monsieur à Livourne? ajouta sournoisement Matteo.

— Madame!... et de qui veux-tu parler?

— De la femme de mon maître, de la signora Theodora.

— Ton maître a une femme à Livourne?

— Madame plaisante sans doute quand elle me fait cette question; elle sait aussi bien que moi que mon maître est marié à Livourne.

— Marié! comment! depuis quand? avec qui?

— Depuis un an, avec la fille d'un Grec bien riche, bien riche, Theodora Papadolo.

— Tu mens, misérable! ton maître t'a battu et tu le calomnies.

— Mon maître m'a battu, mais je ne mens pas. Il est marié, tout Livourne le sait; si madame ne me croit pas, qu'elle écrive au curé de l'église de la Madone du monte Nero, c'est lui qui a fait le mariage.

Faustine était convaincue, car il était impossible de ne pas démêler, dans les dénonciations de l'enfant, l'accent naïf de la vérité. Faustine le poussa devant elle dans le *casino*, le conduisit dans une chambre reculée, et pendant deux heures elle le pressa de questions, lui faisant raconter tout ce qu'il savait de Theodora et de Lorenzo. Puis, quand elle fut convaincue par le nombre et la précision des détails, et qu'il ne lui resta plus un doute, elle congédia Matteo, en lui recommandant bien de ne parler à personne de ce qu'il venait de lui raconter, et en lui jetant quelques pièces d'argent.

Matteo ramassa l'argent avec une vive satisfaction ; l'agitation de Faustine ne lui avait pas échappé, il savait qu'il serait vengé.

Quand, huit jours après, Lorenzo, de retour de Livourne, arriva à la ville Brando, il fut frappé de la pâleur de Faustine et de l'altération de ses traits. Ces huit jours avaient été, pour la malheureuse femme, huit siècles de douleur et de désespoir : Lorenzo, son seul ami, celui en qui elle s'était confiée comme en Dieu ; l'homme à qui elle avait tout donné, sa jeunesse, sa vie, son bonheur ; Lorenzo l'avait trahie, indignement trahie ! il s'était vendu à une autre ! Ces moments qu'il passait loin d'elle, il les passait dans les bras de cette rivale inconnue : tout était donc fini pour elle, elle n'avait plus qu'à mourir ; mais elle aussi était Corse, *elle était du pays !* et, avant de mourir, elle voulait se venger. Elle avait donc fait, pendant tout le temps que Lorenzo était resté absent, des efforts inouïs pour retenir la vie qui voulait lui échapper. Un œil moins confiant et moins distrait que ne l'était celui de Lorenzo eût découvert sur le visage de l'infortunée les traces de cette lutte longue et affreuse.

Quand Faustine revit Lorenzo, elle eut encore assez de force pour dissimuler. La rage au fond de l'âme, elle s'efforça de le recevoir avec un visage riant ; mais, épuisée par ce terrible combat intérieur, elle fut plus d'une fois sur le point de défaillir.

Vers le commencement de la nuit, Lorenzo, fatigué du voyage, se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir profondément. Faustine profita de son sommeil pour fouiller dans ses papiers et y chercher la preuve de sa trahison ; peut-être conservait-elle encore quelque doute ou quelque espoir? Ce doute et cet espoir cessèrent, car cette preuve qu'elle cherchait, elle la trouva; c'étaient des lettres de Papadolo relatives aux biens qu'il avait laissés à sa fille, et un billet de Theodora elle-même. Certaine alors de la perfidie de Lorenzo, Faustine ne songea plus qu'à la vengeance. Elle ferma soigneusement les portes de la chambre; elle prit sur une table, où Lorenzo les avait déposés en se couchant, un de ses pistolets de voyage, s'assura qu'il était chargé, et approcha froidement le canon du front de Lorenzo endormi. Hésita-t-elle dans ce terrible moment? on l'a toujours ignoré : le coup partit; Lorenzo, sans faire un mouvement, sans même pousser un cri, passa des bras du sommeil dans ceux de la mort.

Quand, après la découverte du meurtre, on pénétra dans la chambre où Lorenzo était couché, rien n'était dérangé autour de lui; il semblait encore profondément endormi; seulement le pistolet était tombé à terre, au-dessous du chevet du lit; sans doute, après le coup, il avait échappé de la main de Faustine.

Faustine prit ensuite, dans un secrétaire qu'on trouva ouvert, l'acte du premier mariage de Lorenzo,

acte faux comme on l'a deviné; le sang de Lorenzo avait jailli sur les mains de l'infortunée, car on en voyait des traces sur l'acte fatal. Elle l'enveloppa ensuite dans un papier qu'elle cacheta et adressa à sa rivale de Livourne, puis elle vint s'asseoir sur une chaise longue, au pied du lit de Lorenzo, le visage tourné du côté du visage du mort; combien de temps resta-t-elle dans cette fatale contemplation? on l'ignore également. Quand, le lendemain, vers le milieu du jour, la servante, inquiète de ne voir sortir personne de cette chambre, à la porte de laquelle elle avait frappé sans obtenir de réponse, eut appelé les voisins, et que tous, enfonçant cette porte, eurent pénétré dans l'appartement des deux époux, on trouva Faustine toujours assise, mais ne donnant plus aucun signe de vie. Un médecin de Bastia, qu'on fit venir pour constater ce double décès, ne découvrit sur son corps aucune trace de poignard ou de poison : elle était donc morte naturellement; le désespoir l'avait tuée.

XI.

LIVOURNE. — PISE.

Notre traversée de Bastia à Livourne s'est faite par une nuit magnifique, une de ces nuits étoilées et douces que l'été seul nous accorde vers le 48e degré de longitude ; cependant nous sommes au 1er décembre. Nous avons passé entre l'île de Capraia et l'île d'Elbe vers le milieu de la nuit. Les phares de cette dernière île étincelaient à l'horizon. Au point du jour, nous étions à une portée de fusil de la Gorgone, le dernier des satellites de la Corse vers le nord. Trois heures après, nous prenions pied sur l'un des quais de Livourne.

En débarquant à Livourne, il m'a semblé que je rentrais dans Marseille. Ce n'est plus l'aspect pittoresque et italien de la Corse; c'est le mouvement d'une ville commerçante et affairée; une civilisation presque anglaise succède au laisser-aller un peu sauvage du peuple que nous venons de quitter; il y a, sans doute, plus de bien-être, de prospérité matérielle, mais il y a aussi plus d'ennui et d'uniformité.

Digitized by Google

La peste de Marseille avait dû donner grandement à penser à toutes les villes du littoral de la Méditerranée. Il est difficile, en effet, de rencontrer un établissement plus vaste, plus complet et plus magnifique que le lazaret, disons aussi plus inutile.

Sur le port, on voit une statue en marbre élevée au duc Ferdinand Ier. Ce prince est représenté debout, tenant d'une main le bâton du commandement, et ayant l'autre main appuyée sur le côté. C'est l'œuvre assez médiocre du sculpteur Giovani del Opera. Aux pieds de la statue, et aux quatre coins du piédestal, sont placés quatre esclaves enchaînés en bronze, dont le mouvement est beaucoup meilleur. Ces esclaves rappellent ceux qui décoraient les piédestaux des statues de la place des Victoires et du Pont-Neuf. Ils ont été exécutés par le sculpteur Pierre Tacca. Il y a là un lointain souvenir de Michel Ange. C'est à peu près le seul monument élevé dans les rues de Livourne qui rappelle l'art toscan. Cette ville a cependant quatorze églises et une cathédrale.

Livourne, renfermée autrefois dans une enceinte fortifiée[1] d'environ 2 milles de tour, s'est répandue depuis quelques années, et surtout depuis que l'on a abattu ses fortifications, sur tous les terrains d'alentour; mais la Piazza grande, d'où l'on voit la porte

[1] Sur la porte de la *fortezza Vecchia* on lisait cette devise du duc Alexandre de Medicis, qui avait fait construire ces ouvrages : *Un solo signore, una sola legge.*

Colonnella et la porte Pisa, est restée la partie la plus intéressante de la ville.

On ne doit pas quitter Livourne sans visiter le cimetière anglais ; la douleur s'y manifeste par une profusion de marbres qui ne sont pas toujours d'un excellent goût ; mais il y a là ce que les Anglais apportent d'ordinaire avec eux, richesse et propreté. Quelques-unes des inscriptions se font remarquer par leur éloquente précision.

Au total, Livourne est un grand bazar italien dont la physionomie, nous le répétons, présente assez d'analogie avec celle de Marseille.

La route de Livourne à Pise n'offre rien d'intéressant. N'était quelque jolie montagne bleue dont on aperçoit, à l'horizon, les cimes dentelées, on pourrait se croire dans quelqu'une de nos plaines françaises des environs du Havre ou de Bordeaux.

Pise, à distance, a tout l'aspect d'une grande ville. Ses dômes, ses hautes tours, l'ample circuit de ses murs sont là pour attester son importance et sa splendeur passée. Mais où sont, aujourd'hui, les 120,000 habitants qu'elle comptait du temps de ses consuls?

Du moment qu'on s'éloigne de l'Arno et qu'on s'engage dans le quartier des Palais, du Dôme, du Campanile et du Campo Santo, on dirait une Pompéia du moyen âge, tant les habitants y sont rares, tant le calme y est profond. L'herbe croît dans les rues, sur les places. On cherche, autour des édifices, l'amas

de cendres et de lapillo qui a dû recouvrir leurs masses gigantesques. La vie et le mouvement italien ne reparaissent qu'aux environs des hôtels et dans ces bureaux de voiturins qu'habitent les plus osés coquins de la terre. Aujourd'hui Pise était morte; au retour, au moment de sa luminara, nous la verrons ressuscitée.

Par une sorte de bonne fortune dont le voyageur a surtout à se féliciter, les quatre édifices de Pise, le Dôme, le Baptistère, le Campanile ou la célèbre tour penchée, et le Campo-Santo, sont réunis sur une même place, dans l'un des quartiers les plus reculés de la ville. La solitude convient à ces monuments d'un autre âge, et l'on peut dire d'un autre peuple. Je me figure que, vers le ve ou le vi^e^ siècle de notre ère, et après les grandes invasions du Nord, le Forum romain, avec le Colisée, ses arcs de triomphe et ses temples antiques encore debout, devait présenter un aspect de tristesse et de solitude analogue. Le moyen âge italien n'est pas plus vivant aujourd'hui que la Rome républicaine ou la Rome des Césars ne l'était vers l'an 600. Pour l'un et pour l'autre pays, c'est un passé également mort.

Nous ne décrirons pas en détail ces édifices, sur lesquels tout a été dit; nous nous contenterons de jeter, en passant, un coup d'œil sur chacun d'eux.

L'assiette du Dôme présente toujours le même aspect de force et de solidité. Le Baptistère, élevé en

1152 avec une si merveilleuse célérité, semble achevé de la veille. L'inclinaison du Campanile est la même qu'au jour où fut construit ce singulier édifice, et qu'à l'époque où Galilée faisait ses calculs sur la pesanteur et sur la chute des corps[1]. Le cloître gothique du Campo-Santo, les boiseries de cèdre de ses combles, les fresques primitives et d'un si étrange aspect qui décorent ses murailles, tout, jusqu'à la terre sacrée apportée de Jérusalem par les cinquante galères des Pisans, occupe la même place qu'autrefois et frappe l'œil des mêmes images. Nous retrouvons chacun de ces édifices bien à leur place, avec la physionomie que vingt générations leur ont connue. Et cependant, en les examinant de plus près, il semble que chacun de ces monuments soit étranger à notre temps, qu'ils ne subsistent que par une sorte de vie factice, et que quelques années d'oubli suffiraient pour amener leur ruine.

A notre époque de civilisation avancée, ces moments d'oubli et ces négligences ne sont plus possibles; mais, du VIe au Xe siècle, elles étaient comme imposées par la misère des temps. Aussi, dans le cours d'un seul siècle, que de monuments antiques furent souvent détruits! N'en avons-nous pas chez nous la preuve tous les jours, à l'occasion de con-

[1] La hauteur de cette tour est de 142 pieds; l'écartement de la verticale, abaissée de la balustrade de la plate-forme du côté de l'inclinaison, est de 14 pieds à la base de l'édifice.

structions d'une autre époque, de ces églises gothiques qui surgirent de tous les points de la France, quand déjà le Dôme de Pise existait depuis plus de deux siècles? N'avons-nous pas vu ce qu'une lacune d'un quart de siècle dans leur entretien a causé de dégâts et de ruines irréparables? Aujourd'hui que la vigilance de l'État est si active et si présente, que des comités d'hommes spéciaux et dévoués, à la disposition desquels le gouvernement a mis d'importantes allocations, engagent avec la destruction une lutte de chaque instant, ne voyons-nous pas combien il leur est difficile de prévenir la ruine de quelques-uns de ces édifices?

Ces restaurations elles-mêmes présentent plus d'un danger, quand elles sont faites isolément et sans contrôle. Voyez ce que l'on a fait de l'église de Saint-Denis. Nous souhaitons que de longtemps il ne faille toucher aux grandes parties du Dôme de Pise. On l'a déjà un peu gâté en voulant achever ses décorations intérieures. Puissent les architectes lui être plus propices que les peintres!

On a fait dater la renaissance du goût, en Italie, de l'époque de la construction du Dôme de Pise, c'est-à-dire du commencement du XIe siècle. Ce monument, mais surtout sa façade, si grande, si originale, si ornée, nous prouveraient plutôt la vitalité de l'art, et comment sur cette terre privilégiée il avait su résister aux atteintes de la barbarie. Si le jour où les

Pisans, vainqueurs des Sarrasins dans le port de Palerme, élevèrent ce temple comme un magnifique trophée et le dédièrent à la vierge, il se trouva un grand architecte pour le construire, et, s'il le fit avec cette magnificence qui nous étonne encore aujourd'hui, cela ne prouve-t-il pas que la pratique de l'art, dans une de ses applications les plus difficiles, n'avait jamais été négligée en Italie? On a répété, mais à tort, que Buschetto, cet architecte, était Grec. Buschetto était Italien, comme Rainaldo, qui commença par être son collaborateur, qui, plus tard, continua ses travaux. C'est à ce dernier que l'on doit attribuer l'ornementation des deux belles colonnes de la grande porte que festonnent des sculptures d'un si merveilleux travail. Les trois portes de bronze sont peut-être ce qui a été fait de mieux dans ce genre depuis l'antiquité.

L'église, au dedans, paraît sombre, et le jour, qui arrive par ses cent petites fenêtres ornées de vitraux de couleur, est à peine suffisant. Nous croyons cependant qu'une lumière plus répandue eût altéré le caractère religieux de cet édifice, déjà trop orné à l'intérieur. C'est, en effet, une sorte de musée de sculpture et de peinture où figurent toutes les époques, à partir du moyen âge le plus reculé.

Nous ne citerons, parmi les sculptures vraiment toscanes, que les statues et bas-reliefs de Jean de Pise, qui ornaient autrefois la chaire; trois statues

de bronze de Jean Bologne; et, parmi les peintures, les tableaux d'André del Sarte; entre autres sa célèbre sainte Agnès, et le vêtement de saint Régnier, l'un des meilleurs ouvrages du peintre Luti.

Derrière la coupole, on a placé sur le faîte du toit un hippogriffe en bronze, que l'on regarde comme un travail de l'art grec antique. Cet ornement bizarre convient assez à cet édifice composite, et à la décoration duquel ont concouru des monuments de toutes les époques de l'art.

Dioti Salvi, en construisant le Baptistère de Pise, vers la seconde moitié du XIIe siècle (1152), sut rester original en s'inspirant des beaux restes de l'antiquité que l'on venait de découvrir et qu'il avait sous les yeux.

La belle chaire que l'on voit à l'intérieur est le chef-d'œuvre de Nicolas de Pise; on comprend, en l'examinant, qu'un pays où l'art, à ses débuts, sait produire de tels ouvrages n'aura bientôt plus rien à envier à l'antiquité.

L'architecte du Campo-Santo, Jean de Pise, se montra aussi supérieur dans son genre que son père Nicolas l'était dans le sien. Vasari nous raconte, sans, du reste, insister sur cette indication, que Jean de Pise, en construisant ce monument dans les premières années du XIVe siècle, employa plusieurs Allemands comme collaborateurs. Ce sont eux peut-être qui eurent l'idée d'inscrire, dans les arcades ro-

manes du portique qui se déploie sur les quatre faces du préau, ces ogives qui lui donnent un caractère si original. Les deux époques ont été rarement plus étroitement unies. Il semble que l'architecte, en restant fidèle aux grands principes, ait voulu sacrifier à ce nouveau goût, que ses collaborateurs avaient apporté avec eux. Il n'a consenti, toutefois, qu'à le laisser figurer comme un des détails de son ornementation. Quoi qu'il en soit, ce goût, dit *tudesque*, ne put prendre racine sur cette terre, toute pénétrée du sentiment antique.

L'idée seule d'avoir fait concourir tous les grands artistes de l'époque à la décoration de ce vaste portique du Campo-Santo montre combien chez ce peuple toscan le sentiment de l'art était profond. C'est le Pœcile de cette nouvelle Athènes. Mais, comme le champ Sacré que ces peintures doivent entourer est un cimetière, les sujets qu'elles doivent représenter sont tous empruntés au culte dont elles retracent ou l'histoire ou les mystères. Seulement, jaloux de rattacher leurs compositions à la réalité et au monde au milieu duquel ils vivent, tous ces peintres, aussi ingénieux que naïfs, n'ont reculé devant aucun anachronisme.

Les sujets de leurs compositions sont bibliques, les costumes et les personnages sont de leur temps. Orcagna, Buffamalco, Giotto, Laurati de Sienne, Simone Memmi, Spinello d'Arezzo, et enfin le fécond

et inépuisable Benozzo Gozzoli, ont concouru à la décoration du cloître. Nous ne reviendrons pas sur la description de leurs ouvrages déjà faite ailleurs. Nous dirons seulement qu'André Orcagna et surtout Benozzo Gozzoli l'emportent de beaucoup sur tous les autres. Il est vrai que quatre des six compartiments peints par Giotto sont perdus, et que les deux qui restent sont dans un grand état de dégradation.

La restauration du peintre Rondinozi a dénaturé quelques parties de ces grandes et curieuses compositions; ce qu'il en reste suffit cependant pour nous donner la plus haute idée de la verve puissante et féconde de ces derniers peintres de la période primitive. Le terrain était trop fertile pour que la moisson de la renaissance se fît longtemps attendre.

Longtemps après que l'on a quitté le Campo Santo, quelques-uns des personnages principaux de ces immenses compositions se représentent encore devant nos yeux : tels sont ces misérables qui invoquent la mort qui les dédaigne et qui frappe les riches[1]; ce jeune homme qui porte si fièrement un faucon sur le poing, et que l'on croit être Castruccio Castracani, le terrible seigneur de Lucques; cette gracieuse jeune fille qui, dans le tableau de l'ivresse de Noé, se couvre le visage avec la main pour ne pas voir son père

[1] Da che prosperitade ci ha lasciati;
O morte, medicina d'ogni pena,
Deh! vieni a darne ormai l'ultima cena.

nu, et qui regarde entre ses doigts, d'où a pris naissance ce proverbe : *come la Vergognosa di Campo-Santo;* enfin ces belles figures des mages de l'un des derniers compartiments de Benozzo Gozzoli.

Tous les costumes des nombreuses compositions de ce dernier peintre sont frappants de vérité et nous permettent de suivre, dans leurs variations, les modes du temps. Dans le compartiment de la tour de Babel, par exemple, Benozzo Gozzoli a indiqué le passage des costumes amples et graves des Florentins du XIVe siècle aux justaucorps étriqués, et dessinant toutes les formes du corps, des raffinés du XVe. Les fonds d'architecture de ces compositions, souvent extrêmement compliquées, contiennent aussi de précieux renseignements.

La plupart de ces peintures, mais surtout celles de Benozzo Gozzoli, sont encore dans un état de conservation assez satisfaisant. L'action du temps se fait sentir dans quelques parties moins heureusement exposées; mais, si l'on veut les restaurer, on doit s'attacher moins à repeindre qu'à réappliquer les écailles qui se détachent. Au reste, l'expérience a été faite, et la déplorable restauration tentée par le peintre Rondinozi préservera, sans doute, les peintures du Campo-Santo de toute nouvelle tentative de restauration d'ensemble.

Jean de Pise, l'architecte du Campo-Santo, et Benozzo Gozzoli, qui décora de ses peintures tout un

côté du cloître, sont les seuls des artistes qui ont pris part à cet immense travail qui aient, à côté de Pierre et Laurati de Sienne d'Antoine le Vénitien, été enterrés, par l'ordre de la république, dans le cimetière du Campo-Santo. Leurs œuvres sont la noble décoration de leurs mausolées.

Avant de quitter Pise, nous avons voulu visiter quelques-unes de ses églises, qui, pour n'avoir pas l'importance de la cathédrale, n'en présentent pas moins de curieux monuments de l'art. Telle est l'église Sainte-Catherine, dont la façade fut construite par Nicolas de Pise; on y voit le curieux tableau de saint Thomas d'Aquin, dans lequel figurent un grand nombre de personnages de l'antiquité sacrifiés au saint, devant lequel cependant Platon et Aristote trouvent grâce; c'est l'œuvre de Traïni, l'un des élèves d'André Orcagna. A Saint-Frédian, il y a de belles peintures d'Orellomi, de Tiarini et de Ventura Salembini; mais elles sont dans un grand état de dégradation.

Saint-Paul, qui fut la cathédrale de Pise, n'offre que quelques lambeaux de peintures représentant des saints de Simone Memmi et de fra Filippo Lippi.

L'une des plus jolies églises de Pise est ce bijou de l'art gothique, construit aux bords de l'Arno, qui s'appelle Santa-Maria della Spina. Ce doit être l'œuvre d'un de ces architectes allemands qui aidèrent Jean de Pise dans ses constructions du Campo-Santo.

Digitized by Google

Les petites statues placées sur l'architrave de la porte murée de cette chapelle jouissent d'une grande célébrité et sont attribuées à André et à Jean de Pise. La gracieuse et légère dentelle de pierre que présente l'ensemble de cet édifice, si heureusement placée en saillie sur un des quais de l'Arno, n'a cependant pas trouvé d'imitateur dans ce pays des Toscans; c'est le seul monument gothique vraiment complet que l'on rencontre dans la ville de Pise.

L'église des chevaliers de Saint-Étienne rappelle les hauts faits de cet ordre et mérite encore d'être visitée. De vieux drapeaux enlevés sur les musulmans ont été appendus à la voûte; ce sont de muets témoins de la valeur des chevaliers. Plusieurs tableaux, d'une exécution assez faible, nous retracent leurs exploits. Nous distinguons, dans le nombre, la prise de Rome et la prise de Nicopolis, de Ligozzi, et la victoire navale de 1571, de Cigoli; Vasari, Bronzino, Gambaro et Orellomi ont également décoré cette église de leurs peintures.

Dans l'antiquité, Pise était au nombre des douze grandes villes des Étrusques. Selon Virgile[1] et Strabon, elle aurait été fondée par des Arcadiens origi-

[1] Tertius, ille hominum divûmque interpres Asylas
. . . . . .
Mille rapit densos acie atque horrentibus hastis.
Hos parere jubent Alpheæ ab origine Pisæ,
Urbs Etrusca solo.

Æneis, X, 175.

naires d'une ville grecque située sur les bords de l'Alphée, dans le Péloponèse, dont le nom était Pise.

Après la conquête de l'Étrurie, Pise devint colonie romaine. A la chute de l'empire, ses habitants, dont le courage égalait l'industrie, formèrent une république qui domina la Méditerranée pendant près de trois siècles, de l'an 1000 à l'an 1284. A cette époque, les Génois s'emparèrent de son port, qu'ils gardèrent. Pise, sans marine et sans commerce, déclina rapidement. Vendue, par un de ses tyrans, à Galeas Visconti, celui-ci voulut la revendre aux Florentins. Pise se révolta, mais ne put garder sa liberté. Asservie à Florence en 1406, elle fut affranchie, par Charles VIII, en 1494, puis soumise de nouveau en 1509. Cent ans plus tard, en 1609, les Pisans montrèrent des velléités d'indépendance que les grands-ducs réprimèrent en leur enlevant leurs franchises et en diminuant leur commerce; les grandes familles et les citoyens les plus notables s'expatrièrent; de 150,000 habitants la population tomba à 20,000; c'est ce qui fait qu'aujourd'hui cette ville paraît déserte.

XII.

FLORENCE. — PREMIER ASPECT. — LES MOEURS.

Nous avions arrêté, dans un de ces bureaux dont je parlais tout à l'heure, une excellente calèche qui devait nous conduire *postalement* à Florence dans une journée. Une partie de nos bagages avaient été placés dans les vastes coffres du solide équipage; nous avions dirigé le reste sur Florence par les messageries. A Pontedera, première station après Florence, pendant que nous déjeunions, notre calèche a été prestement escamotée et remplacée par une carcasse de berline sur laquelle on avait attaché, avec des bouts de corde, sacs de nuit, cartons et nécessaires. Le tout était recouvert d'un mauvais paillasson. L'équipage était attelé, et un personnage, tout différent de celui qui nous avait conduits, attendait. J'étais outré. J'ai refusé de partir, et j'ai cherché notre première calèche dans tout Pontedera; elle était déjà retournée à Pise, pour jouer le même tour à quelque autre forestier sans expérience. Il a donc fallu

s'exécuter sous peine de coucher à Pontedera, où les lits n'ont certes rien d'engageant. Pour nous consoler, on nous a promis qu'à Empoli nous trouverions une calèche toute semblable à celle que nous venions de quitter; mais dans cette ville, où nous nous sommes arrêtés pour dîner, la calèche annoncée s'est transformée en un misérable omnibus traîné par deux rosses apocalyptiques. Il était clair que nous étions vendus, corps et âme, à tous les voiturins de la route. Protester, se fâcher eût été inutile, la police étant d'accord avec ces misérables. Cette fois, nous avons pris gaiement l'aventure, et nous sommes repartis pour Florence, où nous sommes arrivés *postalement* vers deux heures du matin. Nous nous sommes arrêtés, morts de fatigue, à l'hôtel de *l'Écu de France*, dont nous avions réveillé les habitants. Juste vengeance du ciel! aujourd'hui le chemin de fer a dépossédé les bandits de Pise et fait le même trajet en quelques heures.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que nous sommes entrés dans la ville endormie. De tous côtés nous entrevoyions dans l'ombre ces vénérables édifices qui ont gardé l'aspect et la majesté d'un autre temps. Florence est certainement la ville des contrastes. La nuit, en suivant ces rues bordées de palais d'une architecture si grandiose, en voyant de tous côtés s'élever au faite des maisons ces couronnes de créneaux et de mâchicoulis, je pouvais me croire en

plein moyen âge, et j'évoquais involontairement les ombres de ces énergiques et singuliers personnages, qui, du XIIIe au XVIe siècle, rendirent l'Italie si fameuse et qui la replacèrent au premier rang, sur le théâtre du monde. De jour, tout ce passé s'efface et disparait. Les palais, aux murs en bossage, aux étroites fenêtres, aux profils si vigoureusement accentués, restent debout et gardent leur vieille et forte physionomie; un peuple tout moderne s'agite à leur base, et Florence redevient la plus policée et la plus mondaine des villes italiennes. Les étrangers qui s'y rendent de toutes les parties de l'Europe semblent n'avoir qu'un but, le plaisir! et les Florentins, sur ce point, paraissent d'accord avec eux, surtout s'il n'y a pas trop d'argent à dépenser. Aussi, pendant les quelques mois que nous avons séjourné à Florence, y avons-nous vécu, comme au milieu d'une fête continuelle, fête des sens et de l'esprit. S'il existe au monde un bonheur complet, nous l'aurions certainement goûté dans cette ville aimable; mais y a-t-il un bonheur complet? Je ne le crois pas, pas plus qu'il n'existe un plaisir pur; le plaisir de faire le bien est lui-même empoisonné par le doute. D'ordinaire, le plaisir ouvre la porte à l'ennui, qui fait les honneurs au dégoût; l'un ne veut passer qu'après l'autre, et je vous laisse à penser où est le bonheur tant que leurs politesses durent.

Ce besoin du plaisir des Florentins, cette grande

liberté de mœurs, cette répulsion pour tout ce qui est ennui ou gêne, cette suprême indifférence à l'endroit de toutes ces affaires, ailleurs si sérieuses et si pressantes, qui, sous le nom de politique, occupent tout le reste de l'Europe, m'ont reporté, en quelque sorte, en plein XVIIIe siècle. Je me figure que, vers 1750, on vivait à Paris, à Venise ou à Rome, comme à Florence aujourd'hui. Un grave moraliste aurait quelquefois froncé le sourcil, et le *for shame* des Anglais eût pu souvent se faire entendre au milieu de toute cette foule amusée et si peu affairée; mais je dois le proclamer sur-le-champ, auprès des nôtres tous ces vices des Italiens sont des vices d'agneaux. Nous, depuis que, vers la fin du dernier siècle, nous avons goûté au sang, nous sommes redevenus barbares; nous sommes des loups, toujours prêts à nous entre-dévorer; nos vices sont affreux.

Peut-être l'époque n'est-elle pas éloignée où, sous prétexte de politique, cette contagion d'idées plutôt subversives que libérales gagnera les Italiens. Il y a là aussi des passions secrètes, des cœurs ulcérés. La haine de l'étranger vit dans plus d'une âme, et les souvenirs de 1797 et de 1820 ne sont pas oubliés. Plus d'une main pourra saisir l'arme des Fieschi, des Alibaud et des Meunier; mais ce n'est pas à Florence, c'est à Rome ou à Modène qu'apparaîtront ces nouveaux Brutus, plus aveugles que l'ancien et, comme lui, si funestes à la liberté.

Le bon sens seul modère ce besoin de plaisir et empêche l'abus; le bon sens, il est vrai, tend à faire prévaloir la morale des intérêts, mais ici cette morale n'a rien d'outré et s'arrête au bien-être et à l'utile.

Les Florentins les plus éclairés, ceux qui sont considérés comme les propagateurs du progrès social, les *amis des lumières*, pour nous servir d'une langue déjà morte, mais en usage encore il y a peu d'années, se préoccupent plus des réalités que de vaines théories. Ils tiennent, sans doute, à ne pas être laissés dans une complète ignorance de ce qui se passe dans le monde; mais ils se soucient fort peu de la liberté de la presse illimitée, et ils ont horreur du journalisme. Ce bon sens, qui forme le fond de leur caractère, leur fait toucher, sans qu'ils l'aient complétement expérimenté, l'inconvénient de la chose. Ils préfèrent prosaiquement le bonheur raisonnable dont ils jouissent à la vie glorieuse, mais souvent si agitée, de leurs pères. J'avoue qu'il m'a été difficile de reconnaître, dans ce peuple rangé, économe, presque silencieux, les descendants de ces républicains turbulents, si jaloux de leur liberté, à laquelle ils ne surent pas faire le sacrifice de leurs passions et qu'ils ne surent pas conserver. Ils ne voulaient pas de chef et ne savaient pas se gouverner : corps sans tête, dont les membres se livraient à des mouvements convulsifs et désordonnés, leur république ne vivait que par les factions, et à la condition que le parti opposant et

vaincu quitterait la ville et l'État. Ces forcenés, qui se jetaient en fureur sur les corps de Guglielmo de Scesi et de son fils que lui abandonnait son tyran, le duc d'Athènes, qui déchiraient à belles dents leurs chairs palpitantes et s'en repaissaient, n'ont pas laissé de postérité à Florence. Il n'est point d'hommes plus faciles à gouverner que les descendants de ces républicains qui, ne pouvant tomber d'accord sur le choix de leur gonfalonier, s'avisèrent un jour d'élire le Christ pour roi.

Boccace, en parlant de l'économie florentine, s'écriait : *Abbominevole avarizia de' Fiorentini*. Dante, parlant des vieux temps de sa patrie, la qualifiait de *sobria e pudica*. L'économie des Florentins est toujours excessive. Leur sobriété, en prenant ce mot dans sa plus large acception, est la même que par le passé. Impossible de vivre d'une manière plus rangée et à moins de frais que ne le font les honnêtes bourgeois de Florence. Il n'est donc pas surprenant que les caisses d'épargne et autres établissements analogues aient si parfaitement réussi dans ce pays, et que l'industrie et le commerce y soient toujours en grand honneur. La noblesse florentine n'a pas cru déroger en se faisant industrielle, et nous devons reconnaître que la Toscane, ce petit pays qui n'a que l'étendue d'un de nos grands départements, a fait fort belle figure à l'exposition universelle de l'industrie.

Au nombre des exposants, nous avons vu figurer

les noms de quelques-uns des grands seigneurs du pays, du marquis Ginori, des marquis Louis et Come Ridolfi, et c'est une charrue que ce dernier a exposée, charrue qui rivalisait avec celle de M. le comte Cambray-Digny. Viennent après eux les Lambruschini, les Campi, les Ricasoli, les Strozzi, les Bartolommei, les Petrucci, les Garzoni, les Pieri Pecci, les Panciatichi, les Gherardesca, les Pazzi, appartenant tous à la première noblesse de Toscane.

Il est à regretter cependant que l'imagination ait si complétement battu en retraite devant l'utile, et que les arts, à cette même exposition, aient fait une si triste figure. Les Médicis savaient faire fortune par le commerce, mais ils savaient aussi faire de cette fortune l'emploi le plus magnifique et le plus éclairé. A Florence, il n'y a plus aujourd'hui que des Médicis de passage qui viennent du nord, et qui n'achètent dans les magasins de curiosités que des originaux douteux ou des copies de vieux tableaux. Aussi, malgré son Académie des beaux-arts et son école de peinture, la Toscane aujourd'hui n'est-elle pas en progrès. Il existe à Florence et à Sienne des hommes de talent; mais, dans ces vingt dernières années, aucun artiste de génie, peintre ou sculpteur, ne s'est manifesté.

XIII.

ARRIVÉE A FLORENCE. — LA SOCIÉTÉ. — LES NAPOLÉONS.

La reine Caroline Murat avait bien voulu nous engager, pendant son séjour à Paris, à ne pas descendre ailleurs que chez elle quand nous nous rendrions en Toscane. A Livourne, nous avions trouvé une de ses lettres, nous annonçant que nos logements étaient préparés au palais Grifoni. Craignant, toutefois, d'abuser de ces prévenances d'une auguste amitié, à notre arrivée à Florence nous nous étions arrêtés à l'hôtel. La reine l'a su, et nous a sommés sur-le-champ, de la façon la plus aimable et la plus pressante, de nous rendre à son palais. Si j'hésitais, me disait-elle, elle ne reconnaîtrait plus le fils de l'homme qui, de tout temps, mais surtout dans la mauvaise fortune, lui avait témoigné l'affection la plus constante et la plus dévouée. Il n'y avait pas à résister à une invitation conçue en pareils termes. Mon cœur et ma reconnaissance m'interdisaient,

d'ailleurs, toute hésitation. Dans une circonstance bien grave et toute récente, cette noble et excellente princesse ne m'avait-elle pas témoigné une bonté toute maternelle? Nous nous sommes donc rendus au palais Grifoni, où, en effet, un appartement était préparé pour toute la petite colonie. Plusieurs pièces de cet appartement étaient exposées au midi et ouvraient sur une terrasse donnant sur l'Arno. Les murailles de cette jolie terrasse, revêtues d'espaliers, étaient garnies de citronniers et de cédrats tout couverts de beaux fruits, et la vue que l'on avait de sa plate-forme était admirable. Au commencement de notre séjour à Florence, et bien qu'en décembre, l'air était assez doux pour qu'on pût s'y tenir une partie du jour; c'était le petit domaine des enfants : c'est là, tandis qu'ils se livraient à leurs premiers ébats, que l'aimable reine aimait à les visiter. Que de fois elle les prit dans ses bras, s'amusant de leurs rires et de leurs premiers bégayements!

Hélas! ces moments ont été bien fugitifs! Qui eût pu croire alors qu'une cruelle catastrophe dût, quelques mois plus tard, nous ravir cette princesse si bonne, si charmante et alors si pleine de vie? Nous garderons à jamais de notre séjour auprès d'elle les souvenirs les plus précieux et les plus reconnaissants.

La reine, en nous accueillant, nous avait prévenus qu'elle nous laisserait complète liberté. A moins qu'elle ne daignât conduire ma femme à la prome-

nade, ou qu'elle ne désirât nous faire connaître elle-même quelqu'une des curiosités de la ville, on ne se réunissait dans son salon qu'au moment du dîner et pour la soirée. La reine ne sortait, le soir, que pour se rendre au théâtre; et, comme le théâtre était mauvais, elle sortait fort rarement. Son salon restait donc ouvert chaque soir; c'est là que nous avons vu passer toute cette société florentine si variée, si mobile, si essentiellement composite.

Grâce à la liberté que nous laissait la reine Caroline, notre vie à Florence se partageait de la façon la plus agréable. Le matin, je visitais les musées, les églises, les bibliothèques, ou j'explorais les magnifiques environs de la ville; les soirées étaient pour le monde. Le palais grand-ducal, les maisons de la reine Caroline et du roi Jérôme (prince de Montfort), les salons de quelques riches étrangers de passage et le casino étaient les principaux centres de réunion de la société. Les Florentins aiment, avant tout, à s'amuser chez les autres et à moins de frais possible; en conséquence, ils reçoivent peu; je devrais dire qu'ils ne reçoivent pas du tout. Leurs salons et leurs magnifiques galeries ne sont donc ouverts que le matin. Ils passent leurs soirées en ville.

Les théâtres de Florence étaient très-fréquentés cette année, et l'on a peine à croire qu'un public italien puisse s'amuser à entendre si mal chanter. La troupe de la Pergola était détestable. Madame Hun-

ger était la perle du théâtre, et c'est tout dire. A l'occasion de l'arrivée, à Florence, du grand-duc de Russie (l'empereur Alexandre actuel), nous vîmes plusieurs fois le théâtre éclairé *a giorno* : c'était fort brillant, et cependant bien au-dessous de nos bals de l'Opéra, ou même de l'Opéra-Comique. Mais, comme chaque loge est un petit salon, on se console avec la conversation. Si le spectacle est par trop mauvais et l'ennui trop intense, on ferme le rideau, on fait un whist, où l'on soupe un peu sur le pouce, mais fort gaiement.

Le petit théâtre populaire de Stentarello, où se réunit la canaille de Florence, et la jolie salle Standish, louée par des amateurs qui donnaient des concerts ou jouaient pour les pauvres, étaient les seuls spectacles où l'on s'amusât et où l'on entendit de bonne musique. Les Poniatowski, mais surtout la charmante princesse Élisa, étaient les premiers sujets du théâtre Standish. Le *Philtre*, exécuté par eux, obtint à plusieurs reprises un succès d'enthousiasme; la salle croulait sous les applaudissements : chaque morceau était suivi d'une pluie de bouquets. Un jour, après la dernière scène, la princesse qui avait merveilleusement chanté et dont le jeu était plein de verve et de finesse ramassa un bouquet, le porta à son cœur et à ses lèvres : je vous laisse à penser quel tonnerre d'applaudissements. Les deux frères Poniatowski chantaient avec beaucoup d'entrain;

mais les honneurs de la soirée étaient toujours pour la princesse Élisa, qui se montrait pleine d'âme, de force, qui chantait et jouait en actrice consommée. C'est une des filles du prince de Monte-Catini; malheureusement elle paraît bien délicate : la lame use le fourreau.

Les deux sœurs des Poniatowski, la marquise Scipion R*** et la comtesse Z*** étaient à la tête des grandes élégantes de Florence. La comtesse Z*** est admirablement belle et a un timbre de voix des plus charmants, ce qui, en Italie, est une véritable rareté; c'est une de ces femmes dont le galbe ne se retrouve que dans la statuaire antique. Puissante, svelte, complète en un mot, à l'un des bals du roi Jérôme, elle portait une sorte de tunique blanche en popeline, gracieusement drapée sur une robe également blanche. Sa danse avait quelque chose d'élégant et de grave, et, quelle que fût la vivacité de ses mouvements, la pâleur douce et égale de son teint s'animait à peine. A distance, on eût dit une Terpsichore antique, dérobée à quelqu'un des ateliers de Paros.

La jeune et charmante fille du roi Jérôme, la princesse Mathilde, qui annonçait, dès lors, la femme accomplie que nous connaissons, faisait, avec une grâce sans égale, les honneurs du salon de son père, belle et séduisante comme les Bonaparte savent l'être ; tout Florence l'aimait et l'admirait, comme elle aimait et admirait toute cette famille des Napo-

léons réunie fortuitement dans ses murs. Confiant dans de glorieux et impérissables souvenirs, chacun des membres de cette race illustre supportait avec une patiente dignité ces heures de l'exil dont ils semblaient deviner la fin prochaine et inespérée. Rois sous le grand empereur, ou nés sur les marches d'un trône, tous vivaient comme s'ils eussent prévu dès lors que le lendemain était à eux, et qu'ils se retrouveraient bientôt sur le trône ou à son ombre, noblement, en vrais princes, et, pour tout ce qui touchait aux intérêts secondaires de la vie, avec un suprême dédain de l'avenir.

La société est bien à Florence ce qu'elle est ailleurs, le ridicule y coudoie le sublime; les sots n'y sont pas en minorité, non plus que les vicieux. La collection des ridicules y est aussi complète qu'ailleurs; mais ces ridicules sont plus naturels et moins sentis. Il est vrai qu'il n'y a pas là de petits journaux pour les mettre en évidence et les rappeler chaque jour; on les voit avec ses yeux et non avec le gros bout de la lorgnette. On ne fait donc attention qu'à ce qui est naturellement énorme. C'est ainsi que la ladrerie et la jalousie de tel grand seigneur sautaient aux yeux de chacun. Malgré ses quatre-vingts ans, ce petit vieillard, vif encore, mais des proportions les plus exiguës, avait épousé une fort belle Russe, qu'à sa taille colossale et à l'opulence de ses formes on eût pu croire originaire de Brobdingnag. La charmante

princesse était tant soit peu coquette, elle avait l'intelligence des mœurs italiennes, et donnait de la tablature à son pauvre petit homme de mari. Veiller sur ses appas n'était pas pour lui une mince affaire. Placé à sa droite, il ne voyait plus ce qui se passait à sa gauche, et, comme il ne pouvait se dédoubler, il était contraint de faire mainte et mainte fois le tour de sa formidable moitié; ce manége était des plus amusants. La belle dame, que les sourires des assistants exaspéraient, devenait pourpre, tournait avec véhémence le dos au bonhomme, qu'elle eût volontiers enseveli dans l'un des plis de son jupon, et se retirait avec des airs olympiens.

Ce même personnage, qui avait palais à Florence, palais à Rome et des revenus à l'avenant, allait partout et n'ouvrait jamais ses salons et ses galeries que le matin aux visiteurs qui venaient admirer ses tableaux. Avant son mariage, il dinait à la trattoria et avait un carrosse de louage. Sa femme, toute *résistante* qu'elle parût, ne put supporter que deux ou trois ans cette vie d'ennui et de jalousie, et se laissa mourir un beau matin.

Parmi ces grands personnages qui dinaient à la trattoria, ou qui même ne dinaient pas, non pas que les moyens de diner leur manquassent, mais par *régime* comme ils disaient, régime de ladrerie, on nous citait le vieux prince Piombino. Ce bonhomme ne sortait que botté et éperonné, bien qu'il n'eût pas de

cheval, la pauvre rosse étant morte d'inanition depuis nombre d'années; mais le prince avait gardé les bottes et les éperons, ne voulant pas en acheter d'autres.

Un autre original, qui pouvait remuer des millions, n'avait pour tout équipage qu'une badine, dont il frappait perpétuellement les basques de son paletot, qui, du reste, en avaient besoin. On prétendait qu'avant d'être millionnaire il avait été épousseteur.

Le marquis L***, fils d'un montardier du pape, que Sa Sainteté avait anobli, ne se présentait, lui, dans les réunions du soir, qu'avec un bel habit d'uniforme tout brodé et une immense épée. Il venait à pied, s'abritait sous un vieux parapluie quand il pleuvait, et s'arrangeait toujours pour se faire reconduire au grand amusement des salons. Il se faisait appeler par ses gens *signore marchese* — *marchese del ritorno*, disaient les mauvais plaisants.

XIV.

LA PLACE DU GRAND-DUC. — LES OFFICES.

Le lendemain de mon arrivée, ma première course a été pour les offices et la tribune. En traversant cette étroite place du Grand-Duc ornée de tant de chefs-d'œuvre, et que domine la masse vénérable du palais vieux, mon cœur battait avec la même vivacité que si j'eusse rencontré un ami de ma jeunesse. Je voyais donc enfin, et seulement à quelques pas de moi, ces murs du robuste édifice dont vers 1298 l'architecte Arnolfo jeta les fondements, et d'un seul coup d'œil j'embrassais son large front dentelé de créneaux, percé de bizarres mâchicoulis et surmonté d'une tour du jet le plus audacieux. Plus près de moi, s'ouvrait le portique à trois arcades si élégantes dites les loges d'Orcagna, cette tribune aux harangues de la république que décorent le Persée de Benvenuto Cellini et le groupe de l'enlèvement des Sabines de Jean Bologne ; ces eaux, dont j'entendais le mouvement, s'échappaient de la fontaine de l'Am-

manato; ce Neptune colossal, les chevaux marins attelés à son char, et sa vasque élégante entourée de déités marines en bronze d'un si curieux travail, et auxquelles le temps a donné une si admirable patine; la statue équestre en bronze de Côme Ier, ouvrage de Jean Bologne; tout cela m'entourait et sollicitait à la fois mon attention, non plus comme les vaines images d'un livre illustré, mais comme autant d'objets réels, existants et que je pouvais toucher de la main. Je ne chercherai pas à exprimer mes ravissements; on ne comprend ces bonheurs que quand on les a goûtés.

Dans cette pérégrination à travers les vestiges d'un passé si connu, tout, jusqu'aux désappointements, a ses jouissances. Je m'étais fait, je l'avouerai, une tout autre idée des offices et surtout de la tribune. A l'exception d'un petit nombre de chefs-d'œuvre que je ne nommerai ni ne décrirai, car tout le monde les connaît, les offices ne présentent qu'une collection assez mal ordonnée et curieuse, seulement au point de vue historique ou archéologique. La tribune est une petite salle circulaire éclairée, comme le Panthéon, par une ouverture étroite placée au centre d'une coupole revêtue d'écailles blanchâtres que l'on m'a assurées être de nacre; cela peut être très-riche, très-précieux, mais l'aspect n'est rien moins qu'agréable. Disons-le, cette petite salle est pleine de chefs-d'œuvre; mais la lumière a été tellement

ménagée, qu'on a peine à les voir. Ce demi-jour, qui convient aux marbres, est beaucoup moins favorable aux tableaux vieux et sombres la plupart, ce qui n'empêche pas que la plupart soient sans prix.

Les statues antiques [1] que renferme la tribune ont été copiées, gravées, décrites, analysées tant de fois, que l'on peut se dispenser d'en parler. Je dirai seulement que la plus vantée de ces statues, celle que les faiseurs de catalogues ont le plus unanimement célébrée, est peut-être la moins parfaite de toutes celles qui sont là. Cette Vénus de Cléomènes est tellement idéalisée, qu'elle n'a rien d'humainement possible et qu'elle n'exprime rien. Son geste et son attitude ne peuvent raisonnablement s'expliquer; elle est déesse, elle se cache, mais très-imparfaitement, il est vrai.

Canova, dans sa belle Vénus du palais Pitti, a voulu rendre sa gracieuse immortelle plus pudique encore; mais le voile dont elle s'enveloppe assez maladroitement la rend bien autrement indécente.

Les Vénus peintes du Titien, voisines de la Vénus de Médicis, pèchent par des défauts tout contraires à ceux que nous reprochions tout à l'heure à la Vénus de Cléomènes; celles-là sont par trop charnelles, trop humaines. Certes elles sont femmes, on n'en peut douter, et elles dépouillent toute pudeur. L'une

[1] Le Remouleur, le Faune, les Lutteur., l'Apollino et la Vénus dite de Médicis.

d'elles, celle dont le coloris est le plus saisissant, a même l'air d'être grosse, et je ne serais pas étonné que la femme qui a servi de modèle au peintre ne le fût en effet ; c'est de la beauté tout à fait matérielle qui s'attaque aux sens, mais qui ne les satisferait pas toujours chez les délicats. Raphaël approche plus de mon idéal dans sa Fornarina, bien qu'elle soit un peu de la famille des Vénus du Titien, mais surtout dans ses adorables Madones ou saintes Familles dont on a cependant contesté l'authenticité. Quelle distance, toutefois, comme réalité puissante, de la Fornarina à ce portrait péruginesque de Maddalena Doni, placé à la droite de la porte, et aux deux saintes Familles! Mais combien le saint Jean au désert et le Jules II l'emportent sur tous les autres ouvrages du grand artiste réunis dans le sanctuaire! Il n'est donc pas surprenant que les ouvrages du peintre d'Urbin occupent le premier rang dans cette réunion de chefs-d'œuvre!

André del Sarte, coloriste savant, esprit délicat et pénétré, vient immédiatement après lui, et prend le pas sur Titien, Véronèse, Fra Bartholommeo, et même sur Léonard de Vinci, qui cependant est représenté à la tribune par une charmante Hérodiade.

Les autres maîtres auxquels les portes du saint des saints ont été ouvertes sont, pour l'école italienne, Mantegna, Perugin, Michel-Ange, dont la sainte Famille sert d'ombre à celle de Raphaël, Daniel de Volterre, Parmesan, Guide, Paul Véronèse,

Guerchin, Annibal Carrache, Lanfranc, Carrache; Jules Romain, Corrége, et, pour les écoles étrangères, Rubens, Van Dyck et Luca de Hollande, etc.

Si la tribune ne doit renfermer que les chefs-d'œuvre de chaque maître, je ne puis m'expliquer pourquoi la ravissante Madeleine du Corrége n'y a pas pris place, au lieu de cette tête d'enfant du même maître, qui ne rappelle que d'une manière bien incomplète ses charmants génies du couvent des Grâces, à Parme.

Mantegna, le premier des paysagistes, quant à la date, sinon quant au mérite, se montre bien supérieur à Raphaël dans cette branche accessoire à laquelle il a donné, dans son tableau de la Madone, une importance fort remarquable pour l'époque. Je ne sais trop si aucuns des maîtres qui sont venus après lui, et qui ont cultivé ce même genre d'une manière spéciale, l'ont surpassé. Le fond du paysage qui orne la Madone dont nous parlions tout à l'heure est, à lui seul, un petit chef-d'œuvre. Rien de plus délicat de touche et d'effet. Le ciel, d'une suavité et d'une transparence sans égales, a cette profondeur et cette majesté qu'on ne retrouve pas au même degré chez les Flamands. Il n'est pas jusqu'au faible coup de lumière qui éclaire la cime des rochers placés du côté droit du tableau, qui ne donne à ce charmant tableau une teinte mélancolique qui n'appartient qu'aux œuvres de ces premiers maîtres. On a pu faire aussi bien,

mais longtemps après et d'une autre façon. Je le répète, Raphaël paysagiste est loin d'égaler Mantegna.

La galerie des portraits des peintres, exécutés par eux-mêmes, est des plus curieuses; mais elle n'a ni l'excessive importance ni la valeur qu'on a voulu lui donner. C'est un intéressant complément pour les collections autobiographiques. Elle contient environ quatre cents portraits; mais les bons sont rares, ce qui nous prouve combien il y a peu de bons peintres. Chaque artiste, en effet, a dû apporter un soin particulier à l'exécution d'un ouvrage qui devait lui servir d'introduction auprès de la postérité.

Il est vrai que, voulant avoir un portrait du peintre fait par lui-même, on a dû souvent être réduit à se contenter d'une esquisse ou d'une ébauche. On nous assure que de temps à autre on procède à des éliminations, et que les plus faibles de ces portraits, particulièrement ceux offerts par des contemporains, sont envoyés dans d'autres collections du grand-duc dépendantes de ses villas. A ce compte, bon nombre de portraits qu'on voit encore dans la galerie des offices témoignent de l'indulgence du jury qui décide ces exclusions.

On peut, à l'aide de ces portraits, se rendre assez exactement compte du caractère et du talent de chaque peintre. Tandis que tel artiste moderne, d'une médiocrité notoire, s'est représenté avec un bel uniforme tout chargé de cordons et de croix, les por-

traits des artistes d'un vrai génie ont toujours cette simplicité qui caractérise la vraie grandeur. Tels sont les portraits de Léonard de Vinci, d'André del Sarte, du Giorgion, de Raphaël, bien que ce soit un de ses médiocres ouvrages; de Paul Véronèse, du Titien, et même des Carraches. Vasari, si intéressant comme écrivain, et qui, comme peintre, s'est rarement élevé au-dessus du médiocre, porte nécessairement au cou le collier de l'ordre équestre de Côme Ier. Ce sont là de ces mérites extra-personnels que l'on n'a garde d'oublier quand on n'en a pas d'autres.

Le plus beau de tous ces portraits, c'est celui de Léonard de Vinci. Le peintre y a apporté cette noblesse, ce soin singulier qu'il a mis à tous ses ouvrages. La barbe, surtout, est magnifique. Quelle puissance de pensée et de volonté en cet œil! Vasari nous raconte à quelle occasion André del Sarte exécuta son portrait, et nous fait connaître toute la simplicité de cet homme de génie. On distingue pourtant, sous le capuchon à oreilles rabattues qui recouvre la puissante tête du peintre, cet éclair de l'inspiration qui n'émane que de la face de quelques hommes privilégiés. L'esquisse à fresque de la tête de Masaccio est pleine de force et de pensée. Albert Durer, vêtu d'un habillement blanc rayé de noir, ressemble à un Christ que l'on aurait déguisé. Luca de Hollande rappelle la manière de M. Ingres; seulement les ombres sont plus pâles encore. Le Jean Belin ne ressemble pas tout à

fait à celui que nous avons au musée de Paris. Le Titien, traité largement, a toute cette vigueur de coloris que ce peintre sait donner à chacun de ses ouvrages. La tête pensive du Dominiquin fait naître tout aussitôt l'intérêt. La tête flamande et presque anglaise de Rubens, avec sa chevelure et sa barbe rousses, explique l'éclatante coloration de ses chairs blanches et roses. Le Pérugin annonce bien une nature précise et vigoureuse. Daniel de Volterre n'est qu'un gros moine énergique. Angelica Kauffmann a une vivacité dans l'œil qui ferait croire que la peinture n'a pas dû être sa seule passion. Raphaël Mengs sert de transition entre les anciennes écoles et l'école contemporaine; mais il faut convenir que ce portrait est bien froid. En revanche, rien de plus fier, de plus cavalier et de plus vivant que le portrait de Velasquez.

La plupart des portraits envoyés à cette collection par les artistes français sont assez médiocres, y compris même ceux de MM. Ménageot et Constantin. Canova, qui n'était pas peintre et qui, cependant, voulait peindre, a envoyé un portrait bien terne et bien gris. Parmi les peintres modernes de l'Italie, nous citerons MM. Benvenuti, Sabatelli et Bezzuoli. Ce dernier, qui s'est peint en casquette, a fait non-seulement preuve de modestie, mais de science et de vigueur. C'est l'un des meilleurs portraits contemporains.

En étudiant avec soin le portrait de Léonard de Vinci, on peut, au moyen de quelques parties moins achevées, se rendre compte de la manière de procéder du peintre, dont les ébauches ne semblent qu'une suite de glacis gris dessinant la forme.

Outre les portraits des peintres, la galerie des offices contient un grand nombre de portraits de personnages célèbres de toutes les époques, et c'est là peut-être sa principale richesse. Dans le nombre, nous avons distingué un magnifique portrait de Jean des Bandes noires, par Titien. Jean de Médicis est représenté couvert d'une armure, la main appuyée sur un casque. C'est l'un des plus beaux ouvrages du maître.

Un petit portrait de François Ier est fort curieux. Le prince est représenté à cheval, revêtu de la belle armure ciselée que l'on conserve au Louvre. Il tient un sceptre, en forme de masse d'armes, et a la tête couverte d'une toque à plumes. Le caparaçon du cheval est fort élégant. Le catalogue de la galerie des offices attribue ce portrait à Holbein. Selon M. de Laborde, il serait de Jean Clouet.

Dans l'une des salles voisines de la tribune, on a placé un portrait de la fameuse Bianca Capello. Ce portrait, peint par le Bronzino, offre la tête seule. C'est une femme extrêmement blonde, qui devait avoir l'éclatante carnation des rousses, mais qui a vécu, et que les passions et la bonne chère ont déjà couperosée et colorée d'un rose par trop égal. Le

front occupe la moitié de face; il est élevé, bombé, proéminent, et annonce de puissantes facultés. L'œil, d'un gris bleuâtre, bordé de grands cils blonds, est profond et triste, et le regard plein de décision. Bianca Capello paraît avoir trente ans et n'a déjà plus la fraîcheur de la jeunesse; cependant le teint est animé, et il n'y a pas encore d'apparences de rides. A la première vue, elle accuse peu de beauté et ne plaît pas. C'est la tête d'une ménagère flamande, qui aime à être maîtresse au logis, plutôt que la tête d'une patricienne de Venise qui prit le pas sur une archiduchesse. En me rappelant son histoire, sa fuite, son double mariage et surtout sa fin, je me la figurais tout autrement.

Nous avons peine à nous expliquer à quel titre Barroche a, dans la galerie des offices, une salle comme la Niobé. Sauf une séduisante Madeleine, pleine de manière et de charme, ses nombreux tableaux, d'un coloris faux et prétentieux, s'élèvent rarement au-dessus du médiocre. Il y a certainement de bien jolies têtes dans chacun de ses tableaux; mais l'ensemble est souvent défectueux et toujours maniéré.

C'est dans cette salle qu'est placée la plus belle table en pierre dure qui ait jamais été faite et à laquelle vingt-deux artistes travaillèrent sans interruption de 1623 à 1649. Les trésors que ces armoires renferment en dessins sont inappréciables. Cette col-

lection remonte à Giotto et compte près de 30,000 pièces ; dans le nombre, 150 dessins de Raphaël et 200 de Michel-Ange.

Dans une des madones des offices, nous avons remarqué un détail bizarre et d'une pudeur tout à fait anglaise. La Vierge donne le sein à un grand enfant Jésus, et il y a, dans son corsage, une fente lacée par laquelle passe le sein.

Dans chacune de mes promenades aux offices, je me suis arrêté devant le portrait de la Fornarina. Quel œil! quelles narines! quelle ampleur dans le développement des épaules! et aussi quelle exécution à la fois suave et précieuse! Et que ces quelques cheveux qui s'échappent et tombent sur la joue ajoutent à ce portrait comme naturel et réalité! L'or de la couronne, de la chaîne et des broderies de la robe est d'une vérité qui n'a jamais non plus été surpassée.

Nous ne voulons citer que de mémoire, certain de ne nous rappeler que ce qui mérite vraiment de l'être. Nous mentionnerons donc un moine en blanc, d'Annibal Carrache; une femme habillée de bleu, d'André del Sarte; la petite Madeleine couchée et lisant, du Corrége; une Bacchanale de Rubens; un jeune homme tenant une lettre, de Francia; un Philippe IV à cheval, de Velasquez. Nous avons gardé une idée plus précise encore de la tête de Méduse, de Léonard de Vinci. Cet entrelacement de lézards,

de crapauds et de couleuvres autour de la tête, et cet œil éraillé et comme déchiré, nous font encore frémir. La bouche exhale un souffle que le peintre a rendu visible. Ce tableau, cependant, a plutôt l'aspect d'un camaïeu que d'une peinture.

Les deux Vénus du Titien, surtout sa Flore et les portraits de François de la Rovère et de sa femme, sont les chefs-d'œuvre de ce maître. Giorgion se soutient à toute sa hauteur avec son magnifique portrait du chef de bande Gattamelata, auprès duquel le portrait de San Severino, du Tintoret, pâlit quelque peu. De Paul Vérouèse, je me rappelle une Esther devant Assuérus et un portrait de vieillard habillé de rouge; de Ghirlandajo, l'histoire de San Zanobi; de Cigoli, un martyre de saint Étienne; de Van Dyck, Charles-Quint après son abdication; de Léonard de Vinci, une Hérodiade recevant la tête de saint Jean-Baptiste; enfin, de Pâris Bordone, un superbe portrait d'un personnage aux cheveux roux.

Si j'ai du plaisir à voir ce que tant d'autres ont déjà vu, la sensation m'étant toute personnelle, j'ai peine à me décider à en parler; car, alors, il faut redire ce qui a été déjà dit, et par conséquent obliger les autres à l'entendre. Je ne passerai donc que très-rapidement dans cette galerie des offices, et je ne m'arrêterai que quelques instants dans la salle de la Niobé.

La mère qui couvre sa fille de son corps est ad-

mirable, et cette fille à peine vêtue, qui se cache dans son sein, est ravissante de grâce et d'abandon. Le fils mourant et couché est l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture grecque. Le blessé, portant la main sur sa plaie et qui fronce le sourcil, est sublime de douleur. C'est la nature prise sur le fait et interprétée comme les Grecs savaient le faire.

Digitized by Google

XV.

LA BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE. — LES BIBLIOTHÈQUES.

La bibliothèque Laurentienne, commencée par Michel-Ange dans le bâtiment des offices, et terminée par Vasari, n'offre pas toutes les commodités que demande un établissement de ce genre. Ses pièces sont étroites, et les vitraux de couleur, bien que l'ouvrage d'un élève de Raphaël, Jean d'Udine, laissent pénétrer dans ces salles une lumière à peine suffisante. L'ameublement, composé de bancs et de pupitres sur lesquels sont enchaînés les manuscrits, m'a paru aussi bien rustique.

La Laurentienne ne contient guère que des manuscrits au nombre d'environ dix mille. Quelques-uns de ces manuscrits peuvent être mis au nombre des plus précieux qui existent. Parmi les manuscrits à miniatures, nous avons remarqué surtout celles d'un évangéliaire syriaque qui date du VIe siècle; une note ou dédicace du calligraphe Rabula nous apprend, en effet, qu'il fut exécuté, par lui, vers

l'an 586, dans le couvent de Saint-Jean, à Zagba, ville de la Mésopotamie. Les vingt-six miniatures dont il est orné sont parfaitement conservées et, bien qu'elles datent de plus de douze siècles, elles paraissent d'un style moins barbare que celles de beaucoup de manuscrits d'une époque postérieure; elles n'ont cependant rien de caractéristique et qui puisse, en supposant que la dédicace n'existât pas, aider à fixer la date du manuscrit. Un autre évangéliaire, à lettres d'or, orné de miniatures à fresque sur fond d'or, est un ouvrage grec et provient de la cathédrale de Trébizonde. Au moment de la prise de cette ville, l'évêque Alexis Célabéné le sauva du pillage et l'offrit plus tard à Jules II. Quelle que soit l'incorrection des figures, c'est un art bien autrement avancé que celui des miniatures de l'évangéliaire de Zagba.

Un manuscrit de l'histoire d'Orose, dont les premières pages manquent, est du VIIIe siècle; c'est un très-curieux monument calligraphique.

Un manuscrit in-4 et sur parchemin, de Virgile, d'une belle conservation, et dont les premières pages qui manquaient ont été retrouvées à la Vaticane, est le plus ancien de ceux qui existent des œuvres de ce poëte. Il date du IVe siècle.

Le manuscrit de Tacite, que l'on croyait du IVe siècle et qui parait n'être que la copie faite au VIIe siècle d'un premier manuscrit exécuté en 395, est resté malheureusement incomplet.

Un autre manuscrit de Tacite, dont l'époque est également incertaine et qui fut trouvé, par Ange Arcimboldi, dans un couvent de la Westphalie, a complété, sur quelques points, le premier manuscrit. Il contenait, en plus, les cinq premiers livres des annales. Quel regret ne doivent pas nous causer les lacunes laissées par des copistes négligents dans ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain!

Léon X récompensa dignement Ange Arcimboldi de sa découverte.

Un Plutarque du IXe siècle présente un grand intérêt comme le plus complet peut-être des manuscrits de cet écrivain; il semble écrit de la veille et il ne manque que le second volume.

Le manuscrit des Pandectes, enlevé par les Pisans, à Amalfi, en 1135, forme deux volumes in-fol. d'une écriture que l'on croit être du VIe ou VIIe siècle. C'est le plus ancien et en quelque sorte l'original de tous les manuscrits des Pandectes. Ce manuscrit, seul objet que Gino Capponi enleva à Pise, qu'il venait de soumettre, équivalait ainsi à la rançon d'une ville. Du temps de la république, on ne le montrait qu'aux flambeaux. Il est aujourd'hui placé sous verre : de cette façon, on peut voir un des deux volumes ouvert; mais il n'est pas permis d'y toucher.

C'est à la Laurentienne que se trouve le fameux manuscrit de Longus, à la tache d'encre, qui nous a valu ce charmant pamphlet de Courier, qui prouve

que l'on peut avoir tort avec infiniment d'esprit. Nous croyons, cependant, que Paul-Louis Courier, dans cette affaire, ne fut pas le seul coupable, et que la tache, telle qu'elle existe, pourrait bien être de plusieurs mains.

Nous pourrions citer encore les manuscrits d'Horace, de Térence, de Cicéron, qui présentent, chacun, de curieuses particularités.

La collection des historiens grecs n'est pas moins précieuse. François Ier fit imprimer, à Paris, en 1544, le premier volume de la traduction latine que le Florentin Guido Guidi, attaché à sa cour comme médecin, avait commencée.

Les manuscrits des poëtes italiens sont nombreux à la Laurentienne. Nous citerons les Commentaires sur le Dante, de Benvenuto da Imola, et celui de la fin du XIVe siècle, qui renferme dans une petite pièce de vers le portrait du poëte [1].

Dans un de ces manuscrits, on voit un portrait de Laure, que l'on croit fait d'après celui de Simone Memni, et un portrait de Pétrarque couronné de lauriers.

Parmi les manuscrits les plus curieux que possède la Laurentienne, nous citerons ceux d'Alfieri, qui lui furent donnés par M. Fabre, qui les tenait de

[1] La faccia lunga, poco più che misura,
Aquilin naso, el' pel nero e ricciuto,
E'l menso lungo, etc.

la comtesse d'Albany. Ils contiennent jusqu'aux ébauches et premières pensées du poëte, et témoignent du soin qu'il mettait à la composition de ses ouvrages, mais surtout de son amour-propre exalté, et, je crois, sans égal. Le doigt de Galilée, conservé dans un bocal, est exposé dans l'une des salles de la Laurentienne. Les Florentins attachent un grand prix à cette bizarre relique. Quant à nous, nous ne trouvons nul intérêt à une exposition de ce genre, qui nous paraît, au contraire, toucher à la profanation.

Dans une salle nouvellement ouverte et qui a été richement décorée par l'architecte Pasquale Poccianti, on a réuni la curieuse collection des quattro-centisti, formée par le comte Angelo Maria d'Elci, de Sienne, qui en fit don, en 1818, à la bibliothèque Laurentienne. Le comte Angelo d'Elci fut poëte lui-même, et, de 1815 à 1820, il a publié plusieurs satires. Cette collection comprend toutes les premières éditions des classiques grecs et latins, et des écrivains bibliques; toutes les éditions aldines de l'ancre sèche.

La bibliothèque Riccardi contient environ trente mille volumes, de choix la plupart, et quatre mille manuscrits. C'est un de ces établissements particuliers dont la libéralité d'un homme fait une fondation publique. On y trouve peut-être les éditions les plus rares de la Bible, entre autres celles de 1471 et 1472. Ces manuscrits sont précieux. Dans le nombre, nous indiquerons le Térence, les Commentaires

de César, corrigés par Julius Celsus, un Virgile du XVe siècle, orné de fort belles miniatures, et un Pline du IXe siècle, le plus complet et le plus ancien qui existe, une belle suite des manuscrits des troubadours, plusieurs copies manuscrites de la *Commedia* du Dante, dont l'une porte la date de 1498; un manuscrit autographe de Machiavel, qui contient des espèces de sommaires ou résumés des livres de son histoire de Florence; de nombreuses lettres de Poggio, qui nous présentent une des peintures les plus curieuses et les plus réelles de l'histoire littéraire de la Toscane au XVIe siècle, et de l'activité intellectuelle de tous ces hommes d'État plus ou moins employés aux affaires. Ces lettres contiennent aussi d'intéressantes relations de voyage, soit à Alatri, soit à Tusculum ou à Ostie, où Poggio suivait des fouilles faites pour retrouver des antiquités. Mais le manuscrit dont la bibliothèque Ricardi est la plus fière, c'est une copie du testament que Philippe Strozzi adresse au Dieu libérateur au moment où il va se frapper d'une épée qu'il a trouvée dans sa prison.

La bibliothèque Riccardi est placée dans le palais de ce nom ou palais impérial, bâti, en 1450, sur les dessins de Michelozzo Michelozzi, par Cosme, père de la patrie. Ce palais, l'un des plus beaux de Florence, contient des galeries peintes à fresque, par Luca Giordono, et un portique dont Donatello a sculpté les ornements.

La bibliothèque Marucelliana, fondée, dans le courant du dernier siècle, par l'abbé Francesco Marucelli, n'est aujourd'hui qu'une dépendance de la Laurentienne; elle ne comprend pas moins de 40 à 50,000 volumes, dont fort peu sont manuscrits. C'est peut-être la bibliothèque de Florence qui est la plus riche en livres à estampes. On y conserve quelques manuscrits des deux Salvini, de Gori et du sénateur Buonarotti.

La plus considérable des bibliothèques de Florence est la Magliabechiana, l'une des plus célèbres de l'Europe et qui fut fondée par Antoine Magliabechi, littérateur distingué de son temps et bibliothécaire de Cosme III; elle se compose de 150 à 160,000 volumes, et de 12,000 manuscrits. Ces manuscrits sont réunis dans une chambre que décore une très-belle madone de Carle Maratte. C'est peut-être la bibliothèque la plus nombreuse en éditions du xve siècle. Les bibliothécaires Fossi et Follini en ont publié un très-bon catalogue. Les plus curieux de ces ouvrages sont l'Homère, imprimé, pour la première fois, à Florence même, sur peau de vélin, en 1418; cet ouvrage fut dédié à Pierre de Médicis. Vingt feuillets en ont été perdus, on ignore de quelle façon. Une Bible de Mayence, de 1462; les Lettres de Cicéron, de 1469; une des premières éditions du Dante, 1481; l'histoire florentine de Léonard Arétin, traduite du latin en italien par Donato Acciaioli,

1476; l'anthologie de Lascaris, 1494; l'argonautique d'Apollonius de Rhodes (Florence, 1494).

Magliabecchi, qui vendait des bijoux sur le Pont-Vieux, se passionna pour les livres, tout en faisant son commerce. Ce sont ceux qu'il avait rassemblés qui formèrent le premier fonds de la bibliothèque qui porte son nom. On y a réuni, plus tard, les bibliothèques Biscioni, Gaddi, Marmi, Palatine, Lamy, la bibliothèque des jésuites et celles de Santa Maria Novella et Strozzi.

XVI.

LE PALAIS VIEUX.

Toute la Florence du moyen âge semble revivre dans les bâtiments du palais vieux (palazzo de' Signori), tout à la fois forteresse et monument civil. Cet édifice fut commencé, en 1298, sur les plans d'Arnolfo di Lapo, architecte florentin qui donna aussi ceux de la cathédrale et de l'église Santa-Croce. Cet artiste eut à triompher de plusieurs difficultés singulières. Un vaste terrain était libre, et il comptait y asseoir sa robuste construction quand le gouvernement de la république lui donna ordre d'éviter de bâtir sur l'emplacement des maisons des Uberti, qui venaient d'être rasées par suite de la rébellion de leurs maîtres. Ce terrain, qui avait appartenu au parti gibelin, devenait infâme et maudit; il ne pouvait porter la maison du peuple : il fallut donc suivre un biais pour l'éviter, ce qui fait que le palais n'est pas d'équerre.

Arnolfo di Lapo dut, en outre, enclaver dans les

nouvelles constructions la haute tour de Forabosci, appelée la tour della Vacca. Cette obligation fut, du reste, une bonne fortune pour l'artiste, car cette tour au corps svelte et au robuste couronnement donne un merveilleux caractère à tout l'édifice, qu'Arnolfo s'attacha à mettre en rapport avec elle.

Les matériaux qui servirent à sa construction sont ce qu'on appelle à Florence la pietra forte; les grosses colonnes qui supportent la cour intérieure, où est placée la fontaine, furent seules construites en briques. Michelozzo Michelozzi, chargé de la restauration du palais, craignant que la nature des matériaux et la faiblesse de ces colonnes ne causassent la ruine du bâtiment, n'hésita pas à le reprendre en sous-œuvre et à remplacer la brique par la pietra forte. Cette heureuse audace fut couronnée d'un plein succès. Le changement se fit sans qu'aucun tassement eût lieu. Ce jour-là, la fortune de Michelozzo Michelozzi fut assurée.

La première partie du bâtiment que l'on aperçoit en entrant dans le palais est tout à fait singulière. La même raison qui, à l'extérieur, n'a pas permis de donner à l'édifice une parfaite régularité se fait sentir à l'intérieur et fait qu'un des côtés de la cour se trouve de biais. C'est le côté du palais qui dut éviter de passer sur le terrain condamné. Cette irrégularité a obligé l'architecte à mettre sur la face formant le fond de la cour quatre colonnes, tandis que

la face rapprochée de la porte n'en a que trois. Ces énormes colonnes, soutenant, d'un côté, un portique qui contourne la cour, et, de l'autre, les hautes murailles tréflées et armoriées de l'édifice, présentent un bizarre mélange de force et de délicatesse. La force réside dans leur forme énergique et ramassée, la délicatesse dans leur ornementation très-compliquée.

Cette ornementation est des plus curieuses et des plus variées. Ces colonnes sont cannelées à peu près jusqu'à la moitié de leur hauteur. Là, au-dessus d'une petite corniche circulaire, leur diamètre se trouve réduit de l'épaisseur de la cannelure qui cesse, et elles offrent plusieurs divisions chargées, les unes, d'arabesques les plus bizarres empruntées aux décorations de l'art antique, ou de palmes et de feuilles qui les contournent en spirales. Ces ornements, en stuc blanc, s'enlèvent sur un fond doré.

Les portiques que soutiennent ces colonnes sont décorés de peintures et d'arabesques coloriées, qui se détachent également sur un fond blanc. Les sujets de ces arabesques sont empruntés aux monuments de l'antiquité qui venaient d'être découverts, à Rome, dans les substructions des palais des empereurs, au moment où l'on s'occupa de la décoration intérieure de cette cour. Ils ont été exécutés par Stefano Veltrone, Marco de Faensa et François Salviati.

Les paysages et les vues des principales villes d'Al-

lemagne qui se trouvent encadrées dans les arabesques du portique et décorent ses parties latérales sont l'ouvrage du Véronais Sébastien, du Vénitien Giovani Lombardi et du Bolonais César Baglioni. Nous devons ajouter que cette ornementation, exécutée depuis plus de deux cent cinquante ans et forcément exposée aux intempéries des saisons, se trouvait, au commencement du siècle, dans un grand état de délabrement. Elle fut restaurée, en 1812, aux frais de la ville. Cette restauration, faite avec intelligence, n'a pas altéré le caractère de cette décoration monumentale. Au centre de cette cour se trouve une vasque de porphyre surmontée d'un petit Génie en bronze qui étrangle un poisson et semble prêt à prendre son vol. Cette figure ne manque pas de grâce ; elle est d'André Verocchio.

Dans cette même cour, on a placé dans une niche un groupe de Vincenzo de' Rossi, de Fiésole, qui représente Hercule tuant Cacus. Nous ne savons si cet élève de Bandinelli a voulu, cette fois, lutter avec son maître, dont on voit, sur la place, à la porte du palais, un groupe représentant le même sujet; mais nous conviendrons qu'il ne lui paraît pas inférieur.

Des vues d'Allemagne ont été placées, dans les compartiments peints du portique, à l'intention de l'archiduchesse d'Autriche, sœur de l'empereur Maximilien, qu'épousait le fils de Cosme Ier. Les feuillages, les aigles et les trophées d'armes placés au-

dessus des colonnes et qui remplissent les tympans sont tout dorés, ainsi que les trèfles, fleurs de lis et listeaux régulièrement disposés sur toute l'étendue des murs de la cour. Les fleurs de lis en or se détachent vivement sur le bleu lapis des trèfles qui, eux-mêmes, s'enlèvent très-heureusement et en formant des refends sur le fond brun des murs. Tout cela est peut-être plus chargé et plus étrange que vraiment beau. Cependant le vernis du temps a harmonisé toute cette ornementation si variée, et donne à cette cour, qui du reste est fort étroite, un caractère unique dans son genre; ce n'est point là l'entrée de la maison commune de ce peuple ombrageux qui poussait si volontiers, et souvent si inutilement, le cri de : liberté! c'est le vestibule de la demeure d'un despote d'Orient ou de quelque vieux palais de fée. L'artiste qui présida à ces décorations était originaire de Faensa; il s'appelait Marco Marchetti. Du temps de la république, ce palais fut la demeure du gonfalonier et des huit prieurs. C'était tout autant une prison qu'un palais. Il est vrai qu'ils ne l'habitaient que pendant les deux mois que duraient leurs fonctions. Quelle que fût la solidité de sa construction, le palais vieux dut être réparé une première fois par les soins de Cosme le Grand, et, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, ce fut Michelozzo Michelozzi qui fut chargé de cette restauration en 1450.

Environ cent ans plus tard, vers l'année 1538,

lorsque Cosme Ier vint habiter le palais de' Signori, il le fit de nouveau restaurer par Giorgio Vasari et fit quelques changements à sa distribution intérieure. C'est lui qui fit construire le bel escalier qui conduit à la salle du grand conseil. Cette salle fut également achevée par ses soins. Lorsqu'il avait été question de la construire, le gouvernement florentin avait, en quelque sorte, mis ce travail au concours. Léonard de Vinci, Michel-Ange, San Gallo, Baccio d'Agnolo, Simone Pollaiolo dit *le Cronaca*, ne dédaignèrent pas de présenter, chacun, des projets. Le Cronaca obtint la préférence et fut chargé, grâce à l'influence de Savonarole, à ce que ses contemporains ont assuré, de la direction et de l'exécution des travaux, ce dont il s'acquitta avec beaucoup de savoir et une telle célérité, que le même Savonarole disait qu'il semblait que les anges lui eussent servi de maçons. Mais, quand la salle fut achevée, on s'aperçut que les plans étaient défectueux, que sa hauteur ne répondait pas à son étendue et qu'elle manquait de lumière.

L'un des embellissements que Cosme Ier apporta à la construction du palais fut l'exhaussement de cette salle. On se servit de la charpente de Cronaca qui avait été fort admirée. Seulement on changea la disposition des caissons, dont la simplicité n'était plus en harmonie avec la richesse de la nouvelle décoration. Les consoles qui supportent le plafond nouveau, et dont la base s'appuie sur l'encadrement des pein-

tures, indiquent la différence de hauteur entre l'ancienne et la nouvelle salle, l'une des plus belles qui existent et qui n'a pas moins de 162 pieds de longueur sur 76 de largeur et 60 de hauteur. Cosme Ier acheva également la tribune qui termine la salle du côté de la place et qui présente une disposition si heureuse. Baccio Bandinelli et San Gallo en avaient fourni les dessins. Son ornementation est encore dans le style de l'antiquité la plus pure. Vasari a exécuté la plus grande partie des peintures qui décorent cette salle. Les trente-neuf caissons du plafond ont tous été peints par lui. Ils représentent les événements les plus célèbres de l'histoire de la république, tels que la prise de Sienne, le siége de Pise, la bataille de Marciano et divers sujets allégoriques. Une partie des fresques qui décorent les murailles sont également de sa main.

Ces immenses travaux étaient au-dessus des forces de Vasari, judicieux et intéressant chroniqueur, artiste médiocre et affecté. Mais alors le sol était fatigué ; on ne récoltait plus que le regain de Michel-Ange.

Tandis que Vasari exécutait ces peintures, il lui arriva une étrange aventure que la chronique scandaleuse de Florence a diversement rapportée. Voici la version qui paraît la plus exacte : on sait que Cosme Ier, non pas de la famille de Médicis, mais de la branche cadette de cette famille, grand et habile politique, fut aussi heureux comme prince qu'il fut

mauvais père et malheureux dans sa famille. C'est lui qui poignarda, de sa propre main, son fils don Garcias qui, dans une querelle à la chasse, avait blessé mortellement son frère d'un coup de son coutelas. — « Je ne veux pas de Caïn dans ma famille! » s'était écrié Cosme en tuant le fils sous les yeux de la mère qui, de désespoir, se laissa mourir de faim. Ce père, si sévère pour ses fils, nourrissait, pour sa fille Isabelle, un amour incestueux. Un jour que Vasari, placé sur les échafaudages du plafond de la grande salle du palais vieux, terminait une peinture, il vit entrer dans cette salle Isabelle, fille de Cosme, alors âgée de quinze ans; c'était par un jour d'été : la chaleur était grande. En apercevant la princesse, Vasari avait cessé tout mouvement; Isabelle, se croyant seule dans la pièce, s'étendit sur un divan et s'endormit. Cosme de Médicis entra quelques instants après elle; sa fille était admirablement belle. Le cœur des hommes de ce temps, composé d'or et de boue, avait place pour toutes les passions, pour les plus nobles comme pour les plus coupables. Vasari entendit un cri, regarda entre les ais de son échafaud et fut si épouvanté de ce qu'il vit, qu'il se coucha avec précaution sur le plancher, simulant un profond sommeil. Isabelle s'était retirée; Cosme allait la suivre, quand tout à coup, levant les yeux au plafond, il s'arrêta; il venait de se rappeler que Vasari peignait sur cet échafaudage placé au-dessus de sa

tête. Il monta l'échelle sans faire de bruit; arrivé sur l'échafaudage, il aperçut Vasari qui, le visage tourné du côté de la muraille, paraissait profondément endormi. Il tira son poignard, s'approcha du peintre et en posa la pointe sur sa poitrine; Vasari demeura immobile, comprimant les battements de son cœur, et respirant avec le même calme et la même liberté que si la mort n'eût pas été à deux doigts de son cœur. Cosme remit son poignard dans le fourreau, redescendit l'escalier, convaincu que le peintre dormait et n'avait rien vu. Vasari se retira à l'heure habituelle et retourna le lendemain à ses travaux; il sentait que le moindre changement à ses habitudes eût été son arrêt de mort. Fuir était impossible; la vengeance de Cosme eût marché aussi vite que lui. Il resta, se tut et fut sauvé.

Quatre des principales peintures exécutées sur les parois de la grande salle du palais vieux rappellent diverses actions des Médicis. Sur l'un de ces panneaux, Cigoli nous montre Cosme de Médicis nommé duc de Florence, à l'âge de dix-huit ans, par le sénat de cette ville, après la mort de son parent Alexandre. Sur le second panneau, Ligozzi a représenté ce prince recevant la couronne et le manteau ducal des mains de Pie V. Un troisième tableau, qui est de Passignano, retrace les cérémonies qui eurent lieu lors de la fondation de l'ordre de Saint-Étienne, pape et martyr, par Cosme Ier. Enfin la quatrième pein-

ture, qui est de Ligozzi, nous fait assister à la réception des douze ambassadeurs envoyés au pape Boniface VIII, à l'occasion du jubilé de 1300 : ces députés de divers souverains se trouvèrent tous être Florentins; ce qui fit dire à ce pape que les Florentins étaient, dans ce monde, comme un cinquième élément. Ce souvenir est l'un de ceux auxquels les Florentins attachent le plus de prix, comme prouvant toute la capacité politique de leurs ancêtres.

Des statues placées dans des niches ou sur des piédestaux disposés le long des parois des grands côtés de la salle concourent à sa décoration. Ces figures, qui sont de Baccio Bandinelli, de Vincenzo de Rossi, de Jean Bologne et de divers autres artistes florentins, produisent un bon effet d'ensemble, bien que plusieurs d'entre elles soient assez médiocres. Le groupe d'une Victoire foulant aux pieds un captif, que Michel-Ange avait commencé pour le mausolée de Jules II et qu'il n'acheva pas, est également placé dans cette salle. Tel qu'il est, ce groupe montre tout le génie de son auteur. C'est pour ce même mausolée que furent exécutées ces figures de captifs données, par un des Strozzi, au connétable de Montmorency et qui sont aujourd'hui au musée du Louvre.

On voit encore, dans cette même salle, un groupe en marbre de Vincent Danti, élève de Michel-Ange, qui représente la Vérité domptant l'Erreur. Nous y trouvons tous les défauts du maître et peu de ses qualités.

La grande salle du palais vieux est certainement l'une des plus remarquables qui soient en Europe. Toutefois son vaisseau manque de légèreté, et les caissons du plafond, aux énormes reliefs, diminuent son étendue et donnent à l'ensemble de la décoration un aspect de lourdeur et de tristesse que les peintures ne corrigent pas. Ce système de décoration nous parait, en outre, peu en rapport avec l'extérieur de l'édifice. La renaissance, surtout dans la disposition architecturale des extrémités et particulièrement de la tribune, s'est modelée trop rigoureusement sur l'art antique. Il n'y a de vraiment florentin que les peintures des caissons et des parois de la salle.

Les autres chambres du palais vieux placées au même étage ou à l'étage supérieur ne présentent rien de bien remarquable; elles ont été décorées, en partie à fresques, par Vasari et son école, et, il faut en convenir, c'est tout à fait une école de décadence. La médiocrité, facile et contente d'elle-même, domine dans toutes ses productions.

Ces peintures représentent différentes actions de la vie de Léon X et d'autres princes et capitaines de la famille des Médicis. C'est au second étage que se trouvent la salle dite *des Éléments* et les salons de Saturne, de Cybèle, de Cérès, de Jupiter, d'Hercule, etc. Tous ont été décorés par Vasari et ses élèves, et forment l'appartement des prieurs.

On montre encore la salle dite *de l'Audience*, où

François Salviati a représenté sur les murailles, avec une certaine recherche archéologique, le triomphe d'un empereur romain et Camille chassant les Gaulois de Rome. Dans les battants de la porte et au centre d'un excellent travail de marqueterie sont incrustés les portraits du Dante et de Pétrarque.

Les appartements habités par la duchesse Éléonore et la chapelle peinte à fresques par Ridolfo Ghirlandajo méritent aussi d'être visités. Enfin on nous a fait voir, dans la tour de Fieraboschi, une petite chambre dite la Barberia, qui servit de prison à Cosme de Médicis, père de la patrie, alors qu'il fut arrêté dans le palais et exilé à Padoue. C'est là que, placé sous la garde de Frédéric Malevolti, il resta quatre jours sans rien manger, craignant qu'on ne voulût l'empoisonner. Malevolti, s'étant aperçu de ses craintes, lui fit un discours que Machiavel nous a conservé, et qui toucha tellement le cœur de Cosme de Médicis, que non-seulement il consentit à prendre des aliments, mais qu'il embrassa son geôlier avec effusion. Aujourd'hui la Barberia sert de magasin pour le service du palais.

Un étroit corridor d'environ un 1/2 mille de longueur, et qui avait été construit sur les plans de Vasari, servait de communication entre le palais vieux et l'ancien palais Pitti. Ces derniers bâtiments sont aujourd'hui affectés à la secrétairerie d'État et à divers autres services.

La tour de Fieraboschi ou della Vacca est aussi remarquable par sa forme que par son élévation; sa construction est des plus hardies. Le campanile, porté sur quatre colonnes, qui complète son couronnement, donne à toute la construction un aspect de légèreté et d'audace incomparable.

La vue dont on jouit de ces hautes terrasses est fort belle, mais n'a cependant pas l'étendue ni la variété que l'on pourrait supposer, Florence étant bâtie au centre d'un bassin entouré de montagnes, toutes à peu près de la même hauteur. Ce qui nous a surtout frappé, c'est la quantité de petits casins qui se trouvent disséminés sur les pentes de toutes les collines environnantes. Ces maisonnettes blanches, s'enlevant sur la verdure comme autant de cubes de marbre, donnent au paysage l'aspect le plus vivant et le plus gai.

Je le répète, l'extérieur du palais vieux a un caractère bien autrement florentin que sa décoration intérieure. En sortant de ces cours, en me retrouvant sur la place du Grand-Duc, et en jetant un regard sur sa vénérable façade du palais, j'ai pu me croire encore en plein XIVe siècle. Que ce soit patriotisme, bon sens ou seulement pauvreté, toujours est-il que les Florentins ont su respecter ces vieux édifices d'une autre époque. Jusqu'à ce jour, ce n'est guère qu'à leur décoration intérieure, et même fort peu à la distribution, qu'ils se sont avisés d'apporter

des modifications; aussi, dans telles parties de Florence, vers la place de la Trinité, aux environs du dôme et aux alentours du palais du grand-duc, pourrait-on se croire encore dans la Florence du Dante, de Machiavel et des Médicis.

Il est également heureux que les grands seigneurs florentins, propriétaires fonciers la plupart, aient toujours été trop gênés pour pouvoir rien changer à l'architecture de leurs grands palais. On doit, en outre, se féliciter que les ressources de la ville de Florence ne lui aient pas permis de s'occuper de certaines améliorations intérieures, qui, ailleurs, ont complétement dénaturé la physionomie des grandes cités européennes. Nous ne doutons pas, en effet, que, si cela leur eût été possible, les Florentins, agissant sous l'empire des idées progressives et raisonnables qui ont gagné la génération actuelle, pour assainir et embellir leur ville, ne l'eussent transformée à la moderne et tout à fait gâtée. On eût commencé, sans aucun doute, par raser ce quartier du centre, coupé d'une infinité de petites rues, qui s'étend, d'une part, de la place Santa Croce à la place du Dôme, et, de l'autre, de cette place au pont Santa Trinita; on eût ensuite démoli un certain nombre de vieux palais qui se trouvent tout à fait en dehors des alignements. Florence aurait eu des rues plus larges, des palais mieux aérés, quelques quartiers américains ou anglais, comme les beaux damiers de

New-York, les parties neuves de Londres et d'Édimbourg, ou même la rue de Rivoli, à Paris. Mais je dois avouer toutes mes faiblesses ou, si l'on aime mieux, tous mes ridicules; je préfère de beaucoup les palais Strozzi, Riccardi, Rucellaï, et même l'ancien palais de' Signori, à la plus comfortable caserne américaine, et les rues Condotta, del Cocomero, del Calsajoli et porta Rossa à toutes ces rues neuves de Londres qui se ressemblent, et peut-être même, s'il faut tout dire, la place du Grand-Duc à la place Louis XV.

Au reste, les choses sont à Florence ce qu'elles ont dû être, et cette architecture, que nous admirons aujourd'hui, lui a été imposée par les tristes nécessités d'une autre époque. Théâtre de discordes civiles incessantes, champ de bataille entre les noirs et les blancs, cette ville, du XIIe au XIVe siècle, a vu chacun de ses palais se transformer en forteresse. Les chefs des grands partis qui divisaient la république et qui, tour à tour, s'emparaient du pouvoir à force ouverte songèrent, en construisant leurs demeures, tout autant à garantir leur existence et à pourvoir à leur sûreté qu'à faire preuve de bon goût et de magnificence. De là ce caractère de force et de grandeur qui distingue, à l'extérieur, tous ces palais florentins. Les architectes qui les ont bâtis ont emprunté aux âges les plus reculés de l'Étrurie ces murs en bossage percés de rares ouvertures et couronnés de hauts créneaux. L'exquise richesse et la variété de la dé-

coration intérieure de ces vastes habitations contrastent avec cette apparence rude et presque fruste du dehors; et cela devait être. Confinés, par le devoir ou la nécessité, dans l'intérieur de ces palais-forteresses, leurs riches et puissants possesseurs se plaisaient à les décorer magnifiquement, à y réunir tout ce qui pouvait charmer les ennuis de la solitude, à y rassembler toutes les recherches et les délicatesses du luxe; et, il faut le dire, à leur honneur et à l'honneur de leur époque, entre toutes ces distractions et ces recherches, les arts occupaient la première et la plus large place.

XVII.

LE PALAIS PITTI.

Le palais Pitti doit son nom à Luca Pitti. Ce riche Florentin voulait égaler en magnificence les Médicis. Il chargea Brunellesco de lui construire une demeure qui surpassât en grandeur et en magnificence tout ce qui avait été fait jusqu'alors dans Florence. Cet architecte commença, vers l'an 1440, la construction de cet édifice, et, pour complaire au désir de Luca Pitti, il ne crut pouvoir mieux faire que de lui donner un caractère purement toscan. Ce palais, en effet, joint la force à la majesté, et ses murs, formés de blocs en bossage de dimensions inusitées dans nos constructions européennes, semblent bâtis pour l'éternité. L'absence de tout relief et d'entablement, l'extrême simplicité du palais, son apparence presque rustique ajoutent à sa grandeur.

Le palais Pitti est situé à l'une des extrémités de la ville, entre les rues Guicciardiana et Romana, dans un espace ouvert qui permet d'embrasser d'un seul

coup d'œil sa façade, qui n'a pas moins de 180 mètres de longueur. Cette façade est percée de onze arcades au rez-de-chaussée, de vingt-trois croisées au premier étage et de treize seulement à l'étage supérieur, qui est en retrait sur le premier. On prétend que Brunellesco, ayant étudié à fond tous les monuments de l'antiquité et possédant le génie de son art, voulut, en construisant cet édifice, ramener l'architecture à son véritable principe, qui, en Toscane, ne pouvait être que le principe toscan. La masse puissante de l'édifice, ses murs en bossage et à refends vermiculés ont, en effet, un caractère tout à fait national. L'assemblage de blocs énormes formant, à sa droite et à sa gauche, deux espèces de terrasses sur lesquelles reposent les portiques latéraux paraît également emprunté à l'antiquité la plus reculée, et rappelle ces plates-formes ou stylobates sur lesquels reposent les édifices de Persépolis ou le temple de Salomon.

Luca Pitti avait entrepris au delà de ses forces. Cet édifice n'était pas achevé lorsqu'il mourut, et son neveu, Bonaccorso Pitti, dans l'impossibilité de le continuer, le vendit à Éléonore de Tolède, femme de Cosme Ier, moyennant une somme de 9,000 florins d'or; Éléonore acheta également des terrains qui en dépendaient, où elle fit dessiner et planter, en mai 1550, sur les dessins de Nicolo Braccini, surnommé *il Tribolo*, le jardin connu sous le nom de Boboli.

Ce palais, considérablement agrandi, doit sa magnificence actuelle aux travaux qu'y firent exécuter les dix grands-ducs qui l'ont successivement habité.

Sa richesse est aussi grande à l'intérieur que sa simplicité à l'extérieur. Ce ne sont que dorures, que revêtements des matières les plus précieuses, peintures, sculptures, mosaïques. Tout le luxe de la famille des Médicis s'est, depuis le XVIe siècle, concentré dans ces salles et ces galeries.

La grande cour, dont la construction fut terminée par l'Ammanato, lorsque Cosme Ier fut devenu possesseur du palais, est un des meilleurs ouvrages du temps. Mais cette cour, malgré la perfection de ses détails, est loin d'égaler, comme grandeur et comme effet, la cour du palais du Luxembourg, avec laquelle elle offre, d'ailleurs, une grande analogie. Son grand mérite est la priorité et, par suite, l'originalité. Elle l'emporte aussi par l'harmonie ou l'accord de toutes ses parties. Ainsi qu'il arrive souvent dans ces vastes constructions, vers 1640, deux cents ans environ après son achèvement, la façade du palais prit tout à coup beaucoup de surplomb, et l'on put craindre un instant qu'elle ne s'abîmât. L'architecte florentin Alfonso Parigi fut chargé de reprendre les travaux en sous-œuvre et de remettre la façade dans son état primitif, ce qu'il fit à l'aide de procédés ingénieux dont on retrouverait, sans doute, le détail dans les archives de Florence, et qui pour-

raient être mis en usage dans les restaurations du même genre que l'on devra faire à la partie de la grande galerie des Tuileries, voisine du pavillon de Flore, qui est également en surplomb.

La triple corniche qui couronne chacun des étages de la façade du palais Pitti, et dont la simplicité répond à celle du reste de l'édifice, a été fort justement admirée; elle est surmontée d'une balustrade formée d'une série de colonnettes, interrompue, dans l'intervalle de chaque fenêtre, par une espèce de massif ou piédestal qui paraîtrait avoir été destiné à recevoir des vases ou des statues. Ces balustrades furent, à cette occasion, mises en usage, pour la première fois, par Brunellesco, d'où vient le nom générique de colonnettes donné à tous les ornements du même genre. Je ne sais si l'on a fait l'essai de statues sur la série des piédestaux de la balustrade. Peut-être produiraient-elles un excellent effet en s'enlevant sur le ciel; peut-être aussi détruiraient-elles le caractère de majestueuse simplicité de l'édifice. Cependant, comme on l'a accusé de lourdeur et d'uniformité, je suis surpris qu'on n'en ait pas fait l'essai.

Le rez-de-chaussée du palais, et particulièrement la grande salle dite *le salon impérial*, ont été décorés, à fresques, par Giov. da San Giovani. Quelques-unes de ces fresques sont en camaïeux, figurant des bas-reliefs de marbre blanc. Les autres, peintes avec une certaine fougue, représentent, l'une la Ruine des

arts, l'autre la Déroute du Parnasse; d'autres enfin, des allégories et divers traits relatifs à la vie de Laurent de Médicis. Quelques-unes de ces dernières peintures sont de Cecco Bravo, d'Ottavio Vanini ou de Francesco Turini. Les fresques de Giov. da San Giovani et, en général, toutes ces peintures sont fort médiocrement exécutées, et l'invention est bizarre et confuse. Ces poëtes, si rudement malmenés par les Satyres et les Harpies, dont quelques-uns, comme Dante, vêtu d'une robe rouge, sont précipités du haut en bas de l'escalier du Parnasse, ou sont fustigés, comme Sapho, par des Furies, manquent du caractère de noblesse nécessaire à une semblable composition. Homère, conduisant leur troupe et se réfugiant dans le palais de Laurent de Médicis, dont il cherche à tâtons les portes, a seul conservé quelque chose de son antique majesté. Une de ces compositions représente une des séances de l'académie platonique instituée par Laurent dans sa ville de Careggio. On y reconnait, parmi les académiciens, Pic de la Mirandole, Politien, Marsile Ficin, etc. Au-dessous de la statue de Platon, on lit, entre autres devises : *Sal in mente, mel in ore.* Cette peinture rappelle un tableau que M. Mussini, directeur de l'académie de Sienne, a exposé, à Paris, il y a quelques années. Nous préférons, toutefois, la manière dont M. Mussini a compris et rendu ce même sujet.

Dans la composition qui représente la mort de Lau-

rent de Médicis, le peintre a représenté les Parques, dont l'une, Atropos, vient de couper le fil fatal. Mars se précipite sur la terre, dont Astrée et la Renommée se sont retirées. Les Arts, consternés, prennent la fuite. L'allégorie, comme on voit, fleurit de tout son éclat quelque peu fastidieux. Nous ne serions pas surpris que Rubens, avant d'entreprendre ses peintures de la galerie de Médicis, ait eu connaissance de ces compositions. Mais lui, du moins, a su sauver la banalité du fond par l'éclat et la merveilleuse vigueur de la forme.

L'escalier qui conduit au premier étage ne nous a pas paru en rapport avec la grandeur de l'édifice. Chacun des grands salons de cet étage porte un nom mythologique. Il y a le salon de Vénus, celui de Pallas, celui d'Apollon, celui de Mars, celui de Jupiter et celui d'Hercule. Les plafonds de toutes ces salles sont peints à fresques par Piètre de Cortone, à l'exception du plafond du salon d'Hercule, qui a été peint par Ciro Ferri, son élève. Les sujets de ces peintures sont tous tirés de la fable ou de l'histoire ancienne. Elles sont conçues dans un style vraiment décoratif, et bien que manquant peut-être de cette correction que les grands maîtres seuls savent apporter à leurs ouvrages, et dénotant parfois un excessif abus de la facilité, elles produisent un bon effet, parce qu'elles se trouvent en rapport avec la dimension des salons et l'architecture qu'elles complètent.

Une partie de ces plafonds de Pietre de Cortone ont été gravés, dans le dernier siècle, par Bloemart et Blondeau. Ils forment un recueil de vingt-six feuilles et ont pour titre :

Imagini della virtù eroica che alludono alla virtù de' principi della casa medicea presentate nelle tre camere di Giove, di Marte e di Venere, nel palazzo del gran duca.

La plupart de ces salles du premier étage sont aujourd'hui converties en galeries et renferment la collection complète dite du palais Pitti. Les Parques de Michel-Ange, le saint Jérôme du Titien, le portrait de sa maitresse, la Judith d'Allori, le portrait de Rembrandt par lui-même, le saint Marc et la Vierge sur son trône de Fra Bartholomeo, la Déposition de Croix d'André del Sarto, les Philosophes de Salvator Rosa, l'Allégorie des ravages de la guerre de Rubens et la célèbre Madona della Seggiola de Raphaël, sont les morceaux les plus remarquables de cette précieuse collection. Ce dernier tableau, peint sur bois, a été mis sous verre, au retour du voyage qu'il fit en France, au commencement de ce siècle. L'inventaire, dressé par le peintre Wicar, lorsque ce tableau fut enlevé de la galerie de Florence, porte qu'il n'avait été retouché qu'à la draperie qui enveloppe la cuisse de la Vierge, au-dessous du pied de l'enfant, qu'il avait un peu souffert de l'humidité du mur contre lequel il était appuyé, que la jointure des deux

planches dont il était composé s'était ouverte et qu'on avait mal réparé cet accident, ce qui produisait sur le vêtement bleu de la Vierge une ligne noire, enfin qu'il avait été frotté en plusieurs endroits que l'inventaire indique, ce qui en avait enlevé l'épiderme. Il résulterait de ce même inventaire que ce tableau était rempli de gerçures très-fines qui se réunissaient en plus grand nombre aux extrémités des contours, que l'impression sur la tête de l'enfant Jésus quittait le fond en quelques endroits, notamment dans la draperie verte [1]. Ce sont, sans doute, ces menaces de dégradation qui auront fait prendre le grand parti de le mettre sous glace, ce qui, malheureusement, nuit beaucoup à l'effet de ce morceau si vanté dans le dernier siècle. Tel qu'il est, c'est une délicieuse peinture et qui, à elle seule, eût suffi pour immortaliser son auteur[2].

Un des cabinets du palais Pitti est consacré à la Vénus de Canova exécutée pour consoler les Florentins du départ de la Vénus de Médicis. Cette Vénus est

[1] Voir l'inventaire des objets enlevés au palais Pitti et transportés à Paris, que nous donnons dans l'appendice. Cet inventaire ne manque pas d'un certain intérêt; il montre le danger que présente le déplacement d'objets aussi précieux : nous n'hésitons donc pas à le faire connaître, ne serait-ce que comme leçon.

[2] Il est surprenant que Vasari n'ait pas fait mention de ce tableau. Il paraîtrait qu'il fut placé à la tribune en 1589. Il avait été transporté à la galerie Pitti dans le commencement du dernier siècle. Richardson, qui écrivait en 1728, l'a décrit.

plus humaine que la figure antique et beaucoup moins pudique, quoique beaucoup plus vêtue. La coquetterie qui a présidé à l'arrangement du cabinet où elle a été placée, et les glaces disposées de façon à répéter ses charmes nombre de fois et sous tous les aspects, ne contribuent pas peu à donner à cette Vénus un caractère tout autre que divin. Aussi a-t-elle obtenu, auprès de la foule, un succès de vogue qui se continue toujours.

Au commencement du siècle, le palais Pitti se trouvait dans un état de complète dégradation. En 1811, le gouvernement d'alors entreprit sa restauration, qui fut continuée par le grand-duc Ferdinand III avec une grande magnificence. On ne se borna pas à restaurer les anciennes salles : celles qui, jusqu'alors, avaient été négligées et dépourvues d'ornements furent décorées par un certain nombre d'artistes modernes, parmi lesquels nous citerons MM. Sabatelli, Benvenuto, Colignon, Bezzuoli, Potestà, Martellini, Fedi, Catani, Monti, Marini, Angiolini, etc. Quelques-uns de ces artistes ont fait preuve d'un vrai talent, surtout de ce talent décoratif qui appartient encore aux Italiens.

La bibliothèque du palais renferme des richesses considérables. On y compte plus de cent mille volumes et bon nombre de manuscrits. Les plus célèbres sont ceux du Tasse, de Machiavel et de Galilée. Les manuscrits de Machiavel sont nombreux; ceux de

Galilée, de ses élèves et des académiciens *del Cimento* [1], forment une petite bibliothèque de près de trois cents volumes.

Les jardins du palais ne nous ont pas paru dans l'état de dégradation et d'abandon que l'on nous avait annoncé. Il paraît, au contraire, que le grand-duc veille à leur entretien avec une sollicitude particulière, et que, dans ces dernières années, il y a fait de notables embellissements. Comme tous les jardins italiens, c'est un assemblage de terrasses, de balustres et de bois taillés en charmilles, au milieu desquels sont placées des fontaines, des statues et toute cette ornementation dont la nature s'accommode assez difficilement. Il faut, pour faire accepter toute cette maçonnerie et ces tortures imposées à la végétation, la situation et la majesté d'un Versailles.

L'obélisque, placé au centre de l'amphithéâtre faisant face au palais, nous a paru plus dépaysé encore que celui de Paris.

L'Isola Bella, les balustres qui l'entourent, ses cascades, la statue colossale de l'Océan, et les figures du Nil, du Gange et de l'Euphrate, ouvrages assez médiocres de Jean Bologne, ont été bien effacés par ce que l'on a fait dans le même genre à Versailles. Nous ne pourrions guère envier de toutes ces magni-

[1] L'Académie *del cimento* (ou de l'expérience) est celle de ces réunions savantes qui a peut-être contribué le plus aux progrès de la physique expérimentale.

ficences que certaine vasque en granit de l'île d'Elbe, de 7 mètres de diamètre, et d'une seule pièce, au centre de laquelle est placée la statue colossale de l'Océan. La végétation, qui tend à s'emparer de tout, a pris, surtout en hauteur, une importance qui diminue de beaucoup la grandeur de ce réduit.

En général, le jardin de Boboli a été beaucoup trop vanté. Le terrain incliné qu'il occupe, depuis le belvéder jusqu'au palais, en rend la promenade difficile, fatigante même dans les journées chaudes. En revanche, des environs de ce belvéder, on a une fort belle vue de Florence, à laquelle les arbres du jardin et du palais que l'on a au-dessous de soi servent de premier plan.

XVIII.

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

J'ai fait aujourd'hui ma visite à l'Académie des beaux-arts dans la compagnie d'un jeune artiste florentin, l'un des chefs de l'école puriste et qui pousse la rigueur dans sa manière de voir presque jusqu'à vouloir réduire le dessin à la ligne et le coloris à la simple enluminure.

M. D. croit en lui-même. Il se regarde, m'a-t-il dit, comme le premier dessinateur du siècle. Dans cette excellente opinion qu'il a de ses ouvrages et de son talent il peut y avoir une assez forte dose de fatuité, il n'y a pas de charlatanisme. Dans une ville comme Florence, tout ce qui s'occupe d'art ou de littérature, tout ce qui écrit ou peint se connait et est connu par ce personnel si restreint qui forme l'opinion publique ; il n'y a donc personne à tromper; on croit naïvement en soi, et, si on se surfait, c'est avec une complète bonne foi.

L'Académie des beaux-arts de Florence est peut-être l'établissement de ce genre qui existe en Italie dont la fondation soit la plus ancienne. Son origine remonte, en effet, à l'an 1350; mais ce ne fut que dans le dernier siècle, sous le grand-duc Pierre-Léopold, lorsque ce prince eut réuni, dans les vastes bâtiments de l'hôpital Saint-Mathieu les diverses écoles qui existaient déjà dans les rues della Crocetta et Borgo Pinti, que cette fondation prit le nom d'Académie des beaux-arts. C'est alors que furent institués les cours réguliers, que l'enseignement fut confié aux artistes les plus distingués de l'époque et qu'on établit les prix d'émulation qui existent encore aujourd'hui. L'importance des cours et des bâtiments qui dépendaient du couvent a été mise à profit, et on en a fait une espèce de musée consacré spécialement aux œuvres des écoles florentines. Dans les cours on a réuni un grand nombre de bustes et de bas-reliefs de Lucca della Robbia, de ses frères et de ses neveux. Ces bas-reliefs étaient répandus dans diverses églises et monastères, et exposés à des mutilations; maintenant leur conservation est assurée. Le passage ou vestibule qui donne entrée dans l'établissement est décoré par quatre bas-reliefs en terre cuite coloriée qui sont encore de Lucca della Robbia. Ils représentent des sujets de sainteté. L'un deux, qui a pour sujet la Résurrection du Christ, est un des meilleurs ouvrages de ce maître.

Les galeries et salles de l'Académie sont remplies de moulages, de copies et de dessins d'après les meilleurs morceaux de l'art antique. On voit cependant dans l'école de sculpture une statue en marbre de Michel-Ange, qui est restée inachevée et qui est fort curieuse, en ce qu'elle donne les indications les plus précises sur la manière de procéder du maître. Sous le portique de la cour on voit aussi les modèles des groupes originaux de l'enlèvement des Sabines, de Jean Bologne, et de la Vertu terrassant le Vice, de Vincent Danti.

Dans la salle des cartons, on a réuni un grand nombre d'ouvrages de ce genre des maîtres les plus renommés; et, dans le nombre, nous citerons Raphaël, André del Sarto, fra Bartholoméo, Michel-Ange et Corrége. Le dessin de Raphaël représente une sainte Famille que l'on a nommée la *Vierge au chat*. Le dessin de Michel-Ange représente Loth et ses filles. Ces deux cartons sont fort curieux. Nous passons sous silence les collections des ouvrages qui ont obtenu les prix de sculpture ou de peinture. C'est de la force de ceux que produisent les jeunes gens qui débutent dans l'art ou qui ont quelques dispositions. MM. Benvenuti, Bezzuoli, Tagliani, Finelli, Lami, César et Louis Mussini sont les plus distingués de ces lauréats. Quelques-uns de ces prix remontent déjà à une époque assez éloignée.

D'autres salles renferment les ouvrages exécutés

par les élèves pendant leur séjour à Rome, car Florence a aussi une école de Rome.

Mais la collection la plus précieuse, et celle qui nous attirait surtout dans les bâtiments de l'Académie, est celle des peintures des anciens maîtres.

Elle doit, en grande partie, son intérêt à la nature des ouvrages qu'elle renferme, qui sont tous de l'école florentine, et à leur classement. La plupart de ces ouvrages étaient dispersés dans des églises qui ont été détruites ou des couvents qui ont été supprimés. D'autres avaient été enlevés, au moment de l'occupation française, à des églises encore existantes aujourd'hui. On se garda bien, à leur retour en Toscane, de les réintégrer dans ces églises, où ils se trouvaient perdus ou négligés, et on les réunit à ceux qui existaient déjà dans la galerie. Nous avons suivi, en étudiant cette collection, toute l'histoire de l'art toscan; nous avons, en quelque sorte, assisté à sa naissance, à ses développements à son progrès, à sa décadence. Ces tableaux sont, en effet, placés chacun à sa date, en commençant par un des côtés de la galerie, à gauche de la porte principale et en faisant le tour.

Le plus ancien de ces tableaux, qui représente une sainte Marie-Madeleine pénitente, bien que postérieur à Cimabué, est un ouvrage grec. Les chairs de la Madeleine sont brunes et presque noires : on dirait une véritable momie.

Un tableau de Cimabué, représentant la sainte Vierge tenant entre ses bras l'enfant Jésus environné de plusieurs anges, est considéré comme le premier grand tableau de ce peintre; il existait dans l'église Santa-Trinita de Florence; Vasari en fait mention dans sa *Vie de Cimabué*. Il y a entre cette peinture et celle de la Madone un immense progrès. Trois tableaux sont attribués à Giotto, et trois autres à son école. Nous avons passé une demi-heure devant la grande Madone de ce maître. Un examen de quelques instants suffirait, du reste, pour établir la différence qui existe entre ses types et ceux des artistes grecs et même de Cimabué ses prédécesseurs. Le souffle puissant de la vie ou, si l'on aime mieux, le reflet de la réalité anime, pour la première fois, ces images de l'école byzantine que ce dernier maître avait déjà transformées. Ce tableau, celui de Santa Croce, qui est signé et daté, et les peintures nouvellement découvertes dans un couvent dont je ne puis retrouver le nom, donnent une idée complète de ce maître. Nous craignons que la restauration n'enlève à ces dernières fresques leur caractère primitif.

Un tableau divisé en trois parties, et qui représente la Vierge et les Saints, a été exécuté par Giottino; les anges sont jolis, ont beaucoup de légèreté; leur expression est naïve. Dans les tableaux de Gentile da Fabriano, représentant l'Adoration des mages, et de fra Angelico de Fiesole, représentant une Descente

de Croix, il y a des fonds de paysage fort étudiés. Ce dernier tableau est réputé le meilleur de fra Angelico. Nous passons sous silence plusieurs tableaux des Gaddi et d'Orcagna. Le tableau de la Vierge portant son fils, au haut duquel on voit une sainte Anne et une Gloire avec des anges, de Masaccio, est dur, noir, et bien loin de ses fresques de l'église del Carmine. Des trois tableaux de fra Filippo Lippi, le plus remarquable est celui qui représente le Couronnement de la Vierge et qui a été tiré de l'église Saint-Ambroise. Le peintre s'est représenté à genoux, les mains jointes, au côté gauche de son tableau. La perspective est bien observée; les figures sont modelées et se détachent moins sèchement; les têtes sont plus courtes et plus rondes, mais toutes se ressemblent encore. On ne voit plus d'or dans les fonds et dans les ajustements. Mon compagnon voyait là un commencement de décadence.

Cosimo Rosselli, Sandro Botticelli, Andrea del Castagno, Domenico Ghirlandajo, Andrea Verrocchio et Lorenzo di Credi sont des maîtres de la transition; ils nous conduisent des peintres primitifs au Pérugin, puis à Raphaël. L'Académie des beaux-arts de Florence possède quelques-uns de leurs ouvrages les plus remarquables : d'Andrea del Castagno, un saint Jérôme dans le désert, un saint Jean-Baptiste et une sainte Marie-Madeleine pénitente; ce dernier tableau est affreux : ce n'est pas une sainte qui se

mortifie, c'est un squelette malade. On sait qu'Andrea del Castagno fut le premier, parmi les Toscans, qui se servit du procédé de la peinture à l'huile qu'il avait appris du Vénitien Domenico, et l'on raconte que, pour rester unique possesseur de ce secret, il assassina le malheureux Domenico. Nous avouerons que, pour arriver à de si pauvres résultats, ce n'était pas la peine de commettre un meurtre.

Sandro Botticelli est un maître coloriste. Dans son tableau du Couronnement de la Vierge, que l'on a tiré du couvent de Saint-Marc, et dans celui de la Vierge portant l'enfant Jésus et entourée de saint Barnaba et d'autres saints, qui provient de l'église Saint-Barnaba, on trouve comme un lointain souvenir des Vénitiens. La couleur paraît.

Le Baptême de Jésus-Christ, d'Andrea Verrocchio, est, peut-être, l'un des tableaux les plus curieux qui existent dans l'Académie des beaux-arts de Florence. Il y a là une étude du nu et une manière de faire sentir l'attache et le développement du muscle qui sentent déjà Michel-Ange. On assure que le premier ange de droite fut peint par Léonard de Vinci, lorsque, bien jeune encore, il étudiait dans l'atelier d'Andrea Verrocchio. Vasari raconte que le vieux peintre, en voyant cet ange que venait d'exécuter son élève, fut si frappé de sa perfection, que désormais il ne voulut plus prendre ses pinceaux. Notre intention n'est pas de mettre en doute l'authenticité du récit de Va-

sari ; cependant cet ange nous semble d'une exécution bien médiocre pour avoir motivé une si grande résolution.

Le tableau de Domenico Ghirlandajo, représentant la Naissance du Christ, nous a donné une haute opinion de ce maître. L'enfant Jésus est charmant et la couleur vigoureuse et chaude. Un autre tableau de la Naissance de Jésus-Christ, tiré du monastère de Santa-Chiara, à Florence, est un des meilleurs tableaux de ce peintre. On croirait voir un Léonard de Vinci, moins délicat, moins correctement dessiné, mais cependant admirablement étudié.

L'Assomption de la Vierge, du Pérugin, est un de ses bons tableaux ; le coloris est entier et ne manque pas cependant ni de vigueur ni d'harmonie. Le saint Bernard cardinal, le saint Jean, le saint Benoît et l'archange saint Michel, placés au bas du tableau, sont quatre excellentes figures. On voit cinq autres tableaux du Pérugin à l'Académie des beaux-arts qui, tous, renferment des beautés de premier ordre.

André del Sarto vient ensuite, en compagnie de fra Bartholomeo, suivi par Raphaellino del Garbo, Mariotto Albertinelli, Ridolfo Ghirlandajo, Jacopo da Pontormo, et par toute cette troupe si habile, si intéressante des maîtres secondaires que les puristes ont en réelle exécration, j'ai pu en juger par mon compagnon. Le tableau le plus remarquable d'André del Sarto a été tiré du monastère de Vallom-

brosa ; il représente quatre Saints. C'est un tableau de sa plus grande et de sa plus sévère manière. Un autre tableau, où le même artiste a peint deux petits enfants, et qui est tiré également de l'église de l'Ermitage dite *le Paradis*, à Vallombrosa, contraste, par sa grâce et sa délicatesse, avec celui des quatre Saints. On a tiré encore du même endroit une espèce de retable qui représente divers sujets de l'histoire sainte. Le compartiment figurant l'Annonciation a été acquis par M. de Citivaux, et décomplète cet ensemble.

Des six ou huit tableaux de fra Bartholomeo della Porta, les plus remarquables sont celui de la Vierge entourée d'anges, qui vient du monastère de Sainte-Catherine de Florence, et celui de l'Apparition de la sainte Vierge à saint Bernard, tiré d'une abbaye de la même ville. Il est difficile de pousser plus loin la vigueur du coloris et le modelé. On assure que ce dernier tableau fut le premier ouvrage que fra Bartholomeo exécuta après s'être fait religieux.

Un singulier tableau, sur lequel on ne manque jamais d'attirer l'attention des visiteurs, est celui où sœur Plautilla Nelli, l'unique femme, je crois, qui ait cultivé la peinture à Florence dans le XVe siècle, ou du moins dont on connaisse les ouvrages, a peint Jésus-Christ mort pleuré par des saintes femmes et par des saints. Comme il ne lui était pas permis de prendre des hommes pour modèle, elle se servit des

figures des religieuses de son couvent pour exécuter ses saints, ce qui fait que tous les personnages de son tableau ont une physionomie et même des formes féminines.

François Granacci, Sogliani, George Vasari, François Poppi, Angelo Bronzino, Alessandro Allori, Jacopo Ligozzi, tous ces maîtres qui ouvrent la décadence, ont néanmoins de fort bons ouvrages à l'Académie des beaux-arts de Florence. Le Jésus-Christ mort pleuré par les saintes femmes, du Bronzino, est un des meilleurs tableaux de ce maître, mais il a été cruellement restauré. Son portrait d'un homme d'armes, qu'on croit être de la famille des Médicis, est plein d'accent et de vigueur. Les trois tableaux de Ludovico da Cigoli, qui représentent Jésus-Christ délivrant saint Pierre pendant la tempête et saint François en prière, tirés du couvent d'Ognisanti, à Florence, et saint François recevant les stigmates sur le mont de l'Alvernia, qui provient du monastère de Fuligno de Florence, ont toute la vigueur et l'ascétisme des compositions espagnoles.

Le tableau du saint François aux stigmates, comme la plupart des ouvrages qui doivent leur succès à l'expression du personnage, a été le sujet d'une anecdote. On raconte, en effet, que le peintre, cherchant à exprimer l'épuisement et la souffrance du saint, fit poser devant lui un pèlerin épuisé de fatigue et mourant de faim, qui lui demandait l'aumône, lui recommandant

de ne pas changer d'attitude. Le pèlerin, dans l'espoir d'être secouru, y consentit, mais bientôt les forces lui manquèrent, et il s'évanouit. Le peintre se garda bien de le tirer de son évanouissement, dont il profita, au contraire, pour donner à la figure du saint l'admirable expression de souffrance qui fait tout le prix de ce tableau.

Le custode de l'Académie, après nous avoir montré les collections principales, nous a conduits dans divers cabinets et salles dépendant de l'établissement où sont rangés quantité de petits tableaux d'anciens maîtres qui n'ont pu trouver place dans la grande galerie. Ce sont de petits retables, des triptyques, peut-être même des panneaux de *cassoni* (coffrets). Nous indiquerons parmi les plus curieux huit petits compartiments du Giotto, représentant divers traits de la vie de saint François, qui ont été tirés de la sacristie de Santa-Croce, à Florence; six petits tableaux d'Angiolo Gaddi, dont les sujets appartiennent à la vie de la Vierge et qui viennent du monastère de San-Pancrace, à Florence; huit panneaux divisés en trente-cinq compartiments, où fra Angelico a retracé la vie de Jésus-Christ. On y retrouve sa délicatesse et tout son charme mystique. Tous ces morceaux proviennent du couvent de Santa-Annonciata, à Florence. Les compositions de ce dernier maître qui font partie de cette collection réservée sont fort nombreuses et proviennent des divers établissements qui

en ont fait l'abandon à l'Académie. Les plus remarquables, après celles que nous venons de nommer, sont un Jugement dernier d'un caractère beaucoup plus énergique que ses compositions habituelles, un Christ porté au tombeau par ses apôtres et une Notre-Dame tenant dans ses bras l'enfant Jésus adoré par un grand nombre d'anges et de saints; la restauration a presque détruit ce dernier tableau.

Rappelons encore diverses petites compositions de François Granacci, du Bronzino, de Francia, de Ghirlandajo, et un fort beau tableau de Carlo Dolci qui provient de la confrérie dello Scalzo.

A Florence, perdus au milieu de tant de richesses, beaucoup de ces tableaux sont à peine remarqués; ils feraient l'ornement de plus d'une collection qui se croit riche et où manquent de bons échantillons de ces maîtres florentins.

Dans le cloître de la compagnie dite *dello Scalzo*, qui dépend de l'Académie des beaux-arts, on voit de célèbres peintures d'Andrea del Sarto. Ces peintures à fresques, exécutées à différentes époques de sa vie, à partir du jour où il quitta l'atelier de Pier di Cosimo, son maître, jusqu'après son retour de France, ont malheureusement beaucoup souffert. On a essayé de réparer le dégât; mais, comme il est causé par l'humidité des murailles sur lesquelles ces peintures sont exécutées, le mal paraît irrémédiable. Elles forment seize divisions que remplissent des

sujets de la vie de la Vierge et de saint Jean-Baptiste, et les images de la Foi, de l'Espérance, de la Charité et de la Justice. On a placé sur la porte d'entrée de cette salle un buste d'Andrea del Sarto, hommage bien digne de son génie.

Nous terminerons ce qui est relatif à l'Académie des beaux-arts par un coup d'œil jeté sur les peintures de la chapelle des Peintres, dédiée à saint Luc, dans l'un des cloîtres de l'Annonciata. C'est là que les professeurs de l'Académie font leurs dévotions.

Dans la sacristie on voit, entre autres tableaux, une composition de fra Angelico, représentant Jésus pleuré par les saintes femmes. Au maître-autel, Vasari a représenté saint Luc peignant la sainte Vierge. C'est une fresque fort médiocre et qui, malgré les prétentions du peintre historien, est loin de valoir le retable du même autel qui est de fra Angelico. Les autres peintures sont du Bronzino. de Pontormo, de Santi di Tito. Le plafond, qui représente une espèce d'adoration de la Vierge, est de Luca Giordano.

Dix statues, placées dans autant de niches, œuvres de sculpteurs tous originaires de Florence, complètent la décoration de cette chapelle.

L'Académie des beaux-arts comprend, dans différents établissements dépendant du local principal, bien qu'ils en soient séparés, diverses écoles étrangères aux arts du dessin, telles que des écoles de musique, de déclamation, de mécanique, un labora-

toire de chimie, un atelier pour la fabrication des machines, et enfin les bureaux, les archives et la bibliothèque de l'Académie. Ces divers établissements sont installés dans la maison de Sainte-Catherine, à via Larga.

Le nombre des élèves auxquels s'applique l'enseignement est d'environ trois cents, dont cinquante à soixante se destinent aux arts du dessin. C'est le cas de dire : il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. En effet, à l'exception d'un petit nombre de bons graveurs, de dessinateurs habiles, de portraitistes plus ou moins suffisants et de mystérieux fabricants de vieux tableaux ou de vieilles faïences dites maïoliques à l'usage de MM. les Russes et les Anglais, comment toute cette légion d'artistes peut-elle vivre? Nous l'ignorons.

Digitized by Google

XIX.

SANTA MARIA DEL FIORE.

On a remarqué avec justesse que, lorsque les Médicis prirent le pouvoir à Florence, ils trouvèrent la maison toute bâtie, et qu'ils n'ont fait que l'orner. Cela peut s'entendre au réel comme au figuré. Presque tous les grands édifices de Florence avaient été construits, en effet, du temps de la république. Les offices, bâtiments plus élégants que grandioses, avec leur portique sur l'Arno, datent seuls du temps des Médicis. On doit leur savoir gré, s'ils ont peu bâti, de n'avoir pas démoli. Nous sommes certain que, lorsque Cosme le Jeune fit réparer le palais vieux, en 1538, il dut avoir plus d'une fois la tentation de le raser. Les loges des Lanzi, d'Orcagna, le dôme de Santa Maria del Fiore, le baptistère, presque toutes les autres églises de Florence et tous ses grands palais sont antérieurs à la domination de ces marchands-rois. Toutes les places étaient prises. Chaque saint avait sa demeure, chaque famille son palais. Il

y avait donc fort peu à faire, et le mieux était de laisser les choses dans l'état où elles se trouvaient. La plupart des changements portèrent donc sur la décoration intérieure des édifices. Il eût été à désirer qu'on se fût contenté d'ajouter et d'entretenir, et qu'on eût moins souvent changé ce qui existait.

Jean Villani nous raconte que, au moment de leur grande prospérité, les Florentins résolurent de faire bâtir au centre de leur ville un temple qui effacât par sa richesse et sa grandeur tout ce qui avait été fait jusqu'alors. Ils confièrent l'exécution de ce projet à Arnolfo, fils de Jacopo di Lapo, le meilleur architecte du temps. La première pierre de cet édifice fut posée en 1294. Un massif de moellons, de mortier de chaux et d'énormes pierres forma le fondement de l'édifice. La solidité de ces fondations était telle, que Brunellesco n'hésita pas, plus tard, à surcharger les murs, déjà existants et d'une si grande épaisseur, du poids de son immense coupole. Vasari donne l'année 1298 comme celle dans laquelle cet édifice aurait été commencé[1]; mais, comme Arnolfo mourut en 1300 et que l'édifice était déjà fort avancé, il est probable que la date de 1294 que donne Baldinucci est la plus exacte.

L'ordonnance intérieure de l'édifice se compose

[1] Une inscription placée dans l'église Santa Maria del Fiore porte cette même date.

d'arcades supportées par des piliers formés de quatre pilastres placés dos à dos. Arnolfo di Lapo était d'origine allemande et n'avait pas renoncé d'une manière absolue au style gothique. Ces arcades ne sont donc pas absolument en plein cintre; elles ont gardé la forme ogivale, mais l'angle du sommet est extrêmement obtus. Cette ouverture de l'angle et le grand espace qui existe entre les piliers donnent une extrême légèreté et une apparence de grandeur singulière à l'intérieur de l'édifice. Il est fâcheux que le peu d'ouverture des croisées rende cet intérieur si triste et si sombre. A l'extérieur, tous les styles se combinent; les croisées du rez-de-chaussée sont ogivales; les arcades qui entourent l'édifice d'une décoration de marbre au premier étage sont romanes.

Santa Maria del Fiore a la forme d'une croix latine; sa longueur est de 153 mètres, sa largeur dans la croisée de 104 mètres; la hauteur de la nef du milieu est d'à peu près 50 mètres, celle des collatérales de 30 mètres. La croisée où l'on a placé le chœur est de forme octogone; son diamètre est d'environ 43 mètres. Cette forme octogone a commandé celle de la coupole, qui est, en effet, à huit pans.

La décoration intérieure est d'une extrême sobriété. Il est à croire qu'Arnolfo di Lapo ne se sera préoccupé d'abord que de l'ensemble et des grandes lignes de l'édifice, remettant à plus tard l'ornementation de détail. La mort étant venue le surprendre avant qu'il

l'ait achevé, on ne s'est plus occupé de cette ornementation intérieure, et l'édifice est resté nu.

Ce qui a droit de nous surprendre, c'est la rapidité avec laquelle l'exécution d'un monument de cette importance a été poussée. En six ans de temps et peut-être moins, les murs avaient été montés assez haut pour qu'Arnolfo di Lapo ait pu les couvrir, à l'extérieur, de ce beau revêtement de marbre que nous voyons encore aujourd'hui, et les trois principaux arcs qui devaient porter la coupole avaient été bandés de son vivant.

De tels travaux nous donnent une haute idée de la richesse et des immenses ressources dont pouvait disposer la république de Florence au XIIIe siècle. Il est vrai que Vasari nous rapporte que, pour faire face aux dépenses de cette construction, la république mit une taxe de 4 deniers par livre sur toutes les marchandises qui sortaient de la ville et leva un impôt annuel de deux sous d'or par tête. Comme on le fit, plus tard, pour Saint-Pierre de Rome le pape accorda de grandes indulgences à tous ceux qui contribueraient, par leurs dons, à la construction de cette église.

Les architectes qui construisirent les églises de Pise, de Florence et de Sienne, contemporains des architectes inconnus qui ont bâti nos cathédrales du nord, tout en satisfaisant aux conditions de l'art, essayèrent de plaire ou d'intéresser par des moyens dif-

férents. Les premiers sacrifièrent l'intérieur à l'extérieur; les seconds, l'extérieur à l'intérieur. Au lieu de ces petites fenêtres percées dans des murs d'une énorme épaisseur et de ces fortes colonnes qui assombrissent l'intérieur de l'édifice, les architectes du nord ont ouvert dans leurs murs d'immenses baies, de façon à les inonder d'une lumière à laquelle des vitraux, richement colorés, donnaient le plus merveilleux éclat. Mais, pour consolider ces murs évidés, ils durent entourer leurs édifices d'une forêt d'arcs-boutants. Ces voûtes élevées, qui trouvent au dehors un point d'appui, paraissent, à l'intérieur, soutenues par de grêles colonnes d'une audace et d'une légèreté infinies. Ces contre-forts et ces arcs-boutants multipliés, auxquels nous sommes habitués aujourd'hui, et qui réparent à l'extérieur les imprudences du dedans, durent choquer l'œil accoutumé aux lignes simples et grandes des monuments antiques. On tâcha de dissimuler cet inconvénient en ornant ces contre-forts de niches, de clochetons, d'édicules et d'une population de statues. Mais ces agréments de détails ne remédièrent pas à la bizarrerie de l'ensemble.

Bien différents de ceux du nord, les architectes italiens, comme nous l'avons dit tout à l'heure, se sont peut-être plus préoccupés encore de l'extérieur que du dedans. C'est ainsi que dans l'église Santa Maria del Fiore, cathédrale de Florence, tout l'extérieur est incrusté de marbres de couleur polis, qui la

font ressembler à une immense mosaïque et qui donnent à cet édifice, mais surtout à son campanile, quelque chose de gai et de fini, tandis qu'au contraire l'intérieur du monument paraît sombre et en quelque sorte inachevé.

Le profil extérieur de l'édifice, bien que si orné, est d'une extrême simplicité de lignes. Peu d'ornements et de saillies, pas un arc-boutant, rien qui rompe l'élégance et la netteté de la ligne, rien qui fasse tache sur le marbre et qui ne soit nécessaire à l'ornementation.

La cathédrale de Pise, il est vrai, est presque aussi achevée à l'intérieur qu'à l'extérieur; rien n'a été négligé. C'est un bijou taillé et monté. La cathédrale de Florence n'est dégrossie qu'à l'extérieur et seulement sur trois de ses côtés. La façade, en effet, grâce aux prétentions des architectes et aux variations du goût, est encore inachevée aujourd'hui, ou plutôt Santa Maria del Fiore n'a pas de façade. Il paraîtrait cependant qu'Arnolfo di Lapo, premier architecte de ce monument, en avait construit une. Giotto la fit démolir en partie pour la mettre plus en rapport avec l'architecture de son charmant campanile, qui se dresse, à la gauche de l'église, si élégant, si svelte et comme si fier de sa belle enveloppe de marbre. Malheureusement Giotto mourut avant d'avoir pu exécuter ce raccord. Un provéditeur ignorant, Benoit Uguccione, fit démolir le reste de l'ancienne décora-

tion pour en faire construire, par Buontalenti, une nouvelle. On ne put tomber d'accord sur les plans. La façade ne fut jamais commencée. Pour couvrir de ce côté la nudité de l'édifice, on l'a revêtu d'une immense peinture au badigeon.

Giotto eût voulu, par un contraste, faire valoir son gracieux campanile qu'il ne s'y serait pas pris autrement. Cette immense surface, dépouillée et toute fruste, forme comme une sorte de repoussoir à cette tour, tout incrustée de marbres noirs, rouges et blancs, dessinant des compartiments des plus variés. Charles-Quint faisait preuve de bon goût en disant qu'il voudrait qu'on pût la mettre sous verre ; et les Florentins, quand ils veulent vanter quelque chose, disent encore : *beau comme le campanile.* Il faut convenir que, indépendamment de sa riche décoration de marbre, rien n'a été négligé pour l'orner. André de Pise, Giotto et Luca della Robia l'ont décoré de bas-reliefs, et Donatello de plusieurs statues, dont l'une, le Zuccone (le Chauve), était regardée par lui-même comme son chef-d'œuvre : — *Favella, favella,* parle, parle, lui disait-il, quand elle sortait de son atelier pour être placée dans sa niche.

Il n'est pas étonnant que l'on ait inscrit près de ce monument, sur l'une des portes latérales de la cathédrale, l'épitaphe du grand artiste qui l'a construit. Cette épitaphe, composée par Politien, est ingénieuse comme tous les écrits de l'un des plus beaux esprits

de la renaissance; elle se termine par un trait qui la rattache au campanile.

« Miraris turrim egregiam, sacro ære sonantem,
« Hæc quoque de modulo crevit ad astra meo.
« Denique sum Jottus, quid opus fuit illa referre?
« Hoc nomen longi carminis instar erit. »

« Vous admirez cette tour où résonne l'airain sacré. C'est d'après le modèle que j'en ai donné qu'elle s'élève vers les astres. Je suis Giotto; est-il besoin de vous le redire? Ce nom, à lui seul, ne remplace-t-il pas un long éloge. »

Le campanile a 250 pieds de haut; on y monte par un escalier de 406 marches, et de son sommet on jouit d'une fort belle vue sur Florence, le cours de l'Arno et les collines du voisinage. Cette tour paraîtrait plus haute encore, si elle n'était placée si près du dôme, dont l'énorme coupole, de forme octogone, a une hauteur de 363 pieds. Cette coupole est le chef-d'œuvre de Brunellesco.

Un comité d'ingénieurs et d'architectes avait été formé pour aviser aux moyens de terminer l'église de Santa Maria del Fiore. Ces hommes timides et sans expérience répugnaient à l'idée d'élever à une si grande hauteur une voûte d'un tel diamètre, que, depuis, sa grandeur n'a pas été surpassée. Ce projet d'une coupole leur semblait impraticable et insensé. Ce fut, en quelque sorte, de haute lutte et à la suite

d'une harangue, fort habile du reste, dans laquelle, tout en montrant la plus noble confiance, Brunellesco ne dissimulait aucune des difficultés de cette grande entreprise, que ce grand architecte emporta une première décision conforme à son projet, qu'il ne put mettre à exécution qu'après avoir triomphé de nouveau de bien des terreurs, des jalousies et des répugnances. Comme il arrive trop souvent, les ignorants s'en mêlaient et brouillaient tout. Tandis que Brunellesco affirmait que, pour cintrer cette immense voûte, il n'emploierait ni soutiens ni charpente intérieure, croirait-on que ses rivaux proposèrent de former une montagne de terre qui supporterait toute la bâtisse, qu'elle remplirait jusqu'aux combles; on enfouirait dans cette terre une grande quantité de pièces de monnaie. Quand l'ouvrage serait fini, la foule, tentée par cet appât, aurait bientôt fait disparaître ces terres et vidé le bâtiment.

Une fois ces obstacles aplanis, on voit Brunellesco payer de sa personne, comme le soldat sur la brèche, choisissant ses matériaux, dirigeant ses ouvriers, inventant des machines ou de nouveaux procédés, pour suspendre dans les airs cette immense armature qui doit porter la calotte de la coupole. Il n'eut pas le bonheur de la voir entièrement achevée. Il mourut avant que l'extérieur du tambour et de la lanterne eût été posé. Ses plans avaient été égarés. Baccio d'Agnolo, qui lui succéda, trouva moyen de déna-

turer son œuvre sans cependant pouvoir absolument la gâter. On sait toute l'admiration que Michel-Ange avait pour la coupole de Brunellesco [1]. Il répétait souvent qu'il ne croyait pas possible d'en faire une plus belle. Il se la rappela surtout en construisant Saint-Pierre de Rome; il voulut enfin que de son tombeau, placé dans l'église Sainte-Croix, on pût, quand les portes étaient ouvertes, apercevoir cette coupole de Brunellesco qu'il n'avait pas dédaigné d'imiter.

L'intérieur de Santa Maria del Fiore est divisé en trois nefs. Des niches en marbre de Seravezza, dessinées par l'Ammanato, placées entre les pilastres, contiennent différentes statues représentant les Apôtres, ouvrages des meilleurs maîtres florentins.

Le pavé, tout en marbre, est d'une grande richesse; l'artiste inconnu qui l'a exécuté a figuré un vaste parterre émaillé de fleurs, sans doute pour justifier le nom de Santa Maria del Fiore que porte la cathédrale de Florence.

Plusieurs tombeaux sont disposés à l'intérieur le long des murs de la cathédrale; les uns sont ornés de sculptures, comme ceux de l'évêque de Fiésole, Antonio d'Orso et de Pierre Farnèse, général des Florentins. Quant aux autres, on s'est contenté de

[1] Le diamètre de cette coupole, dans le vif de son tambour, est de 130 pieds; sa hauteur, depuis le rebord du tambour jusqu'à l'œil de la lanterne, est de 125 pieds : du pavé de l'église au faîte de la croix on compte 330 pieds.

peindre contre le mur l'effigie du personnage qui est renfermé dans le tombeau. Tel est ce portrait équestre, de dimensions colossales, de l'Anglais Jean Acud qui combattit à la solde de la république florentine dans ses guerres contre Pise. Ce portrait est l'ouvrage de Paolo Uccello. C'est une peinture monochrome, imitant le bronze, extrêmement triste, mais d'un formidable caractère. Telle est encore cette effigie de Nicolas de Tolentino, général florentin, qu'Andrea del Castagno a représenté dans le voisinage de Jean Acud.

A peu de distance de ces rudes peintures, on voit un tombeau de marbre sur lequel sont sculptés deux aigles et une croix, et qui renferme les restes de Conrad, ce fils ainé de l'empereur Henri III, mort en 1101, à Florence, où il s'était réfugié pour échapper à la colère de son père. Ce monument doit être de la fin du XIIIe siècle.

Sur un des murs de la partie gauche de la nef, on voit un portrait de Dante vêtu d'une robe rouge, portant une couronne de lauriers par-dessus son bonnet. Ce portrait est attribué à Orcagna, qui a placé près du poëte une vue de l'ancienne Florence; on raconte que cette peinture aurait été faite, en 1430, à l'instigation d'un religieux franciscain, admirateur de *la Divine Comédie*. Une inscription de Coluccio Salutati explique, en plusieurs distiques latins, le sujet de cette composition que complète une espèce

de représentation symbolique du triple poëme du Dante.

Le chœur de l'église est placé au centre de la croix, au point de réunion des quatre nefs ; il est de forme octogone. Dans le principe, il était décoré de boiseries, dont Brunellesco avait donné le dessin. En 1557, sur l'ordre de Cosme Ier, Baccio d'Agnolo le revêtit de marbre et l'orna d'une quantité de beaux bas-reliefs exécutés par Baccio Bandinelli et Giovani dell' Opera, son élève. Ce qui est singulier, c'est que l'on n'a jamais pu découvrir les sujets de ces bas-reliefs. Les sculptures du maitre-autel, qui représentent le Christ mort soutenu par un ange qui le présente au Père Éternel, sont encore l'ouvrage de Baccio Bandinelli.

En arrière de cet autel, on voit une Piété de Michel-Ange, que l'on dit son dernier ouvrage, et qui est resté inachevé.

Vasari commença l'exécution des peintures qui décorent la grande coupole sous laquelle le chœur est placé, et Frederic Zuccheri les a terminées. Elles représentent des prophètes et des évangélistes. D'autres figures, placées à l'entour des fenêtres du tambour, exécutées par Cigoli, Poccetti et Passignano, sont assez médiocres. J'ai appris avec étonnement qu'un certain nombre de statues représentant divers saints florentins, tels que san Miniato, san Zanobi, saint André Corsini, etc., ouvrages de sculp-

teurs florentins fort distingués, tels que Francavilla, Baptista Lorenzi, etc., étaient en carton moulé.

Les figures peintes qui entourent l'horloge sont de Paolo Uccello. Les anges peints dans des niches et tenant, chacun, à la main des instruments de musique sont l'ouvrage de Santi di Tito. Enfin la mosaïque placée à l'entrée de l'église sur la porte principale, et qui représente l'image du Sauveur, a été exécutée par Gaddo Gaddi.

Il faudrait un volume pour décrire toutes les peintures et les sculptures que renferme cette église. Nous nous bornerons donc à cet aperçu.

Digitized by Google

XX.

SAN LORENZO. — LA CHAPELLE DES PRINCES. — LA CHAPELLE DES MÉDICIS.

On pense bien que nous n'avons ni l'intention ni la prétention de décrire les cent cinquante-deux églises ou chapelles que l'on trouve à Florence. Nous avouerons même qu'il en est beaucoup que nous n'avons pas visitées, quoique cependant il n'y en ait peut-être aucune dans laquelle on ne trouve un tableau, une statue, un bas-relief, un objet d'art quelconque, qui ne soit digne d'attention. Nous ne parlerons même pas de tout ce que nous avons vu, mais seulement de ce qui nous paraît mériter d'occuper un instant le lecteur. Il faut voir pour soi et aussi pour ne montrer aux autres que ce qui mérite d'être vu. Le voyageur doit garder par-devers soi les fatigues et l'ennui.

La plus remarquable des églises de Florence, à notre avis du moins, ce n'est peut-être pas le Dôme, mais San Lorenzo. Si nous en croyons les savants

qui fouillent les vieux textes, cette église aurait été construite, pour la première fois, sous le règne de l'empereur Théodose, par une dame de grand mérite qui s'appelait Juliana, et saint Ambroise en aurait fait la consécration dans l'année 392. San Lorenzo était alors la première église de Florence. Mille ans plus tard, en 1420, elle fut reconstruite dans l'état où nous la voyons aujourd'hui, sur les dessins du grand architecte Brunellesco, qui, cette fois, renonça absolument au gothique. L'intérieur du bâtiment, qui a environ 100 mètres de longueur, est d'une simplicité voisine de la nudité. Deux rangs de colonnes, d'un gris verdâtre, mais qui ont de beaux chapiteaux corinthiens, divisent le vaisseau en trois nefs. Les frises et les entablements que supportent ces colonnes ne manquent pas de majesté. Les deux chaires à prêcher, portées, chacune, par six colonnes de marbre, sont ornées de beaux bas-reliefs en bronze de Donatello, et c'est un des bons ouvrages de ce maître. Un large pavé de serpentine et de porphyre indique, au milieu de l'église, le tombeau de Cosme l'ancien, Père de la patrie. Une inscription nous apprend qu'il reçut ce surnom par décret public, et qu'il vécut soixante-quinze ans trois mois et vingt jours.

Près de la porte du cloître on voit une grande fresque du Bronzino qui représente saint Laurent sur son gril. Le saint a choisi, pour rôtir, une attitude tout à fait noble et convenable. Au bas et sur le de-

vant de son tableau, l'artiste s'est plu à réunir les portraits des plus belles femmes de Florence qui vivaient de son temps. Il est évident que ces dames s'occupent fort peu de ce qui se passe auprès d'elles; le saint, le gril sur lequel il est placé et les plaintes que la douleur peut lui arracher ne peuvent les distraire de leurs coquetteries. Tournées vers les spectateurs, auxquels elles font des agaceries, elles ne sont évidemment là que pour montrer leurs charmants visages. Cette fresque du Bronzino nous a paru plus détériorée que celles des fresquistes primitifs. A quoi cela tient-il? De son temps les vieux procédés étaient-ils déjà perdus?

La nouvelle sacristie a été construite sous le pontificat de Clément VII; on l'appelle aussi la chapelle des princes. C'est Michel-Ange qui dirigea cette construction. Agé de quarante ans, il était alors dans toute la force et toute la maturité du talent, et on doit la considérer comme un de ses meilleurs ouvrages. Quelques-unes des sept statues qui ornent les divers mausolées de la sacristie sont les chefs-d'œuvre du maître. Cette sacristie ou chapelle est de forme carrée. Elle est décorée de pilastres corinthiens dont les chapiteaux, ornés de trophées, sont l'ouvrage de Silvio de Fiesole, artiste très-renommé dans son genre.

Sur l'une des faces de ce rectangle, à la place dite *la tribune*, on voit un autel de marbre soutenu par

des balustres d'un excellent travail et orné de beaux candélabres. C'est encore l'œuvre de Michel-Ange, qui, comme tous les grands esprits, ne dédaignait pas les détails.

En entrant dans la sacristie, à la gauche de l'autel et à la droite du spectateur, on rencontre d'abord le mausolée de Julien de Médicis, duc de Nemours, frère de Léon X; puis, de l'autre côté de l'autel et faisant face à ce mausolée, le tombeau de Laurent de Médicis, duc d'Urbain, père de la fameuse Catherine de Médicis. Chacun de ces tombeaux est accompagné de trois figures : l'une, représentant le personnage auquel le tombeau a été destiné, est placée dans une niche, au-dessus du monument; les deux autres, à demi couchées et placées aux angles du tombeau, sur lequel elles s'appuient, sont purement allégoriques et sans grand rapport avec le personnage. Ce sont, pour le tombeau de Julien de Médicis, le Jour et la Nuit, et, pour celui de Laurent de Médicis, le Crépuscule du soir et l'Aurore. Ces statues sont fameuses et ont été mille fois décrites et reproduites; nous ne répéterons pas toutes les inscriptions italiennes et latines dont elles ont été l'occasion. On peut dire qu'elles sont comme l'alpha et l'oméga du talent de Michel-Ange; on y trouve toutes ses qualités et aussi tous ses défauts, la force et l'énergie du jet et, en même temps, le contourné de l'attitude; une incomparable

science du modèle musculaire et une étrange exagération de la forme : c'est l'œuvre d'un merveilleux génie, mais d'un génie inculte et qui, soit ennui, soit dédain, dès qu'il a touché au sublime, s'arrête et laisse à l'admiration de la foule le soin de compléter l'ébauche qu'il lui livre inachevée. Il est certain que ces figures ne peuvent vraiment plaire qu'à ceux qui savent déjà beaucoup, et que la pratique de l'art ou la méditation ont initiés aux secrets du métier et aux tourments du génie. Quant à la foule, elle ne peut admirer ces ouvrages singuliers que sur parole, et son extase est toute de convention. Le vrai et le naturel ont seuls le droit de commander une admiration franche et sincère, et de persuader même l'ignorance. La grande et sombre figure du Penseroso, qui, par la vérité de l'expression et l'aisance de son attitude méditative, touche presque à la naïveté, se trouve mieux dans ces conditions. Aussi l'enthousiasme qu'elle inspire est-il moins bruyant et nous semble-t-il plus sincère. Charles-Quint, qui, tout politique qu'il était, avait le sentiment des arts, s'étonnait que cette statue ne se levât pas et ne parlât pas.

Outre les statues des deux tombeaux, on voit encore, dans la chapelle des Princes, une figure de la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras, qui est aussi de Michel-Ange. Cette statue, dans laquelle on reconnaît la main du maître, n'a rien cependant qui puisse motiver l'admiration. Dans le même genre,

Donatello a fait mieux que cela. Quoi qu'il en soit, la chapelle des Princes est le sanctuaire où Michel-Ange, sculpteur et architecte, se montre dans toute sa puissance. La statue de Moïse, à Saint-Pierre in Vincoli, la chapelle Sixtine et Saint-Pierre de Rome complètent ce génie étonnant. Ses conceptions, comme peintre, sculpteur et architecte, sont aussi vastes que celles d'Homère; mais, comme à Homère, il lui arrive quelquefois de sommeiller.

Nous avons tout à l'heure nommé Donatello ; on voit dans l'une des chapelles de San Lorenzo, dite la *vieille sacristie*, qui aurait été construite par Brunellesco antérieurement à cette église, quatre statues de ce maître si fécond, représentant saint Laurent, saint Cosme, saint Étienne et saint Damien. Ce sont d'excellents ouvrages dans ce style simple, archaïque et plein de majesté qui caractérise ce maître. Les bas-reliefs, de forme ovale, des quatre piliers qui portent la voûte sont encore de Donatello, et ce sont de fort bons ouvrages. Je dois en dire autant du tombeau de Jean de Médicis, le père de Cosme l'ancien, qui, par ses grandes richesses et ses talents, fonda la fortune de sa famille [1].

La chapelle des Médicis est adossée à l'église San Lorenzo ; c'est l'une des choses les plus vantées de l'Italie, et où peut-être les sommes les plus consi-

[1] Voir les conseils qu'il donne, en mourant, à ses fils. (JEAN CAVALCANTI, *Histoire inédite de Florence*, citée par Moreni, 1821.)

dérables ont été le plus mal à propos dépensées. Cette chapelle est revêtue, du haut en bas, des plus riches incrustations ; les jaspes les plus rares, les agates, le lapis-lazuli, les chalcédoines, les cornalines et autres matières précieuses que les artistes florentins emploient dans leurs charmantes mosaïques sont prodigués dans les lambris où sont figurées les armoiries de toutes les villes de la Toscane. C'est un bijou de plusieurs centaines de mètres carrés de développement.

Jean de Médicis, frère du grand-duc Ferdinand Ier, dessina cette chapelle et fit commencer sa construction en 1604 ; il y a deux siècles et demi de cela, et cet édifice n'est pas encore achevé. L'intention de ce prince était d'y placer les pierres du saint sépulcre, que l'émir Faccardin Ebneman lui avait promises dans une visite qu'il fit à Florence dans l'année 1613.

A l'entour de ce monument, rétabli tant bien que mal, se seraient groupés tous les tombeaux de sa famille ; une communication avec San Lorenzo eût été ensuite établie au moyen d'une ouverture placée derrière le grand autel de cette église.

Chaque souverain a consacré des sommes considérables à la continuation de cette entreprise ; chaque année a apporté une pierre ou un embellissement à la construction du monument, et, nous l'avons dit, il n'est pas encore achevé et ne pourra

l'être de longtemps, les travaux de mosaïque exécutés sur une aussi vaste échelle étant en quelque sorte interminables.

L'œuvre de l'époque actuelle, c'est la décoration peinte de la coupole de cette chapelle des Médicis. Ces peintures ont été exécutées par M. Pierre Benvenuti, qui a continué à Florence l'école de David au moment où quelques-uns de nos artistes ressuscitaient à Paris les traditions de l'école florentine et se passionnaient pour les grandes ébauches de Campo Santo. Ces peintures de M. Benvenuti, si célèbre à Florence, laissent beaucoup à désirer. La coupole est divisée en huit compartiments, dans lesquels l'artiste a représenté les sujets suivants :

1° La Bénédiction d'Adam et d'Ève ;

2° Le Péché d'Adam et d'Ève ;

3° Adam et Ève qui pleurent sur le corps d'Abel mort ;

4° Le Sacrifice de Noé après le déluge ;

5° La Naissance de Jésus-Christ ;

6° La Mort de Jésus-Christ ;

7° La Résurrection ;

8° Le Jugement dernier.

La chapelle des Médicis est de forme octogone. Son diamètre est de 86 pieds ; sa hauteur, de 187 pieds sous voûte. Des huit faces de l'octogone l'une a été réservée pour la grande porte d'entrée, en arrière du maître-autel de San Lorenzo. Sur le

côté qui fait face à cette porte est placé l'autel de la chapelle.

Les six autres côtés sont occupés par les six tombeaux des premiers Médicis. Ces tombeaux, dont quelques-uns ont été sculptés sur les dessins de Michel-Ange, sont, comme le reste de la chapelle, formés de la réunion des matières les plus précieuses. Sur deux d'entre eux, on voit un coussin de jaspe sanguin sur lequel est posée une couronne d'or massif. Ils sont, en outre, enrichis de topazes, turquoises, rubis et autres pierres rares et d'une valeur inestimable. Les sarcophages qui portent ces couvercles précieux sont de granit ; quatre d'entre eux sont de granit égyptien. Les niches sont revêtues de marbre noir ou de pierre de touche. C'est là que devaient être placées les statues des six premiers grands-ducs de Toscane. Deux d'entre elles, celles de Cosme Ier et de Ferdinand Ier, en bronze doré, occupent seules leurs niches. La première de ces statues est attribuée à Jean Bologne, l'autre à Pietro Tacca, son élève. Sous les statues ont été disposées des inscriptions dont les lettres, en chalcédoine de Volterre, sont incrustées dans des tables de porphyre [1].

[1] Voici ces inscriptions :
Cosmus Mag. Dux. Etr. I. vix. ann. LV. ob. IX. kal. maii 1576.
Franciscus Mag. Dux. Etr. II. vix. ann. 46. ob. 19. oct. 1587.
Ferdinandus Mag. Dux. Etr. III. vix. ann. 60. ob. 7. feb. 1609.
Cosmus Mag. Dux. Etr. IV. vix. ann. 30. ob. 26. feb. 1621.

Indépendamment du granit égyptien et du granit blanc oriental, le granit de Corse, les brèches antiques et les marbres rouges de Corliano et verts de Porto Ferrajo ont été prodigués dans l'ornementation de ces mausolées. Ces mêmes matières précieuses, auxquelles nous joindrons les jaspes de Barga, de Sicile et de Bohême, les granits de l'île d'Elbe, le jaspe corallin d'Espagne, le jaspe vert de Sicile, l'albâtre oriental, le vert antique, le jaune antique, les différentes espèces de porphyre et le lapis, sont entrées dans la composition des pilastres, des chambranles, des corniches et architraves, et, en général, dans toute l'ornementation de la chapelle des Princes. Il semble que les architectes qui ont présidé à sa construction aient voulu réaliser quelque description des contes des Mille et une Nuits.

Une chose manque à cette chapelle si richement décorée, c'est la lumière. Soit erreur de calcul, soit préméditation de la part de l'architecte, qui a voulu, de cette façon, ne donner à l'intérieur de l'édifice que ce demi-jour mystérieux que sa destination pouvait réclamer, les fenêtres ont peu d'ouverture et ne laissent pénétrer dans ce riche vaisseau qu'une lumière faible et douteuse.

Sous la chapelle des Princes s'ouvre une crypte où la cérémonie des funérailles devait avoir lieu et où

Ferdinandus Mag. Dux. Etr. V. vix. ann. 59. ob. IX. kal. jun. 1670.
Cosmus Mag. Dux. Etr. VI. vix. ann. 81. ob. 31. oct. 1723.

Digitized by Google

les cercueils des princes de cette famille qui n'avaient pas régné devaient être déposés. On y voit un groupe représentant le Christ en croix, avec la Vierge et saint Jean à ses pieds. La Vierge est de Michel-Ange, qui s'est plu à reproduire dans sa physionomie les traits d'une mère qui avait vu périr son fils, par accident, sous ses yeux.

Nous avons dit tout à l'heure que cette chapelle avait été commencée il y a environ deux cent cinquante ans, et que l'exécution en fut confiée à l'architecte Matteo Nigetti. Un des derniers grands-ducs, Ferdinand III, eut le projet, il y a environ trente ans, d'achever cet édifice. Les travaux étaient poussés avec une grande activité, quand il fut prématurément enlevé le 18 juin 1824. Le duc régnant, fidèle aux projets de son père, a fait exécuter les peintures de la coupole et terminer les mosaïques du pavé. Certaines parties de ces travaux ne doivent être regardées que comme provisoires; toutefois la chapelle des Médicis est aujourd'hui plus complétement terminée que beaucoup d'autres édifices de Florence.

Dans l'un des angles de la place de San Lorenzo et à la droite de cette église, on voit un singulier monument, c'est un piédestal en marbre, sculpté par Baccio Bandinelli, qui attend sa statue depuis plus de deux siècles. Cette statue, qui représente le fameux capitaine Jean de Médicis, dit *le grand diable*

ou *des bandes noires*, père du grand-duc Cosme Ier, est restée inachevée dans l'une des salles du palais vieux. Sur la face principale du piédestal de la place San Lorenzo, on voit un beau bas-relief représentant les suites d'une victoire. On présente au général des prisonniers et les dépouilles des vaincus. Bandinelli, pour faire pièce à un de ses ennemis, Balthazar Turini di Pescia, l'aurait représenté sous la figure du soldat qui soulève un porc. Cette place de San Lorenzo n'a, du reste, rien de remarquable, et la façade inachevée de l'église lui donne un aspect de tristesse qui lui est commun avec plusieurs des places de Florence.

Digitized by Google

XXI.

SANTA CROCE. — SANTA MARIA NOVELLA. — SAN GIOVANINO. — OR-SAN-MICHELE.

Santa Croce est le Westminster de l'Italie, le panthéon de Florence. L'extérieur est fruste, comme il convient à un hypogée étrusque. C'est un monceau de briques, de forme carrée, percé d'étroites ouvertures et d'un aspect tout à fait babylonien. Le vieil édifice attend toujours et attendra longtemps son revêtement de marbre. L'intérieur est simple et triste, et ne manque pas de grandeur. Les tombeaux que cette église renferme, mais surtout les noms inscrits sur ces tombeaux, sont toute sa richesse et son seul ornement. Mais aussi quels noms et quels hommes! Michel-Ange, Galilée, Machiavel, Léonard Arétin, Filicaja, Alfieri. Au point de vue de l'art, aucun de ces tombeaux ne parait digne du personnage qu'il renferme; tout cela est trop cherché, trop tourmenté, trop orné. Pourquoi toutes ces dorures dans ce tombeau de Michel-Ange, l'un des

plus remarquables, mais dont la partie peinte par Jean-Baptiste Naldini est exécrable? Les trois figures de l'Architecture, de la Sculpture et de la Peinture, exécutées, la première par Giovani dell' Opera, la seconde par Valerio Cioli, et la Peinture par Lorenzi, sont des œuvres de la décadence.

Le tombeau de Leonardo Bruni Aretino, qu'il ne faut pas confondre avec l'Arétin, et qui fut à la fois historien, homme d'État et l'un des plus beaux esprits de la renaissance [1], est peut-être le monument le plus remarquable après celui de Michel-Ange. C'est l'œuvre de Bernardo Rossellini et d'Andrea del Verrocchio, qui a exécuté le bas-relief de la Vierge placé dans le haut du mausolée.

Le tombeau de Galilée est le sublime du genre rococo ; c'est l'œuvre de quelque parodiste de Michel-Ange (Giulio Foggini).

Le tombeau de Machiavel est un monument du dernier siècle assez médiocre. Il y a cependant une idée : le grand politique est figuré comparant le poids d'un rouleau de papier avec celui d'une épée ; c'est bien, du reste, une idée du XVIIIe siècle [2].

[1] Voici son épitaphe :

Postquam Leonardus e vita migravit,
Historia luget, eloquentia muta est;
Ferturque musas tum græcas tum
Latinas lacrymas tenere non potuisse.

[2] Voici l'inscription de ce monument : Tanto nomini nullum par elogium. Nicolaus Machiavelli obiit AN. A. P. V. MDXXVII.

Le tombeau d'Alfieri a été exécuté par Canova, et ce n'est pas son meilleur ouvrage. La figure de l'Italie en larmes, qui relève un des côtés de son manteau pour essuyer ses pleurs, manque de grandeur et n'a pas la grâce que ce maître sait donner à ses figures de femmes.

Le monument de la comtesse d'Albany est placé bien loin du tombeau d'Alfieri. Ce poëte, cependant, avait composé une épitaphe qui devait leur être commune. La mort elle-même a-t-elle donc des convenances auxquelles on doive tout sacrifier? Fallait-il séparer ceux que, pendant leur vie, avait réunis une longue et inaltérable amitié?

Un poëte des plus obscurs, Carlo Marsuppini, qui fut secrétaire de la république vers la fin du XIVe siècle, doit sans doute à ses fonctions officielles un tombeau qui a été refusé à Dante et à Boccace. Ce monument, ouvrage du sculpteur florentin Desiderio da Settignano, est certainement le plus remarquable de ceux que l'on voit à Santa Croce, et c'est même l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture toscane de la fin du XVe siècle. Ce tombeau est tout entier en marbre blanc, à l'exception des tables de fond, qui sont en marbre rouge veiné; le sarcophage, de la forme la plus élégante, et la figure du poëte, couché et qui semble sommeiller, tenant entre ses mains ses manuscrits, s'enlèvent avec beaucoup de bonheur sur ce fond de couleur. Settignano

s'est évidemment inspiré des beaux ouvrages de l'antiquité que de son temps on avait déjà découverts.

Santa Croce, sa sacristie et ses chapelles renferment un grand nombre de peintures et de sculptures de toutes les époques de l'art. Les décrire serait fastidieux; nous signalerons seulement quelques morceaux de choix.

La sacristie semble consacrée aux peintres primitifs ; c'est là que sont peut-être les plus belles fresques de Taddeo Gaddi.

Les chapelles contiennent de curieuses peintures de Cimabué, Giotto, Giottino, Filippo Lippi et de tous les plus fameux fresquistes italiens. Luca della Robbia les a ornées de ses faïences, dont le luisant et la fraîcheur ont quelque chose de jeune et de violent qui contraste avec le calme et la pâleur de toutes ces vénérables fresques. Je dois excepter la chapelle de Nicolini, dont Daniel de Volterre a peint la coupole, et qui peut lutter d'éclat et de fraîcheur avec les plus riches médaillons de Luca della Robbia. C'est, du reste, le chef-d'œuvre de Daniel de Volterre ; je dirai plus, c'est peut-être la décoration monumentale la plus complète et la plus séduisante de toute l'Italie. Daniel de Volterre a représenté sur la voûte hémisphérique le couronnement de la Vierge. Quatre magnifiques sibylles décorent les pendentifs de cette voûte. Tout le reste de la chapelle, dont la coupole est soutenue par des pilastres can-

nclés d'ordre corinthien, est lambrissé des matières les plus riches et les plus précieuses. Rien de plus orné, de plus splendide, de plus vraiment italien que cet ensemble de marbres et de dorures. La chapelle des Nicolini est un adorable bijou dans le goût travaillé et avancé du XVIe siècle. Un ton local, doré, ardent, et cependant harmonieux, a remplacé, dans ces fresques de Daniel de Volterre, la froideur grise et à peine rosée des peintures primitives.

Le crucifix de bois de Donatello et son saint Louis, évêque, que l'on voit au-dessus de la grande porte de la façade, sont des ouvrages médiocres et peu dignes de ce maître.

La chapelle des Pazzi, élevée sur les dessins de Brunellesco, dans le premier cloître du couvent de Santa Croce, est un de ces monuments de la renaissance en grande partie imités de l'antique. Cette fois, l'artiste s'est inspiré du panthéon d'Agrippa, dont il a fait un très-coquet diminutif.

Les bas-reliefs des pendentifs, plus grands que nature, et représentant les quatre Évangélistes, ainsi que les médaillons, la frise et les détails de la petite voûte du vestibule, sont en terre cuite coloriée, et exécutés par Luca della Robbia. Ils produisent un effet des plus agréables et semblent placés là de la veille. Les autres décorations sculpturales sont de Donatello. Ce petit édifice est construit en pierre de Florence, dite *pietra serena*. Cette pierre, d'un gris

bleu, prend le poli et s'harmonise assez heureusement avec les marbres.

La chapelle des Pazzi est certainement un des plus jolis monuments de la renaissance florentine.

Il n'est aucune de ces églises ou de ces chapelles dont la monographie ne présente un véritable intérêt; nous devons cependant nous borner et ne dire que quelques mots des plus intéressantes.

Santa Maria Novella est l'une des plus charmantes églises de Florence. C'est celle qui renferme les plus curieuses peintures primitives; elle occupe un des côtés d'une vaste place à chaque extrémité de laquelle est placé un petit obélisque servant de *meta* ou de borne, lors des courses des Cocchi ou Barberi qui ont lieu, chaque année, dans cet endroit la veille de la Saint-Jean-Baptiste.

Cette église, dont la façade est construite de pierres de différentes couleurs, a un aspect de gaieté étranger à la plupart des autres monuments de Florence du même genre. On comprend que Boccace ait réuni sous ses voûtes ces belles jeunes femmes, effrayées de la peste de 1348, qui vont quitter Florence et se rendre dans cette villa qu'ont illustrée les joyeuses ou sentimentales nouvelles qu'elles se racontent tour à tour.

Michel-Ange appelait cette église la *Sua Spoza*. Elle donne une haute idée du talent des élèves d'Arnolfo di Lapo, qui la construisirent. Les peintures

qu'elle renferme sont nombreuses, mais ne sont pas toutes excellentes, et, à vrai dire, les plus fameuses, à commencer par la célèbre madone de Cimabué et les fresques de Filippo et de Jean Lippi, ne présentent guère qu'un intérêt historique ou de curiosité. Les grandes fresques du chœur, de Ghirlandajo, où Michel-Ange, élève de ce maître, a peut-être mis la main (on lui attribue, en effet, ce groupe de personnages appuyés contre une terrasse, dans le compartiment de la Vierge), sont le meilleur ouvrage de ce maître. Elles marquent le point extrême de la transition entre la manière primitive et le goût plus réel et plus cherché du XVIe siècle.

Ghirlandajo a représenté dans ces fresques, ainsi qu'il était d'usage de le faire alors, plusieurs personnages du temps, Politien, Marsile Ficin, Gentile de Becchi et autres. Une jeune fille, que l'on voit dans le compartiment de la Vierge, et qui marche en avant de deux femmes, est l'une des beautés les plus en renom de son temps, Ginevra de Cenci. Ghirlandajo s'est représenté lui-même sous la figure d'un homme couvert d'un manteau rouge, dans la fresque de Joachim chassé du temple.

L'Enfer et le Paradis qu'Andrea Orcagna et son frère Bernardo ont peints à fresque, dans la chapelle des Strozzi, ne sont pas indignes des ouvrages de ce maître que nous avons vus au Campo Santo de Pise.

Mentionnons encore les fresques de Paolo Uccello

dans le cloître Vert (chiostro Verde), et celles de Taddeo Gaddi et de Simone Memmi dans la chapelle des Espagnols.

Comme peintures, nous devons rappeler encore les cinquante médaillons du grand Cloître, représentant les principales actions de saint Dominique et de saint Pierre, exécutés par Bronzino ou ses élèves. Ce siècle était idolâtre de la beauté, et ces artistes se sont plu à réunir dans ces médaillons les portraits de toutes les belles femmes de leur temps.

Parmi les tombeaux que l'on voit à Santa Maria Novella, nous indiquerons celui de Philippe Strozzi, le chef-d'œuvre de Benoît da Maiano, et celui de Ghirlandajo, qui repose auprès de ses grandes peintures.

L'église San Giovanino doit son origine aux scrupules du grand sculpteur et architecte l'Ammanato. Devenu vieux, le pauvre artiste se rappela que, dans sa jeunesse, il avait fait plusieurs statues qui étaient nues. La peur le prit, et, pour retirer son âme des griffes du diable, il ne crut pouvoir rien faire de mieux que de fonder l'église et le couvent de San Giovanino et de faire don de tous ses biens aux jésuites. L'Ammanato, ainsi que Laura Battiferri, sa femme, reposent dans une des chapelles de cette église. Dans un tableau du Christ, des Apôtres et de la Chananéenne, du Bronzino, tous deux sont représentés, l'Ammanato sous la figure de saint Bar-

thélemy, appuyé sur son bâton ; Laura Battiferri, sous la figure d'une vieille femme, placée derrière la Chananéenne.

L'église d'Or-San-Michele est peut-être la plus belle construction purement gothique de Florence. Isolé au centre d'une petite place, cet édifice, de moyenne grandeur et des plus heureuses proportions, présente une sévérité de lignes et d'ornementation qui n'a jamais été surpassée. Elle a aussi le caractère sombre et anguleux qui convient aux édifices de ce genre. Elle fut commencée, cependant, par des Italiens qui, il est vrai, furent aussi grands architectes que grands peintres, Giotto et Taddeo Gaddi, et elle fut continuée par Andra Orcagna, peintre et architecte comme eux.

Cette église est de forme singulière; elle présente une sorte de rectangle, et, comme l'espace était très-restreint, sa hauteur est plus du double de sa largeur et de sa longueur, qui ne diffèrent que de quelques mètres. Chacune de ses faces est ornée des plus belles statues qui existent peut-être à Florence et qui furent commandées et placées là par les diverses corporations des arts et métiers de la ville. Elles sont en bronze la plupart, et représentent des apôtres. Elles ont une majesté dans l'attitude, une ampleur dans la disposition des draperies et des vêtements vraiment admirables. C'est à l'une d'elles, au saint Marc de Donatello, que Michel-Ange disait :

Marco, perche non mi parle? — Marc, pourquoi ne me parles-tu pas? A notre avis, le saint George du même artiste est peut-être supérieur encore au saint Marc. Trois de ces statues sont de Donatello, deux de Ghiberti, une de Jean Bologne, une de Verrocchio, la dernière de Baccio de Montelupo. Un pareil choix de statuaires ne pouvait se faire dans d'aussi heureuses conditions qu'à Florence.

C'est dans l'église d'Or-San-Michele qu'est placé ce tabernacle qu'Orcagna construisit, en même temps que l'église, pour cette image de la Vierge peinte par Ugolino de Sienne, qui faisait des miracles et qui fut si révérée de son temps. Les statues et les bas-reliefs d'André Orcagna et de son frère, les précieux détails de l'architecture, la richesse des matières ont acquis à ce tabernacle une célébrité méritée. Les fresques qui ornaient intérieurement l'église, ouvrages des plus fameux artistes de l'époque, ont disparu depuis longtemps; on n'en retrouve quelques restes que sur les pilastres.

XXII.

ENVIRONS DE FLORENCE. — POGGIO IMPERIALE.

Aujourd'hui, 18 janvier, l'hiver italien se fait un malin plaisir de nous montrer toute sa rigueur. Le ciel est d'une sérénité magnifique, et la lumière d'un admirable éclat. C'est de l'or qui tombe sur les édifices et qui fait scintiller leurs toitures et les dômes des églises ; mais un vent froid et vif descend des montagnes ; même à midi, à l'ombre, il gèle de plusieurs degrés. Nous avons choisi cette journée pour faire une promenade autour de la ville, en suivant l'intérieur des murs. Du côté du nord, nous avons de belles échappées sur une moitié de la ville. Le peuple florentin était endimanché et formait, aux abords des portes, des groupes assez compactes et qui n'étaient rien moins que silencieux. Cependant l'attitude et la physionomie de la multitude sont calmes, rassises, froides même et comme un peu allemandes. Les femmes supportent assez coquettement cette température glaciale et ne s'en couvrent pas

plus pour cela. J'ai remarqué une jolie fille, au chapeau d'homme, juchée sur le haut d'un chariot, et qui laissait voir jusqu'aux coudes un bras blanc ni plus ni moins que si nous eussions été au mois de juillet. En revanche, les hommes sont encapuchonnés et enveloppés, jusqu'au bout du nez, dans leurs énormes manteaux aux collets et aux parements verts; eux n'y mettent pas de coquetterie.

Après avoir traversé le nouveau pont, nous avons longé le mur de l'autre côté de l'Arno, et nous sommes sortis par la porta Romana. Nous nous sommes rendus au Poggio imperiale, en suivant la magnifique allée de chênes verts et de cyprès qui y conduit. Le gazon de la cour qui termine l'avenue était couvert de givre, et l'Atlas portant son globe et le Jupiter lançant la foudre, placés des deux côtés de l'entrée, faisaient assez piteuse mine sous leurs manteaux de frimas. Ce ne sont pas des dieux du Nord.

L'architecte Buontalanto, qui a donné le dessin de cette maison de plaisance, s'est préoccupé plus de l'intérieur que de l'extérieur, qui est fort simple. Nous avons surtout remarqué la cour décorée d'un portique d'ordre ionique et dorique. Des niches de forme ovale sont disposées, de distance en distance, au-dessus du portique. Dans ces niches sont placés des bustes d'un goût assez médiocre. L'intérieur du palais nous a semblé assez vaste; on y a laissé quelques tableaux et quelques statues qu'on remarque-

rait ailleurs qu'à Florence, et une fresque de Matteo Roselli.

Ce palais appartenait autrefois à la famille Baroncelli. Il passa depuis aux Salviati, et fut confisqué par Cosme le jeune, avec les biens des bannis. Cosme le donna à cette fille Isabelle, qu'il aima trop.

Il paraît que le grand-duc ne visite pas en hiver cette maison de plaisance, et qu'on ne l'y attendait pas, car la température des salles était glaciale. Nous les avons traversées à la hâte et nous sommes descendus dans le jardin, qui a tout au plus un demi-hectare d'étendue et qui conviendrait tout autant à un particulier qu'à un souverain. Tout était empaillé ou revêtu de toiles ou de paillassons. Les jets d'eau étaient pétrifiés, et les grottes en rocaille toutes disposées à se revêtir de stalactites de glace. Décidément l'hiver a pris le dessus.

Nous étions transis ; nous sommes rentrés en toute hâte dans la ville, en redescendant la belle avenue de cyprès dont la verdure brave insolemment l'hiver et ses frimas. Quelques-uns de ces arbres sont magnifiques et affectent les formes les plus bizarres. Leur feuillage se marie très-heureusement à celui des chênes verts et des ifs ; les rayons du soleil, déjà assez bas, jouent à travers leur verdure vigoureuse et projettent, sur le sol, de couleur lilas, de grandes ombres qui reflètent le bleu du ciel.

Nous avons traversé la ville, et nous nous sommes

rendus chez Lombardi, marchand de curiosités, qui nous a montré deux très-beaux bas-reliefs attribués à Jean Bologne, un tableau de l'école de Giotto et un groupe de Michel-Ange, à ce qu'assure son propriétaire. Ce groupe est, du reste, d'un magnifique mouvement ; il se compose de cinq figures en demi-relief et représente Samson armé de la mâchoire d'âne et assommant les Philistins. Trois d'entre eux sont couchés à terre ; un seul vit encore. On croirait que Géricault a vu l'un de ces cadavres de Philistins, aux articulations si prononcées ; les genoux surtout sont d'une vérité frappante.

Lombardi prétend que Vasari a parlé de ce bas-relief, qui aurait été perdu pendant bien des années et retrouvé seulement depuis peu ; nous vérifierons le fait. Quoi qu'il en soit, c'est le *nec plus ultra* du mouvement et de l'énergie. La disposition des lignes est aussi fort savante, bien que très-compliquée. Les jambes des vivants, des mourants et des morts s'entre-croisent à la façon la plus bizarre et cependant la plus naturelle. On nous assure encore que Michel-Ange devait exécuter ce Samson dans le bloc qui a servi au Cacus de Bandinelli. La dimension des figures eût nécessairement été moindre.

Nous avons terminé notre promenade par une visite au cabinet de Filippi. C'est un salmigondis de pauvretés plus ou moins rares et hors de prix. Il n'y a pas là un seul tableau que je voulusse décrocher.

XXIII.

ENVIRONS DE FLORENCE. — LES VILLAS PALMIERI ET MOZZI. — FIESOLE.

A quelques jours de là nous avons repris notre tour extérieur de Florence, en commençant, cette fois, par la rive droite de l'Arno et par la porte de la Croix. L'ami qui m'accompagnait, et qui habite Florence depuis longtemps, m'a fait remarquer, près de cette porte, de belles halles, construites, il y a une quinzaine d'années, sur les dessins de l'architecte Paolo Veracchi ; là se tiennent les marchés de bestiaux. Ces bâtiments sont dignes d'un peuple essentiellement agricole et peuvent servir de modèles du genre.

Nous avons suivi la grande route d'Arezzo, et, à la distance d'environ un mille de la Croix, nous avons rencontré l'antique monastère de San Salvi. C'est là que l'empereur Henri établit son quartier général, lorsque, dans l'année 1312, il vint mettre le siége devant Florence. On voit dans le réfectoire

du monastère une belle fresque représentant la Cène, et qui est certainement l'un des meilleurs ouvrages d'André del Sarte.

En revenant sur nos pas pour gagner la porte Pinti, nous nous sommes engagés dans des petites ruelles, à moitié désertes, qui toutes aboutissent dans la campagne, au pied d'une colline coupée de cultures, et où nous ne pouvons trouver d'issue. Nous nous adressons à des paysans vêtus aussi proprement que le sont des comparses d'opéra-comique; ils nous répondent dans un langage plutôt arabe qu'italien. Nous finissons cependant par nous faire entendre et nous comprendre, d'autant plus que ces braves gens mettent à leurs explications une patience et un calme auxquels les Italiens ne nous ont pas accoutumés, mais qui sont tout à fait dans le caractère florentin. La compagne d'un de ces contadins, coiffée coquettement d'un petit chapeau de feutre, l'eût emporté, pour la tournure et la grâce, sur plus d'une belle dame. Elle avait de beaux yeux noirs et montrait les plus admirables dents du monde; car notre Italien la faisait sourire. Elle ne songeait cependant ni à se moquer ni à nous railler, comme le font les filles voisines de nos capitales françaises. Je n'oublierai jamais ce joli sourire.

C'est par le chemin qui aboutit à la porte Pinti que l'on se rend à Fiesole. La construction de cette porte, l'une des plus anciennes de Florence, remonte

à l'an 1299. A peu de distance, on voit l'hôpital de Santa Maria Nuova et, un peu plus loin, le tribunal de Fiesole, dans les dépendances duquel se trouvait un oratoire construit sur les dessins de Michel-Ange et dédié à la madone dite *della Querce*. Dante Alighieri a laissé de ce côté un souvenir; c'est, en effet, près d'un groupe de maisons appelé *le Cure* que, avant son exil, il avait sa maisonnette des champs (*la sua villetta*).

Le vaste palais Palmieri, appelé vulgairement la villa *dei tre Vizi*, s'élève dans le voisinage. C'est là, à ce que conjecturent les érudits, que, lors de la contagion de 1348, se réfugièrent ces charmantes Florentines dans la bouche desquelles Boccace a mis ces jolis récits que, depuis, toute l'Europe a tant de fois répétés. Mais, cette fois encore, il faut voir et croire; car le *bellissimo palagio* de Boccace a été remis à neuf; c'est une belle habitation américaine.

En s'élevant sur la colline, on rencontre la belle villa Guadagni, où Bartolomeo Scala, secrétaire de la république, se retira pour écrire son *Histoire de Florence*.

A peu de distance de cette villa, nous avons visité l'église de Saint-Dominique, bâtie, en 1406, par Jacques Altoviti, cinquième évêque de Fiesole. Cette église, comme toutes celles de Florence et de ses environs, est ornée de tableaux et de peintures à fresques fort curieuses.

En face de cette église, on rencontre, dans une situation agréable, la Badia de Fiesole, qui, jusque dans l'année 1228, fut la cathédrale de cette ville. Depuis, elle passa dans les mains de divers ordres de moines, jusqu'à ce qu'en 1778, au moment de la suppression de ces ordres, elle fut cédée aux évêques de Florence. Aujourd'hui c'est une propriété de l'État; on y a établi une imprimerie.

Cosme l'ancien fit réparer et reconstruire, en partie, cet édifice à ses frais, sur les dessins de Brunellesco. Cet architecte a conservé, au milieu de ses nouvelles constructions, une partie de l'ancienne façade. Cette facade paraît appartenir au xe siècle. Dans le réfectoire du palais, on conserve une fresque de Gio. da San Giovani, représentant le Christ dans le désert, servi par des anges. On remarque, dans un coin du tableau, des anges qui, tandis que leurs compagnons sont occupés autour du Christ, assis à table, tiennent le démon en respect et s'efforcent de le chasser. Parmi les anges qui servent le Christ, il en est quelques-uns du sexe féminin. Le peintre avait conservé une profonde rancune contre un des moines de l'abbaye, qui lui avait servi du mauvais vin tandis qu'il travaillait à son tableau; il a donné au démon la figure de ce personnage. Ces espiégleries étaient assez ordinaires aux artistes de cette époque. On sait que Michel-Ange lui-même ne sut pas se refuser le plaisir d'une semblable vengeance.

On montre encore, dans la Badia, une belle chaire de Desiderio da Settignano.

En quittant le monastère et en se dirigeant vers le Mugnone, petite rivière qui a une physionomie de torrent, on rencontre encore plusieurs belles habitations, telles que le palais Vitelli, la villa Mozzi, construite par Jean de Médicis, fils de Cosme l'ancien, sur les dessins de Michelozzo, et la villa Ricasoli, que Michel-Ange lui-même n'a pas dédaigné d'embellir.

C'est dans la villa Mozzi que Laurent le Magnifique se plaisait à réunir les lettrés de son temps. Il aima les poëtes, il ne leur refusa aucune faveur; aussi leur doit-il un assez beau renom. Laurent avait donné asile, dans la villa Mozzi, à Politien, qui l'a célébré à l'égal d'Auguste dans des vers qu'il semble avoir empruntés à Virgile.

La conjuration des Pazzi devait éclater dans la villa Mozzi, lors de la fête donnée, par Laurent, au cardinal Riario, âme de la conjuration. Julien de Médicis ne s'étant pas rendu à cette fête, l'exécution du complot fut ajournée.

Sur le sommet de la montagne nous rencontrons la bourgade de Fiesole, dont l'origine se perd dans la nuit des temps et qui fut l'une des douze grandes villes de l'antique Étrurie. Au milieu de la petite cité, on rencontre une vaste place entourée des principaux édifices de la ville, tels que le séminaire,

fondé, en 1637, par l'évêque Lorenzo della Robbia; le palais épiscopal, la cathédrale dédiée à saint Pierre et Romulus, dont on fait remonter la fondation à l'an 1028. L'intérieur de ce temple est divisé en trois nefs par deux ordres de colonnes en pierre, dont les chapiteaux, tous de différente grandeur, sont merveilleusement travaillés.

Parmi les objets d'art qui ornent cette église, on remarque une antique image de la Vierge, de l'école de Giotto; un beau tableau de san Donato, évêque de Fiesole, et une peinture de Daniel de Volterre, représentant le Martyre de saint Thomas, apôtre. On nous a fait encore remarquer différentes peintures et sculptures du Bronzino et d'Andrea Ferucci et de belles sculptures de Mino da Fiesole.

Les richesses des moindres églises de la Toscane sont telles, qu'il est impossible de tout décrire. Dans un des coins de la place et à peu de distance du campanile, on voit une ruine que l'on appelle *Buche delle fate*. C'est, à ce que l'on assure, un débris de l'antique amphithéâtre étrusque de Fiesole. A l'extérieur et à l'intérieur, tous ces édifices ont été remis à neuf, badigeonnés et rebadigeonnés; ce qui leur donne, ainsi qu'à la grande place, un aspect tout moderne et presque déplaisant.

Une petite ruelle conduit à un rocher sur lequel on a construit le couvent de Saint-François, sur l'emplacement de l'ancien Capitole de Fiesole.

L'église dite Santa Maria Primerana était, à ce que l'on assure, placée au centre de la petite cité. On conserve dans cette église un tabernacle orné d'une vieille image de la sainte Vierge, peinte sur bois, ouvrage d'un artiste grec, réfugié en Italie, qui s'appelait Luca Santio ou Sancio, et que l'on a, comme d'habitude, faussement attribué à saint Luc.

Dans l'église Saint-Alexandre, bâtie dans le VIe siècle, on voit encore quinze belles colonnes ioniques, de marbre cipolin ; mais cette église a été restaurée, et d'une manière cruelle, il y a de cela une vingtaine d'années.

Cette promenade de Fiesole est l'une des plus agréables que l'on puisse faire. Ces édifices, tout réparés qu'ils sont, mais surtout l'aspect des lieux, réveillent, à chaque pas, les souvenirs du moyen âge et de l'antique Étrurie. La tradition des faits les plus reculés vit encore dans la mémoire de ces paysans intelligents et réfléchis. Ils ont conservé dans leur mémoire le souvenir du passé, comme ils ont gardé sur leur visage ce caractère toscan, si accusé.

L'un d'eux, nous montrant les pentes du mont Rinaldi, près de Fiesole, nous racontait que là, dans l'année 405, Radagaise, roi des Goths, avait été défait par Stilicon, qui commandait les légions romaines. Son armée avait été dispersée, et lui-même avait trouvé la mort. Ces souvenirs, évoqués par un cam-

pagnard qui interrompt son récit pour aiguillonner ses bœufs, ont un tout autre intérêt que ceux que nous trouvons dans les livres. C'est la leçon vivante, bien autrement énergique que la lettre morte.

Digitized by Google

XXIV.

PORTE SAN GALLO. — VILLA CARREGI. — LA CÉRAMIQUE.

(25 janvier.) Le temps continue à être magnifique; nous profitons de ces belles journées pour achever notre tour extérieur de Florence. Cette fois, nous sommes sortis par la porte San Gallo.

Au centre d'une place, on voit un arc de triomphe, d'un assez bon style, imité de l'arc de Constantin, et qui fut élevé, dans le dernier siècle, au moment de l'avénement au grand-duché de Toscane de la maison de Lorraine, quand cette dernière province fut réunie à la France (1739). Cet arc est dédié à François II, duc de Lorraine. Il fut construit par les architectes lorrain et toscan Giadot et Ruggieri. Il est orné de plusieurs statues et bas-reliefs assez médiocres, surtout si on les compare aux œuvres des Donatello et des Jean Bologne; il est vrai qu'ils ont été exécutés par des statuaires du dernier siècle, Foggini, Masoni, Ticciati, Giannozzo da Settignano et

Piamontani, dont le talent ne s'élève guère au-dessus de celui des praticiens habiles.

C'est à peu de distance de cet arc, et sur les bords du Mugnone, que s'élève l'oratoire dédié à la madone de la Toux. C'est une de ces concurrences que la crédulité, pour ne pas dire la superstition populaire, fait à la médecine, et à laquelle il serait de très-mauvaise grâce de ne pas ajouter foi. L'image de la Vierge est peinte sur bois, et tous les enrhumés du pays trouvent beaucoup plus économique d'aller faire là leurs génuflexions que de recourir aux pâtes et aux sirops des pharmaciens de Florence; disons-le, ils n'en guérissent, peut-être, pas moins.

Plusieurs belles promenades aboutissent à la porte San Gallo, entre autres celle que l'on appelle le Parterre. Il y a encore là, de côté et d'autre, d'anciens couvents et des chapelles ornés de peintures intéressantes que nous avons dû voir pour faire en conscience notre métier de voyageur, mais qu'il serait fastidieux de décrire.

C'est sur l'une de ces avenues qu'est placé le magnifique palais Borghèse Aldobrandini, construit à deux fins comme beaucoup d'édifices de la même époque; aussi a-t-il autant l'air d'une forteresse que d'une maison de plaisance.

De ce côté de Florence, et à la distance de 3 milles environ, se trouvait le Campo Santo di Trespiano, et plus loin, dans la même direction, la maison de

plaisance de Pratolino. Ce lieu, autrefois magnifique, est aujourd'hui abandonné. La maison a été rasée, et il n'existe aucune trace de cette statue colossale de l'Apennin que Jean Bologne avait élevée devant sa façade. On voit encore, dans la même direction, le couvent de capucins, dit des Montughi, dont la situation est singulièrement pittoresque. Enfin, en faisant un détour, en quittant de nouveau la grand'-route et en se rapprochant de Florence, on arrive à la villa Orsi à Carregi, que Cosme le Vieux fit construire sur les plans de Michellozzo. Cette habitation, qui appartient aujourd'hui à des particuliers (la famille Orsi), a été le sanctuaire par excellence de la science et de la philosophie de la moderne Étrurie; la restauration l'a respectée. C'est là que, du vivant de Cosme et de Laurent le Magnifique, son neveu, tous les ans, le 18 novembre, on célébrait par un banquet l'anniversaire de la naissance de Platon. Dans ces lieux, Pic de la Mirandole, Ange Politien, Marsile Ficin eurent, avec leurs illustres protecteurs, ces savantes conférences dont les doctrines les plus abstraites et les plus élevées étaient le sujet.

C'est aussi dans cette villa de Carregi que Laurent de Médicis finit ses jours. Ce prince, qui avait si miraculeusement échappé à la conjuration des Pazzi, atteignait à peine l'âge de quarante-trois ans, quand il se sentit tout à coup frappé d'un mal inconnu dont la violence ne lui laissa bientôt plus

d'espoir. Il faut convenir aussi qu'à cette époque la médecine n'avait pas fait de grands progrès. Il semblerait que, comme l'astrologie, ce fût surtout un art d'imagination, et que l'observation et l'expérience n'y entrassent que pour bien peu de chose. Pierre Leoni, de Spolete, son médecin, crut, en effet, que, pour guérir un prince, on ne pouvait lui ordonner des remèdes trop dispendieux; en conséquence, il lui faisait avaler certaines compositions dans lesquelles entraient des pierres précieuses et des perles pulvérisées. Sous une parcille médication, l'état du malade empira et fut bientôt désespéré.

Bien des liens l'attachaient cependant à la vie, et nous disons, à l'éloge de ce grand politique, que les plus chers et les plus étroits étaient ceux de l'amitié. Ses adieux à ses amis Politien et Pic de la Mirandole sont touchants. Laurent voit que la vie va lui échapper et, de sa main mourante, il presse la main de Politien. Celui-ci a peine à retenir ses larmes. Ne pouvant plus maîtriser sa douleur et sur le point d'éclater, il s'éloigne un moment : Laurent le fait appeler de nouveau, c'est pour se plaindre à lui de l'absence de Pic de la Mirandole; depuis qu'il est malade, il ne l'a pas vu. Pic de la Mirandole arrive, Laurent semble reprendre courage et retrouve ses forces et presque de la gaieté. Il s'entretient avec eux de philosophie, et de ces beaux livres des anciens que l'on découvre tous les jours et qui renferment ses

plus admirables préceptes ; il leur répète, en souriant avec tristesse, que son plus grand regret, en quittant la vie, est de n'avoir pas réuni un plus grand nombre de ces précieux manuscrits et de n'avoir pu compléter la bibliothèque qu'il allait leur léguer.

Cependant la mort approche. Laurent, qui appartient à son temps, songe alors à l'éternité. Il fait appeler le prêtre qui doit lui ouvrir le chemin du ciel ; ce prêtre arrive, c'est Jérôme Savonarole ! On a prétendu que le fougueux dominicain, en échange de l'absolution que sollicitait Laurent de Médicis, avait réclamé la liberté de son pays, et Jean-François Pic de la Mirandole a rapporté, tout au long, le discours républicain qu'à cette occasion Savonarole aurait adressé au prince mourant. On a ajouté que, Médicis se taisant, le moine irrité se serait retiré en silence. Il paraît, au contraire, que, bien que Laurent n'eût rien promis (qu'eût-il pu promettre?), Savonarole le bénit et lui accorda le pardon qu'il demandait.

Au temps de Laurent de Médicis, on croyait encore aux présages ; on remarqua que, le jour de sa mort, la foudre tomba sur le dôme de l'église de Santa Reparata, alors métropole de Florence, et on a voulu voir, dans cet événement, l'annonce des malheurs qui allaient fondre sur sa famille, et que l'invasion étrangère devait attirer sur l'Italie.

Sur la principale route qui aboutit à la porte San

Gallo et près du village de Sesto, on rencontre la célèbre manufacture de porcelaines du marquis Ginori, c'est l'une des premières qui furent établies en Italie; si ses produits n'ont pu encore faire oublier les vieux vases toscans que l'on rencontre dans les hypogées étrusques, ils ont été et ils sont encore très-remarquables. L'art de la céramique, cultivé autrefois avec tant de succès par les Toscans, n'est certainement pas aussi complétement déchu que la peinture et la sculpture. Il existe encore d'excellents ouvriers, dirigés par des hommes habiles, qui exécutent des travaux fort curieux. Telles sont toutes ces reproductions et pièces originales qui sortent de cette manufacture du marquis Ginori et auxquelles la mode a donné le nom de *maïoliques*. Ces teintes vives ou rompues, ces reflets dorés ou irisés dont on croyait le secret perdu, tout cela est reproduit, de nos jours, avec une exactitude et une perfection qui tiennent du prodige. Peut-être même, ces objets rappellent-ils, d'une manière trop littérale, les anciennes faïences italiennes. Le goût du marquis Ginori, joint aux connaissances de M. Freppa, ce collectionneur, dans les magasins duquel toutes les poteries et tout le bric-à-brac florentin ont passé, fortifiés par toutes les inventions et les perfectionnements de la chimie moderne, a conduit à ces curieux résultats. Mais maintenant la céramique doit-elle retourner à la glorieuse époque du XVe siècle et s'y immobiliser? Les

artistes qui alors cultivaient cet art, et à leur tête Luca della Robbia, tout en se servant de ce que l'antiquité leur avait appris, n'ont pas cru devoir se borner à copier ces beaux modèles que, chaque jour, de nouvelles fouilles mettaient sous leurs yeux. Tout en les admirant, en les imitant même, ils ont su se créer un art original [1]. C'est à quoi doivent tendre aujourd'hui les artistes florentins qui s'occupent de céramique. Ils excellent dans les procédés; grâce aux découvertes de la chimie, leur palette est plus souple et plus variée qu'elle n'a jamais été : qu'ils ne se bornent donc pas à copier Luca della Robbia ou Bernard Palissy, ni même les porcelaines de Saxe, de Sèvres ou du Japon.

Dans un certain nombre de pièces que nous avons eues sous les yeux lors de la dernière exposition, particulièrement dans celles où l'artiste avait figuré la Guerre des Titans, la Danse des Heures, etc., il y avait une tentative d'originalité sur laquelle les céramographes modernes doivent surtout insister. Qu'ils se défient surtout de ces petites copies, aussi sèches que gracieuses, exécutées d'après Raphaël ou M. Bez-

[1] Ces belles faïences des xve et xvie siècles sont aujourd'hui sans prix.

J'ai vu vendre, il y a quelques jours (mai 1857), un plat rond de 30 centimètres de diamètre, l'une des belles pièces de maestro Giorgio, sur lequel étaient figurées les trois Grâces de Raphaël, 10,505 francs. Ce chef-d'œuvre de la fabrique de Gubbio porte la date de 1525.

zuoli, dont ils avaient orné leurs pièces les plus importantes. Mieux vaut encore le trait libre, incorrect, mais plein de feu, de quelques vieilles maïoliques. La plus détestable des imitations est celle d'objets qui ne peuvent ou ne doivent pas être imités.

Les amateurs initiés aux secrets du métier reconnaissent que, dans ces manufactures de verreries et de poteries florentines, la science des mélanges ou de la pâte a été poussée aussi loin que possible. Pour les porcelaines, par exemple, on sait qu'il y a deux genres de pâtes : la porcelaine dure et la porcelaine tendre; le kaolin et le feldspath, que l'on remplace quelquefois par un mélange de craie, de sable et de feldspath, entrent dans la composition de la porcelaine dure. On triture ces matières et on en forme une pâte homogène à laquelle on donne la forme que l'on juge convenable.

En ajoutant à cette pâte une plus grande quantité de feldspath, on forme ce que l'on appelle la pâte tendre. Le feldspath, en effet, la rend plus malléable et plus fusible. On fait entrer aussi dans son émail une plus grande quantité d'oxyde de plomb.

Les connaisseurs sont d'accord sur l'excellente composition des pâtes des manufactures florentines. Mais ce n'est là que le canevas; il faut savoir le broder.

XXV.

POGGIO DE CAJANO. — BIANCA CAPELLO.

Entre la porte San Gallo et la porte al Prato, on rencontre la forteresse de Saint-Jean-Baptiste, que Clément VII fit bâtir en 1434, et qui servait de lieu de sûreté à la famille des Médicis. Cet ouvrage fut exécuté par les architectes Pierre Francesco, de Viterbe, Alexandre Vitelli, et Antonio Picconi dit San Gallo. Le développement de cette forteresse est de 1 mille environ de circuit. Nous doutons qu'elle pût jamais présenter une défense de quelque efficacité. C'est dans ses murs que Philippe Strozzi fut mis à mort par l'ordre de Cosme Ier.

La porte al Prato est peut-être le passage le plus fréquenté de Florence. Elle conduit à la charmante promenade des Cascine (les laiteries), où chaque jour, l'hiver comme l'été, les Florentins vont faire leur tour accoutumé. Du reste, les plantations ont été fort bien entendues pour que cette rive de l'Arno pût offrir aux promeneurs l'image d'un printemps

éternel. La plupart des arbres et des arbustes, tels que les chênes verts, alaternes, lauriers, pins, ont un feuillage toujours vert. Grâce à l'heureuse exposition de l'avenue qui longe l'Arno, par ces belles journées de janvier, quand le soleil luit, et qu'à travers la verdure de ces arbres on aperçoit, au zénith, le bleu étincelant du ciel, on pourrait se croire aux premières journées de mai. Ces bocages charmants nous ont paru peuplés d'un nombre infini de faisans, daims, chevreuils qui paraissent tout à fait familiers.

Au delà des Cascine, la route de Pistoie forme une fourche. La partie gauche conduit à la maison du Poggio di Cajano, que Laurent de Médicis fit construire et orner avec une grande magnificence par San Gallo. Ces magnifiques degrés, que l'on peut aisément monter et descendre étant à cheval, furent disposés par Stephano Ugolino, de Sienne. L'ingénieuse distribution de l'espace a ôté toute roideur aux rampes de cet escalier. Les salles de ce palais, mais particulièrement la grande salle, dont la voûte, au dire de Vasari, offrait le développement le plus considérable que ces constructions aient atteint chez les modernes, ont été ornées, par ordre de Léon X, de peintures qui représentent les principaux traits de la vie de Cosme le Vieux et de Laurent le Magnifique. C'est de la peinture historique à deux fins, qui, tout en représentant le fait antique tel

qu'il s'est passé, fait également allusion à l'époque contemporaine.

La première et la plus remarquable de ces peintures représente César en Égypte recevant les hommages de diverses nations. Elle a été commencée par André del Sarte et terminée par Alexandre Allori; elle fait allusion aux hommages et aux honneurs que le soudan d'Égypte rendit, dans l'année 1487, à Laurent de Médicis. Une autre peinture, du Franciabigio, nous montre Cicéron, au retour de l'exil, salué Père de la patrie; c'est une commémoration détournée de la rentrée triomphante de Cosme de Médicis dans Florence après son bannissement.

Une troisième peinture, de Pontormo, également allusive, représente le consul Titus Flaminius dans le conseil des Achéens, répondant aux orateurs d'Étolie et du roi Antiochus. Celle-là se rapporte à la diète de Crémone, où Laurent tint tête aux envoyés vénitiens qui voulaient assujettir la péninsule.

Enfin, Alexandre Allori, en nous faisant assister au banquet servi par Syphax, roi de Numidie, à Scipion, a voulu nous rappeler l'accueil et le traitement magnifiques que Laurent de Médicis reçut du roi de Naples.

Voilà bien des précautions et des allégories fort transparentes du reste. Il nous semble que les patriotes florentins n'étaient pas tellement chatouilleux qu'on ne pût leur montrer le fait réel et qu'il

fallût tant de ménagements pour rappeler quelques événements assez secondaires.

On voit encore, dans ce même palais qu'a célébré Politien dans un de ses poëmes [1], différentes peintures du Pontormo, du Gabbiani et d'autres artistes de la décadence. Les décrire serait beaucoup trop long.

Les appartements du Poggio de Cajano ont été le théâtre du drame qui mit fin à l'existence singulière de Bianca Capello et de son époux, le grand-duc François, fils de Cosme Ier et père de Marie de Médicis. Jusqu'alors, sauf la mort tragique de Buonaventuri, toute cette histoire du grand-duc de Florence et de l'aventurière vénitienne tenait plutôt de l'imbroglio héroï-comique que du drame. L'incident des couches supposées de la duchesse s'était terminé par une véritable scène de comédie, et le poupon trouvé sous la robe du moine confesseur par le cardinal Ferdinand de Médicis, beau-frère de Bianca Capello, avait eu, dans toutes les cours d'Europe, un merveilleux succès de ridicule. Mais la scène avait été trop vive et l'affront trop sanglant pour que la grande duchesse ne cherchât pas à se venger d'un beau-frère aussi indiscret. Ajoutons que le cardinal avait tout fait non-seulement pour contrecarrer les intrigues de sa belle-sœur, mais pour la diffamer et pour lui

[1] *L'Ambra.*

aliéner le cœur de son frère. On assure que c'était lui qui, au moment où l'ambassadeur de Venise complimentait le grand-duc sur son mariage avec une fille de la république de Venise, avait fait répandre, dans Florence, ces couplets que chantait le peuple et qui se terminaient par un refrain insultant [1].

La grande-duchesse devait donc être courroucée. Il est assez naturel qu'elle ait cherché à se venger du cardinal par le poison. On sait comment la scène a été rapportée : elle aurait fait apprêter une tourte (ou blanc-manger) qui était empoisonnée, et aurait offert de ce plat au cardinal ; celui-ci, instruit par un espion, les amis du merveilleux disent par une bague dont le chaton se ternissait par le voisinage seul du poison, aurait refusé de manger de ce plat. Le grand-duc, qui n'était pas dans la confidence, naïf et imprudent comme d'habitude, se serait écrié en plaisantant : — « Si mon frère ne veut pas de ce plat, donnez-le-moi, j'en mangerai ; » et en disant cela il en aurait pris un morceau. La duchesse, voyant tout perdu, l'aurait imité. Tous deux seraient morts des suites du poison, dans la nuit suivante, le 19 octobre 1587.

Telle est la version ordinaire et qui parait assez naturelle. Il en est une autre qui ne s'est produite

[1] Il Gran Duca di Toscana
Ha sposata una p....a
Gentil Donna Veneziana.

d'abord que comme un paradoxe, qui parait aujourd'hui plus généralement adoptée, et qu'un de nos amis, qui nous servait de cicerone au Poggio de Cajano, nous assure être la vraie. Voici cette version, qui ne tend à rien moins qu'à réhabiliter Bianca Capello :

Le cardinal, connaissant l'impopularité du grand-duc et de sa femme, et craignant les intrigues de cette dernière, aurait résolu de s'en défaire et aurait fait préparer le poison. Comment, en effet, la grande-duchesse, si adroite d'habitude, aurait-elle eu l'imprudence de faire servir sur sa table un plat empoisonné et auquel il était naturel que son mari voulût goûter? Comment, enfin, n'aurait-elle pas arrêté celui-ci prêt à manger le mets empoisonné, sauf à lui dévoiler toute la trame? Elle avait tout empire sur lui, et l'homme qui lui avait donné son nom et la moitié de son trône eût facilement pardonné cette vengeance d'une femme qu'il aimait. Comment, enfin, elle-même, si altière, si passionnée, s'est-elle si aisément décidée à laisser la place à un compétiteur qu'elle haïssait? On s'explique facilement, du reste, que le cardinal, ayant succédé à son frère, ait voulu rejeter sur la duchesse un crime heureux dont le succès lui avait donné le trône, et que cela lui ait été facile. En effet, pendant son règne de vingt-deux ans, Ferdinand Ier, c'est le nom que le cardinal prit en succédant à son frère, tout en incriminant à son aise la conduite de sa belle-sœur, a pu faire dispa-

raître toutes les preuves qui auraient pu le charger. Au reste, il se fit dans toute l'Italie, et pendant les années qui suivirent cette double mort, un silence singulier sur ce qui avait pu la causer. Malespini, dans plusieurs des deux cents nouvelles qu'il publia à Florence, en 1609 [1], c'est-à-dire l'année même de la mort de Ferdinand Ier, a seul fait allusion à la fin mystérieuse des deux époux.

San Severino, dans un récit qu'il publia en 1775, a commencé à contredire l'opinion commune. Le comte d'Oreri, dans son voyage d'Italie, et Mamni, ont partagé sa manière de voir. Aujourd'hui Bianca Capello est presque réhabilitée, et c'est vraiment dommage, car ce dénoûment fatal et volontaire couronnait convenablement son existence aventureuse.

[1] *Nov.*, 84 et 85

XXVI.

LA CHARTREUSE DE FLORENCE.

Pour se rendre de la porte Prato à la porte San Frediano, il faut traverser l'Arno. Dans cette saison de l'année, nous pourrions presque le faire à pied sec. En effet, le long des Cascines, le fleuve est loin de rouler à pleins bords et ne présente que de maigres filets d'eau qui mouillent à peine les galets qui forment son lit. Les pluies du printemps et la fonte des neiges de l'Apennin, quand toutefois l'hiver a été rigoureux, ou une pluie d'orage, peuvent seules grossir momentanément ses eaux, car, après tout, l'Arno n'est qu'un torrent.

Le grand chemin qui aboutit à la porte San Frediano est bordé, comme toutes les routes des environs de Florence, d'une quantité de maisons de plaisance. La villa de la marquise Spinelli est l'une des plus remarquables. C'est là que Galilée habita seize années et qu'il composa ses *Dialogues sur les systèmes du*

monde. Cette maison de campagne nous paraît avoir été reconstruite à neuf.

La villa Riccardi, construite sur les ruines de l'antique château Pucci, se déploie avec une certaine majesté dans le paysage. De ce côté encore, sur le sommet d'une riante colline, on aperçoit le couvent de Saint-Bartholommeo du monte Oliveto.

A mi-chemin de ce couvent, à la porte San Frediano, en rentrant à Florence, on rencontre un magnifique platane, le seul, à ce que l'on assure, qui existe aux environs de la ville.

Le paysage entre la porte San Frediano et la porte Romana est assez accidenté, mais il n'a pourtant rien de bien frappant. Florence, avec ses dômes et ses campaniles, en est toujours le plus bel ornement.

En arrière du Poggio imperiale, on trouve la charmante colline d'Arcetri, toute couverte de jolies villas et de jardins. C'est dans l'une de ces habitations que Galilée, après sa condamnation par le tribunal de l'inquisition, resta volontairement confiné pendant plusieurs années. Sur une autre colline qui s'élève à la droite de la grande route de Rome à Florence, et qui s'appelle Bello Sguardo, on voit la belle villa des comtes Bardi, qui fut bâtie sur les plans de Michelozzo. Les Florentins, peuple éminemment littéraire, vous racontent encore que c'est là que Guicciardini écrivit cette histoire d'Italie à laquelle il dut sa célébrité.

Après avoir suivi pendant quelque temps le grand chemin, on rencontre le village de Galluzzo. On traverse ce village, on franchit l'Ema, petit torrent qui vient de l'Apennin, et on aperçoit à sa droite, sur la plate-forme du monte Acuto, un vaste édifice entouré de murailles crénelées flanquées de tours, et que l'on prendrait pour une forteresse; c'est la chartreuse de Florence. Cet édifice a été construit par la famille des Acciajuoli, mais particulièrement par Nicolo Acciajuolo, ministre du roi Robert et grand sénéchal des royaumes de Sicile et de Jérusalem. Andrea Orcagna en donna les plans et les dessins vers l'an 1350, et les bâtiments furent commencés sous sa direction.

Cette chartreuse a tout le développement et la magnificence des fondations du même genre qu'on voit en Italie et ailleurs. Une vaste cour présentant un carré long terminé par deux portiques précède l'église. Cette église et les chapelles qui en dépendent sont enrichies de marbres et de peintures précieuses. Les petits cloîtres placés à la gauche de l'église sont eux-mêmes décorés de peintures des maîtres les plus renommés de l'école florentine. En arrière de ces cloîtres, de l'église et de l'habitation du prieur s'étend le grand cloître, entouré de vastes portiques dont les voûtes sont soutenues par soixante-six colonnes. Quinze cellules, formant chacune une sorte de petite habitation complète avec son jardinet, ou-

vrent toutes sur le cloître et ont jour sur le préau. Le cimetière des chartreux est placé, dans ce préau, au coin du grand cloître, et, comme d'habitude, sert de point de vue à chacune de ces cellules. Sans cette idée de la mort, à laquelle, du reste, l'homme s'accoutume si aisément (voyez plutôt nos soldats en campagne), le séjour de la chartreuse, pour des hommes détachés du monde, n'aurait rien de pénible. Ces petites habitations uniformes sont, au contraire, d'une commodité et d'une propreté remarquables. Dégagés de toute préoccupation, et de ces ennuis que le besoin de pourvoir à son existence et à celle d'une famille impose à chaque homme, un savant, un philosophe, un écrivain, un artiste même ont pu passer dans cette solitude l'existence la plus tranquille et la plus heureuse. Je me plais à voir dans chacun des religieux de la chartreuse de Florence autant de Dioclétiens au petit pied, retirés dans leur ermitage de Salone, écoutant d'une oreille distraite les bruits du monde, accordant même à l'étranger une hospitalité généreuse. En effet, les voyageurs sont logés et nourris, pendant trois jours, dans les bâtiments de la chartreuse, moyennant une faible rétribution.

Aujourd'hui la chartreuse de Florence n'est plus habitée que par six moines, dont l'un, le Père hôtelier, est chargé de recevoir les voyageurs. L'aspect et la tenue de ces pauvres religieux sont assez misérables, et contrastent d'une façon des plus tranchées

avec la magnificence de leur habitation. Le Père hôtelier m'assura que le gouvernement avait fait vendre les terres qui dépendaient du couvent. L'État se sera, sans doute, chargé de l'entretien des bâtiments.

Le mausolée du fondateur de la chartreuse a trouvé, naturellement, sa place dans la chapelle souterraine du monument. C'est encore une de ces œuvres incertaines d'une époque de transition dans laquelle le grand architecte Andrea Orcagna a combiné le goût italien et le goût gothique d'une manière assez heureuse. Trois pierres sépulcrales recouvrant les tombes du père, du fils et de la sœur de Nicolas Acciajuolo portent les figures sculptées de ces personnages et des bas-reliefs qui sont aussi de la main d'Orcagna.

Un autre monument est consacré au cardinal Ange Acciajuolo. C'est un des plus délicats ouvrages de Donatello. Ces tombeaux des Acciajuoli et la chartreuse elle-même donnent une haute idée des richesses et de la puissance de cette famille, que le commerce de l'acier avait enrichie et auquel elle devait son nom (Acciajuolo). Si ce ministre du roi Robert, amant de sa nièce la princesse de Tarente, sut encourager les artistes, il montra, en revanche, pour les poëtes un dédain qui a nui à sa mémoire. C'est lui qui, ayant invité Boccace à se rendre à la cour du roi Robert pour écrire son histoire, l'envoya manger avec ses valets. Boccace, indigné, quitta la

cour et Naples. On ignora pendant quelque temps ce qu'il était devenu, et le bruit courut qu'il s'était retiré à la chartreuse de Naples. Le poëte se vengea plus tard, en traçant du grand sénéchal un portrait qui n'est rien moins que flatté.

Des collines qui s'élèvent entre le Poggio imperiale et San Miniato, on jouit, à chaque détour du chemin, d'admirables points de vue sur Florence et le val d'Arno. La bourgeoisie florentine a fait construire sur ces hauteurs un grand nombre de jolies habitations. C'est le Meudon et le Bellevue des environs de Florence, mais le paysage est plus riant et moins étendu. En suivant les sentiers qui se rapprochent de l'Arno, on ne tarde pas à arriver à San Miniato. Dans le voisinage de cette église, on voit l'ancien couvent de San Salvadore e San Francesco al Monte, près du château de Quaratesi, dont Cronaca donna les plans. Michel-Ange appelait la petite église qui dépend de ce couvent *la Bella Villanella*.

XXVII.

SAN MINIATO.

(28 janvier.) L'hiver, en Toscane, est, cette année, une saison vraiment merveilleuse; l'air est d'une admirable pureté, et le soleil luit comme au mois de mai à Paris, quand le mois de mai n'est pas pluvieux. Voilà près de trois semaines qu'aucun nuage ne s'est montré sur le bleu du ciel. Cependant, comme on se trouve dans le voisinage des montagnes, et que le vent, faible du reste, est toujours fixé au nord-est, il fait froid. Pendant la nuit, le thermomètre descend de deux ou trois degrés au-dessous de zéro : il y a de la glace dans les ruisseaux voisins des places et sur les petites mares que l'Arno, en se retirant, laisse par places entre les cailloux de son lit. Pendant tout le jour, la température varie peu et conserve une extrême vivacité; il faut se bien couvrir. Les dames de Florence n'en sortent pas moins en voiture découverte. Les Cascines sont aussi fréquentées

que dans la belle saison ; on grelotte un peu, mais on s'est montré et on a vu les autres.

Aujourd'hui, 28 janvier, nous avons continué notre excursion aux alentours de Florence, et nous nous sommes rendus à San Miniato al Monte dans une calèche ouverte à tous vents qui nous a conduits au pied de la colline. Nous sommes montés à l'église par une belle avenue de cyprès, le long de laquelle s'espaçaient les stations du Calvaire. Les rayons du soleil jouaient d'une façon singulière à travers le feuillage presque noir de ces beaux arbres; leur verdure, à distance, tournait au violet pourpre, et formait un vigoureux premier plan au delà duquel, à travers un voile d'argent, on entrevoyait la ville, ses tours, ses campaniles, ses coupoles et ses toitures diaprées.

On n'arrive pas sans quelque difficulté à l'église. Une cour formant terrasse occupe tout le devant de l'édifice, et pour entrer dans cette cour il faut traverser une espèce d'étable. On a peine à comprendre une pareille incurie.

Je frappe, je sonne, j'appelle ; un chien aboie, une vieille femme accourt clopin-clopant et ouvre enfin. Il était temps, car ces dames grelottaient, et nous allions retourner à la voiture. La bonne vieille nous sert de *cicerone;* elle a la langue aussi bien pendue qu'un autre.

La façade de San Miniato est dans un grand état

de délabrement : par places, ses mosaïques et sa marqueterie sont presque détruites; mais c'est bien l'une des plus jolies façades d'églises, dans le goût florentin, que nous connaissons. Il y a là surtout de belles colonnes en marbre vert qu'on voudrait pouvoir emporter sous le bras.

San Miniato est l'un des monuments les plus respectables de l'antiquité chrétienne. L'intérieur est divisé en trois nefs par deux ordres de colonnes; les deux nefs latérales aboutissent à deux escaliers de marbre par lesquels on monte de la nef dans le chœur, qui forme une espèce de tribune supérieure soutenue également par des colonnes de marbre. Au milieu du pavé en mosaïque de l'église, on voit une image fort curieuse du zodiaque. Un autre objet que l'on conserve précieusement, c'est une chaîne qui aurait appartenu à saint Jean-Baptiste et qui serait venue de Constantinople. Nous doutons fort de cette origine.

La plupart des colonnes qui divisent les trois nefs sont en marbre et évidemment antiques; on les a appareillées et ajustées tant bien que mal. Il est telle colonne qui est mi-partie antique et moderne, et ces fragments sont rapportés avec une simplicité toute primitive. C'est ainsi que les chapiteaux sont souvent trop petits pour le corps de la colonne, et réciproquement.

La basilique de San Miniato date de l'an 1013. L'évêque de Florence, Hildebrand, l'empereur saint

Henri et sa femme Cunégonde jetèrent les fondements de cet édifice, auquel les siècles suivants ont apporté, chacun, quelques nouveaux embellissements.

Derrière le grand autel, on montre cinq fenêtres fort anciennes, dont les châssis, au lieu de glaces, sont garnis de pierres translucides.

Une espèce de perron élevé, auquel on monte par un escalier garni de rampes revêtues d'une jolie mosaïque en marbres de couleur, conduit derrière l'autel. Un autre escalier descend dans une église souterraine ou crypte qui est également soutenue par plusieurs rangs de petites colonnes de marbres variés, dont quelques-unes ont des chapiteaux antiques. C'est dans cette crypte que le corps de san Miniato, qui fut retrouvé près de la porte latérale du côté nord, appelée la porte Sainte, a été déposé. Une lampe doit brûler éternellement devant les reliques du saint; aujourd'hui la lampe était éteinte. La bonne femme qui nous conduit, et qui certes n'aurait pu mériter le supplice des vestales, nous raconte, à l'occasion de cette lampe, une histoire de miracle assez obscure.

Les Florentins, de tous temps, ont été essentiellement artistes. Les architectes qui ont construit cette crypte, où il fait à peine jour, l'ont ornée de peintures grossières, mais fort curieuses, comme le faisaient, bien des siècles auparavant, leurs aïeux les

Étrusques dans leurs hypogées, qu'un bloc de rocher devait celer à tous les yeux.

Les peintures de l'intérieur de l'église sont plus remarquables, ainsi que celles du maître-autel; elles sont de l'école de Giotto. Les mieux conservées de ces peintures décorent la sacristie et sont de Spinello d'Arezzo, élève de Taddeo Gaddi, peintre fantasque, mais plein de force et d'invention : elles représentent divers sujets de la vie de saint Benoît.

Le maître-autel, voûté en berceau et tout revêtu d'une riche mosaïque en marbre, a une apparence byzantine. Les grandes peintures de la coupole placée au fond de l'église appartiennent à la même époque.

La chapelle de Saint-Jacques et Saint-Eustache est surmontée d'une petite coupole de Luca della Robbia, que Vasari regarde comme l'un des meilleurs ouvrages de ce maître. Sous cette coupole, on voit le beau mausolée du cardinal Jacques de Portugal, qui mourut à Florence dans l'année 1459. C'est le chef-d'œuvre du sculpteur Antonio Gamberelli, dit Rosellino, qui fut l'un des précurseurs de Michel-Ange. Le pavé a été exécuté sur les dessins d'Antoine Manetti.

On se rappelle que, lors du siége de Florence par Clément VII, qui dura près d'une année, Michel-Ange, qui dirigeait la défense, s'efforça de protéger le joli campanile de San Miniato en le faisant cou-

vrir de matelas. Les ouvrages de fortification qu'on voit non loin de cette église, qui, de sa plate-forme, commande tout Florence, furent élevés d'après les plans et par les soins du grand architecte, en 1529. Ce grand homme voulait défendre la ville, de ce côté, contre les attaques de l'armée impériale; mais ses efforts furent vains, il ne put sauver la liberté de sa patrie.

XXVIII.

MAISONS DE MICHEL-ANGE, DE BENVENUTO CELLINI ET DE MACHIAVEL. — MACHIAVEL.

La maison de Michel-Ange, construite dans la rue Ghibellina, est encore habitée aujourd'hui par un Buonarotti, descendant de l'illustre artiste. Un neveu de Michel-Ange, poëte dramatique qui composa cette pièce de *la Fiera* qui n'a pas moins de vingt-cinq actes et dont la représentation dura cinq journées, a fait construire dans cette maison une galerie où Pietro di Cortone a peint divers traits de l'histoire du grand artiste.

Entre autres reliques michel-angesques, on conserve dans sa maison un manuscrit autographe des poésies du poëte sculpteur et le premier marbre qu'il a sculpté ; ce groupe représente Hercule combattant un centaure. Le génie du maître se manifeste déjà dans cette première ébauche.

Deux maisons de Benvenuto Cellini sont restées debout comme celle de Michel-Ange. Des inscriptions

sur plaques de marbre, et qu'on voit dans la rue Chiara del Popolo et dans la rue del Rosaio, indiquent ces maisons. C'est dans la dernière qu'il exécuta cette fonte de son Persée, qu'il nous a si pittoresquement racontée.

Une inscription indique, dans la rue Guicciardini, la maison où mourut Machiavel, le 22 janvier 1527, à l'âge de cinquante-huit ans. Une lettre d'un de ses quatre fils, Pierre Machiavel, annonce en ces termes sa mort à son cousin François Nelli : « Nicolas, notre père, est mort, le 22 de ce mois, à la suite de douleurs d'entrailles causées par un médicament qu'il avait pris le 20. Il s'est confessé de tous ses péchés au frère Mathieu, qui lui a tenu compagnie jusqu'au dernier moment. Notre père, vous le savez, nous laisse presque dans l'indigence. »

Machiavel, à peu près disgracié par les Médicis, auprès desquels il n'avait joui que d'une sorte de demi-faveur durant les années qui précédèrent le dernier réveil de la république florentine, puis, à cet instant critique de sa vie, repoussé par ses concitoyens, qui le regardaient comme un apostat vendu au gouvernement des Médicis, Machiavel se trouvait, en effet, au moment de sa mort, dans une situation de fortune assez fâcheuse. Le dédain de ses concitoyens, qu'il regardait comme de l'ingratitude, le tua tout autant que ce médicament pris mal à propos.

Machiavel, outre sa maison de Florence, avait,

près de San Casciano, cette jolie bourgade située, à quelques milles de Florence, sur le chemin de Rome, dans la paroisse de San Andrea, au monte Palliano, une maison de campagne attenante à quelques terres. C'est dans ce petit domaine [1], héritage de famille, que, à peine sorti de cette prison où il venait de subir la torture du chevalet, il se retira sous le gouvernement des Médicis. Machiavel avait été soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration contre les nouveaux maîtres de Florence. Soit innocence, soit empire sur la douleur, il n'avoua rien et fut sauvé.

Dans une charmante lettre qu'il adresse à son ami Vettori, partisan des Médicis, il fait une curieuse peinture de sa manière de vivre dans cette solitude.

« J'habite ma campagne, lui dit-il, et, depuis les derniers événements, en mettant au bout les unes des autres toutes les journées, je n'en ai pas passé plus de vingt à Florence. Je chasse les grives de ma propre main. Je me lève avant le jour, je garnis les gluaux, et je sors de chez moi, portant sur le dos une quantité de cages, semblable à Geta quand il s'en retourne du port avec les livres d'Amphitryon. Chaque jour, je prends deux grives au moins et sept au plus. J'ai passé ainsi tout le mois de septembre. Ce divertissement, quoique assez singulier et monotone, me manque aujourd'hui, à mon grand déplaisir.

[1] Ce domaine appartient aujourd'hui à la maison Rangoni, de Modène.

« Voici quelle est ma vie actuelle. Levé avant le soleil, je me rends dans un de mes bois, que je fais couper. J'y passe deux heures à voir l'ouvrage fait la veille ou occupé avec les bûcherons, toujours en querelle entre eux ou avec leurs voisins. »

Machiavel entre ensuite dans un détail fort naïf de quelques-unes de ses affaires et de ses mécomptes comme marchand de bois. Il reprend ainsi :

« Au sortir du bois, je me rends à la fontaine et aux places où sont tendus mes filets d'oiseleur, portant sous le bras un livre, soit Dante, soit Pétrarque, soit quelque autre poëte d'un ordre moins élevé, comme Tibulle et Ovide. Je lis leurs amours ; je me rappelle les miennes, et, pendant quelques instants, je me complais dans ces pensées. De là je me rends sur le chemin, près de l'auberge. Je cause avec les passants, je leur demande des nouvelles de leur pays ; j'apprends bien des choses, et ils me mettent à même d'observer tous ces différents goûts et fantaisies des hommes. Bientôt après, arrive l'heure du dîner ; je mange en compagnie de mes gens, et c'est mon chétif patrimoine qui alimente notre table. Après le dîner, je reviens à l'auberge, où, d'ordinaire, j'y trouve réunis l'aubergiste, un boucher, un meunier, un chaufournier. Je me mets à leur niveau. Je joue tout le reste du jour à la crica. Souvent, à propos d'un quatrillon (un sou) à perdre ou gagner, il s'élève mille contestations, mille querelles, avec accompa-

gnement d'injures. On nous entend crier de San Casciano. Et, cependant, c'est en me ravalant ainsi que j'empêche mon cerveau de se moisir. Oui, je m'abandonne à toute la malignité de la fortune, espérant qu'après m'avoir ainsi foulé aux pieds elle finira par en avoir quelque honte. »

Ce politique si profond et si raffiné, en se résignant ainsi à cette vie rustique et à cette existence en commun avec les paysans de San Casciano, voulait, sans doute, continuer sur les hommes, fussent-ils des conditions les plus infimes, ses observations commencées autrefois sur les princes, leurs cours et les factions de la république.

Machiavel nous apprend que, le soir, il reprenait une vie noble et intellectuelle, propre au descendant de cette famille patricienne dont l'origine ne remontait à rien moins qu'aux Romains, — Machiavel n'étant que la corruption des mots *Marcus Avellinus*, — et qui avait compté treize gonfaloniers de justice et cinquante-trois prieurs dans son sein.

« A la porte de mon cabinet, je me dépouille de ce vêtement de paysan tout souillé de boue et d'ordures, et je me revêts de mes habits de ville et d'uniforme. Sous ce costume convenable, je m'introduis dans les cours où vécurent les hommes célèbres de l'antiquité. Accueilli par eux avec bienveillance, je me pénètre de leurs paroles. C'est la seule nourriture qui me convienne vraiment et pour laquelle je suis

né. Je converse avec eux sans crainte. Je leur demande les motifs de leurs actions; ils me répondent avec bonté, et pendant quatre heures je vis en eux et avec eux; je ne sais plus ce que c'est que l'ennui. J'oublie tous mes chagrins. Je ne redoute ni la pauvreté ni la mort. Dante a dit qu'on ne devient savant qu'en retenant ce qu'on a entendu : je note donc ce qui, dans leur conversation, me paraît le plus frappant, et de ces notes j'ai composé un ouvrage sur les principautés (c'est le premier titre de son livre *Du Prince*). Je m'enfonce le plus profondément que je puis dans l'examen et l'étude de ce sujet. J'examine ce que c'est qu'une principauté, combien il y en a d'espèces, comment on les acquiert, comment on les garde, comment on les perd. Si mes autres imaginations vous ont plu quelquefois, celle-ci ne vous déplaira pas. Elle ne peut manquer non plus d'être agréable à un prince, surtout à un prince nouveau; c'est pourquoi je l'adresse à Julien le Magnifique. »

On voit, par ce dernier passage, que ce livre *Du Prince*, si attaqué, tellement condamné et, il faut le dire, si peu compris, fut composé spontanément par Machiavel dans sa solitude, et qu'il ne fut ni commandé ni payé.

Pendant les seize années que Machiavel avait vécu dans les emplois publics, il avait vu les hommes de près et souvent les premiers hommes de son temps, tels que François Ier, Borgia, l'empereur Maximilien

et plusieurs papes, La naïve sagacité de ses récits d'ambassade nous montre toute la netteté et la sûreté de son jugement. Aucun des mobiles des actions de ces personnages ne paraît lui échapper.

Secrétaire du gouvernement florentin, il avait senti que l'intervention des étrangers perdrait la république et la liberté, et il avait vivement combattu l'alliance avec la France. Retiré dans sa solitude, il repassait ses souvenirs et coordonnait ses observations avec celles qu'avaient faites autrefois sur la politique les grands écrivains de l'antiquité. Tout résigné qu'il était, et en se livrant à ses simples distractions et à cette vie des champs qui témoignent du moins d'une certaine pureté de cœur, il ne se faisait illusion ni sur les vices ni sur les faibles des hommes. Il se disait, sans doute, que, à la suite des vicissitudes auxquelles son pays venait d'être soumis, il n'était plus pour lui qu'une seule chance de bonheur, c'était de se résigner à la perte de sa liberté et d'être bien gouverné, et il faisait la leçon au prince et lui enseignait cet art.

On jugera Machiavel d'autant moins sévèrement qu'on se reportera au temps où il a vécu. Alors on n'avait pas reconnu que la société n'existe que pour le bien-être de l'individu; tout au contraire, l'individu était sacrifié à l'État, les membres au corps, ou tout au moins leurs rapports mutuels n'étaient ni bien établis ni bien définis.

Machiavel ne s'occupa donc guère que du corps et surtout de ce qui le fait vivre et agir, de la tête. Il rechercha avec une certaine sollicitude ce qui peut fonder la domination du prince et la rendre durable. Il faut en convenir, et cela plutôt à la honte de son époque qu'à la sienne, pour assurer cette stabilité tous les moyens lui semblent bons.

La sincérité même dont Machiavel fait preuve dans le développement de ses théories, soit qu'il ait tort, soit qu'il ait raison, nous prouve qu'il ne les regardait pas comme condamnables. Nul homme ne s'est laissé moins éblouir par les artifices du style ou par un paradoxe. S'il avance une opinion, c'est qu'il la regarde comme bonne; il s'inquiète peu qu'elle soit nouvelle, et dans sa manière de l'exprimer il repousse toute vaine parure. On peut dire que Machiavel n'a jamais fait une phrase ni soutenu un sophisme de propos délibéré. Bien qu'il ait pu varier et, après avoir servi longtemps la république, passer du côté des Médicis, devenus les plus forts, mais qui, du moins, ne l'ont jamais accablé de leurs faveurs, on peut dire qu'au fond il est toujours resté bon citoyen. Partout, dans ses ouvrages, il déplore les malheurs de l'Italie, il exalte son ancienne gloire et il lui souhaite une plus brillante destinée. Il a horreur de l'intervention et de la domination des étrangers; car c'est là surtout ce qui cause la ruine et la mort d'un pays.

Celui qui recommande au prince d'honorer les talents, de protéger les arts, de favoriser le commerce et l'agriculture, de ne choisir pour ministres que ceux qui ne s'occupent que des intérêts de l'État et non de leurs propres intérêts, de haïr les flatteurs, d'être grand questionneur et auditeur attentif, et, s'il voit qu'on hésite à lui tout dire, d'en témoigner vivement son mécontentement; celui qui répète encore que, si l'on examine bien attentivement l'histoire, on verra que quelques-uns des empereurs romains n'ont péri que parce qu'ils se sont rendus odieux et méprisables; qu'il n'y a pas de meilleure forteresse pour un prince que l'affection du peuple; celui, enfin, qui termine ce livre, que l'on a tant incriminé, en exhortant l'Italie et ses princes à se délivrer du joug et de l'influence des étrangers, celui-là, certes, n'était ni un homme corrompu ni un mauvais citoyen.

Qu'il ait ensuite reconnu, ce qui n'était que trop vrai, que plus d'un prince n'avait fait consister l'art de gouverner que dans le plus ou moins d'à-propos et d'habileté avec lequel il violait sa parole, et qu'il termine ce chapitre en faisant observer d'une manière ironique que tel prince, qu'il ne lui convient pas de nommer, n'a jamais à la bouche que les mots de paix et bonne foi, mais que, s'il eût observé l'une et l'autre, il eût perdu plus d'une fois sa renommée et ses États; qu'il ait ajouté autre part qu'il ne faut reculer devant aucun moyen pour commander à la

fortune; qu'il faut savoir changer de méthode avec elle quand les temps l'exigent; qu'enfin il vaut mieux, avec elle, être trop hardi que trop circonspect, la fortune étant d'un sexe qui ne cède qu'à la violence et ne se déclarant bien souvent pour ceux qui sont jeunes que parce qu'ils savent oser; Machiavel, en cela, n'a fait que constater des vérités basées sur l'observation des faits, sans même se laisser aller aux préjugés de son époque, sur lesquels, au contraire, il promène de haut un regard serein et profond, et qu'il juge sévèrement sans doute, mais avec une grande sagacité.

C'est dans ses lettres à ses amis que cet homme de génie s'est peint tout entier; celles qu'il écrivait à sa famille, et dont l'une, adressée à son fils Guido, nous a été conservée, nous montrent toute la bonhomie de ce conseiller des princes, de ce prétendu corrupteur et contempteur des peuples :

« Guido, mon bien cher enfant, lui dit-il, j'ai reçu une de tes lettres, qui m'a fait grand plaisir, surtout parce qu'elle m'a appris que tu es parfaitement guéri..... L'amitié toute récente, et si intime que je m'en étonne moi-même, que je viens de contracter avec le cardinal Cibo, pourra te procurer de grands avantages; mais il faut, pour cela, que tu étudies..... Tu vois l'avantage que j'ai retiré du peu de talent que j'avais acquis. Ainsi, mon cher enfant, si tu veux me rendre heureux, et en même temps

travailler à ton bonheur et à ta gloire, conduis-toi bien et instruis-toi ; car, si tu sais t'aider toi-même, chacun te prêtera un appui.

« Si le petit mulet est devenu tout à fait fou, il faudrait le traiter autrement que les autres fous. Quand ils sont dans leur accès, on les lie, et je veux que tu le délies. Tu le confieras à Angelo, qui le conduira au monte Palliano. Là on lui ôtera sa bride et son licou, on lui laissera gagner sa vie comme il pourra et se guérir de sa folie. L'emplacement est vaste; l'animal n'est pas grand; il ne peut causer aucun dommage.....

« Salue de ma part Mona Marietta. Dis-lui que, chaque jour, j'ai été sur le point de partir, que je suis encore dans la même position. Je n'ai jamais tant désiré me trouver à Florence que dans ce moment; mais je ne puis faire ce que je voudrais. Je lui recommande seulement de ne pas s'inquiéter, quelque chose qu'on lui dise... Embrasse la Beccina, Piera et Totto. J'aurais bien voulu savoir si ses yeux sont guéris.

« Vivez contents. Tâchez de dépenser le moins d'argent possible. Recommande à Bernardo de se bien conduire. Depuis quinze jours, je lui ai écrit deux lettres, et je n'ai pas reçu de réponse. Que le Christ vous garde tous! »

Les quatre noms que l'on trouve à la fin de cette lettre sont ceux des autres fils de Machiavel, Ber-

nardo, Piero et Louis, et de sa fille Bartholomea. Mona Marietta était sa femme. Il paraitrait qu'elle ne lui rendit pas la vie agréable. On a même prétendu que c'est elle qu'il avait voulu peindre, dans sa nouvelle de Belphégor, sous la figure de cette madame Honesta, dont l'orgueil était si démesuré que Lucifer n'en eut jamais un pareil, et qui, pour peu qu'il lui refusât quelque chose, accablait le pauvre Rodrigo de reproches et d'injures. Aussi n'hésite-t-il pas, tout diable qu'il est, à se replonger dans l'enfer avant que les dix ans qu'on lui avait donnés pour vivre sur la terre soient expirés, plutôt que de se soumettre de nouveau à ce terrible joug matrimonial.

Machiavel adressait cette lettre, d'Imola, à son fils, le 2 avril 1527, et l'on sait qu'il mourut le 22 juin de la même année.

C'est surtout en politique que l'on est condamné à tordre et à détordre toujours le même fil, et, tout en paraissant tenter de nouvelles voies, à suivre les mêmes sentiers en marchant presque du même pas. Les nomenclatures changent; les formes semblent nouvelles, les choses, au fond, restent les mêmes. La politique est l'une des branches les plus positives et les plus explorées de la morale, et en morale y a-t-il encore des nouveautés possibles? On a tout dit et tout fait dans ce genre; il n'y a pas d'expériences qui n'aient été tentées. Gouverner aujourd'hui, c'est donc savoir; bien gouverner, c'est savoir beaucoup et met-

tre à profit la science. La connaissance du passé, celle de l'homme, et l'étendue d'esprit qui permet de saisir et de combiner beaucoup de rapports, seront désormais les premières qualités d'un homme d'État.

Une singulière croyance a cours en Europe. Cette croyance acquiert, d'année en année, plus de force et de crédit ; peu s'en faut qu'elle n'ait l'autorité de la chose jugée : c'est que jamais les Français ne sauront coloniser, c'est qu'ils ne savent pas même former d'établissements durables en pays conquis. Les effroyables revirements dont chacun a été témoin ou acteur depuis le commencement du siècle sont venus apporter une sorte de confirmation fatale à cette croyance, que pour notre part nous ne voulons encore regarder que comme un préjugé.

Ce préjugé est d'ancienne date ; l'opinion des premiers publicistes italiens, de ces restaurateurs de la politique en Europe, d'accord avec les faits, a surtout contribué à la répandre. « Les Français, sous le roi Charles VIII et sous Louis XII, ont perdu les provinces qu'ils avaient conquises en Italie pour n'avoir observé aucune des précautions que doivent prendre ceux qui s'emparent d'un pays et qui veulent s'y maintenir, » disait Machiavel au cardinal d'Amboise dans les conférences qu'il avait avec lui à Nantes, et lorsque le cardinal, récriminant au lieu de répondre, s'écriait que les Italiens ne s'entendaient pas à faire la guerre : — En revanche, les

Français n'entendent rien en politique, répliquait le Florentin.

Les preuves qu'il apporte à l'appui d'un jugement si absolu sont nombreuses, et les raisonnements à l'aide desquels il le fortifie difficiles à rétorquer. — « En Italie, dit-il, les Français ont toujours été les artisans de leur propre ruine, et cela parce qu'ils y ont toujours commis faute sur faute. » Montesquieu, qui avait un système à soutenir, prétend, lui, que, si les Français ont été chassés neuf fois de l'Italie, c'est à cause de leur insolence à l'égard des femmes et des filles, un peuple aimant et défendant toujours plus ses mœurs que ses lois. — Ces causes sont tout à fait secondaires. Machiavel, qui est sur son terrain, qui ne cherche pas à appuyer une théorie spirituelle, mais à prouver un fait, en cite de plus réelles. Prenant pour exemple les faits qui se sont passés de son temps, il expose comment le roi Louis XII a perdu la Lombardie. « Ce prince, nous dit-il, commit plusieurs fautes capitales en Italie. Il accrut la force d'une puissance déjà importante et en détruisit de petites, en cédant au pape Alexandre VI les diverses principautés de la Romagne, ajoutant imprudemment à l'influence spirituelle du saint-siége le temporel d'un État si considérable, et se privant du même coup de ses alliés naturels; il ne fonda pas de colonies dans le pays conquis, et enfin il fit la folie, lorsqu'il était le seul arbitre en Italie, de s'y donner

un rival en partageant le royaume de Naples avec le roi d'Espagne. Dès lors, il eut au delà des Alpes un concurrent redoutable, auquel les mécontents et les ambitieux ne manquèrent pas de se rallier, et qui fut bientôt assez puissant pour le chasser lui-même du pays. »

Machiavel établit, à cette occasion, cette règle générale qui, dit-il, ne trompe jamais, et qu'il développe longuement, c'est que le prince qui, en pays conquis, contribue à l'élévation d'une autre puissance ruine, par cela seul, la sienne. Machiavel n'aurait pas conseillé ce traité de la Tafna, qui, en Algérie, faillit nous être si funeste.

Machiavel pose encore en principe qu'il ne faut jamais éviter une guerre nécessaire, quelque avantage que l'on paraisse retirer, sur le moment, de cette temporisation. A plus forte raison ne doit-on jamais laisser empirer un mal pour éviter la guerre : « Vous ne l'évitez pas, vous ne faites que la différer, à votre grand désavantage. Louis XII, pour éviter la guerre, cède la Romagne au pape et le royaume de Naples à l'Espagne ; plus tard, il fallut bien faire la guerre, et il perdit tout. » Ces axiomes ont, comme on voit, un à-propos de tous les temps.

Machiavel cite encore, à cette occasion, l'exemple des Romains. Ces maîtres en fait de conquêtes ne reculèrent jamais devant une guerre qu'ils jugeaient nécessaire, à plus forte raison ne laissèrent-ils ja-

mais les inconvénients d'une mauvaise position s'accroître pour éviter la guerre. Ils y paraient aussitôt en prenant les armes; ils savaient que, dans ce cas, la guerre ne peut se différer qu'au grand avantage de l'ennemi. Conformément à ces principes, s'il y avait lieu à faire la guerre, ils prenaient toujours l'initiative. C'est ainsi qu'ils allèrent en Grèce attaquer Philippe et Antiochus, pour n'avoir pas à se défendre contre ces princes en Italie. Cette maxime des sages de nos jours, qui répètent qu'on doit tout attendre du bénéfice du temps, leur paraissait insensée; car le temps amène le mal comme le bien. Ils aimaient mieux s'en remettre à leur courage et à leur prudence.

Machiavel dit ailleurs, dans le portrait peu flatté qu'il a laissé des Français : « Ils sont tellement préoccupés du bien et du mal présents, que l'avenir n'est rien pour eux, et qu'ils oublient aussi facilement les outrages que les bienfaits qu'ils ont reçus. » C'est ce qui fait, sans doute, qu'ils n'ont pu prendre pied nulle part et qu'ils se sont si difficilement établis même en Algérie, à trois jours de la France.

On peut s'étonner, hésiter, se tromper même devant l'imprévu; mais, dans certaines situations bien connues, qui, de siècle en siècle, se représentent toujours les mêmes, l'hésitation n'est pas permise et l'erreur est coupable. Ces publicistes italiens des XVe et XVIe siècles, qui substituent le savoir-faire intel-

ligent à la force brutale et qui, soumettant les affaires d'État à une profonde et rigoureuse analyse, élevèrent la politique au rang des sciences exactes et en quelque sorte mathématiques, nous ont laissé de précieux traités où tous les cas semblent prévus, et que nos publicistes contemporains n'auraient pas tout à fait tort de consulter quelquefois. Les histoires de Leonardo Bruni, de Guicciardini, de Poggio et de Paolo Sarpi, le *Prince* de Machiavel, les réflexions de ce politique consommé sur les réformes à faire à la constitution de Florence, ses légations, ses histoires et ses lettres à Raphaël Girolami sur les ambassades sont des modèles de ce genre. On trouve dans ces divers ouvrages la profondeur et la concision de Montesquieu, plus la connaissance pratique des affaires et des hommes; on y rencontre peu de traits d'esprit, mais aussi rien de creux, de vague et de vide : chaque mot est une leçon, chaque page un enseignement.

Loin de nous, toutefois, la pensée de nous faire les panégyristes aveugles et passionnés de la politique italienne; loin de nous, surtout, l'idée de prêcher le machiavélisme à nos hommes d'État. La politique que l'on a ainsi qualifiée n'est ni de notre temps ni dans nos mœurs. Nous ne voulons accepter de cette politique que ce qui est juste, que ce qui est vrai de tout temps, la clairvoyance habile, la finesse sans astuce, l'énergie et la décision dans le bien. Sans doute, ces politiques italiens, et Machiavel à leur tête,

ont tout voulu dire du sujet qu'ils traitaient, et ont en quelque sorte enseigné la science du bien et du mal. Mais en exposant les moyens de mal faire ils n'ont pas, pour cela, approuvé les mauvaises actions politiques. Quand Machiavel, par exemple, pose en principe qu'un souverain ne peut ni ne doit toujours tenir sa parole, il a grand soin de dire aussitôt qu'il ne donne un tel précepte que parce qu'il suppose ce prince entouré d'êtres plus faux et plus méchants que lui. Si ce n'est pas là une justification, c'est du moins une excuse. Machiavel a été pour l'étude de la politique ce que Descartes fut, plus tard, pour celle de la philosophie. Il se trompe quelquefois, mais, en se trompant, il éclaire; ses erreurs même sont des leçons. On a dit de l'auteur du *Prince* qu'il avait révélé l'art du crime plutôt en observateur qu'en criminel [1]; ce jugement est encore bien sévère. Qui sait, en effet, si, de son temps, cette révélation de l'art du crime n'était pas le plus signalé service que l'homme de bien pût rendre à l'humanité?

Mais nous ne voulons, cette fois, ni justifier ni même interpréter la politique du grand publiciste florentin; nous voulons seulement prouver qu'il n'en faut pas absolument négliger l'étude.

En effet, Machiavel, dans son livre trop décrié, donne beaucoup d'excellents enseignements, et le

[1] Mme Staël, *Corinne*, livre XVIII, chapitre III.

peuple même trouve singulièrement à profiter des conseils donnés à ses oppresseurs. Nous n'avons voulu citer aujourd'hui que quelques-unes de ces maximes, celles qui doivent le plus nous toucher, et cela seulement pour montrer qu'il faut se garder de négliger absolument l'étude de ces *vieux maîtres* en politique, chez lesquels, quoique nous sachions sans doute déjà beaucoup, nous trouverons encore à apprendre. Maintenant quelle est la manière de mettre à profit les exemples et les conseils qu'ils nous donnent? Machiavel nous l'apprend encore : « Les hommes suivent toujours les sentiers battus, nous dit-il; la tendance à l'imitation est le principe de la plupart de leurs actions. L'homme sage, cependant, ne doit suivre que les sentiers tracés par des devanciers de génie. Il ne doit imiter que ceux qui ont approché de la perfection. S'il ne les égale pas, il n'en arrivera pas moins à un beau résultat. Il doit faire comme ces adroits tireurs d'arc qui, voulant frapper un objet placé à une grande distance, calculent soigneusement la portée de leur arme et visent beaucoup plus haut que le but qu'ils se proposent d'atteindre. »

XXIX.

L'AGRICULTURE. — L'INDUSTRIE. — LES MOEURS.

On s'est toujours beaucoup occupé d'agriculture à Florence. Arthur Young s'étonnait, il y a soixante-dix ans, du nombre des Florentins qui écrivaient sur ces matières; il citait les deux Fabbroni, Lastri, Zucchino, Targioni, Paoletti, l'Amoretti, Tartini, tous écrivains agricoles, tous expérimentateurs et non pas seulement curieux, et dont quelques-uns résidaient presque constamment dans leurs fermes.

Florence, à cette époque, avait son journal d'agriculture, et tous ces hommes ne se bornaient pas à de vaines spéculations, mais étaient des esprits pratiques. Il n'est donc pas surprenant que, depuis près d'un siècle, l'agriculture ait fait de grands progrès dans ce pays, dont le climat, tout admirable qu'il est, a bien aussi ses caprices; mais, du moins, l'esprit raisonnable des Florentins sait tirer parti de tout : il n'y a pas un engrais que l'on n'ait essayé, pas un rayon de soleil qu'on ne mette à profit, pas un pouce

de terrain qui ne soit cultivé, s'il est susceptible de l'être.

Les uns attribuent le développement de l'agriculture à l'esprit industrieux des habitants, d'autres tout simplement au système de métayage en vigueur de temps immémorial, et qui perpétue de génération en génération le fermage de la même terre à la même famille, l'attache au sol comme s'il était sa propriété, et lui en fait tirer tout le parti possible. Mais le métayage, comme on l'a fort bien fait observer, n'est praticable que pour les bonnes terres. Pour les mauvaises terres ou seulement pour les terres médiocres, le tenancier doit vivre nécessairement sur la part du propriétaire : de là l'état de gêne de la noblesse florentine, dont toute la richesse est en biens-fonds.

Depuis quelques années, cette détresse a été telle, que nous ne serions pas étonné de voir substituer le système du fermage romain, qui met entre les mains de contre-maîtres dits *mercanti di campagna*, moyennant une redevance fixe et annuelle, l'exploitation des grandes propriétés. Reste à savoir ce que deviendraient tous les métayers toscans, qui, avec leurs nombreuses familles, vivent sur le sol. Il y a là, comme on voit, toute une révolution.

Les théoriciens, qui forment, à Florence, l'Académie des Géorgophiles, sont presque tous, en même temps, des praticiens. Nous avons vu, à l'exposition universelle de 1855, que les produits obtenus par

leurs soins ne laissaient rien à désirer, et les compartiments toscans où ils étaient exposés n'étaient pas les moins remarquables de cette exposition. On se rappelle ce magnifique froment aux grains courts et rebondis, les farineux de toute espèce, les plantes oléagineuses, enfin les spécimens des diverses cultures qui les remplissaient. La plupart de ces produits provenaient de l'exploitation des terrains appartenant aux plus grandes familles de Toscane. Nous citerons, dans le nombre, les Bracci, les Castel-di-Nocco, le prince Corsini, le marquis Garzoni, le marquis Côme Ridolfi, etc., etc.

Les instruments agricoles exposés par ce dernier, ainsi que ceux qu'avaient envoyés le comte Cambray-Digny et M. l'abbé Lambruschini, prouvent jusqu'à quel point ce goût de l'agriculture est poussé dans la Toscane.

Tout bizarre que cela puisse paraître, nous dirons que, à l'heure qu'il est, à Florence, qui semble cependant leur patrie par excellence, les arts ont laissé prendre le pas à l'agriculture et à l'industrie. On ne s'occupe guère, dans les habitations de la classe moyenne, que de choses utiles qui peuvent rapporter et donner du bien-être. Dans les salons plus relevés, on songe à s'amuser, à tirer parti des étrangers qui donnent des fêtes et auxquels on n'en rend pas; comme au temps d'Arthur Young, la conversation roule sur l'agriculture, sur l'industrie, sur telle ou

telle expérience ou application scientifique. L'imagination est tenue en bride; on lui préfère la raison; et puis comment pourrait-on, aujourd'hui, s'occuper des arts? Que pourrait-on dire ou citer de nouveau? En un mot, Florence est aujourd'hui le pays le plus raisonnable de l'Italie et, disons-le aussi, le pays le plus économe; mais, en général, les grandes fortunes y sont rares : aussi, dans cette ville industrieuse, tout le monde est-il plus ou moins commerçant, industriel, agronome. Il y a bien aussi quelques gens de lettres et quelques artistes, mais qui sont plus importants par le bruit qu'ils font que par l'influence qu'ils exercent. Nous conviendrons aussi que, trop souvent, le goût des lettres tourne au pédantisme; il est telle coterie, parmi les gens de lettres, qui en est encore à ne vouloir employer que des mots en usage vers 1400, époque à laquelle, pour eux, le dictionnaire s'est pétrifié. Les artistes inventent peu; ils sont excellents copistes, excellents graveurs, excellents dessinateurs, mais trop préoccupés aussi de ce qu'ont fait leurs devanciers il y a trois ou quatre siècles; en tout, même dans leurs poteries, qui sont fort remarquables, ils se laissent aller également au pastiche. C'est plus facile, et puis le goût des étrangers, les seuls qui achètent des objets d'art, l'exige ainsi.

En hiver, on se morfond dans ces vastes habitations florentines. Toutes les montagnes sont con-

vertes d'arbres, et, à distance, on dirait un grand bois; mais ce bois, composé d'oliviers, de mûriers et de toutes sortes d'arbres à fruit, est religieusement respecté; on ne coupe un arbre que lorsqu'il est mort : aussi, à Florence, paraît-on ignorer l'usage du combustible; les plus vastes pièces ne sont réchauffées que par de misérables braséros pleins de cendre noire. L'idée qu'il fait chaud suffit aux Florentins.

Si les Lucquois se moquent de l'économie des Florentins, ceux-ci leur rendent leurs railleries en grosse monnaie. Quand nous étions à Florence, ils ne tarissaient pas, et nous faisaient les récits les plus bouffons quand on les mettait sur ce chapitre. Il est vrai que la petite cour du petit prince dont la Toscane absorba les États, en 1847, d'une manière tout à fait convenable, c'est-à-dire en vertu d'un traité, faisait alors un étrange contraste avec la cour du grand-duc. Autant cette dernière était simple, raisonnable, ennemie de toute vaine pompe, américaine en un mot, autant, par delà les collines de Pistoia et d'Ortignano, on affichait les grands airs et on recherchait le faux éclat. La petite armée du petit prince, qui se composait de cinq cents hommes, était commandée par trois cents officiers, dont plusieurs généraux et un généralissime. Chaque arme était représentée dans cette miniature d'armée, artillerie, génie, infanterie, cuirassiers, hussards, etc. Au parterre du théâtre de

la principale et unique ville de la petite principauté, on eût pu, les jours de gala, se croire dans une capitale qui a garnison. Partout brillaient les plaques, les cordons et les grosses épaulettes. Tout cela traînait le sabre à grand fracas, avait de magnifiques uniformes et portait des moustaches de 8 pouces de long.

Le petit souverain de ce petit État passait pour le plus timoré de tous les hommes; il se trouvait en Angleterre lorsque nous traversâmes son empire. Un de ses sujets, nous dirons même de ses familiers, esprit frondeur sans doute, nous racontait, en riant, que son seigneur et maître avait les nerfs d'une telle délicatesse, que tout lui faisait peur. Il craignait l'eau, le feu, et la seule pensée du diable et de l'enfer lui donnait la chair de poule. Cette peur du diable en avait fait un protestant. On damne un peu moins dans cette religion que dans toute autre, et il avait voulu en essayer. La peur de l'eau le retenait à Londres depuis plus d'une année. Comment affronter une traversée de plusieurs lieues? Le prince avait environ un million de revenu, ce qui est énorme pour un si petit État, et il le dépensait d'une manière folle, faisant des économies sur le traitement de ses ministres pour enrichir ses palefreniers. D'ailleurs ces ministres cumulaient; son ministre de la guerre était en même temps son maître d'hôtel, et le ministre de l'intérieur ministre de la marine et de la justice. Il fallait un semblant de cabinet pour la

petite principauté qu'un majordome eût gouvernée.

Quand les deux États étaient séparés, les Florentins étaient malicieux et presque méchants à l'endroit de ceux de Lucques. La réunion aura coupé court à ces sarcasmes et à ces moqueries.

XXX.

CERTALDO. — BOCCACE.

Avant de quitter Florence, j'ai voulu faire mon pèlerinage au joli village de Certaldo, où Boccace a longtemps vécu, où il est mort, mais dont il n'était pas originaire, ainsi qu'on l'a prétendu.

Boccace, fils d'un marchand de Florence, était né à Paris, où son père faisait le commerce. Sa mère était Parisienne, et il est à croire que la liaison qui les unissait n'était pas légitime, car Boccace n'a jamais parlé de sa mère. Ramené enfant en Italie, il retourna, dans sa jeunesse, à Paris avec un ami de son père. C'est là qu'il acheva ses études, autant que le lui permettait le commerçant florentin auprès duquel il se trouvait. Boccacc, dans ses ouvrages, fait plus d'une fois allusion à ce séjour à Paris.

Le village de Certaldo est bâti sur une hauteur au pied de laquelle coule un ruisseau. La maison de Boccace, qui existe encore, est construite en briques; elle n'a rien de remarquable, à l'exception de la tour

qui s'appuie contre elle. Cette maison fut achetée, il y a une quarantaine d'années, par une femme d'esprit, Mme Carlotta Lenzoni, qui la fit remettre en état et qui a fait peindre, dans la chambre qu'habitait l'écrivain, son portrait à fresque, par M. Benvenuti, le peintre en vogue. Cette fresque doit être imitée d'un des portraits du temps, car nous lui avons trouvé un caractère de simplicité et de naïveté qu'on ne rencontre pas toujours chez les artistes italiens modernes.

Mme Lenzoni avait fait réunir dans cette même pièce un certain nombre de livres, ouvrages de Boccace, ou que ses écrits ont inspirés ; elle s'est attachée à mettre le mobilier en rapport avec l'hésitation. De vieux meubles trouvés dans le pays, mais qui n'ont certainement pas appartenu à Boccace, ont été placés dans ses différentes pièces. Une lampe, recueillie dans un des coins de la maison, paraît seule contemporaine de l'écrivain. Nous aimons à nous figurer que ce fut à la clarté de cette lampe que le poëte a composé ses charmantes nouvelles, bien qu'on ne puisse pas dire qu'elles sentent l'huile.

On montre encore la terrasse sur laquelle le poëte aimait à se promener, le puits duquel il tirait lui-même son eau, enfin une pierre qui, à ce que l'on assure, a recouvert pendant quatre siècles ses ossements, et sur laquelle on a récemment placé une inscription commémorative.

Cette pierre sépulcrale était placée au milieu de l'église Saint-Jacques de Certaldo. L'épitaphe en vers latins, que Boccace avait lui-même composée, était inscrite sur la partie du mur la plus rapprochée. On crut devoir remplacer ce simple monument par un tombeau plus fastueux, que Lactance Tedaldi, podestat de Certaldo, lui fit ériger en 1503 sur l'une des façades intérieures de l'église, et qui, depuis, a encore été déplacé. On voit sur ce tombeau le buste à mi-corps de Boccace, en costume de l'époque; il est enveloppé de la robe avec capuchon que l'on portait de son temps, et tient dans ses mains un livre sur lequel on lit : *Décaméron*.

L'ancien tombeau avait été détruit, en 1783, par un podestat ignorant, croyant obéir à une loi de Léopold, qui interdisait les sépultures dans les églises. Le profane fit enlever la pierre, qui fut brisée et déposée dans un cloître voisin, où Mme Lenzoni l'a recueillie.

Le crâne et les os de Boccace, retirés du tombeau, furent déposés chez le maître d'école du village, où les étrangers venaient les voir. Ils disparurent vers l'époque de la première révolution italienne, et l'on suppose qu'ils ont été volés; quand, par qui et à quel propos, c'est ce que l'on ignore. Le fait est que cette relique est perdue et qu'on n'en a jamais retrouvé trace. Il faut avouer que les habitants de Certaldo, si fiers aujourd'hui de leur illustre concitoyen, ont,

dans cette occasion, fait grandement preuve d'indifférence, pour ne pas dire pis.

En 1825, voulant, sans doute, réparer la négligence de leurs pères, les Certaldais ont fait rétablir, au commencement de la montée qui conduit au village, une ancienne inscription qui avait été détruite, la voici :

Viator, ferma il piè, rivolgi il passo
A salir l'erto monte, ove in castello
Tu troverai che sotto un duro sasso
Il Boccaccio gentil riposa in quello.
E se brami d'aver stupore e spasso,
Va a vedi al fonte Filien Meschinello.
Se ne domandi poi a donne pronte,
Cento novelle ti sian mostre, o conte.

AN. MDXXV.

Boccace n'habita pas toujours à Certaldo ; il n'y résida même que peu d'années : une première fois, de 1363 à 1365, lorsqu'il s'y réfugia, voulant se tenir à l'écart des révolutions qui désolaient alors sa patrie.

Il se félicite de la vie calme et douce qu'il y menait, et de son exil volontaire, dans une lettre qu'il écrivait à un riche Florentin de ses amis, Pino de' Rossi, qui, chassé de Florence par le parti contraire, trouvait, lui, son exil insupportable. Après avoir rappelé les exemples de Scipion l'Africain et de Scipion Nasica, auxquels il ajoute modestement qu'il

n'a nullement l'intention de se comparer, Boccace ajoute qu'il a cru devoir faire comme eux, quitter Florence et habiter Certaldo. Il fait ensuite une charmante peinture de l'existence qu'il menait dans sa retraite. C'est là qu'il a commencé à réconforter sa vie, *a confortar la mia vita ;* il décrit ensuite les plaisirs champêtres dont il jouit si délicieusement, entouré de ses petits livres, *libricciuoli.* Il s'étonne, tout mortel qu'il est, de pouvoir goûter ainsi la félicité éternelle.

C'est pendant ce premier séjour à Certaldo que Boccace composa ce traité de la *Généalogie des dieux*, en langue latine, qui le plaça, pendant deux siècles, au premier rang des érudits et des mythologues de son temps. Sa considération s'était accrue dans sa retraite ; ses concitoyens vinrent l'y chercher pour l'envoyer, comme ambassadeur, près du pape Urbain V, à Avignon d'abord, puis à Rome.

Boccace, dans son dernier séjour à Certaldo, en 1374, fut moins heureux.

Il s'y était retiré, déjà malade, après son dernier voyage à Naples, où la reine Jeanne lui avait fait les offres les plus séduisantes pour le retenir à son service. Cet accueil, si différent de celui qu'il avait reçu autrefois du grand sénéchal Acciajuolo, ne put le retenir. L'âge et peut-être la maladie lui faisaient sentir le besoin de l'indépendance et de la retraite. Il revint donc dans son cher Certaldo.

A peine y était-il arrivé, qu'il tomba gravement malade. Il guérit, et, sur les instances de ses concitoyens, il voulut bien donner des leçons publiques sur la *Divina commedia* du Dante, dans une chaire spéciale que le sénat de Florence fonda à cet effet. Mais déjà ses forces trahissaient sa volonté, et plus d'une fois il avait été obligé de suspendre ses leçons, quand il reçut la nouvelle de la mort de son cher Pétrarque : « Après avoir reçu et lu votre lettre, dit-il à François Brossano, gendre du grand poëte, qui lui avait appris cette mort, ma douleur s'est renouvelée, et j'ai encore pleuré durant toute la nuit, non par pitié pour cet homme excellent, que son honnêteté, ses bonnes mœurs, ses jeûnes et ses veilles, ses prières et toutes ses vertus n'ont pu manquer de conduire auprès de Dieu, mais pour moi et pour mes amis. »

Ce dernier coup, comme on le voit, était au-dessus de ses forces. Son cœur était brisé, son esprit affaibli; sa main même, comme il le dit, n'obéissait plus à sa volonté : il lui fallait trois jours pour écrire une lettre. Il languit encore près d'une année et mourut à Certaldo, le 21 décembre 1375, âgé de soixante-deux ans.

Boccace a travaillé toute sa vie; il a écrit des églogues, de grands poëmes, tels que la *Théséide*, *Philostrato*, *l'amorosa Visione*, un long roman, le *Philocopo*, et de gros ouvrages latins fort savants.

Mais c'est à un recueil de contes qu'il composa pour *obéir aux ordres* de la princesse Marie, à laquelle il voulait complaire, qu'il a dû toute sa renommée. Comme la fortune, la gloire littéraire est souvent aveugle.

XXXI.

SAN GIMIGNANO.

La route de Florence à Sienne, par Poggibonsi, franchit un pays accidenté, mais triste. Le manteau gris de l'hiver qui le recouvrait encore quand je le traversai n'ajoutait pas à son charme. J'ai dû m'arrêter à Poggibonsi, à l'embranchement des routes de Pise à Sienne par Empoli, et de Florence à Sienne. Là je trouvai un détestable gîte. Toutefois le camérier était honnête, et c'est quelque chose.

La journée du lendemain a été consacrée au pèlerinage archéologique de San Gimignano, où se trouvent des fresques primitives de Simone Memmi et de Taimani; nous nous sommes rendus dans cette bourgade par un chemin tracé sur le penchant de la colline, et que nos petits chevaux avaient peine à gravir. Tout ce paysage est à la fois âpre et charmant. Ce n'est là qu'un chaînon des Apennins; mais, bien que cultivées de la base au sommet, ces collines sont assez fièrement taillées, et toutes leurs sommités sont

meublées de bourgades aux murs crénelés et aux tours élevées qui caractérisent parfaitement l'état social de l'époque où elles furent construites. Chacune de ces petites forteresses communales avait son gouvernement formé à l'instar du gouvernement central, mais qui en était presque absolument indépendant. Chacun de ces petits États avait son podestat, son conseil, ses factions, et, dans certaines occasions, ses luttes intestines et ses combats. Le lien qui les réunissait était plutôt religieux que civil. Ce lien, en Italie, c'était la papauté. Quant au lien civil, s'il existait de nom, de fait il était aboli : cela tenait au gouvernement républicain qui régissait chacun de ces États de l'Italie centrale. N'ayant pas, comme en France ou dans d'autres contrées de l'Europe, un roi ou un empereur dans la main duquel le pouvoir se concentrait et se perpétuait par l'hérédité, chacune de ces villes se gouvernait et agissait à sa guise, surtout dans le cours ordinaire des choses. La présence de l'ennemi commun les rappelait seule à l'unité et pour quelques instants seulement. Ce n'étaient pas, comme en France, des barons ou seigneurs féodaux, images en petit du monarque qui les gouvernait tous ou qui, du moins, était censé les gouverner. C'étaient autant de petites communautés républicaines, taillées sur le patron du grand État républicain dont chacune d'elles faisait partie, qui s'administraient et se gouvernaient elles-mêmes. Leurs luttes n'étaient pas, comme en

France, des guerres de seigneur à seigneur, mais de ville à ville, de bourgade à bourgade. Qu'un État ait pu vivre, que bien plus il ait pu grandir au milieu de cette fièvre continuelle et d'une pareille anarchie, c'est ce que l'on a peine à comprendre. On s'explique mieux qu'un jour soit venu où toute liberté ait dû périr et le pouvoir d'un seul prévaloir.

Comme représentation symbolique de la commune guerroyante, l'aspect de San Gimignano est frappant. C'est la cité toscane telle qu'elle fut construite il y a cinq siècles. Ses murs, ses maisons, d'une architecture à la fois gothique et romane; les quatorze tours dépendantes des quatorze manoirs bâtis, en présence l'un de l'autre, sur l'étroit plateau occupé par la petite cité, qui toutes semblent lutter de hauteur et qui ne le cèdent qu'à celle du podestat, toutes ces constructions d'un autre âge forment un tableau des plus curieux et des plus saisissants. On peut se croire au moyen âge et on s'attend à voir sortir de ces portes un peuple armé que le beffroi de la tour du podestat vient d'appeler à la défense de la commune. Au lieu de cela, ce sont des paysannes portant leurs nourrissons et tenant en main leurs fuseaux, des laboureurs poussant devant eux leurs bœufs attelés, que l'on rencontre sur la route. Le temps des luttes est passé, et la montagne sur laquelle San Gimignano est construit, malgré l'escarpement de quelques-unes de ses parties, est aujourd'hui cultivée jusque sous

les murs de la bourgade; son sol n'appartient plus qu'à la paix.

En pénétrant dans les rues de San Gimignano, on est frappé de la solidité de toutes ces constructions, et des détails charmants et délicats de leur architecture à la fois romane, mauresque et ogivale. Ces anneaux de fer que l'on voit aux palais de Lucques et de Florence sont également attachés à quelques-unes de ces maisons. Les soubassements sont en pierre; le reste de la construction est en briques de différentes couleurs, symétriquement disposées et formant de charmants dessins. Les arcs, les ogives, les parties cintrées des fenêtres romanes, les archivoltes et les oculus sont formés de terres cuites présentant les dessins les plus variés, demi-lunes, fruits du prunier, rosaces, damiers, étoiles et torsades. Ces maisons si ornées sont, en général, les plus modernes, ce qui ne veut pas dire qu'elles dépassent le XVe et le XVIe siècle.

Les anciennes constructions, flanquées, chacune, d'une forte tour quadrangulaire, ont quelque chose de plus mâle et de plus austère. L'ornementation est plus sobre ou, plutôt, elle est nulle. On aperçoit dans les murs de hautes tours et sur la façade et près du couronnement des édifices ces trous qui servaient autrefois à l'établissement de corbeaux et de haubans en bois, que le temps a détruits; comme ils ne présentaient plus, pour la défense, la même utilité, on

ne les a pas remplacés. Les plus anciennes maisons sont défendues par deux tours.

Chacune de ces petites forteresses avait son système de défense fort bien combiné, et l'on distingue encore les réduits réservés à la garnison du château, à la famille et à ses domestiques. Mais ce qui est plus surprenant, c'est de voir tous ces manoirs si rapprochés l'un de l'autre, bâtis face à face ou occupant chaque coin de rue, tandis que l'extérieur de la cité est à peine défendu par un mur crénelé; c'est au cœur même de la ville que se concentre toute la défense non pas contre l'ennemi du dehors, mais contre celui du dedans, contre le parti rival, maître hier, aujourd'hui vaincu. On a peine à comprendre que cette anarchie guerroyante ait pu subsister pendant des siècles, qu'elle n'ait pas tari toute richesse, détruit toute civilisation, et qu'elle ait permis aux lettres et aux arts de se développer, de briller même d'un incomparable éclat.

L'histoire de la commune de San Gimignano serait curieuse à écrire; nous y retrouverions, sous une petite échelle, toutes les péripéties des luttes qui ont signalé les quatre grands siècles de l'histoire florentine. Les hommes, sur ce petit théâtre, nous apparaîtraient avec leur même énergie et leurs mêmes passions; mais, aujourd'hui, nous ne sommes venu que pour examiner les peintures de Simone et Lippo

Memmi, de Taimani et de Benozzo Gozzoli, et nous ne voulons nous occuper que des arts.

Les principales fresques de Taimani, peintre originaire de San Gimignano, sont placées dans un ancien couvent devenu propriété particulière; elles sont assez bien conservées. Une autre fresque du même peintre, représentant une madone, a été peinte extérieurement, à l'entrée de la ville, dans la rue qui conduit à cette place della Cisterna, d'un caractère si original et tout à fait toscan; elle est placée à côté d'une autre madone de Ghirlandajo.

Les peintures de Simone Memmi, mais qu'à en croire Vasari il faudrait peut-être attribuer à Lippo Memmi, qui les aurait faites sans le secours de son frère, se trouvent dans une ancienne église qui dépendait du couvent des Pères de Saint-Augustin. C'est dans cette même église que se trouvent les grandes fresques de Benozzo Gozzoli; elles représentent l'histoire de saint Augustin et la mort de sainte Monique. Le compartiment où le maître a figuré ce saint à genoux devant saint Ambroise est une des plus remarquables peintures primitives qui existent en Toscane.

Dans la salle du conseil du palais public, à laquelle on arrive par un vaste perron, se trouvent de belles fresques de Simone et Lippo Memmi; mais déjà, du temps de Vasari, elles avaient souffert. Cet écrivain

nous apprend, en effet, qu'elles avaient été restaurées par Benozzo Gozzoli, et que quelques figures étaient même de la main de cet artiste. Lippo Memmi a peint, dans cette même salle, une madone qui est presque la répétition de la grande madone du baldaquin, de Sernino, que l'on voit au palais public de Florence.

Les habitants de San Gimignano ont un respect religieux pour ces fresques primitives, et nous les en félicitons. Malheureusement quelques parties avaient été plus ou moins endommagées, entre autres celle où le peintre a représenté la Vision et la Mort de santa Fina, protectrice de San Gimignano. Un barbouilleur de passage s'est avisé de vouloir les restaurer, particulièrement celles de Benozzo Gozzoli, et, comme il arrive toujours, au lieu de restaurer, il a repeint et tout gâté. Ce dernier peintre a le plus souffert de ce travestissement. Mais, aujourd'hui, les habitants de San Gimignano sont prévenus et paraissent décidés à ne plus vouloir laisser toucher à leurs vénérables fresques.

XXXII.

SIENNE.

Le premier aspect de Sienne est certainement des plus frappants; je ne sais même pas si, comme pittoresque, Sienne ne l'emporte pas sur Florence. On sent que c'est à Sienne, comme à Florence, que la civilisation de la moderne Toscane a pris naissance, et cette ville, de nos jours, est encore bien vivante; on y retrouve le mouvement des petits quartiers de Florence. Ce n'est ni une solitude ni un tombeau comme Pise.

La cathédrale de Sienne est placée sur une plate-forme élevée et domine la place qui l'environne de trois côtés; on y arrive par un bel escalier de marbre qui lui donne un grand caractère de majesté. La façade, de style gothique, est percée de trois portes, et elle est flanquée, aux angles, de tourelles qui se terminent en pyramidions d'un style très-singulier. Cette cathédrale est l'une des plus anciennes et des plus remarquables de l'Italie. Sa façade est un bijou dans

son genre; elle est revêtue tout entière de marbre rouge, noir et blanc. Le marbre rouge dessine les arêtes et les détails de l'architecture. C'est de l'effet le plus gai et le plus saisissant. Quelle couleur, quel éclat, quelle richesse dans tous ces marbres! Quel relief dans ces statues des prophètes, dans ces anges prosternés devant le nom de Jésus, qui sont si bien en rapport avec les dimensions de la façade, qu'ils ornent et qui ne les absorbe pas! Les colonnes et les fenêtres présentent aussi de charmants détails. Les têtes d'animaux placées au-dessus des chapiteaux appartiennent au blason des villes alliées autrefois à la république siennoise : le cheval d'Arezzo, le griffon de Pérouse, etc. Le campanile a reçu également un joli vêtement de marbre. Cette décoration a été exécutée d'après les dessins des frères Augustin et Ange, de Sienne, qui avaient étudié à Pise, dont l'un même avait travaillé à la cathédrale de cette ville vers la fin du XIIIe siècle. L'intérieur du dôme, tout incrusté de marbres noirs et blancs, a de la majesté. Ces hautes voûtes, peintes en couleur azur, avec des étoiles d'or, sont d'un effet tout à fait séduisant; mais leur hauteur et la longueur du vaisseau, qui est de 333 pieds, donnent quelque chose d'un peu resserré à la nef. Deux énormes colonnes, sculptées en 1483, sont placées près de la porte et soutiennent une tribune d'un charmant travail et décorée de belles sculptures.

Une immense frise règne tout autour du vaisseau

principal. C'est là que sont placés les bustes de tous les papes depuis le commencement de l'église. La papesse Jeanne n'avait pas été oubliée par l'artiste ; mais, vers 1600, à la demande de Clément VIII, elle fut métamorphosée en pape Zacharie.

Le pavement de la cathédrale de Sienne, en marbre blanc, gris et noir niellé, est une des plus admirables mosaïques qui existent. On a exécuté le niellage avec beaucoup de hardiesse, au moyen de hachures plus ou moins serrées selon que la teinte doit être plus ou moins vigoureuse et accusée, et l'on a rempli ces hachures avec une espèce de pâte noire. Vu de haut, on dirait de grandes peintures monochrones. On a remarqué avec raison que ce travail n'est pas sans analogie avec celui d'anciens vases étrusques; du moins c'est un fruit du même terroir. Ce pavement fut l'œuvre de près de deux siècles et de plusieurs générations d'artistes. Commencé en 1350, il n'a été définitivement achevé qu'en 1546. Il est fâcheux que certaines parties soient très-usées, bien que l'on ait soin, d'ordinaire, de les recouvrir de planches. Ce travail forme une série de compositions qu'il faut voir en se plaçant sur quelque point élevé de l'église. J'ai remarqué surtout des sibylles du plus grand style, un Massacre des Innocents, la Bataille d'un Géant contre plusieurs guerriers, et la Délivrance de Béthulie. Ces dernières compositions sont du Siennois Duccio della Buoninsegna et da-

tent du XIVe siècle; mais les plus excellents de ces morceaux, entre autres une Ève après sa chute, un Abel et autres sujets de l'Ancien Testament, sont de Beccafumi, pâtre comme Giotto, et qui eût été un aussi grand artiste que lui, s'il ne se fût pas exclusivement adonné à l'exécution des immenses mosaïques de ce pavement. Une partie de ce travail, qui n'est pas la moins curieuse et que l'on suppose avoir été exécutée vers l'an 1400, représente les emblèmes héraldiques des villes alliées de la république de Sienne, l'éléphant de Rome portant sa tour, la louve de Sienne, le lion de Florence, le vautour de Volterre, le dragon de Pistoia, le loup-cervier de Lucques, le cheval d'Arezzo, la licorne de Viterbe, etc. Ces images nous indiquent la façon dont, à cette époque, on se représentait quelques-uns de ces animaux.

La chaire, tout à fait dans le style de celle du baptistère de Pise, est du même artiste, Nicolas de Pise. On raconte que, lorsqu'il travaillait à cet admirable monument, il ne recevait de la république que 8 sous par jour, son fils en recevait 4 et ses élèves 6, ce qui ferait environ 16 francs de notre monnaie. Je ne sais pas si ce travail n'est pas supérieur à celui du baptistère de Pise; mais ces sculptures, et particulièrement le bas-relief représentant le Jugement dernier, sont peut-être ce que cette époque nous a laissé de plus parfait.

Comme dans la plupart des édifices italiens du même genre, toutes les époques de l'art ont marqué leur passage dans la cathédrale de Sienne, depuis Nicolas de Pise et son école jusqu'au Bernin et ses élèves, Raggi et Hercule Ferrata; depuis Duccio jusqu'à Carle Maratte. Les statues du Bernin sont en bronze; elles décorent une chapelle moderne et représentent des anges et une Madeleine. Quelques-unes de ces statues sont dorées.

Les peintures du Duccio font époque dans l'histoire de l'art; elles datent de l'an 1310 et décorent le maitre-autel du dôme.

Nous devons indiquer encore les sculptures en bois du chœur, dont les unes remontent à 1387 et sont l'ouvrage de François Tonghi et de son fils, et les plus modernes au XVIe siècle, et furent exécutées par Bartalino, de Sienne, et Benoit, de Montepulciano, sur les dessins de maitre Riccio. On montre encore un vitrage en bronze, ouvrage de Beccafumi, et un dessus de tombeau sculpté en bronze également, et qui couvre le sépulcre de l'évêque Jean Pecci, mort en 1426, qui est l'œuvre de Donatello. Une autre excellente statue sert, ainsi que plusieurs autres sculptures de ce maître, à la décoration d'une chapelle circulaire dédiée à saint Jean-Baptiste, qui est de l'architecte Balthazar Peruzzi.

Le dôme de Sienne est certainement une des églises les mieux ornées de l'Italie. Elle a heureusement

échappé aux restaurations, et cependant tout y est frais, éclatant et d'une merveilleuse conservation. Tout y est aussi extrêmement soigné, tout, jusqu'au pavé du porche.

La chapelle des Gighi, construite, sous l'invocation de la Vierge, par le pape Alexandre VII, est la plus remarquable de la cathédrale de Sienne. Comparativement au reste de l'édifice, la décoration en est toute moderne. C'est le Bernin qui en a dirigé l'exécution. Elle ne laisse rien à désirer quant à la magnificence; mais toute cette richesse pourrait être d'un meilleur goût. Les matières les plus précieuses sont entrées dans sa décoration. Des colonnes de marbre vert de mer soutiennent une coupole qui est dorée tout entière. Les marbres de l'autel, qui servent d'encadrement à des bas-reliefs du Bernin, également dorés, sont incrustés de lapis-lazuli. C'est un joyau!

Les statues en marbre du Bernin qui complètent la décoration de cette chapelle sont extrêmement défectueuses; elles représentent la Madeleine et saint Jérôme. Dans l'une et l'autre, l'artiste a outré l'expression et le mouvement. La Madeleine grimace, et le saint pose le pied sur la tête d'un lion avec une telle énergie, que l'on croirait qu'il veut l'écraser. C'est au maître-autel de cette chapelle que l'on a placé le tableau de Duccio della Buoninsegna, qui date de 1310, et qui est un des monuments les mieux

conservés et les plus curieux de la peinture primitive.

Un tableau de la Visitation, de Carle Maratte, et un saint Bernardin, du Calabrèse, font une singulière figure à côté de cette vénérable peinture.

L'une des dépendances les plus curieuses de la cathédrale de Sienne, c'est la sacristie, autrement dite *la librairie ;* elle fut construite, vers 1450, par Pie II, pour y placer une quantité de manuscrits précieux, dont plus tard les Espagnols s'emparèrent. La sacristie sert, cependant, encore aujourd'hui de bibliothèque et renferme une belle collection de livres d'église ornés de miniatures précieuses exécutées, dans le xve siècle, par Benedetto de Matera, moine du mont Cassin, et Gabriel Mattei, servite de Sienne.

On a placé également au centre de cette salle le charmant groupe des trois Grâces qui fut trouvé sous l'emplacement de l'église. Lors de sa découverte dans le xve siècle, le culte de la beauté était dans toute sa ferveur. Ce groupe avait donc été placé dans l'église même. Le cardinal François Piccolomini, qui fit décorer la librairie, le fit entrer dans cette décoration et le plaça au centre de la pièce, où il produit un très-bon effet.

La voûte de la sacristie est toute couverte d'arabesques d'une grande délicatesse, qui s'enlèvent sur un fond de couleurs variées orné de dix belles fresques, que le peintre Bernardino, dit le Pinturricchio, a exécutées d'après les cartons de Raphael. Ces pein-

tures retracent les actes les plus mémorables de la vie d'Æneas Silvius (Pie II), sur l'ordre duquel cette salle fut commencée. Ces fresques, d'une merveilleuse conservation, semblent exécutées d'hier; elles diffèrent beaucoup de la manière habituelle de Raphaël et doivent être de son premier temps, c'est-à-dire de l'époque où il peignait le Mariage de la Vierge, qu'on voit à Milan. Ces peintures sont encastrées dans de grands compartiments cintrés qui entourent la sacristie; elles présentent de curieuses combinaisons de perspective, des paysages d'une grande naïveté et une grande variété de costumes. Les plus remarquables de ces compartiments sont ceux où le peintre nous montre Æneas Silvius et Dominico, cardinal de Capranica, traversant les Alpes couvertes de neige pour se rendre au concile de Bâle; l'exaltation d'Æneas à la papauté, son entrée à Mantoue sous les auspices de Louis Gonzague, qui l'accueille avec magnificence (Æneas avait convoqué dans cette ville un concile ayant pour objet d'armer les princes chrétiens contre les infidèles); sa mort dans la ville d'Ancône, où il venait de réunir cette puissante armée qui allait combattre les Ottomans. Au moment où l'âme d'Æneas Silvius quitte son corps, un moine camaldule l'aperçoit portée par des anges qui s'élèvent vers le ciel.

Toutes ces peintures fourmillent de portraits des personnages les plus célèbres du temps. Les costumes

y sont d'une grande magnificence, mais présentent quantité d'anachronismes dans lesquels Raphaël n'est pas tombé plus tard, et qui pourraient bien être un peu du fait de Pinturricchio, bien que Vasari attribue entièrement ces cartons à Raphaël et qu'il assure même qu'il conserve dans sa collection quelques-unes de ses premières esquisses ; il est probable que Raphaël, fort jeune alors (il ne devait avoir que vingt ans, et Pinturricchio en avait cinquante), n'aura fait que fournir le canevas sur lequel Pinturricchio, artiste habile et fécond, n'aura fait que broder.

Vasari rapporte que ces peintures furent exécutées avec des couleurs d'une finesse et d'un éclat merveilleux, et l'on s'en aperçoit. Je n'hésite pas à dire que ce sont les fresques du coloris le plus vif, le plus brillant, et en même temps les mieux conservées qui existent en Italie. Que l'on vienne de Rome ou de Florence, elles produisent le même effet. A Rome, les peintures du Vatican ont subi une extrême altération. A Florence, les anciennes fresques, bien que mieux conservées, sont pâles et décolorées, tandis que ces peintures de la sacristie de Sienne semblent faites de la veille et ont une éclatante fraîcheur.

On a voulu attribuer cette conservation au climat, et il est certain qu'elle s'étend à toutes les parties de la cathédrale de Sienne. On a prétendu également qu'elle tenait à la nature des ocres et terres colorantes du pays dont le peintre s'était servi. Cela peut

bien être. Toujours est-il que, si la préparation de ces couleurs qu'indique Vasari entre pour beaucoup dans leur étonnante conservation, l'emploi y est bien aussi pour quelque chose.

La sacristie est entourée de beaux compartiments de menuiserie qui s'élèvent à la hauteur d'environ 9 pieds, et sur lesquels s'appuient les pieds-droits décorés d'arabesques des douze arcades qui l'entourent.

L'église Saint-Dominique est, après la cathédrale, la plus curieuse des églises de Sienne et la plus riche en objets d'art. Parmi les nombreuses peintures qui décorent les chapelles, on distingue tout d'abord cette célèbre madone de Guido de Sienne, qui porte la date de l'année 1221, orgueil des historiens de l'art siennois et désespoir des Florentins; cette peinture, surprenante pour l'époque à laquelle elle a été exécutée, ne manque pas d'un certain charme et nous a paru supérieure aux ouvrages de Cimabué, qui lui sont pourtant postérieurs de près d'un demi-siècle.

On voit, dans la même église, d'autres peintures des maîtres primitifs, entre autres de François Rustici et de Giotto. Les œuvres des artistes de la décadence y sont aussi fort nombreuses.

C'est dans l'église de Saint-Bernardin que sont réunis les ouvrages les plus remarquables peut-être des maîtres siennois; mais citons seulement les tableaux d'André Vani, de Gambarelli et du Sodoma,

qui représentent divers traits de la vie de sainte Catherine de Sienne, un Spozalizio de Beccafumi, une Vierge d'André Vani, une femme mourante et trois anges de Rutilio Manetti, une Assomption, une Visitation, une Présentation et une Mort de la Vierge du Sodoma, les chefs-d'œuvre peut-être de ce maître, et qui peuvent lutter avec la Déposition de croix et le Christ à la colonne que l'on voit dans l'église Saint-François. Citons encore les églises de Saint-Augustin, de San Quirico, de Saint-Pierre in Castello Vecchio, de Saint-Martin, de la Conception et de la Trinité, dans lesquelles on trouve des tableaux non-seulement des peintres siennois, mais de la plupart des artistes qui se sont illustrés en Italie, depuis les premières époques de l'art jusqu'à la décadence.

Le baptistère de Saint-Jean-Baptiste mérite une visite spéciale : on y voit une curieuse réunion de sculptures des premiers maîtres toscans, un Baptême de Jésus-Christ et un saint Jean conduit à Hérode, de Ghiberti; une Vocation de saint Joachim, de Donatello; un Banquet d'Hérode, de Pierre Pollaïolo; plusieurs statues de petite dimension, de Giacomo della Quercia; et enfin, de Vecchietta, les bas-reliefs du tabernacle.

On fait remonter à l'an 832 la fondation de l'hôpital de Santa Maria della Scala; mais il paraît certain qu'il ne fut bâti qu'au XIe siècle, et son église ne fut construite que vers le milieu du XVe. C'est un

établissement vaste et parfaitement tenu. Comme les anciennes institutions de ce genre, il est à plusieurs fins. Non-seulement on y reçoit les malades, mais on y loge les pèlerins, et les enfants trouvés y sont recueillis. On voit dans l'infirmerie de l'hôpital, autrefois la salle des pèlerins, quatre fresques qui furent peintes, en 1440, par Dominico Bartolo, neveu et petit-neveu de deux peintres du même nom, dont l'un, Maestro Fredi Bartolo, peignait vers l'an 1350, et l'autre, Taddeo, vers l'an 1410. Les fresques de Dominico représentent la Charité chrétienne, l'Indulgence accordée à l'hôpital par Célestin III, le Mariage des jeunes filles et un trait de la vie du bienheureux Augustin Novello. Ces peintures, dont la conservation est fort remarquable, comme celle de toutes les fresques exécutées à Sienne, étaient célèbres dans la seconde moitié du xve siècle; elles brillent surtout par la perfection avec laquelle les ajustements et, en général, tous les accessoires sont exécutés. Raphaël et le Pinturricchio n'ont pas dédaigné d'imiter, dans leurs compositions, certaines parties de ces fresques.

Derrière le maitre-autel de l'église de l'hôpital, on voit une immense composition exécutée par le chevalier Concha, et qui représente la piscine probatique. C'est une de ces grandes machines que les peintres de la seconde époque de la décadence se sont plu surtout à exécuter. On ne rencontre là ni la science, ni la

vérité, ni le coloris à la fois si brillant et si vrai de Paul Véronèse, et les tours de force de perspective que l'artiste a exécutés ne peuvent étonner que les ignorants.

Par exemple, toute la partie supérieure de cette fresque est en cul de four, et les colonnes que Concha a peintes au fond de son tableau restent droites. Les cicerone ne manquent pas de vous faire approcher du mur et de vous faire remarquer que, vues de près, elles sont courbes et s'inclinent sur la tête du spectateur. Cette remarque est puérile, car elle peut s'appliquer à chacune des compositions exécutées sur une superficie cintrée, que ce soient des figures ou de l'architecture.

La grande place de Sienne est magnifique, et sous ce rapport cette ville n'a rien à envier à Florence. Cette place, dite place *del Campo*, d'un 1/2 kilomètre de tour, est disposée en amphithéâtre à demi circulaire et d'une inclinaison très-douce. Elle imite, dans sa disposition, la forme d'une coquille, dont les côtes, figurées par des dalles de pierre, se relient toutes à un centre commun, en avant du palais public. Sur ce point existe un puisard qui sert à l'écoulement des eaux. A l'endroit où se trouverait la charnière de la coquille est construit le palais public, et treize rues ayant toutes une légère inclinaison aboutissent à cette place, de sorte que de chacun des quartiers de la ville on aperçoit le palais du gouvernement. En

avant de ce palais se trouve une fontaine monumentale, dont Giacomo della Quercia a exécuté les sculptures. On y voit inscrit sur plusieurs écussons le mot *liberta*, qui a survécu à la chose.

Le palais public de Sienne n'a rien non plus à envier à celui de Florence. Peut-être même le vieux palais siennois doit-il aux deux énormes créneaux placés à ses angles et à la disposition des deux corps de bâtiments qui arrivent d'angle sur la façade centrale quelque chose de plus pittoresque et de plus singulier.

Ce palais, de style ogival, fut commencé en 1327 et continué sur les dessins des frères Agnolo et Agostino, architectes siennois, qui construisirent aussi la grande tour de la Mangia, à l'angle du palais. Bâti en pierre de taille jusqu'au premier étage, puis en brique jusqu'à ses combles, cet édifice a le caractère le plus imposant. Sa façade toute blasonnée, son haut balcon, la grande rosace du mur central, la curieuse horloge de la tour, les animaux fantastiques placés à ses angles, sa tour élancée, et par-dessus tout ses énormes créneaux et ses mâchicoulis si profondément accentués, tout, dans cet édifice, respire la force, tout rappelle l'énergique liberté du moyen âge. C'est la forteresse du peuple, tyran d'abord et plus tard esclave.

Ce palais et cette place furent, en effet, du temps de la république, le théâtre de bien des luttes et d'une

éternelle agitation ; aussi Montaigne a-t-il dit, en parlant de Sienne, que cette ville *est, de tout temps, en partialité et se gouverne plus follement que ville d'Italie.*

Près du palais se dresse une colonne sur laquelle on voit une louve allaitant Romulus et Remus. C'est le symbole de la ville de Sienne. On le retrouve en plusieurs autres endroits, particulièrement près de la cathédrale. Les Siennois en sont fiers comme rappelant leur origine romaine.

La grande salle du conseil du palais public a été dessinée par les frères Agnolo et Agostino, architectes du palais.

Les tribunaux, la chancellerie, le conseil du gouvernement logeaient dans cet édifice, où étaient déposées les archives. Dans plusieurs de ses salles, dont on a respecté les décorations avec le soin le plus religieux, on voit de belles peintures des différentes époques de l'art. Parmi les anciens maitres, nous citerons Sernino di Simone, qui a peint une immense fresque représentant la Vierge et l'enfant Jésus sur un trône que recouvre un baldaquin et qu'entourent des anges. Les apôtres et les protecteurs de la ville tiennent les bâtons du baldaquin. Cette fresque fut exécutée en 1287 et restaurée, par Simone di Martino, en 1321. Taddéo a exécuté, dans la chapelle du palais, des peintures qui représentent l'histoire de la Vierge, et, dans une autre pièce, la série des

républicains illustres des temps antiques, Cicéron, Caton d'Utique, Camille, Curtius Dentatus, Scipion Nasica et Scipion l'Africain, habillés à la siennoise et prononçant des sentences latines et italiennes. Ces peintures furent faites en 1407; elles obtinrent un tel succès, que la seigneurie lui accorda de riches récompenses et que plusieurs villes de l'Italie voulurent aussitôt avoir de ses ouvrages.

Les images des vertus qui concourent au bien de l'État et des vices qui entrainent sa ruine ont été peintes à fresques, dans la salle dite des *Arbalètes*, par Lorenzetti, en 1338. Ce sont des peintures primitives des plus curieuses. Nous en dirons autant de la voûte du consistoire, de Beccafumi, d'un coloris si éclatant et si délicat, mais qui, bien qu'en ait pu dire Lanzi, n'a certes rien de corrégien.

La salle du conseil est ornée de compositions peintes qui rappellent les faits les plus mémorables de l'histoire de Sienne : le siége de monte Massi; la victoire que les Siennois remportèrent, en 1363, dans le val di Chiana : cette peinture est de Lorenzetti; la victoire qu'ils remportèrent également contre les Florentins, alliés de Sixte IV et du roi de Naples, en 1499.

Des peintures du même genre, et représentant toujours les victoires de Sienne et les belles actions de ses habitants, décorent la salle du tribunal. Cette disposition à se glorifier eux-mêmes a, sans doute,

valu aux Siennois leur réputation de vanité. Ceux qui étudient les costumes du moyen âge trouveront dans ces peintures les renseignements les plus curieux et les plus nombreux.

Les prisons de la ville sont placées en arrière du palais, du côté de la strada Salicotto. C'est là que les coupables contumax étaient pendus en effigie, la tête en bas.

De redoutables emblèmes, figurés intérieurement, indiquaient, dans le voisinage de la prison, les appartements du capitaine de justice et du podestat; ce sont les anneaux d'un carcan et la poulie le long de laquelle se déroulait la corde d'une potence. Dans les salles souterraines de l'arrière du palais, on faisait autrefois la monnaie, et des fonderies de canons y étaient installées.

La salle du conseil, qui fut exécutée sur les dessins des deux frères Agnolo et Agostino, n'existe plus, et, après la chute de la république, en 1557, le gouvernement de Florence la transforma en salle de théâtre. Nous voyons que, dès 1560, on y joua, en présence de Cosme Ier, une comédie qui avait pour titre *Ortenzio*. Ce théâtre, brûlé en 1751, fut reconstruit immédiatement par les soins de l'empereur. On y a sacrifié la richesse à la commodité.

La chapelle de la Vierge, voisine du palais, fut construite à l'occasion de la peste de 1368. On y voit des peintures gracieuses et incorrectes du Sodoma.

La haute tour au pied de laquelle cette chapelle est bâtie fut commencée en 1325 et finie en 1364, toujours sur les dessins des frères Agostino et Agnolo. C'est là que les cloches de la ville devaient être placées ainsi que sa grande horloge. Cette dernière est fort belle et existe encore. Elle est de la fin du XIVe siècle. On attribue son ornementation à Jean Turini, qui exécuta aussi la louve de bronze placée à l'angle du palais, sur une colonne de granit. Cette tour était autrefois surmontée d'une statue en bronze, ouvrage d'un artiste nommé Mangia, d'où vient le nom de la Mangiana qu'elle porte encore de nos jours. De son sommet, on jouit d'une vue étendue sur les environs de la ville et sur une grande partie de l'Apennin.

A l'une des extrémités de la place del Campo, située en avant du palais, on voit une moitié d'arc, placée là comme essai par l'architecte Balthazar de Sienne, qui, à l'instigation du pape Pie II, voulait entourer la place d'un portique.

Sienne possède un grand nombre d'autres palais, parmi lesquels nous citerons le palais Piccolomini, construit par Francesco di Georgio, le plus magnifique de la ville et, peut-être, de la Toscane. Sa façade, construite en bossage, est tout en pierres de travertin. L'édifice repose sur un stylobate élevé de 3 mètres. La belle corniche du couronnement, d'un dessin à la fois si mâle et si délicat, est dans le rap-

port le plus heureux avec la hauteur du bâtiment. La cour intérieure est entourée d'un portique orné de statues antiques et dont le plafond est décoré d'arabesques et de peintures. Les colonnes et les pilastres du portique sont en marbre bleu turquin. Les chapiteaux et les bases des colonnes, ainsi que les corniches et chambranles des croisées, sont en marbre blanc. Un grand jet d'eau est placé au centre de la cour.

Le palais Spanocchi, ouvrage du même architecte, est moins vaste que le palais Piccolomini auquel il ressemble beaucoup. Il porte la date de 1472. La corniche de l'édifice est du plus beau caractère; l'architecte a placé, entre les consoles qui la supportent, une série de médaillons renfermant des bustes en terre cuite, offrant beaucoup de saillie, et qui est du plus heureux effet.

La fontaine Branda et la loge du pape, qui rappelle la loge des Lanzi de Florence, sont des monuments caractéristiques, à la conservation desquels les Siennois paraissent attacher beaucoup d'importance. La loge du pape, qui est encore de Francesco di Georgio, le grand architecte de Sienne, a été construite avec un soin particulier. Les colonnes, les archivoltes, les corniches sont en marbre. Les génies ailés, supportant les armes du pape, ont été sculptés par l'architecte lui-même. Les voûtes étaient autrefois décorées de peintures que les intempéries des saisons

ont presque complétement effacées. Ces portiques ou loges sont propres à la Toscane. C'était un diminutif de la place publique des anciens. Quand le temps était pluvieux ou le soleil trop ardent, on s'y réunissait pour causer des affaires de la république. Le portique de Pie II, après la chute de la république, reçut une assez bizarre destination; c'était là que se faisait le tirage de la loterie.

Dante, dans un de ses moments de colère, a parlé de la fontaine Branda.

> Ma s'io vedessi qui l'anima trista
> Di Guido o d'Alessandro o di lor frate,
> Per fonte Branda non darei la vista [1].

Le temps a beaucoup modifié le caractère de cette fontaine et des jardins qui couronnaient ses constructions. Un portique moderne, formant façade, a été accolé à ses arcs en ogive. Ce portique est placé à l'une des extrémités du grand lavoir. C'est là que les bestiaux viennent se désaltérer dans les bassins placés entre ses arcades. Les eaux y sont amenées de la montagne par des conduits souterrains revêtus en pierre; elles n'y arrivent qu'après avoir séjourné dans de vastes réservoirs où elles s'épurent.

[1] Dante, *Inf.*, XXX, 78.

XXXIII.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

Sainte Catherine de Sienne est l'une des figures les plus remarquables de ce XIVe siècle, si fécond en personnages illustres dans tous les genres. Elle était fille d'un teinturier, Jacques Benincasa, qui tenait une foulonnerie dans la rue dell' Occa. Son père était dans l'aisance; voyant les heureuses dispositions de sa fille, il s'appliqua à les cultiver; aussi ses jeunes compagnes l'appelaient-elles Euphrosine. Son esprit, tout entier aux occupations intellectuelles et tourné vers le mysticisme, la sauva des dangers que sa beauté et sa jeunesse pouvaient lui faire courir; pour être plus sûre d'échapper à la tentation, elle fit secrètement vœu de virginité. Benincasa, qui n'avait pas élevé sa fille avec tant de soin pour en faire une religieuse, voulut la marier; il rencontra de sa part une résistance douce, mais inébranlable. En 1365, elle prit l'habit de religieuse dans le tiers ordre de Saint-Dominique. Le moment où elle se trouva livrée à elle-

même fut celui du combat; c'est elle qui le rappelle.

Quelle que fût sa vocation, son imagination mobile, ardente n'était pas encore complétement détachée des liens de la terre. Mille pensées impures agitaient son cœur. De dangereux fantômes se présentaient devant ses yeux et l'assaillaient à toute heure. L'orgueil et l'amour-propre dominaient son esprit. Ce ne fut qu'à force de mortifications, et en consacrant tout le temps qu'elle ne donnait pas à la prière, à soigner les malades et à secourir les malheureux, qu'elle triompha de ces obsessions et se conserva pure et sainte.

Catherine avait reçu le don de la parole. Son éloquence était entraînante; elle en faisait usage pour convertir les pécheurs et pour réunir les esprits les plus divisés. Au milieu de la guerre acharnée que les Guelfes et les Gibelins faisaient au pape Grégoire XI, elle prêchait la paix à chacun des partis. Tout rapprochement étant impossible, elle épousait chaudement la cause du pape et maintenait dans son parti les villes de Sienne, de Lucques et d'Arezzo.

L'influence de l'extatique jeune fille devint bientôt considérable dans toute la Toscane. Les Florentins en firent une ambassadrice et l'envoyèrent à Avignon, auprès du pape Grégoire, pour le supplier d'accueillir les messagers de paix qu'ils lui adressaient. La mission de Catherine eut un plein succès, bien qu'elle eût été traversée par le peu de sincérité de

ceux qui l'avaient députée. Après trois ans de luttes et d'efforts, ayant vu plus d'une fois ses jours exposés, elle parvint à réconcilier les Florentins avec le pape Urbain, qui avait succédé à Grégoire. Catherine fit plus encore. Les Romains, depuis près de soixante-dix ans, avaient vu les papes abandonner leur ville pour Avignon à leur grand préjudice, et ils menaçaient de rompre ouvertement avec ce pape avignonais. Avant de prendre ce parti extrême, ils s'adressèrent à Catherine, dont l'influence faisait grand bruit. Catherine réussit encore et détermina le pape à retourner à Rome.

Tous ces succès ne pouvaient manquer de lui susciter des envieux, surtout dans le clergé. On lança contre elle de ces accusations vagues qui, au XIVe siècle, conduisaient au bûcher la personne qui en était l'objet. Mais, avant de prononcer sa condamnation, on soumit la jeune fille à des épreuves qu'elle supporta avec tant d'humilité et de douceur, qu'elles tournèrent à son honneur, et que, soit politique, soit conviction, ses ennemis furent les premiers à reconnaître son innocence et à s'incliner devant son mérite.

Lors du schisme de 1358, qui partagea la chrétienté entre Urbain VI et Clément VII, Catherine épousa nécessairement la cause d'Urbain et s'employa, plus activement que jamais, pour amener un rapprochement entre ces partis religieux; mais cette

mission était au-dessus de ses forces. Chaque pape avait des saints dans son parti, et ces saints, qui n'avaient pas tous l'humilité et l'esprit de persuasion de Catherine, rendaient, peut-être, le schisme plus ardent encore. Le zèle de Catherine ne se refroidit pourtant pas. Elle s'adressait aux peuples, aux princes, aux cardinaux, à chacun des papes, et particulièrement à Urbain, lui reprochant son orgueil et son caractère intraitables, qui avaient aigri les esprits et, par suite, causé le schisme. Toutefois cette nouvelle mission était au-dessus de ses forces que le jeûne et les mortifications avaient épuisées. Elle mourut à Rome, en 1380, âgée de trente-trois ans, sans avoir réussi à amener ce rapprochement. Catherine ne fut canonisée que soixante-dix-neuf ans après sa mort, par le pape Pie II.

Un grand nombre de ses lettres sont restées; on prétend cependant qu'elle ne savait pas écrire et qu'elle les dictait. Elle dicta également à ses disciples, dans une de ses extases, sa conversation avec le Père Éternel. Il y avait, sans doute, quelque effet de somnambulisme inappréciable, même pour elle, dans toute cette affaire.

Ses oraisons, ses avis et les discours qu'elle fit à ses disciples avant de mourir, ont été recueillis comme sa correspondance. Catherine, lettrée sans savoir écrire, a laissé des poésies qui sont, peut-être, apocryphes. Toujours est-il que son style est regardé

par les puristes comme tout à fait classique. Le Siennois Gigli a même publié un *vocabulario Catheriniano*, qui ne contient que les mots employés par la sainte. A propos de ses visions et de ses extases, Fleury dit qu'il ne doute pas qu'elle ne fût de bonne foi et que son imagination vive, échauffée par les jeûnes et les prières, devait avoir une grande part dans tout cela. Si l'on peut attribuer à la vivacité de son imagination certains faits bizarres, comme son mariage mystique avec Jésus-Christ, sa récitation de l'office avec le Christ, ses extases et plusieurs de ses miracles, comment pourra-t-on expliquer ces stigmates, partis d'une image miraculeuse de Jésus-Christ crucifié, qui laissent leur empreinte sur les membres de la sainte? Une jalousie d'ordre a fait interdire, par Sixte IV, qui avait été franciscain, la représentation de ces stigmates sur les images de Catherine, cet honneur devant être réservé à saint François de Sales. Mais le fait ne passe pas moins pour certain, auprès de tous les bons croyants, et j'ai vu dans la chapelle de Sainte-Catherine, dite du *Santo Crucifisso*, l'image de Jésus crucifié, de Junta di Pisano, peintre du commencement du XIIIe siècle, image qui s'inclina vers la sainte en extase et d'où partirent, assure-t-on, les rayons qui la stigmatisèrent.

Cette maison de sainte Catherine, ainsi que la *fulonica* (la foulonnerie), où son père, Benincasa,

exerçait son métier de teinturier, dans la rue dell' Occa, ont été, par décret du conseil de la république et de la commune siennoise, transformées en chapelles richement ornées, et décorées de nombreuses peintures représentant divers actes de l'histoire merveilleuse de la sainte, tels que sa canonisation, les deux couronnes qui lui sont offertes, le Christ prenant son cœur. Ces peintures sont de François Vanni. D'autres, également curieuses, ont été exécutées par le Sodoma, Sorri, Casolani, Mecarino, Pacchiarotto et Salimbeni. Le charmant tableau du Corrége, que nous avons au musée de Paris, et qui représente le mariage mystique de sainte Catherine, pourrait bien avoir été fait pour cet oratoire. Dans une petite chambre voisine de la chapelle, on montre deux pavés qui servaient d'oreillers à la sainte, et qui sont placés à l'endroit même où était sa couche. On conserve également, dans l'église Saint-Dominique, qui est de son ordre, l'anneau que l'enfant Jésus lui donna, à l'occasion de son mariage.

Je ne sais si le bizarre privilége qui avait été accordé à la sainte de faire un certain nombre de mariages auxquels les parents ne pouvaient s'opposer lui a été conservé. Voici comment la chose se pratiquait : chaque année, des jeunes filles d'artisans et de bourgeois vêtues de blanc, voilées et dotées par la confrérie qui porte le nom de Sainte-Catherine, assistaient à une grand'messe qui avait lieu dans sa

chapelle. Après la messe, elles traversaient la ville processionnellement. Ceux qui avaient des prétentions à la main de quelqu'une d'entre elles se rangeaient sur leur passage et présentaient un mouchoir à la préférée. Si la jeune fille acceptait, elle prenait le mouchoir et en nouait un coin; si elle refusait, elle baisait le mouchoir et le rendait au jeune homme. Le futur ainsi agréé était censé choisi par sainte Catherine. Les parents ne pouvaient mettre obstacle au mariage qui devait s'ensuivre.

Sainte Catherine avait également le privilége de gracier tous les ans deux criminels et de délivrer deux prisonniers pour dettes. Au temps de la république, quand ses reliques passaient devant le palais du gouvernement, le sénat tout entier descendait pour recevoir la bénédiction. Elle est toujours en grande vénération parmi le peuple.

XXXIV.

LA RIVIÈRE DIANA. — LES SIENNOIS. — L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

Un vers du Dante, qui a fait proverbe, s'applique à un puits que l'on montre près du cloître del Carmine. C'est par là que s'écoulaient les eaux d'une rivière problématique, la Diana, que personne ne vit jamais et qui aurait passé sous la ville de Sienne.

. . . . . E perderagli
Più di speranza, ch'a trovar la Diana.

Et tu perdras l'espérance comme lorsqu'il s'agit de trouver la Diana.

Les Siennois ont, d'ailleurs, une quantité de prétentions dont quelques-unes peuvent être fondées, comme, par exemple, leur priorité sur l'école florentine. Ces prétentions ne sont pas nouvelles, et l'amour-propre siennois paraît avoir été de tout temps fort exalté. Dante l'a stigmatisé, dans son poème, avec une vivacité qui n'est pas mordante seulement

pour les Siennois. La violente épigramme du poëte florentin fustige du même coup, et avec cette énergie qui n'appartient qu'à lui seul, la vanité siennoise et la vanité française :

. . . . . Or fu Giammai
Gente si vana come la sanese?
Certo non la Francesca si d'assai!

Si la rivière Diana avait quelque chose de fabuleux et prêtait à la raillerie, les Siennois, pour se venger de ces plaisanteries, pourraient montrer ces vastes aqueducs, qu'ils mirent deux siècles à creuser, qui passent sous la colline et une partie de la ville et amènent des eaux abondantes à cette fontaine Gaja que le sculpteur Giacomo della Quercia décora de bas-reliefs. Ce travail fut jugé si excellent, que, depuis, ce sculpteur ne s'appela plus que Giacomo della Fonte. Aujourd'hui ces sculptures sont en fort mauvais état.

Ces magnifiques aqueducs, dont nous venons de parler, sont de ces réalités qui peuvent faire passer sur ces prétentions qu'avait Sienne à une rivière. Cosme III les déclarait dignes des Romains. Charles-Quint, après les avoir parcourus, disait que Sienne était, peut-être, plus merveilleuse encore dessous que dessus.

Par cela même que la vanité des Siennois est excessive, leur susceptibilité est extrême; elle s'appli-

que à tout, au passé comme au présent. Aussi, à Florence, assure-t-on qu'il faut toujours être de l'avis d'un Siennois, vous dirait-il qu'on parle plus purement la langue italienne sur la place del Campo que dans les salons du grand-duc. Il est certain qu'à Sienne la prononciation est déjà changée et parait moins rude et moins gutturale qu'à Florence.

Outre son Académie des sciences, une des plus célèbres de l'Italie, Sienne avait un grand nombre d'autres réunions portant également le titre d'Académie et ayant les plus singulières dénominations, l'Académie des hébétés, des grossiers, des sans-nom, etc. Tous ces petits bureaux d'esprit avaient souvent maille à partir entre eux. Néanmoins ils avaient cela de bon qu'ils occupaient les oisifs, tenaient l'intelligence éveillée et entretenaient jusqu'à un certain point le goût des lettres, des sciences, de la musique, des arts, en un mot de toutes les occupations intellectuelles.

Les Siennois sont fiers de leur école de peinture et surtout de son antériorité sur l'école florentine. Ils ont recherché, depuis que la mode est revenue aux vieilles peintures, toutes les œuvres de l'époque primitive de l'art autrefois dispersées dans les églises et les chapelles de la ville et de ses environs, et les ont réunies dans leur Académie des beaux-arts. Les curieux ont déterré un grand nombre de noms de peintres de ces premières époques, et ils en décou-

vrent, chaque jour, de nouveaux. Un de ces tableaux primitifs, rassemblés à l'Académie, porte la date de 1100. Il représente un saint Jean sur un trône, et a été exécuté par Pierre di Lino. Un autre tableau, de Guiduccio, représentant un Christ, porte la date de 1215; mais le plus remarquable de ces vieux tableaux est celui de Segna di Buonventura, qui est divisé en quatre compartiments et qui représente une Annonciation, saint Paul, saint Romuald. Ce peintre a inscrit son nom sur le glaive de saint Paul. Ce tableau, du commencement du XIVe siècle, et d'une conservation extraordinaire, a une puissance de ton et une sévérité de conception qu'on rencontre assez rarement dans les peintures de l'école siennoise. Cette école se distingue, en effet, par la suavité du coloris, par le calme et la douceur de l'expression poétique.

Parmi ces anciens maîtres, dont on voit les ouvrages à l'Académie des beaux-arts de Sienne, nous nommerons encore Giglio di Pietro (1249), Massarello (1344), Simone di Martino, Pierre di Giovani, Étienne di Giovani, François di Georgio, etc.

Un artiste qui a laissé plusieurs ouvrages remarquables à Sienne, et dont la vie ne fut pas seulement occupée par son art, mais par d'importantes fonctions publiques, c'est le peintre Andrea di Vani. Capitaine du peuple, il fut envoyé en ambassade auprès du pape. Aussi Lanzi l'appelle-t-il le Rubens de son époque. Andrea di Vani était en relation avec sainte

Catherine, qui lui a adressé une lettre sur la bonne direction à donner à sa conduite. M. Mussini, peintre de talent, dont nous avons pu voir les ouvrages dans les expositions de Paris, est aujourd'hui directeur de l'Académie des beaux-arts de Sienne.

Ce n'est pas dans cette Académie, mais à la bibliothèque, que l'on voit le fameux manuscrit, orné de miniatures par le chanoine Orderico, qui porte la date de 1213, et qui a pour titre : *Ordo officiorum senensis ecclesiæ*. Dante, dans ses vers, a célébré le peintre Orderico.

La bibliothèque de Sienne, installée dans la grande salle de la fameuse Académie des *intronati* (hébétés), la plus ancienne de l'Italie, contient environ 80,000 volumes, dont 6 à 8,000 manuscrits. Le plus ancien et le plus curieux de ces manuscrits est un évangéliaire grec du IXe siècle. Le caractère des figures, rehaussées d'or et d'un coloris bien autrement vigoureux que celui des manuscrits italiens et même que celui de la Bible de Charles le Chauve, est tout à fait byzantin. Ce livre, qui appartint à la chapelle impériale de Constantinople et qui, après la chute de l'empire grec, fut acheté à Venise par des agents siennois attachés au grand hôpital, est orné d'une superbe reliure enrichie de nielles très-précieuses. On conserve aussi dans la bibliothèque le manuscrit des lettres que sainte Catherine de Sienne a dictées à son secrétaire.

XXXV.

LA BATAILLE DE MONTE APERTO.

Il existe à la bibliothèque de Sienne un curieux récit de la bataille de monte Aperto racontée par Nicolo de Giovani de Francesco Ventura. Le texte original de cette chronique, mise en lumière dans ces dernières années par M. Joseph Porri, écrivain siennois, est orné de miniatures qui n'ont aucune valeur au point de vue de l'art, mais qui sont fort curieuses comme renseignements sur les costumes du temps. La chronique elle-même, rédigée avec une grande naïveté et en même temps avec un certain feu, est fort intéressante et nous donne un tableau pris sur nature, par conséquent des plus exacts, de ces guerres du XIIIe siècle; guerres populaires et si acharnées, comme toutes celles qui ont lieu entre de petites nations rivales et si rapprochées.

Cette bataille de monte Aperto fut le plus grand événement de Sienne du XIIe au XVe siècle. Elle eut

une grande influence sur la politique du temps ; elle raviva l'énergie du parti gibelin abattu dans le nord de l'Italie, et dont la situation était alors si précaire ; elle ajourna le triomphe des Guelfes et la mise à exécution de cette pensée de domination plus encore que d'unité qui servait de mobile à la politique de Florence. La réunion des petites républiques de la Toscane en un seul État fut retardée de plus d'un siècle ; il y a plus, si la république de Sienne avait su profiter de sa victoire, peut-être cette ville eût-elle pris sa place que Florence occupa plus tard. Aussi les Siennois d'aujourd'hui ne parlent-ils pas de cette bataille, dans laquelle leurs pères triomphèrent à eux seuls de toute la ligue toscane, sans un certain orgueil.

La chronique de Ventura est pleine de mouvement et de couleur. L'historien nous fait d'abord assister, comme Homère, au dénombrement des différents corps qui, sous la bannière de Florence, s'avancent contre la commune de Sienne. Ce sont dix-huit cents cavaliers de Lucques, seize cents de Pistoia, quinze cents de Prato, deux mille de Volterre, quatorze cents de San Miniato, quatorze cents de Colligiano, quinze cents de San Gimignano, trois mille six cents du val d'Elsa, deux mille d'Arezzo, etc., etc.

Ces bandes, formant un total d'environ trente mille combattants parfaitement équipés et pleins d'ardeur, viennent camper, le 1er septembre 1260, à 6 milles

de Sienne, près de la petite paroisse de Pieve Asciata, dans le val d'Arbia.

Le lendemain deux ambassadeurs des Florentins sont introduits dans l'église Saint-Christophe, où se tenait le conseil des vingt-quatre magistrats qui gouvernaient la ville sous la présidence du podestat Francesco Troisi. Ces envoyés entrent sans se découvrir et sonnent les Siennois d'abattre leurs murailles et d'accepter une garnison florentine qui sera installée dans une forteresse construite dans le campo Reggio. Si les Siennois n'acceptent pas ces conditions, l'armée florentine va donner l'assaut, et leur ville sera mise à sac sans pitié ni merci. Les vingt-quatre renvoient les ambassadeurs florentins en ajournant la réponse. Après leur départ, une grande confusion règne dans le conseil. Les uns, les poltrons ou les partisans secrets de Florence, sont d'avis de consentir à la démolition des murailles; la majorité décide que l'on invoquera le secours du comte Giordano, lieutenant du roi Manfred, qui se trouve dans la ville avec un corps de cavaliers allemands. Giordano se montre animé des meilleures dispositions. Les conseillers comprennent, toutefois, que ces braves auxiliaires ne combattront pas gratis, et, pour leur donner du cœur, ils décident qu'il leur sera accordé un mois entier de double paye, c'est-à-dire une somme de 118,000 florins d'or. On cherche à réunir cette somme, mais inutilement. Alors un noble siennois,

Salimbeni, propose d'en faire l'avance à la ville. Les conseillers acceptent avec une vive satisfaction. Salimbeni se rend à son palais et fait placer les 118,000 florins d'or sur un chariot tendu d'étoffe écarlate qu'il conduit en grande pompe sur la place Saint-Christophe. Ce prêt, fait si libéralement par un seul personnage, nous donne une haute idée des richesses des nobles siennois au XIIIe siècle.

Une fois les Allemands nantis de cette somme, ils montrent une ardeur extraordinaire, renouvellent les harnais et les caparaçons de leurs chevaux et s'apprêtent au combat. Pendant ce temps, les Siennois se livrent à toutes sortes de pratiques religieuses sous la direction de leur évêque et de Buonaguida, un des citoyens les plus notables, qui se rend au Dôme, pieds nus, tête nue, en chemise, suivi d'un immense concours de peuple. En avant de cette procession, on porte un crucifix sculpté, qu'on voit encore aujourd'hui dans le Dôme, au-dessus du premier autel placé à main gauche après la chapelle Saint-Jean. On invoque particulièrement trois images de la Vierge que décrit Ventura, dont l'une, peinte sur bois et qui, depuis lors, a pris le nom de Notre-Dame des Grâces[1], se trouve encore aujourd'hui à la cathédrale dans la chapelle dite *del Voto*.

Ce même jour, les Florentins s'étaient rappro-

[1] Porte-lui dévotion, lecteur, car elle est encore plus gracieuse qu'on ne le dit, s'écrie naïvement le chroniqueur.

chés de la ville; ils avaient dépassé le monte Aperto et placé leur camp entre la Malena et le val di Biena, dans un champ dit *le Cortine*. Toute la nuit du jeudi 3 septembre est employée par les Siennois à se confesser. Le lendemain, au point du jour, a lieu l'appel aux armes dans chacun des trois quartiers de Sienne : « Debout! vaillants citoyens; prenez vos armes et vos bonnes armures, et que chacun marche à la suite de son gonfalonier, en se recommandant à Dieu et à sa mère! »

A cet appel des crieurs du conseil des vingt-quatre, le peuple de Sienne court vers la porte Santo Viene, rendez-vous des gonfaloniers, avec tant d'empressement, que le père n'attend pas son fils, ni le frère son frère. Le gonfalon de Saint-Martin arrive le premier; celui de la ville, le second. Derrière chacun de ces gonfaloniers, se presse une foule nombreuse composée du peuple et de soldats à pied et à cheval. Des prêtres et des moines, les uns armés, les autres sans armes, font partie de ce rassemblement, qui sort de la ville au moment du lever du soleil et s'achemine en bon ordre vers le Bozzone, sous la conduite du commandant Aldobrandino, des sénéchaux de la commune de Sienne, Nicolo de Bigozzi, Arasi et du comte Giordano [1]. Ils prennent position sur une hauteur dite le *Poggio des Rospoli*, qui fait face au

[1] Giordano Lancia était un parent de Manfred. Il paya de sa vie sa fidélité à ce malheureux prince.

camp florentin, et y installent le caroccio de Sienne, surmonté d'un magnifique gonfalon blanc. Toutes les troupes se rangent en bataille autour de cet étendard. Leur nombre et leur attitude commencent à donner à penser aux généraux florentins.

— « Comment se fait-il que ces bestiolini aient osé sortir en rase campagne et venir au-devant de nous? » dit l'un.

— « Ce qui est certain, c'est que leurs troupes sont beaucoup plus nombreuses que les nôtres et paraissent mieux disposées, » réplique un autre.

Le commandant des Florentins ajoute que plus il y songe, plus il trouve que l'on a agi avec témérité; puis, se tournant vers les commissaires :

— « Vous disiez que la ville de Sienne manquait de soldats, et les voici formant trois corps dont deux seuls, sans compter les cavaliers, sont plus nombreux que notre armée. »

Ayant demandé ensuite le nom des rivières qui coulent à sa droite et à sa gauche, on lui répond que l'une s'appelle la Malena, l'autre la Biena. — Ainsi donc, nous sommes entre le *mal* et le *bien*, — se dit-il à lui-même, se rappelant une prédiction qui lui a été faite qu'il périrait entre le mal et le bien dans la plaine de Cortine. Son avis est alors de décamper le plus promptement possible, et les autres chefs florentins, qui ont perdu toute confiance, s'em-

pressent de l'adopter. On décide donc que le lendemain de grand matin on fera retraite.

De leur côté, pendant la nuit, les commandants siennois ont pris la résolution de livrer bataille au point du jour, et de s'opposer au projet de retraite de l'armée florentine dont ils viennent d'être instruits.

Une victoire comme celle de monte Aperto devait être annoncée par un prodige. En effet, dans cette nuit qui précéda la bataille, on vit un manteau blanc qui couvrait le camp siennois et s'étendait vers la ville. La Vierge Marie annonçait ainsi qu'elle prenait les Siennois sous sa protection. Ventura, qui n'est pas un esprit fort, ajoute cependant que les Florentins insinuèrent que cette vision avait une cause toute naturelle, et qu'elle était dûe à la fumée des grands feux allumés par l'armée siennoise, qui s'étendait sur leur camp.

Au point du jour, les Florentins commencèrent à plier leurs tentes, à charger leurs bagages, pour se mettre en retraite. Ce que voyant, les Siennois s'écrient : — « Les laisserons-nous partir ainsi ? » — Les sénéchaux et le comte Giordano parcourent le camp, réveillent les troupes et les rangent en bataille. Le comte Aldobrandino et Giordano font les discours obligés et qui témoignent d'une grande décision. Un des capitaines, homme de précaution, a soin d'ajou-

ter qu'avant que le jour n'ait paru et que les troupes ne commencent la bataille en invoquant le nom de Dieu, de la Vierge Marie et de saint Georges, il voudrait qu'elles eussent fait un bon repas. On apporte alors une quantité de viandes rôties, de conserves, de pain de la meilleure qualité, de vins généreux du pays. On boit, on mange, et l'entrain est tel, que le comte d'Arasi, messire Gualtieri et autres Allemands dansent joyeusement en répétant un refrain qui signifiait : Nous allons bientôt voir ce qui va arriver; ne se mettant guère en frais d'esprit comme on voit.

Au moment de charger, un brave chevalier allemand, maître Arrigo (Henry) d'Astimbergs, arrive au galop de son cheval devant le commandant de l'armée siennoise et le salue en lui disant : — « Les chevaliers de notre maison ont obtenu du saint-empire le privilége de charger les premiers dans toutes les batailles où ils se trouvent; je revendique aujourd'hui cet honneur qui appartient à ma maison. »

Alors a lieu une scène de famille qui peint au vif et de la façon la plus naïve les mœurs du temps. Le commandant Gualtieri (Walter) était neveu d'Astimbergs; il s'avance vers lui, se jette à bas de son cheval et se prosternant à ses pieds : — « Maître, lui dit-il, vous le savez, je suis le propre fils de votre sœur, he bien! si vous ne voulez pas souscrire à la prière que je vais vous adresser, jamais je ne me relèverai.

— « Que veux-tu donc? lui répond Astimbergs, je suis prêt à t'accorder ce que tu me demanderas; mais, avant tout, quitte cette posture de suppliant et t'assieds sur ta monture. »

Gualtieri, s'étant placé sur son cheval, s'approche de son oncle et lui dit :

— « Messire mon maître, je vous demande la grâce de partager la faveur qui a été accordée par le saint-empire à vous et à tous ceux de votre maison; permettez-moi d'être aujourd'hui le premier à combattre. »

Astimbergs se rend à sa demande, presse son neveu dans ses bras, quoique tous deux fussent à cheval, et l'embrasse sur la bouche. Gualtieri baissant la tête, pour le saluer, jusque sur le cou de son cheval : — « Soyez mille fois remercié, lui dit-il; » puis, se couvrant la tête de son casque, il s'écrie en relevant la visière : — « Maître Arrigo, marche en avant et n'aie aucune crainte. Pousse ton cheval dans la mêlée au nom de Dieu, de la Vierge Marie et de saint Georges. Nous te suivrons et t'aiderons de bonne sorte. »

Ayant ainsi parlé, messire Gualtieri éperonne son cheval qui, bien qu'il portât deux armures, l'une en mailles d'acier, l'autre en cuir brut, bondissait sous lui comme un lévrier, et s'élance au milieu des Florentins.

Ventura nous décrit, avec sa verve naïve, les grands coups d'épée de tous ces braves chevaliers. De trois

coups de lance, Gualtieri tue trois des chefs florentins dont il traverse les armures de part en part. Henri d'Astimbergs porte un tel coup de lance à messire Zanobi, commandant les troupes de Prato, que, après avoir traversé bouclier et cuirasse et percé d'outre en outre la poitrine de son adversaire, le fer pénètre jusqu'au cheval, qui roule mourant sur le sol avec son maître.

Les bourgeois de Sienne ne se montrent pas indignes de leurs chefs. — « On ne pourrait se figurer, dit Ventura, avec quelle furie ces braves Siennois abordaient les mécréants de Florence qu'ils égorgeaient comme des porcs. C'est en vain que les Florentins implorent san Zanobi et sainte Liperata, on en fait un massacre mille fois plus grand que celui que font les bouchers le vendredi saint. »

Ventura a lu Homère, et fait quelque part allusion à Hector et aux Troyens; il aime à décrire la mêlée. Sans avoir voulu, cependant, employer un artifice habituel aux poëtes, il met en scène toute cette affaire de la manière la plus naturelle et la plus frappante, et fait, en quelque sorte, assister le lecteur au spectacle de la bataille.

Un tambour nommé Ceretto Ceccolini, peu avant que le combat ne s'engageât, était monté sur l'une des cinquante tours qui s'élèvent dans la ville de Sienne. Cette tour, dite *des Marescotti*, était située sur une petite éminence, non loin du Dôme. De ce

point, Ceccolini apercevait à la fois les deux armées de Sienne et de Florence. Une fois établi sur la plate-forme de la Marescotti, il se mit à battre la caisse. En peu de temps un grand concours fut réuni au pied de la tour. Le tambour, s'adressant à ses citoyens, leur criait :

— « Voici les nôtres qui se mettent en mouvement ; ils descendent le coteau ; ils passent l'Arbia ; les voici à Monteselvoli ; priez Dieu pour eux. »

Chacun se mit à genoux.

— « Ils traversent la plaine ; ils gravissent la colline ; les Florentins montent de leur côté. Miséricorde ! cria Ceccolini, les voilà tous sur la hauteur qui se mêlent et en viennent aux mains.

— Miséricorde ! » répétait le peuple tout d'une voix.

C'est dans ce moment que Gualtieri, parvenu au haut du monticule et voyant paraitre les Florentins, avait baissé sa visière, saisi sa lance, fait le signe de la croix, et, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, s'était précipité sur l'ennemi en poussant son cri de guerre. Nous avons vu quel avait été le résultat de cette attaque.

Du haut de sa tour, Ceccolini criait par instants : « Voici les ennemis qui reculent. » — Puis : « ils s'arrêtent et se portent en avant, et ce sont les nôtres qui perdent du terrain. Prions Dieu pour qu'il donne la victoire à notre armée. »

Alors les vieillards et les femmes en pleurs, grou-

pés au pied de la tour, s'agenouillaient, levaient les mains au ciel et priaient le Seigneur de leur accorder la victoire. Bientôt le tambour reprenait :

— « On se bat de tous côtés avec un grand acharnement. Voici les bannières des Florentins qui tombent. »

Dans ce moment, en effet, les Florentins avaient le dessous; mais quand, après l'heure des vêpres, le soleil, qui avait tourné, leur donna dans les yeux, ils perdirent tout espoir, lâchèrent pied et prirent la fuite dans toutes les directions. Les Siennois en firent alors un grand carnage, et Ventura raconte qu'un fendeur de bois de Sienne, nommé Geppo, en tua plus de vingt-cinq avec sa hache. Le chroniqueur ajoute que le sang des Florentins et de leurs alliés coulait à flots comme un large fleuve, et que le cours de la Malena, grossi par ce torrent, devint si rapide, qu'il eût suffi pour faire marcher quatre grands moulins.

Alors on entendit l'homme de la tour qui s'écriait joyeusement : — « Les Florentins sont vaincus; ils prennent la fuite! »

A cette nouvelle, un homme, qui se tenait près de la tour et qui s'appelait Magiscuolo, détacha son manteau et le fit tournoyer dans les airs en s'écriant : — « Les nôtres sont victorieux; les Florentins sont battus et s'enfuient! louange à Dieu! » Que l'on juge de l'ivresse de tout ce peuple.

La déroute de l'armée florentine était complète. Ces fuyards, accablés de fatigue et glacés par la terreur, ne s'arrêtèrent qu'à monte Aperto. Les autres avaient jeté leurs armes et demandaient merci ; mais les Siennois continuaient de tout tuer. C'est alors que les gonfaloniers et le comte Giordano donnèrent l'ordre d'épargner ceux qui mettraient bas les armes. Bientôt la multitude des captifs fut telle, qu'ils ne formaient plus qu'une masse noire et confuse au milieu de laquelle on ne pouvait rien distinguer.

Ventura raconte qu'une pauvre fruitière, nommée Usiglia, qui était la femme de Geppo, le terrible fendeur de bois, s'étant rendue sur le champ de bataille sur son âne, prit à elle seule trente-six soldats, qui appartenaient tous au corps de la ville de Florence, et qu'elle les ramena à sa suite, attachés avec des courroies. Usiglia partagea avec son mari les récompenses que l'on distribua aux vainqueurs.

Les Siennois firent, ce jour-là, près de vingt mille prisonniers ; c'était plus que le nombre des habitants de Sienne à cette époque. Dix mille cadavres d'hommes et dix-huit mille chevaux tués couvraient le champ de bataille de monte Aperto.

Les Siennois ne rentrèrent que le lendemain dans leur ville, traînant au milieu d'eux le carroccio pavoisé de ses étendards.

En tête de l'armée, marchait, sur le dos d'un âne et le visage tourné vers la queue de l'animal, le seul

survivant des deux ambassadeurs florentins qui, la veille, s'étaient présentés avec tant d'orgueil dans le conseil des vingt-quatre. Il traînait par terre derrière son âne la bannière de la commune de Florence. Les enfants de la ville le suivaient en lui criant : — « Viens donc renverser nos murailles, viens donc bâtir ta forteresse dans le Campo Reggio. » Ils l'eussent tué à coups de pierre, si on ne les en eût empêchés.

Derrière le malheureux ambassadeur, apparaissait l'étendard du roi Manfred, en arrière duquel chevauchaient le comte Giordano et ses Allemands, tenant en main des branches d'olivier et chantant des airs de leur pays. Le carroccio, traîné par deux chevaux de grande taille et portant l'étendard de Camollia, était suivi par de longues files de prisonniers et par les étendards, pavillons et tentes enlevés dans le camp florentin. L'ânesse d'Usiglia, portant la martinella (on appelait ainsi une cloche qui, dans le camp florentin, appelait les généraux au conseil), et la courageuse fruitière traînant après elle ses trente-six captifs, venaient ensuite. Toutes les bannières et les pavillons pris sur l'ennemi étaient groupés autour de son ânesse. Les troupes de la commune siennoise et leurs sénéchaux formaient le centre du cortége que fermaient les chevaliers Henry d'Astimbergs, Gualtieri et Nicolo de Bigozzi, à la tête des cavaliers allemands et siennois. L'armée triomphante défila sur la place du Dôme, où chacun rendit des actions de

grâces à Dieu qui leur avait donné la victoire.

C'est le 4 septembre 1260 que fut livrée la bataille de monte Aperto. Dans la réunion des vingt-quatre magistrats de la seigneurie, qui eut lieu le lendemain dans l'église de Saint-Christophe, le conseil décida que quiconque voudrait racheter un prisonnier devrait, indépendamment du prix de la rançon, livrer un jeune bouc, et que le rachat des prisonniers se ferait à l'embranchement des routes qui conduisent à Quercia Grossa et à monte Reggioni. Quand les prisonniers auraient été rendus, les boucs seraient égorgés, et, avec leur sang mêlé à la chaux, on construirait une fontaine qui s'appellerait *fonte di Becchi*, fontaine des Boucs.

Ce rachat des prisonniers eut lieu dans les jours qui suivirent. Les sommes varièrent en raison des ressources des différentes villes. Le prix de chaque soldat fut, en moyenne, de 2 ou 3 florins d'or, et aucun d'eux ne fut exempt de livrer un bouc en sus de la rançon, de sorte que le prix des boucs s'était tellement accru, qu'ils coûtaient presque autant que les prisonniers. Les chefs furent nécessairement taxés à un chiffre beaucoup plus élevé. C'est ainsi que, pour la rançon de leur comte, les habitants de Pitigliano durent payer 10,000 florins d'or.

Pendant ce temps, les réfugiés florentins du parti gibelin qui se trouvaient à Sienne n'étaient pas restés inactifs. Accompagnés d'une troupe d'Allemands,

ils rentrèrent dans Florence le 12 septembre, et, à la suite d'une émeute, s'emparèrent du gouvernement et chassèrent le parti guelfe.

Il paraîtrait cependant que cette victoire des Siennois n'avait pas complétement détruit le parti florentin qui avait des affidés jusque dans les conseils de la république. Ventura nous raconte, en effet, qu'Aldobrandino ayant ouvert l'avis, dans le conseil, de pousser vigoureusement la guerre, de regarder les ennemis comme des ennemis, les amis comme des amis, et de châtier quiconque s'était montré hostile à Sienne, un des conseillers, messire Bandinelli, ne craignit pas de déclarer qu'au contraire il ne lui semblait ni utile ni sage de faire la guerre à personne. On avait fait à l'ennemi plus de mal et de dommage qu'il n'en avait causé. Ce succès devait suffire. L'intérêt de la commune exigeait même qu'on donnât congé sur-le-champ aux Allemands et qu'on licenciât toutes les troupes. Bandinelli, comme il arrive toujours en pareille circonstance, faisait valoir, avant tout, la raison d'économie. On manquait d'argent pour solder les Allemands. Qu'aurait-on fait si Salimbeni n'en eût prêté? Avant de rien entreprendre de nouveau et de hasarder davantage, il fallait songer à se procurer de l'argent. Ventura insinue que ce Bandinelli n'avait parlé ainsi que pour protéger les Florentins dont la défaite l'avait grandement affligé. Il ajoute que ce personnage était le même

qui, à la veille de la bataille de monte Aperto, avait ouvert l'avis que l'on en passât par les conditions imposées par les ambassadeurs florentins et que l'on abattît les murs de la ville.

Toutefois le parti de la guerre, qui était le parti national, l'emporta dans ce conseil. Les Siennois poussèrent les hostilités avec une certaine énergie; ils commencèrent par saccager Montalcino qui avait été la cause première de la guerre. Cette malheureuse ville fut incendiée, et on ne pardonna à ceux des habitants qui avaient échappé au sac de leur ville qu'après leur avoir ordonné de demeurer sur le champ de bataille de monte Aperto, au milieu de l'infection causée par la quantité de cadavres d'hommes et de chevaux qui s'y trouvaient entassés, jusqu'à ce que Sienne eût pardonné. Les Montalciniens passèrent les journées du 4 et du 5 octobre sur ce champ de bataille infect, après quoi Sienne les reçut en grâce.

Arezzo subit le même sort que Montalcino. Les Siennois s'emparèrent ensuite de quantité d'autres villes ou châteaux forts; ils réparèrent et fortifièrent Poggibonzi, leur défense avancée du côté de Florence, et ne rentrèrent à Sienne qu'en février, après une campagne de cinq mois, ramenant un grand nombre de prisonniers et un butin précieux.

Tel est le récit que nous a laissé Ventura. Nous croyons que, si, au lieu de s'amuser à cette guerre de

petites villes et de châteaux, Sienne eût fait un grand effort, et, réunissant toutes ses ressources, se fût portée directement sur Florence, elle eût pu tirer un tout autre parti de sa victoire et acquérir cette prépondérance qui appartint plus tard à sa rivale. Nous le croyons, mais nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de regretter qu'il n'en ait pas été ainsi. Si Florence, ce cœur du parti guelfe, eût été détruite de fond en comble, comme le proposaient les chefs gibelins des différentes villes de la Toscane, réunis à Empoli, sous la présidence du comte d'Anglone, est-il bien certain que Sienne, en s'emparant de l'ascendant de sa rivale, l'eût complétement remplacée, et qu'elle eût pu donner à la politique, aux lettres, aux sciences et aux arts cette active et brillante impulsion qu'ils reçurent sur les rives de l'Arno? Sienne eût-elle pu replacer une seconde fois l'Italie en première ligne sur le théâtre du monde et de l'histoire, comme Florence l'a su faire du XIVe au XVIe siècle?

XXXVI.

DE SIENNE A ROME.

De Sienne à Buonconvento, le pays est assez triste. Cette petite bourgade, avec ses portes fortifiées, ses murailles et ses tours crénelées, est fort pittoresque : son château, l'un des mieux conservés qui existent dans le territoire de Sienne, remonte au XIIIe siècle; il est fameux par la mort de l'empereur Henri VII, que le Dante a célébré si magnifiquement dans une cansone. La mort de ce puissant patron des Gibelins fut un des grands événements de ce temps. L'esprit de parti a dû l'attribuer, nécessairement, à d'autres causes qu'à des causes naturelles. On raconta qu'il avait été empoisonné, dans une hostie, par un moine dominicain de Montepulciano, qui s'appelait Politien; mais cette accusation n'a jamais été prouvée. L'appel du Dante à cet empereur fut la cause de l'exil du poëte. On comprend la douleur que lui causa cette mort prématurée.

Nous sommes arrivés dans ce petit bourg, qui a

gardé, en partie, sa physionomie du moyen âge au milieu des coups de fusil d'une noce qui parcourait ses rues. Les Buonconventais n'épargnent certes pas la poudre; en passant sous les portes voûtées, ils faisaient de telles fusillades, qu'on eût pu croire que les voûtes allaient s'abîmer. Chaque décharge était suivie de cris joyeux, assourdissants, d'éclats de rire et de chants. Il n'est pas possible d'enterrer plus gaiement le célibat.

L'Ombrone arrose la vallée qui s'étend au pied de la colline sur laquelle cette petite ville est bâtie; même dans cette saison de l'année, les promenades entre ces collines sont délicieuses.

La température de cette nuit était de glace. Nous sommes partis à la lueur d'un mince croissant de lune et des étoiles qui commençaient à pâlir. La terre du chemin était durcie et toute brillante de frimas. En passant un petit col, sur un premier chaînon de montagnes, entre Buonconvento et San Quirico, les glaces de notre voiture étaient toutes gelées; ce qui laisse supposer un froid de 4 à 5 degrés. San-Quirico, que nous traversons, a aussi sa tour et parait fort agreste. A sa sortie, nous voyons, à notre droite, plusieurs pitons de montagnes couronnés de petites bourgades, chacune avec sa forteresse du moyen âge.

J'ai fait une partie de cette route à pied, en coupant, au plus court, par les sentiers de la montagne

que glaçait le givre. Toute cette partie de l'Apennin est extrêmement sauvage. A notre droite et dans une situation des plus pittoresques, nous apercevons Montalcino sur des hauteurs ; ses maisons, groupées autour d'une tour élevée, font un fort bon effet dans le paysage; son vin blanc, que l'on nous sert, ce matin, en déjeunant à la Scala, nous a paru fort agréable. C'est un digne rival de ce fameux vin de Montepulciano, que Redi, le Pindare d'Arezzo, dans son dithyrambe de Bacchus, en Toscane, proclame le roi de tous les vins :

Montepulciano d'ogni vino e il re.

C'est à peu près la seule chose qui soit supportable dans cette misérable auberge de poste de la Scala; campé sur un piton de montagne, où l'on n'arrive que par escalade, ce village mérite tout à fait son nom. Le pays aux alentours est nu et rocailleux comme le col du Grimsel, et, à distance, il a une certaine analogie avec les montagnes du Cumberland en hiver.

Ricorsi est un autre gîte du même genre. Nous montons, montons toujours vers Radicofani. Parvenus au point le plus élevé de la route, sur une espèce de plateau ou de col dominé, de droite et de gauche, par des rochers, l'horizon s'ouvre, et, du côté de la Toscane, on aperçoit une immense contrée fort accidentée et qui, par delà Pistoia, Florence et Arez-

zo, se termine par un amphithéâtre de cimes neigeuses.

Radicofani est bâti sur un plateau de basalte, tout à fait sur la cime de la montagne que son château couronne. Au pied de ce château et de murs crénelés, se groupent les maisons du bourg et son église. La poste, où nous faisons halte et d'où j'ai fait un dessin de la bourgade, est pittoresque. Deux rangs d'arcades formant un double portique soutiennent le toit du bâtiment, et une fontaine ornée de sculptures d'un goût barbare, mais où cependant on retrouve encore l'art, laisse échapper ses eaux au milieu de cette place solitaire.

Ponte-Centino, où nous avons couché, est encore un bien misérable gite. La douane, le bâtiment de la poste qui sert d'auberge, et quelques pauvres maisons groupées autour d'elle, composent tout le village. Je paye 12 paoli pour éviter la visite des douaniers. Ce sont là de ces avanies qui se renouvelleront bien des fois dans le trajet de la frontière des États romains à Naples et au delà.

Avant d'entrer à Ponte-Centino, nous avions traversé un torrent; nous en franchissons un autre en sortant de ce village.

Soit que le pont ait été détruit ou qu'il n'ait jamais existé, nous passons dans l'eau, au grand effroi de nos compagnes. C'est là, nous dit-on, le point de séparation de la Toscane et des États romains.

Bien que nous soyons partis plus tard qu'hier, le froid est encore fort vif, et la couche de glace qui recouvre nos carreaux est aussi épaisse que la veille; mais une heure et quelques tours de roue suffisent pour changer de climat. En effet, aux environs d'Aquapendente, nous retrouvons une température méridionale. La situation de cette petite ville au milieu de bois et de rochers, et traversée par une abondante cascade, est des plus agrestes. Dans la belle saison, les paysages de cette vallée doivent être admirables. Nous recommandons aux amateurs la belle vue qu'on a de la ville en se plaçant sur la route de Florence, avant d'arriver aux premières maisons du faubourg. Toutes ces roches, que revêt une végétation vigoureuse, sont d'une nature singulière; c'est une espèce de pouzzolane liée par un gluten fort peu adhérent : aussi sont-elles pleines de cavernes. Les fragments de cette pierre sont d'une grande légèreté.

Ici commence la cérémonie du passe-port : nouvelle avanie; nous en sommes quittes, cette fois, pour 2 paoli et une heure et demie de retard.

A la sortie d'Aquapendente, la route traverse une belle forêt. Nous courons rapidement le long des rampes caverneuses, d'où, par moments, nous avons de magnifiques échappées de vue sur un vaste lac qui s'étend devant nous. En entrant à Bolsène, on voit, à gauche de la route, une ruine romaine que j'ai dessinée. Cette ville nous a paru assez misérable. Ce fut

cependant autrefois Volsinium, la capitale des Volsques et la ville des arts. On raconte, en effet, que lorsque les Romains s'en emparèrent, l'an 265 avant Jésus-Christ, ils y trouvèrent tout un peuple de statues, dont deux mille furent transportées à Rome. Je ne sais pas si aujourd'hui on en trouverait deux dans toute la ville. Il est probable aussi que beaucoup de ces statues étaient de ces idoles et de ces petits dieux lares, en terre brune ou noire, comme on en rencontre tant dans les sépultures étrusques.

C'était à Volsinium, dans le sanctuaire de la déesse Vulturna, que se rassemblaient les députés des douze peuples de l'Étrurie, conduits par leurs lucumons. La population de Bolsène, décimée par le mauvais air, n'est plus aujourd'hui que de douze à quinze mille habitants.

C'est dans l'église Santa Cristana, de cette ville, qu'eut lieu le fameux miracle que Raphaël nous a retracé dans une des fresques du Vatican. L'endroit où le sang tomba a été recouvert d'un grillage.

Au sortir de Bolsène, nous apercevons l'ensemble du lac dont nous côtoyons les bords. Les paysans, hommes et femmes, que nous rencontrons, ont de bien belles figures, mais ils paraissent affreusement misérables.

Le vent était assez vif et le lac manifestait des intentions de tempête; nous voyons à l'horizon les petites îles de Bisentina et Martana, qui se confondent

avec l'autre rive. C'est dans l'île de Martana, la plus sauvage des deux, que Théodat fit étrangler sa cousine et sa femme Amalazonte, fille unique du grand Théodoric.

Par delà les hautes collines que la route longe et qui, de ce côté, encaissent le lac, se trouve la petite ville d'Orvietto, dont le vin doux et fadc jouit d'une si grande réputation aux environs de Rome. Pendant notre course le long du lac, le temps s'est couvert, et, comme le vent soufflait avec une certaine violence, il a pris un aspect tout à fait marin. Ses eaux se teignent sous le nuage d'un violet noir qui tranche vivement avec des bandes d'un vert bleuâtre que le soleil éclaire. La couleur du tableau est sublime et vigoureuse.

Des hauteurs de Montefiascone, on a une fort belle vue de tout l'État romain, ou plutôt de la partie que l'on appelle le patrimoine de Saint-Pierre. Un vaste plateau, coupé de ravins profonds, s'étend devant nous et n'est borné, à l'est et au sud, que par les montagnes neigeuses de la Sabine. Nous n'arrivons à Viterbe que de nuit, et sous l'impression d'histoires de brigands racontées par notre voiturier, qui a voulu attendre la réparation de la carrossa d'un camarade, avec lequel nous marchons de conserve.

J'ai vu rarement un pays plus sauvage que celui qui s'étend entre Bolsène et Orvietto. Ce sont des collines entrecoupées de roches volcaniques, sur les-

quelles croissent de magnifiques bouquets de chênes verts mêlés aux arbres de nos forêts. Tout ce pays est coupé de ravins profonds et l'on n'y rencontre aucune habitation.

Aux approches de la ville, la forêt s'éclaircit et fait place à des collines couvertes de vignes qui rampent sur la terre ou grimpent le long des ormeaux. Ce sont ces vignes qui produisent le vin blanc d'Orvietto. Cette petite ville est perchée sur un roc, comme toutes les cités voisines. Elle m'a paru assez misérable, et je crois que sa plus grande richesse est sa cathédrale, qui fut bâtie en 1290, par l'architecte siennois Laurent Maitani.

C'est peut-être un des plus curieux monuments de l'art italien et l'un de ceux qui sont bien au-dessous de leur réputation, ce qui est assez rare dans ce pays. Sa façade est ornée d'une quantité de sculptures représentant le jugement dernier, l'enfer et le paradis : elles sont attribuées à un sculpteur pisan, élève de Nicolas, et ont toute la délicatesse des ouvrages de cette école. Les stalles du chœur, du XIVe et du XVe siècle, peuvent être rangées au nombre des plus belles marqueteries ou mosaïques en bois qui existent. Les fresques les plus curieuses des maîtres du XVe siècle, réunies dans cette église, y forment un véritable musée. Benozzo Gozzoli, cet artiste fécond et fougueux, qui peignit toute une des faces du Campo Santo de Pise, se retrouve là avec toute sa verve

et sa singularité; il a couvert la chapelle de la Madone de peintures où le paganisme se trouve bizarrement accouplé à la religion chrétienne. La Descente d'Énée aux enfers est encore une réminiscence du Dante. Le combat d'Hercule et des centaures, Persée et Andromède, l'enlèvement de Proserpine, Orphée et Eurydice, les figures de Diane, Pallas et de Vénus, les portraits de Virgile, Ovide, Claudien, sont, il faut en convenir, singulièrement placés dans une église chrétienne. Ajoutez à cela que l'artiste ne s'est nullement préoccupé de la nudité de quelques-unes de ses figures. C'est au point que le clergé de l'église a dû en cacher quelques parties par les ornements d'une boiserie. A côté des fresques de Benozzo Gozzoli, on voit des compositions de Fra Angelico et de Luc Signorelli. Michel-Ange ne s'est pas fait scrupule de consulter les peintures de ce dernier maître, lorsqu'il peignit sa chapelle Sixtine.

On voit encore dans cette église une peinture à fresque de Gentile da Fabriano, de 1417, qui représente la Madone, et divers ouvrages de peintres plus modernes tels que Muziano, Pomarancio, Taddeo Zuccari, etc. Les noms des sculpteurs qui ont concouru à la décoration de l'église d'Orvietto ne sont pas moins célèbres que ceux des peintres : Donatello a sculpté le saint Jean du baptistère; Jean Bologne, un saint Mathieu; Simon et François Mosca, les sculptures de la chapelle des Mages; Scalza d'Orvietto, une

Piété, un saint Sébastien, quatre Évangélistes, et les ornements de la chaire; François Mocchi, également d'Orvietto, ce qui prouve la fécondité de ces petites villes italiennes, est l'auteur du groupe de l'Annonciation.

N'oublions pas le reliquaire, en forme de Dôme, où est renfermé le saint corporal de Bolsène, qui porte la date de 1338, ouvrage de l'orfévre siennois Ugolino Pieri. C'est un travail en émail extrêmement précieux. Son auteur s'est plu à rappeler son origine siennoise, en faisant entrer dans sa composition la fameuse louve allaitant Romulus et Remus. La petite ville d'Orvietto mérite bien qu'on y fasse un pèlerinage d'un jour. Là, comme à Viterbe, comme à Montefiascone, on sent le voisinage de Rome. Seulement nous engageons le voyageur à ne coucher ni dans l'une ni dans l'autre de ces villes. Je ne connais peut-être pas de plus abominables auberges que celles de Viterbe. Que font donc les misérables qui les tiennent des *scudi*, des étrangers dont ils sont si avides? C'est la saleté et l'incurie voleuses et insatiables. Il est vrai que l'on s'arrête peu dans ces petites villes. Viterbe est cependant une ville bien bâtie et qui doit sa propreté à l'inclinaison de ses rues, à son pavé de grandes dalles et à l'abondance de ses eaux. On a appelé Viterbe la ville aux belles filles et aux belles fontaines. On n'a pas eu tort : le caractère latin, si

prononcé au delà de Rome, dans les charmantes montagnes d'Albano et de Lariccia, se rencontre déjà dans la physionomie des femmes de Viterbe : leur profil, grand, fier, est tout à fait antique; l'œil, noir, est recouvert d'un arc prononcé :

> Sotto due negri et sottilissimi archi
> Son due negri occhi [1].

La bouche, aux lèvres peu saillantes, a ce caractère de fermeté et de résolution qui appartient à ces natures énergiques; le menton semble dérobé aux médailles grecques ou syracusaines. Ces types ne sont pas rares à Viterbe; on les rencontre à chaque coin de rue.

Un aqueduc antique alimente la fontaine principale de la ville, dite *Fontana grande*, qui est un beau monument du XIIIe siècle. Deux autres fontaines de Viterbe ont été attribuées à Vignole. Cette ville, qui, aujourd'hui, paraît dépeuplée, a plusieurs églises remarquables. La plus célèbre est sa cathédrale, Saint-Laurent, construite, à ce que l'on croit, sur l'emplacement d'un temple d'Hercule. C'est un des monuments de style gothique qui soient le plus avancés dans le Midi ; on y voit les tombeaux de quatre papes,

[1] Arioste, *Orl.*, c. VII, st. XXIII.

Jean XII, Alexandre IV, Adrien V et Clément IV. On y conserve aussi le corps de sainte Rose, qui jouit, à Viterbe, d'une réputation égale à celle de sainte Catherine, à Sienne. Comme elle, elle se mêla à la politique du temps. Après avoir soulevé le peuple de la ville contre Frédéric II et s'être fait exiler, elle revint, après la mort de ce souverain, dans sa patrie, où elle mourut à peine âgée de dix-huit ans. Cette Jeanne d'Arc de Viterbe avait été canonisée de son vivant par les Guelfes de Rome. A l'exception d'un saint Laurent de Romanelli et d'un Christ, avec quatre évangélistes, d'Albert Durer, les peintures de la cathédrale n'offrent rien de bien remarquable.

L'église de Montefiascone, construite par san Micheli, se ressent déjà du voisinage de Rome. C'est un édifice circulaire surmonté d'une coupole à huit pans : il remplace dans cette petite ville la tour des bourgades de la Toscane, et lui donne un aspect également pittoresque, mais plus gai et plus naïvement italien. Montefiascone n'a pas que cette seule église. Saint-Flavien, que le dôme moderne a détrôné, a bien encore son intérêt. Cette église date de l'an 1030; elle est de style roman; c'est dans un de ses caveaux qu'est enterré Jean de Fuger, ce prélat allemand qui mourut à Montefiascone pour avoir bu une trop grande quantité de ce vin de moscatelle qu'on récolte

dans ses environs. Le prélat est représenté couché sur son tombeau, sur lequel, de chaque côté de sa mitre et au-dessous de ses armes, on a figuré deux verres, comme symboles, sans doute, de sa tempérance. Son épitaphe est singulière et a donné lieu à de longues dissertations ; la voici :

Est, est, est, et propter nimium est Joannes de Fuger, dominus meus mortuus est.

Cette épitaphe fut composée par le secrétaire de Fuger. Il est probable que le mot *est* devait être accompagné d'un sous-entendu, comme *ebrius* par exemple. Ce vin muscat, qu'on récolte à Montepulciano, à Montefiascone et à Orvietto, ne mérite pas qu'on en fasse un si grand abus ; il a un goût agréable, mais nul montant. On dirait du lunel ou du frontignan passablement *mouillé*, comme on dit à Paris. Le vin d'Orvietto, qu'on prise tant à Rome, est le plus plat de ces trois vins.

Le pays volcanique, qui s'étend de Radicofani aux environs de Rome, contient un grand nombre de sources minérales. A moitié chemin de Montefiascone à Viterbe, se trouvaient des thermes antiques. On voit, près de ces thermes, une partie de la voie Cassia, dont la conservation est parfaite. Un petit bassin, où se réunissent les eaux qui suintent du pied des collines d'alentour, passe pour cet

ancien lac sacré des Étrusques, qui s'appelait Vadimon, près duquel ils perdirent cette dernière bataille qui entraîna leur soumission définitive.

On franchit, à la sortie de Viterbe, des collines escarpées, de l'autre côté desquelles on trouve un autre lac que l'on regarde, ainsi que le lac d'Albano, comme l'ancien cratère d'un volcan. Ses bords sont très-sauvages et formés d'une espèce de peperino, semblable à celui dont on se sert à Rome pour bâtir, mais plus tendre et se décomposant plus facilement. Toutes les roches de la contrée environnante sont de même genre et de nature volcanique. Comme on le raconte de la plupart de ces lacs volcaniques, une ville aurait existé autrefois sur l'emplacement que celui-ci occupe aujourd'hui, et on en verrait les ruines sous ses eaux, quand le temps est très-calme. Nous avouerons que nous n'y avons vu qu'une eau fort noire et qui doit être d'une grande profondeur.

C'est sur le mont Cimino, sur la gauche de la route qui longe ce petit lac, et au milieu d'une contrée des plus agrestes et des plus sauvages, qu'est bâti le château de Caprarola. Cette construction, commencée par san Gallo et terminée par Vignole, a toute l'élégance et la majesté de la villa romaine, à la fois château fort et château de plaisance. C'était, en effet, le quartier général de la maison Farnèse, et c'est le cardinal Alexandre, neveu de Paul III, qui l'a fait

construire. Les Zuccari ont décoré de leurs peintures allégoriques et se rapportant toutes à l'histoire des Farnèse les chambres principales du palais. D'autres peintures sont plutôt ingénieuses que remarquables; elles représentent diverses combinaisons de perspectives, comme on aimait à les exécuter du temps de Vignole, époque à laquelle, dans les palais, on a sacrifié la peinture à l'architecture, comme dans les jardins on lui sacrifiait la nature.

Les vues que l'on a des terrasses de Caprarola sur la campagne de Rome et le Soracte sont magnifiques, mais surtout le soir, au soleil couchant. Du côté de Civita Castellana et du Tibre, la vue est fermée par des collines boisées de l'aspect le plus gracieux.

A peu de distance, sur la droite de la route de Ronciglione à Rome, on voit la petite ville de Sutri, l'antique Sutrium. Nous n'avons pu que jeter un coup d'œil sur son amphithéâtre taillé en plein roc, mais très-ruiné; on distingue néanmoins les corridors et l'emplacement des gradins. Il pouvait avoir environ 250 mètres de diamètre.

Il est peu d'endroits plus misérables que Baccano; je ne sais pourquoi les voiturins de Florence ou de Rome y font toujours une station forcée. Tout, jusqu'à l'eau qui a un goût d'œufs pourris qu'elle doit à la présence du soufre, y est détestable.

De Baccano à la Storta, le pays est désert et fort triste. Ce sont de petites collines qui paraissent incultes. Cette solitude et l'absence de végétation annoncent la campagne de Rome.

XXXVII.

LE BRIGANDAGE DANS LES ÉTATS ROMAINS.

Dès notre sortie de Baccano, notre conducteur s'était vivement opposé à ce que nous le quittassions pour prendre les devants et gravir à pied les collines incultes qui séparent ce misérable endroit de l'Agro Romano. Nous voyagions de conserve avec deux autres voitures. Il ne fallait pas nous séparer : il avait, disait-il, de bonnes raisons pour nous faire cette recommandation ; toutefois il ne parlait de ces raisons qu'avec un certain mystère et refusait de s'expliquer. Qu'y avait-il ? que se passait-il ?

Arrivés à la Storta, nous aperçûmes à la porte les uniformes de quelques carabiniers. Il n'y avait rien là de bien surprenant ; mais, au bout de quelques instants, nous vîmes notre homme qui accourait de notre côté tout radieux, et nous montrant le soupirail d'une cave qui s'étendait sous une des salles de l'auberge : — Ils sont là, nous dit-il en se frottant les mains. — De qui voulez-vous parler ? lui répon-

dîmes-nous. — Comment! ne le saviez-vous pas? Ne vous l'avais-je pas dit? Il s'agit des brigands qui, cette nuit, ont arrêté une voiture, qui venait de Rome, entre la Storta et Baccano. En entendant le galop des carabiniers, ils s'étaient enfuis sans avoir rien pu prendre. Les carabiniers ont couru après eux toute la nuit, et, comme tous ces voleurs d'aujourd'hui sont des maladroits, ils les ont arrêtés tous deux dans une meule de foin où ils s'étaient blottis, et les ont ramenés à l'auberge de la Storta. Leur affaire est claire, car ils étaient armés, et l'on est décidé à ne plus faire grâce à aucun de ces misérables.

Cette histoire de brigands arrivait à point pour faire diversion à la monotonie du voyage. Nous touchions à cette terre classique du brigandage; si l'espèce était dégénérée, elle n'était donc pas perdue, et cependant que n'a-t-on pas fait depuis des siècles pour guérir cette plaie honteuse qui s'est toujours rouverte?

Le 27 avril 1557, Desiderio Guidone de Ascoli, commissaire du pape Paul IV, promulguait en ces termes un arrêt de mise hors la loi contre la ville de Monte-Fortino : « Il est manifeste que, depuis nombre d'années, les habitants de Monte-Fortino ont mené une vie criminelle et irrégulière, s'unissant aux ennemis de Sa Sainteté, faisant prisonniers ses sujets fidèles, tuant ses soldats et commettant toutes

sortes de vols et d'assassinats, pour lesquels crimes ils ont mérité les plus terribles châtiments; et, pour que ces châtiments servent d'exemple à tous, notre seigneur Paul IV, pape par la grâce de Dieu, désireux d'assurer la paix de ses provinces en les soumettant à l'autorité du saint-siége, et voulant surtout que la ville de Monte-Fortino ne soit plus un réceptacle de voleurs et de brigands, a déclaré que cette ville serait démolie et ruinée de fond en comble; que son territoire aussi bien que les propriétés particulières seraient dévolus à la chambre apostolique, et que tous ses habitants seraient bannis pour la vie. »

Conformément à cet édit, la ville de Monte-Fortino fut détruite; une charrue traînée par des bœufs fut conduite sur l'emplacement de ses murailles par Pietro Zaloretto de Valmontone, tandis que Menico Franasci suivait en répandant du sel dans les sillons de la ville abandonnée.

Le 18 juillet 1819, le cardinal Hercule Gonzalvi promulguait un décret conçu dans des termes à peu près semblables : « Sa Sainteté le pape étant convaincue, par les témoignages les plus dignes de foi, que, depuis nombre d'années et même depuis plusieurs siècles, les bandits qui infestent les provinces du saint-siége sont nés à Sonnino; que, récemment, les habitants de cette ville ont invité les brigands du royaume de Naples à faire invasion dans les États de l'Église; que les bandes de Lanola et de Fondi sont

commandées par un habitant de Sonnino; sachant enfin que ces bandits trouvent un refuge à Sonnino; qu'ils en tirent des aliments; qu'ils s'y rassemblent pour délibérer sur ce qu'ils ont à faire; considérant que l'expérience du passé, jointe à celle du moment actuel, prouve que, aussi longtemps que ce nid de voleurs existera, il sera impossible de mettre fin à leurs déprédations, etc.: Sa Sainteté ordonne que les habitants de Sonnino soient pourvus d'habitations autre part, que leur ville soit rasée et son territoire partagé entre celles des villes voisines qui n'ont pas secondé les brigands, permettant aux propriétaires qui ne pourraient se fixer près de leurs possessions, de céder leur terrain à la chambre apostolique, qui leur payera une annuité perpétuelle suivant l'évaluation faite par des juges compétents. »

Toute l'histoire du brigandage est comprise en quelque sorte dans ces deux édits. De 1557 à 1819, c'est-à-dire pendant l'espace de trois siècles, le brigandage s'est continué, presque sans interruption, dans les montagnes qui s'étendent d'Aquila à Terracine, entre le Tibre et le Garigliano. La civilisation, dans ces provinces couvertes de bois épais, coupées de vallées profondes, et qui, de temps immémorial, ont servi de refuge aux bandits, est restée la même. C'est là que Spartacus et ses soldats s'étaient retranchés; c'est là que Marco Sciarra et ses bandes, qui mirent plus d'une fois Rome en danger, avaient leur

quartier général. Les mœurs des habitants de ces montagnes sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient vers 1550, et les mêmes crimes ont amené la même répression; mais y a-t-il au monde quelque chose de plus étrange que cette nécessité où se trouve un pape, le chef de la religion, de faire raser une ville de ses États pour en corriger les habitants? Le châtiment, comme le crime, appartient à une époque de barbarie.

A l'illustrissimo signore Marc-Antonio, ai bagni di Civita-Vecchia, telle était la suscription des lettres de Maria Grazzia, fille, sœur et femme de brigands, à Marc-Antoine, son époux, galérien, au bagne de Civita-Vecchia. Marc-Antoine, le brigand, n'était pas illustrissime seulement pour Maria Grazzia, sa femme, mais encore pour ses amis, et, de proche en proche, pour toute une classe de la population.

Cette sorte de renom et de popularité attachés au titre de brigand contribue, peut-être, plus à perpétuer le brigandage en Italie que les profits du métier. La perpétuité de ce fléau tient à beaucoup d'autres causes encore; nous nous contenterons d'indiquer ici les principales : à savoir le peu d'horreur du peuple pour le meurtre, la mauvaise interprétation de certaines doctrines religieuses; enfin l'absence de répression raisonnable et efficace de la part du gouvernement. Ce peu d'horreur des gens du peuple pour le meurtre est à la fois un vice originel et un vice acquis; il tient

d'abord à cette aveugle violence du sang qui les pousse à satisfaire leurs passions plutôt que d'employer leur énergie à les contenir : ils aiment mieux tuer un homme que réprimer un accès de colère. Ce vice tient ensuite à un travers d'esprit du peuple qui fait qu'auprès de lui l'homme tué a toujours tort. Pourquoi a-t-il provoqué, pourquoi a-t-il injurié? Il savait ce qu'il faisait, et il n'avait qu'à bien se tenir. Le tueur, en revanche, est toujours considéré comme un homme de cœur, ou tout au moins comme un homme que le gouvernement va persécuter et qu'il faut plaindre. *Poverino, ha amazzato un uomo!* disent les Trastévérins en pareille occasion. Cette approbation donnée au meurtre et cette pitié qui s'attache à l'assassin proviennent enfin d'une sorte de point d'honneur mal entendu. En exagérant la doctrine du point d'honneur, en substituant au duel une sorte de guerre d'individu à individu, de famille à famille, guerre qui ne devait se terminer que par l'extermination des deux races en présence et devant laquelle tous les moyens de nuire à l'ennemi étaient permis, le poison comme le poignard, les Espagnols firent considérer l'assassinat comme une chose toute naturelle. Cette doctrine, qui ne prévalut d'abord que dans les hautes classes de la société italienne, se répandit bientôt dans tous les rangs. Le peuple, que d'ailleurs le tempérament y portait, se fit le copiste des grands seigneurs, et assassina sans plus de façon

qu'eux. Ceux-ci, avec le temps, sont revenus à des mœurs plus douces; le peuple a gardé ces féroces habitudes.

On a dit que l'assassinat était le duel des pauvres gens, l'expression n'est pas tout à fait exacte. L'homme qui, dans une querelle, tue son adversaire est presque toujours poussé à bout par un mot ou par un geste, et il frappe avant que l'adversaire ait eu le temps de se mettre sur la défensive, sans aucune espèce de danger pour lui-même. Il y a là surprise violente, et il n'y a pas de chances égales; il y a donc peu de courage réel à être assassin. Quoi qu'il en soit, en Italie, le peuple prend inévitablement le tueur sous sa protection. Un premier meurtre en fait un personnage intéressant; un second meurtre en fait un brave; un troisième, un héros. Les femmes, que l'énergie séduit toujours, exaltent l'assassin et sont prêtes à baiser ses mains rouges de sang. — Bacon a écrit : La vengeance est une sorte de justice sauvage. — La vengeance qui suit un premier meurtre amène, presque inévitablement, une série d'assassinats, car les parents du mort ont à cœur de tuer celui qui a tué un des leurs; le gouvernement les ferait attendre et, peut-être, oublierait. La justice sommaire du poignard leur plait davantage, et l'opinion est encore pour eux.

Il y a cent ans, on comptait à Rome cinq à six meurtres par jour, et quelquefois, le lendemain des

grandes fêtes, l'hôpital de la Consolazione a recueilli jusqu'à cinquante blessés, ce qui laisse à supposer une vingtaine de tués. La veille de ces fêtes, on déménageait les salles de l'hôpital pour faire de la place aux blessés du lendemain; c'était une habitude prise. Dans les premiers temps de l'invasion française, les meurtres étaient devenus encore plus fréquents; les Romains trouvaient un double plaisir à tuer un ennemi et un étranger. Cent vingt Français ayant disparu en un seul jour, le général Miollis prit des mesures de police telles, que, pendant les dix-huit mois de cette première occupation, de février 1798 à juillet 1799, il ne se commit pas dix meurtres. Sous la domination française, jusqu'en 1814, les meurtres étaient toujours fort rares; mais, lors de la restauration du gouvernement pontifical, ils recommencèrent de plus belle. Il y a vingt-cinq ans, on comptait encore un meurtre par jour. Aujourd'hui, grâce à la vigilance de la police, on tue, peut-être, moins; mais les préjugés populaires sont toujours les mêmes. Cela tient, sans doute, à ce que la justice n'instruit guère qu'à l'occasion de meurtres de gens comme il faut, ou d'assassinats commis sur la grand'-route; les coups de couteaux entre gens de la canaille ne comptent pas. C'est dans la foule de ces meurtriers par colère ou par vengeance, par tempérament ou par prétendu devoir, que de tous temps les brigands se sont recrutés. Obligés de se cacher

et de vivre comme ils pouvaient, ces gens-là se faisaient peu de scrupule de prendre le bien d'autrui. Le gouvernement les mettait hors la loi et la société; ils déclaraient la guerre à la société et à la loi. On a fait beaucoup d'honneur aux brigands en les représentant comme une sorte d'opposition permanente et avancée. Dans le principe, à la suite des longues guerres des républiques italiennes et lors de l'établissement d'un despotisme régulier, quelques grands chefs ont pu se poser ainsi et préférer à la soumission de l'esclavage l'indépendance et la vie aventureuse du bandit. La faiblesse du pouvoir et la configuration du pays favorisaient merveilleusement leurs projets, ils trouvaient au centre de l'Apennin des forteresses naturelles. De nos jours, les mêmes localités ont donné asile à de nouvelles bandes; mais les Mastrilli, les Fra-Diavolo, les de' Cesaris, les Barbone, les Dieci-Nove et les Gasparone ne peuvent en aucune façon être comparés aux grands chefs d'autrefois. Les éléments de leurs bandes ne sont plus les mêmes. L'héroïsme et les passions généreuses sont, en général, étrangers à la détermination qui les pousse à s'armer contre la société. Les bandits d'aujourd'hui sont des assassins en fuite, des échappés de bagne, ou des gens très-misérables, esclaves de leur paresse et de leurs passions; c'est, en un mot, l'écume de la population des bourgades du centre de l'Italie, à laquelle se joignent quelques pâ-

tres féroces que la solitude et la vie sauvage ont dépravés. Les actions de ces nobles personnages sont tout à fait dignes d'eux. Quelques chefs, il est vrai, se sont montrés résolus; mais leurs troupes font plutôt preuve de constance et de souplesse que d'intrépidité, bloquant les bourgades sans oser y pénétrer de vive force, spéculant sur la peur, et ne s'attaquant guère qu'à des femmes et à des individus isolés. Trente habits de carabiniers ont toujours suffi, sinon pour détruire, du moins pour mettre en fuite les bandes les plus nombreuses.

Cette indulgence, qu'en Italie l'homme du peuple a pour le meurtre, semble partagée par le gouvernement, qui pardonne avec la même facilité que l'assassin met à frapper. Si le meurtrier vient à bout de faire sa paix avec la famille de sa victime, et paye quelques écus d'amende à la police, il peut reparaître sans courir le risque d'être arrêté, et ne tarde pas à être gracié. Sous le gouvernement romain, c'est là une conséquence naturelle de la doctrine de l'absolution. Ce que Dieu a pardonné, l'homme doit-il le punir? Or un assassin ne manque jamais de se confesser; le prêtre lui dit bien qu'il a commis un abominable crime; mais, comme le coupable se repent, le prêtre ne peut lui refuser l'absolution. Un meurtrier absous rentre, aux yeux du peuple, dans la catégorie des amnistiés. Le gouvernement qui le poursuivrait lui paraîtrait tyrannique et implacable.

L'exagération et la fausse interprétation de certains points du dogme peuvent donc être également considérées comme une des causes de la perpétuité du brigandage, je dirai plus, comme un véritable encouragement au meurtre. Le catholicisme, mal compris par le peuple, a perverti la morale en se faisant le garant trop facile de l'indulgence divine. L'Italien n'a vu qu'une seule chose dans la confession : l'absolution qui suit l'aveu et le pardon qui accompagne le repentir; il a compris qu'un seul acte de contrition suffisait pour assurer la rémission des crimes les plus monstrueux. Certain du pardon, il a donc été criminel sans scrupules, et c'est en se promettant de se repentir qu'il a commis le meurtre.

Ces croyances superstitieuses ont eu d'étranges résultats. Ainsi le supplice des grands coupables, destiné à prévenir le crime par l'exemple, a été, au contraire, une excitation au crime. En Italie, un coupable meurt toujours en se repentant. L'assassin, avant de monter sur l'échafaud, se confesse en public, communie, et, en présentant sa tête au bourreau, baise la croix avec componction. — Cet homme fut bien coupable, mais il est mort comme un saint! — s'écrie le prêtre au moment où le bourreau vient d'achever son office. Voilà donc le brigand tout à l'heure transformé en martyr; on se dispute, comme de précieuses reliques, les lambeaux de ses vêtements; les assistants, vraiment religieux, envient

même son sort, et il n'est pas sans exemple que de misérables fanatiques aient commis un meurtre pour s'assurer de cette façon la béatitude éternelle. Si la foule ne pousse pas si loin la ferveur, bon nombre de ceux qui la composent commettront, du moins, le crime avec plus de sécurité, se promettant de faire, à leur tour, une bonne mort. Une fois criminels, ils s'efforcent d'échapper à la justice humaine tout en se confiant en la justice divine, et ils sont brigands en attendant l'occasion de devenir saints.

C'est à des causes analogues qu'il faut attribuer ce mélange de superstition et de férocité propre aux brigands. — Il est à peu près certain que nous mourrons de mort violente, disent-ils; mais, quand le danger viendra, nous avons ceci pour nous défendre (et ils montrent leurs fusils) et cela pour adoucir notre mort (et ils baisent l'image de la Vierge). — Outre cette image, les brigands portent encore sur la poitrine, comme un scapulaire, la sainte croix et ses légendes; c'est pour eux un signe de rémission, et parce que le Christ a pardonné au larron, ils le regardent presque comme un patron. En veut-on la preuve? Écoutons la comparaison qu'ils établissent entre eux et le rédempteur des hommes; c'est là une de ces traditions populaires communes aux brigands de tous les pays. — Jésus, dans ce monde, eut beaucoup à endurer, et nous aussi nous avons eu beaucoup à souffrir; il était fugitif, nous le sommes; il mar-

chait accompagné de disciples, nous marchons entourés de bons compagnons; il allait pieds nus, nous ne sommes guère mieux chaussés: il n'avait qu'une tunique et qu'une robe, nous n'avons qu'une veste et un manteau; il eut faim et soif, nous pouvons en dire autant; il jeûna quarante jours dans le désert, nous jeûnons presque tous les jours; il fut tenté par le diable qui le transporta sur une haute montagne, le diable nous tente à chaque heure, et nous porte sur les cimes élevées pour épier les passants; Jésus fut haï et repoussé du monde, le monde nous hait et nous repousse; les Juifs le guettaient pour le pendre, les sbires nous guettent aussi; Judas le vendit, et il en est plus d'un, parmi nous, qui vendra ses frères; il fut conduit devant Anne et Caïphe, on nous conduira devant le barighel[1] et le juge; on le battit de verges, on nous donnera la bastonnade; on le pendit entre deux larrons, on nous pendra en pareille compagnie; il descendit aux enfers, nous y descendrons aussi; fasse le ciel qu'au lieu d'y demeurer de toute éternité avec les diables nous puissions, comme lui, aller retrouver le Père et le Saint-Esprit!

Que faire pour déraciner de pareils préjugés et pour changer ce cours d'idées? On a proposé plusieurs remèdes, les uns ordinaires, les autres héroïques. Au nombre des remèdes ordinaires, il faut ran-

[1] Chef des sbires

ger en première ligne l'éducation et l'instruction, qui ne corrigent pas les brigands, mais qui empêchent de le devenir. Malheureusement ces remèdes, qui n'engagent que l'avenir, ne sont du goût ni des gouvernants ni des gouvernés. Les remèdes héroïques sont peu nombreux ; la peine de mort avec exécution à huis clos pour tout meurtre prémédité, la peine de mort avec refus d'absolution pour tout brigand et assassin de métier, tels sont ceux que l'on a jugés les plus efficaces. Le dernier de ces moyens de répression a été repoussé comme abominable et contraire au dogme, l'absolution ne pouvant être refusée au coupable repentant. Quant à la peine de mort, le gouvernement romain, qui ne se pique cependant pas de philanthropie, ne l'applique que très-rarement et comme à contre-cœur ; il faut que l'opinion publique lui force la main, et cette opinion publique diffère rarement de l'opinion du *peuple*, qui ne voit jamais pendre ou assommer (*macellare*) un assassin sans éprouver un sentiment d'horreur pour les juges et de commisération pour le patient.

Chose singulière! le gouvernement romain, qui montre une sorte de pitié pour les assassins, et qui traite d'égal à égal avec les bandits, envoyant un premier ministre s'aboucher diplomatiquement avec eux, n'hésite pas une autre fois à faire raser une ville. Cette démolition des villes est cependant fort impolitique; au lieu d'un seul et grand foyer facile à obser-

ver, on en crée nombre de petits qui tendent à grandir. On n'étouffe pas la contagion, on la répand.

Autre inconséquence du gouvernement pontifical; il prohibe soigneusement les œuvres de Voltaire, Montesquieu, et même de M. de Chateaubriand, et il laisse vendre dans les montagnes, par des colporteurs, une foule de petits livres à 2 sous, qui racontent tous, soit en vers, soit en prose, l'histoire des bandits fameux. Les jeunes gens dévorent ces livres, dont ils prennent les héros pour modèles. Et quels sont ces héros? C'est un Giuseppe Mastrilli qui débute par tuer son rival, se fait brigand, sauve une princesse, est gracié, et meurt dans son lit; c'est un Pietro Mancino, qui, un jour, s'empare d'un demi-million en or et va vivre en Dalmatie, et rend son âme à Dieu ayant le prêtre auprès de lui : *Rese l'anima Deo col sacerdote*. C'est un Gobertinco, qui tue neuf cent soixante-quatre personnes et six enfants et qui, en mourant, n'a qu'un regret, c'est de n'en avoir pu tuer mille, comme il en avait fait le vœu. C'est un Oronzo Albegna, qui égorge son père, sa mère, étrangle ses deux frères et coupe la tête à sa petite sœur encore au berceau; celui-là, du moins, meurt sur l'échafaud. La vie de ces héros, comme celle de Stefano Spadolini, des Bartholomeo, Angelo del Duca, Veneranda Porta et Stefano Fantini, est écrite en vers et souvent en pur toscan. Nombre d'autres petits livrets distribués au peuple avec profusion ra-

content prosaïquement, mais avec un égal succès, la vie des brigands plus modernes, que souvent même leurs lecteurs ont connus, les Maïno, les Perella, les Rondino, les Francatripa, les Calabrese, les Barbone, les Corampono, les Fra-Diavolo, les Mezza-Pinta, etc., tous brigands plus ou moins fameux, et qui, la plupart, ont aussi fini d'une façon édifiante, baisant la croix, et le prêtre à leur côté.

Nourris de ces lectures, les jeunes montagnards se trouvent tout naturellement du parti des brigands avant de le devenir eux-mêmes. Ils correspondent avec eux, leur donnent asile, s'exaltent en écoutant, de leur propre bouche, le récit de leurs exploits, et à la première occasion venue, jouent du couteau et gagnent la montagne, où ils sont sûrs de rencontrer des amis. Ces hommes intelligents, au-dessus de la condition de leurs compagnons de rapines, ont souvent fini par devenir lieutenants ou chefs de bandes. A cette sympathie des populations, résultant d'un vice d'éducation, venaient se joindre la mollesse et l'indécision du gouvernement pontifical, la maladresse et l'imbécillité de ses agents, de sorte que tout semblait d'accord pour perpétuer le mal. On traitait en brebis égarées qu'il fallait ramener au bercail des misérables couverts de sang; on s'abouchait et on négociait par ambassadeurs avec les bandits qui s'étaient mis en dehors du droit des gens; on acceptait leurs armistices; un cardinal, ministre d'État, leur accordait

des saufs-conduits, avait des entrevues et débattait avec eux, comme avec des généraux d'armée, les conditions de la paix. Enfin on faisait plus, on amnistiait des bandits encore insoumis; on donnait, à ceux qui déposaient les armes, des emplois lucratifs, et on traitait en sujets fidèles des meurtriers avérés qu'au lieu du pardon une justice inexorable eût dû atteindre. — Nous ne sommes pas des forteresses que l'on puisse démolir avec le canon, mais, comme des oiseaux de proie, nous planons autour des rocs élevés, — disaient les brigands aux envoyés du pape. Ceux-ci répétaient ces paroles, et, pour s'excuser des avantages qu'ils leur faisaient, ajoutaient que, pour en venir à bout, il valait mieux employer leur glu que la poudre, qui les effarouchait. Mais qu'arrivait-il à la suite de soumissions de ce genre? C'est que ces hommes, qui souvent n'avaient traité que parce qu'ils étaient aux abois, rompaient leur ban et reparaissaient plus redoutables que jamais. Rienzi, Sixte-Quint et les Français n'employèrent, pour extirper le brigandage, que des mesures de rigueur, et Rienzi, Sixte-Quint et les Français réussirent temporairement. Enfin, lorsque, de 1820 à 1827, les bandes les plus importantes ont été détruites, c'est moins au pardon accordé à ceux qui se soumettaient qu'à deux ou trois exemples de répression terrible qu'il faut attribuer cet heureux résultat.

Nous ne voulons pas faire ici l'histoire du brigan-

dage, nous nous proposons seulement de rapporter quelques faits qui sont comme les pièces justificatives des considérations précédentes et qui feront connaître en même temps l'audace de ces aventuriers, leur manière d'être et d'exister, la mollesse du gouvernement quand il s'est agi de les combattre, et les divers sentiments qu'ils inspirent aux populations des montagnes. Ce sont, en quelque sorte, les derniers chapitres de leur histoire; cette fois le scandale avait été trop grand et trop prolongé, il dut cesser.

De 1816 à 1819, le brigandage avait pris, en effet, un formidable accroissement dans les États du saint-siége; des bandes parcouraient l'Apennin dans tous les sens. Le gouvernement, après avoir temporisé et parlementé, se décida à sévir. Voulant faire un exemple terrible, il décréta la démolition de la ville de Sonnino et la dispersion de sa population. Chassés de ce côté, les brigands se retranchèrent dans les montagnes de Core, et, traversant le Sacco, se rapprochèrent de Frosinone et d'Alatri.

On était arrivé aux premiers jours du mois d'août 1819, lorsque tout à coup le bruit de l'arrivée des brigands se répandit dans les environs de Palestrina et de Tivoli. On disait que leurs bandes nombreuses, chassées de Sonnino, que le canon venait de détruire, se repliaient vers le centre des montagnes des États romains, faisant captifs tous ceux dont

elles espéraient tirer rançon, et mettant à contribution les villages des montagnes. Ces bandits, échappés aux exécutions de Sonnino, ne respiraient que la vengeance. Beaucoup d'entre eux avaient fait partie de la troupe de de' Cesaris, tué, l'année précédente, aux environs de Terracine. Obligés de se retirer devant la petite armée de deux mille hommes qui occupait les districts du sud, ils s'étaient divisés en plusieurs compagnies, et s'étaient donné rendez-vous aux environs de Subiaco et de Tivoli. Leur projet, disait-on, était de s'emparer des petites villes de la montagne; peut-être même, lorsqu'ils seraient en force, hasarderaient-ils quelque coup de main audacieux contre Rome; ils ne rêvaient rien moins que le pillage et l'incendie de ses faubourgs, parce qu'enfin, s'il fallait périr, ils voulaient du moins que ce fût avec éclat.

Le 9 août, deux jeunes campagnards qui portaient les chaînes d'un arpenteur employé au cadastre, et qui travaillaient sur la lisière d'un bois à peu de distance du chemin de Guadagnolo, virent des hommes armés qui venaient de leur côté; ils voulurent prendre la fuite, mais ceux-ci, les couchant en joue, les sommèrent de s'arrêter. Ces jeunes gens, à demi morts de frayeur, se gardèrent bien de faire résistance; alors les brigands, les poussant devant eux dans le taillis, les conduisirent dans une clairière de la forêt, où dix à douze de leurs compagnons étaient couchés

sur le gazon. Là, un de ces hommes, qui paraissait le chef de la bande, leur fit subir un long interrogatoire. — Qui étaient-ils? D'où venaient-ils? Y avait-il des soldats à Tivoli et à Poli? Les habitants de Poli, la bourgade la plus voisine, étaient-ils riches? Quelles étaient leurs habitudes? A quelles heures sortaient-ils de la bourgade? — Ils tâchaient, comme on voit, de tirer de leurs prisonniers tous les renseignements qui pouvaient leur être profitables, leur but étant de se rendre maîtres de ces riches habitants et d'en obtenir rançon. Les deux jeunes campagnards, ne sachant rien, n'eurent pas de peine à rester discrets; les brigands, mécontents, les traitèrent de chiens, les firent coucher sur le gazon, et comme, vers le milieu du jour, ils se plaignaient de la faim, ils leur jetèrent des *pagnotes* (petits pains) et du fromage; à la chute du jour, ils les renvoyèrent à Poli.

A peine rentrés chez eux, ces jeunes gens racontèrent ce qui venait de leur arriver à la population de la bourgade rassemblée tout entière autour d'eux. Le village était dans l'alarme; on se livrait à de longs commentaires sur les projets des brigands, lorsque deux bergers, qui arrivaient des districts du sud, rapportèrent qu'ils les avaient vus passer dans la direction de Capranica. Cette bande était-elle la même que celle de Guadagnolo? ils l'ignoraient. Ces bandits s'étaient emparés de leurs provisions de pagnotes,

de fromage et de lait, et avaient soupé avec deux de leurs moutons qu'ils avaient tués. Ces renseignements étaient précis; les bergers rapportaient à leurs maîtres les peaux des moutons tués par les brigands. La terreur des Polisans, qui se voyaient entourés de tous côtés par des bandes armées, s'accrut encore à ce récit. Quelques jeunes gens faisaient partie de la milice civique : plus courageux que les autres, ils parlaient de s'armer, mais ils ne pouvaient le faire sans l'autorisation du maréchal du district, commandant de la force publique. Il fallut donc que le magistrat de Poli députât un exprès à Palestrina, pour l'avertir du danger que courait la bourgade, et lui demander cette autorisation; en attendant sa réponse, les habitants devaient rester désarmés. Grâce à l'ombrageuse imprévoyance du gouvernement, qui redoutait plus encore les carbonari que les brigands, ces derniers avaient beau jeu.

Les bergers, qui venaient de rentrer à Poli, étaient chargés, de la part des bandits, d'une double commission auprès de l'un des riches propriétaires du pays. Un de leurs camarades, que cet homme avait maltraité quelques mois auparavant, avait gagné la forêt et s'était fait brigand. — Vous préviendrez mon maître que je viens lui rendre la visite que je lui avais promise, et que j'ai le projet de le récompenser de ses bontés, — avait-il dit à ses anciens compagnons. Le chef de la bande, qui, lui, songeait plutôt

au profit qu'à la vengeance, avait ajouté une sorte de correctif à la commission de son subordonné, et cela de son consentement; il promettait au *coupable* oubli du passé et sûreté si, dans tel délai, il déposait un certain nombre d'habits, de manteaux et de chemises à une place qu'il indiquait. S'il refusait, toute la troupe épouserait la vengeance du berger; ses troupeaux seraient égorgés, et, si on s'emparait de sa personne, il périrait dans les plus terribles supplices. Ces menaces consternèrent le riche Polisan; mais, comme cet homme ne manquait pas d'énergie, il fit, dès le lendemain, demander au gouvernement romain si, dans le cas où il refuserait d'obéir à la sommation des brigands, il pouvait compter sur la protection spéciale de la police, et sur quelque indemnité pour la perte de ses troupeaux. La réponse du gouvernement fut telle, qu'il se hâta de déposer les habits, les chemises et les manteaux à l'endroit désigné.

Pendant près d'une semaine, les gardes civiques et volontaires de ces bourgades, qui avaient été autorisées à s'armer, se livrèrent à de vaines démonstrations qui ne firent qu'accroître l'audace des brigands, qui continuèrent à rançonner les bergers, à enlever tous ceux des habitants qui sortaient des villes. Au nombre de ces derniers se trouva le docteur Cherubini dont ils massacrèrent le compagnon, et qui n'échappa au même sort qu'en leur payant une bonne rançon. Les bandits, à ce que nous raconte le

docteur, eurent pour lui des consolations évangéliques. L'un d'eux, qui portait en sautoir le collier de la madone del Carmine, lui disait, dans les moments de grande fatigue et d'accablement : — Mon frère, supportez tout cela patiemment pour l'amour de Dieu et de la madone! — C'était sans doute l'aumônier de la bande, car un fratone n'eût pas mieux dit.

Le chef seul paraissait supérieur à ses compagnons; il se disait de Sonnino, et assurait qu'il avait été l'un des cinq chefs députés à Frosinone pour traiter avec le cardinal Gonsalvi. — La force ne peut rien contre nous, répétait-il souvent; nous ne sommes pas une forteresse qu'on peut démolir avec du canon; mais, comme l'aigle et le vautour, nous volons autour des sommets des rocs élevés sans avoir de demeure fixe. — Cet homme empruntait, sans doute, ses comparaisons et son langage aux romans héroïques et aux histoires de brigands fameux, dont il faisait sa lecture accoutumée. — Si sept d'entre nous viennent à succomber, disait-il encore, le lendemain dix se présenteront pour les remplacer; mais nous sommes tous décidés à vendre chèrement notre vie et à finir par un coup d'éclat. Le seul moyen de nous réduire, ce serait de nous accorder un pardon sans réserve, et encore faudrait-il que le pape lui-même nous jurât l'oubli du passé.

Conçoit-on une pareille audace, et que le chef de ces bandes ose tenir un pareil langage, et cela quand,

depuis plus de huit jours, il se trouve en présence de ces milices qui pourraient l'entourer? Ce temps, cependant, aurait dû suffire au gouvernement pour rassembler, au lieu de ces milices peureuses et mal armées, plusieurs milliers de soldats dans ces districts si voisins de Rome, cerner ces bandes et ne pas laisser échapper un seul des individus qui les composaient. Qu'on s'étonne, après cela, de la perpétuité du brigandage!

Cette bande, dont le quartier général était voisin de Subiaco, séjourna jusqu'à l'automne dans ces montagnes, bravant impunément le gouvernement pontifical, et menaçant la sûreté des habitants de Rome, qui purent voir, plus d'une fois, la fumée de ses bivouacs.

Pendant cette longue période de temps, Tivoli, Subiaco, Palestrina et toutes ces petites villes qui dominent la campagne de Rome furent dans la terreur. A la vue d'un homme armé d'un fusil ou d'un feu allumé dans la montagne, le tocsin sonnait. Ces alarmes se renouvelaient plusieurs fois par jour. Chaque soir, la cloche de l'église épiscopale de Tivoli sonnait la retraite; à ce signal, les cabarets se fermaient, la garde civique se rendait aux postes indiqués, et des sentinelles étaient placées sur chacun des ponts qui donnent accès dans la ville. On savait que les brigands avaient le projet de tenter un coup de main sur le quartier neuf de Tivoli et d'enlever

quelques-uns des riches propriétaires qui y sont logés, afin de s'assurer des rançons considérables. Si la vie d'un petit chirurgien de village avait été rachetée au prix de 1,000 écus, que ne leur payerait-on pas pour sauver celle de personnages plus importants!

Cependant les commissaires du gouvernement, sentant enfin la nécessité d'agir avec ensemble et énergie, avaient fait saisir et incarcérer plusieurs bergers convaincus d'avoir eu des communications avec les bandits, et de leur avoir fourni des vivres. Les autres bergers, contenus par cet exemple, s'étaient rapprochés des villes et des bourgades; mais l'audace des brigands semblait redoubler, et ces vivres, qu'ils ne pouvaient plus se procurer par des transactions, ils les prenaient de force, en pénétrant à l'improviste, et en nombre suffisant, dans les petits hameaux de la montagne et même de la plaine. Guadagnolo et San Vittorino, entre autres, furent victimes de ces déprédations.

Cet état de choses semblait devoir se prolonger, car, soit maladresse des autorités, soit connivence de la part des montagnards, les brigands restaient insaisissables et se signalaient, chaque jour, par de nouveaux crimes. Cependant, vers la fin de septembre, le bruit courut que les bandes qui infestaient le pays s'étaient repliées vers Agnani et Ferentino, et que les environs de Tivoli et de Subiaco étaient li-

bres. Les habitants se félicitaient entre eux de ce qu'ils regardaient comme leur délivrance, quand tout à coup l'enlèvement de l'archiprêtre de Vicovaro et le meurtre de son neveu vinrent les tirer de cette trompeuse sécurité. Ce prêtre cheminait en compagnie de ce neveu et d'un ami sur la route de Vicovaro à Subiaco, lorsqu'ils furent assaillis à l'improviste par des gens armés. Le jeune homme portait un fusil; voyant qu'un des brigands terrassait son oncle et le menaçait avec un couteau de chasse, il le frappa d'un coup de crosse; mais, avant qu'il eût pu redoubler, il tombait, la face contre terre, mortellement frappé d'un coup de poignard dans le dos. Les brigands laissèrent là le cadavre, emmenèrent l'archiprêtre et son ami dans la montagne, et, comme ils avaient contre lui des motifs particuliers de rancune, ils demandèrent une rançon si considérable, que la paroisse ne put la payer. Les brigands firent subir d'atroces supplices au malheureux prêtre et à son compagnon; ils leur coupèrent d'abord les oreilles qu'ils envoyèrent à leurs familles avec une nouvelle sommation. Les familles tardant trop à réunir la somme exigée ou ne pouvant pas la payer, chaque jour les bandits dépêchaient de nouveaux messagers portant chacun un doigt de leurs prisonniers. L'aspect de ces malheureux, dont les blessures n'étaient pas pansées, et qui, dévorés par la fièvre, étaient, chaque jour, obligés de faire de longues cour-

ses dans la montagne, eût touché de commisération des cœurs moins endurcis. A la fin, las d'attendre, fatigués des plaintes de leurs victimes qui ne les suivaient qu'avec des souffrances infinies et qui les gênaient dans leurs mouvements, ils les égorgèrent et les jetèrent dans un ravin. Les paysans chargés de traiter de la rançon des captifs avec les brigands racontent encore avec horreur quelques incidents dont ils furent témoins et qui précédèrent la fin de ces infortunés. La veille du jour où les bandits les mirent à mort, ils dépouillèrent l'archiprêtre de sa soutane, et, malgré les douleurs affreuses que lui causaient ses mains mutilées, ils lui firent passer l'habit de velours d'un de leurs compagnons, l'obligèrent à prendre sa carabine avec ses moignons et le coiffèrent d'un grand chapeau pointu. En revanche, un des leurs endossait la soutane du prêtre, et, par une sorte de dérision cruelle, lui débitait, dans son grossier langage, un sermon sur la mort. Les brigands, que ces déguisements avaient mis en belle humeur, entourèrent ensuite leurs prisonniers en chantant et en dansant autour d'eux à la manière des cannibales; enfin, comme le malheureux prêtre, épuisé par la fièvre, avait une défaillance, ils le firent revenir à lui en lui mettant un charbon allumé dans chaque main.

On croit, sans doute, qu'une terrible et vigoureuse répression suivit le meurtre de l'archiprêtre de Vicovaro, et que le gouvernement ne songea plus

du moins à pactiser avec les assassins. Il n'en fut rien. De nouveaux pourparlers eurent lieu entre les chefs de bandes et les agents du gouvernement. Bientôt même il fut question d'une amnistie pure et simple; mais les brigands, qui savaient bien, eux, qu'il n'y a que celui qui sait punir qui pardonne efficacement, ne voulaient de cette amnistie qu'à certaines conditions. Non-seulement le gouvernement pontifical s'engagerait à ne pas les poursuivre, mais il devait encore assurer leur sort et pourvoir à leur subsistance, de sorte que ce n'était plus une grâce, mais des récompenses qu'ils demandaient. Le cardinal-légat ayant repoussé ces étranges prétentions, les déprédations recommencèrent, et, de Fondi à Subiaco, tout le pays fut, en quelque sorte, mis à contribution par des bandes toujours présentes et toujours insaisissables. Alors eut lieu le singulier événement que nous allons rapporter, événement qui fait connaître tout à la fois la maladresse et la faiblesse du gouvernement romain, l'audace et l'astuce des brigands.

Le supérieur du séminaire de Terracine, espèce d'illuminé dont la piété théâtrale était en grande vénération dans le pays, s'était offert au gouvernement comme médiateur entre l'État et les brigands, et le gouvernement avait accepté cette offre étrange. Cet homme, qui passait pour l'un des plus éloquents prédicateurs du pays, et qui, à l'exemple de tous les parleurs, croyait beaucoup trop au pouvoir des mots,

s'arme, un matin, d'un grand crucifix, et seul, errant dans la montagne, se met à la recherche des bandits. Il ne les rencontre qu'au bout de plusieurs jours; alors, s'adressant aux principaux d'entre eux, il les conjure, par le sang et les souffrances du Christ, de poser les armes. — Épargnez vos concitoyens, leur dit-il, et cessez d'être le fléau et l'épouvante du pays. Que demandez-vous? un pardon général? je vous l'apporte. Que désirez-vous encore? des pensions, des emplois? le gouvernement vous les promet; bien plus, il s'engage à révoquer le décret porté contre Sonnino, à reconstruire vos habitations détruites, à mettre en liberté vos compagnons détenus dans les prisons. — Cette éloquence, toute positive, était la seule qui eût le pouvoir de séduire ses auditeurs. Le prêtre les voit se consulter l'un l'autre; il profite de ce moment d'hésitation, et, faisant intervenir la Vierge, saint Antoine et le Christ, dont le moindre de leurs crimes fait saigner les blessures, il les décide à accepter ces propositions que le gouvernement n'eût jamais dû l'autoriser à leur faire.

C'est peu d'avoir désarmé ces hommes redoutables; le nouvel apôtre veut les convertir et faire de chacun de ces coupables endurcis autant de pécheurs repentants. L'exemple du bon larron ne doit pas être perdu pour eux. Ces hommes feignent d'être séduits par l'éloquence du prêtre, peut-être même sont-ils momentanément touchés, ils le suivent dans son sé-

minaire de Terracine. Là, pendant quelques jours, les nouveaux convertis mènent une vie exemplaire; le jeûne, la prière et les exercices religieux occupent tous leurs moments. Jamais pécheurs plus grands n'ont donné plus rapidement l'exemple d'une piété plus attendrissante. On eût dit, à les voir prosternés chaque jour au pied des autels, qu'il n'y avait qu'un pas du brigandage à la vie des cloîtres.

Cette pieuse comédie durait déjà depuis quelque temps; chacun félicitait le recteur du succès inespéré de son œuvre; il passait dans le pays pour un saint, un faiseur de miracles, et à Rome pour un homme habile, quand tout à coup la scène changea, et à cette exposition évangélique succéda le dénoûment le plus tragique et le moins attendu. Des affaires de discipline appelèrent à Rome le supérieur du couvent et le forcèrent de s'absenter un jour et une nuit. A peine de retour, il s'empressa de courir aux cellules de ses chers néophytes; il les trouva vides; il appelle ses élèves, confinés dans une autre aile du bâtiment; personne ne répond : élèves et brigands ont disparu. On découvre enfin, emprisonnés dans les caves, le concierge et les gardiens des élèves. On apprend d'eux que vers le milieu de la nuit, quand toute la ville était endormie, les brigands ont éveillé les élèves, enfermé leurs professeurs, en menaçant de mort celui qui pousserait un cri, et qu'enfin, faisant marcher devant eux ces jeunes gens, ils

ont pris le chemin de la montagne. Des bergers qui arrivent du dehors racontent qu'ils ont rencontré dans les bois de Monticelli, à plusieurs milles de la ville, ces jeunes gens, liés deux à deux et conduits par les brigands comme par leurs pédagogues.

Cependant, à la nuit, la plupart de ces enfants rentrèrent dans la ville; leurs ravisseurs, pour ne pas manquer de vivres, n'avaient gardé que ceux des élèves dont les familles étaient riches et dont ils pouvaient espérer de fortes rançons. Les bandits, durant leur séjour au séminaire, n'avaient pas perdu leur temps, ils avaient recueilli des renseignements précis sur la fortune de chacun de ces enfants. Il y avait pourtant, au nombre de ceux qu'ils gardèrent avec eux, des jeunes gens dont les parents n'étaient rien moins que dans l'aisance; mais ceux-là étaient les fils des juges et des magistrats contre lesquels les bandits avaient des représailles à exercer : ils les gardaient, disaient-ils, pour faire un exemple. Le jeune Fasani, fils d'un ancien maire, était parmi ces derniers.

Dans les jours qui suivirent, des bergers apportèrent à chacun des parents des élèves que les brigands retenaient la lettre circulaire que voici : « Mes chers parents, ne soyez pas inquiets, je me porte bien; je suis avec de braves gens qui ont pour moi tous les soins et toutes les attentions possibles; mais, si vous ne m'envoyez pas aussitôt 2,000 écus, ils me tueront. » Les malheureux parents portèrent ces lettres au car-

dinal secrétaire d'État, qui leur promit de s'occuper *prochainement* de leur affaire. Les mieux avisés ne comptèrent que sur eux et envoyèrent aux bandits tout l'argent qu'ils purent ramasser. Ceux-ci relâchèrent successivement les prisonniers dont ils recevaient les rançons; enfin, huit jours après l'enlèvement du séminaire entier de Terracine, il ne restait au pouvoir des brigands que trois des élèves, deux fils de juges, âgés de douze ans, et le fils du maire Fasani, âgé de quatorze ans. Les parents de ces infortunés avaient payé une rançon comme les autres; cependant le bruit ne tarda pas à se répandre dans Rome que tous trois avaient été impitoyablement égorgés. Cette nouvelle n'était exacte qu'en partie. Les deux fils des juges avaient seuls été mis à mort; le jeune Fasani avait échappé, comme par miracle, au même sort. Voici ce qu'il raconta lorsqu'il fut de retour dans sa famille.

Les brigands, à peine sortis du séminaire, se dirigèrent en toute hâte vers la montagne en suivant le chemin de la Torre delle Mole; laissant ce hameau sur leur gauche, ils ne tardèrent pas à gravir des pentes très-escarpées et à se trouver au centre des montagnes de Sonnino. Ils avaient attaché leurs prisonniers deux à deux et les faisaient marcher de force en les menaçant du bâton et même du poignard; cependant le chemin devenant de plus en plus difficile, et les forces des malheureux enfants paraissant épui-

sées, les bandits les chargèrent sur leurs épaules et ne firent leur première halte que lorsqu'ils furent arrivés sur la cime d'une montagne élevée que des bois entouraient de tous côtés. Là ils rencontrèrent un pâtre qui gardait un troupeau de moutons; ils tuèrent les deux plus gras, les dépecèrent et les firent cuire à un grand feu qu'ils avaient allumé au moment de la halte. Au commencement et à la fin de leur repas, que les élèves du séminaire partagèrent, ils récitèrent leurs prières, absolument comme ils avaient coutume de le faire dans le couvent. La conversion, comme on voit, leur avait été profitable. Ils y joignirent des actions de grâces pour saint Antoine, leur patron. Ayant ensuite placé des sentinelles et certains de ne pas être inquiétés, l'un d'eux prit un livre et fit la lecture à haute voix à ses compagnons couchés sur le gazon autour de lui; ce livre racontait l'histoire poétique des fameux Ricardo et Pietro Mancino [1]. Au récit de chacun des tours merveilleux de leurs héros, les bandits poussaient des cris d'admiration, et l'on voyait clairement qu'ils se proposaient de suivre leur exemple. La journée s'écoula de cette manière. La nuit étant venue, les brigands, dit le jeune Fasani, nous enveloppèrent dans leurs manteaux et nous rangèrent autour d'un grand feu;

[1] C'est un de ces livres que les colporteurs distribuent si libéralement aux populations des montagnes.

puis, après avoir baisé chacun l'image de la Vierge qu'ils portaient au cou, ils se couchèrent autour de nous et ne tardèrent pas à s'endormir; les sentinelles seules veillaient sur les rochers du voisinage. Le lendemain, nous cheminâmes encore tout le jour au milieu de montagnes inaccessibles. Ce jour-là, les brigands relâchèrent quelques-uns de nos camarades; les jours suivants, tous les autres nous quittèrent successivement, à mesure que les bergers ou les paysans apportaient l'argent de leurs rançons. Nous ne restâmes plus que trois. Les brigands, pour avoir moins de peine à nous surveiller, nous attachèrent les bras à la même corde. Un jour, c'était le huitième de notre captivité, je vis nos gardiens se parler avec mystère et nous jeter, de temps à autre, des regards sinistres. L'un d'eux ayant porté la main à son poignard, je pensais qu'il allait nous tuer, et je me jetai à genoux pour l'implorer. Massaroni, l'un des chefs de la troupe, s'approcha alors en souriant : — Fasani, me dit-il, rassure-toi; nous pensons à mettre fin à ta captivité, mais, en attendant, fais-nous un sermon sur la mort. — Je lui obéis, et je parlai le mieux que je pus, ne me doutant guère que ce sermon fût notre oraison funèbre à tous trois, et que les prières dont nous l'accompagnâmes fussent les prières des agonisants. Hélas! j'avais à peine achevé, qu'un des brigands, prenant la corde qui nous attachait, nous traîna brusquement à travers les rochers

au bord d'un ravin profond. Mes yeux suppliants étaient attachés sur les yeux de cet homme; je vis, au feu qui en sortait et à la manière dont il fronçait le sourcil, que notre dernière heure était venue, et que nous n'avions plus de pitié à espérer. En effet, je n'avais pas eu le temps de crier miséricorde! que deux fois le poignard du brigand s'était plongé dans la poitrine de mes deux malheureux camarades, et que je me trouvai inondé de leur sang. Un coup semblable m'était destiné, je l'esquivai et je tombai par terre en fermant les yeux, entraîné dans la chute de mes compagnons qui roulèrent lourdement sur le gazon. Je fus, sans doute, garanti par leurs corps qui reçurent les coups de poignard qui m'étaient destinés. Cependant, comme ils se débattaient d'une manière convulsive, je me trouvai à découvert, et je vis briller de nouveau le poignard de l'assassin; je me jetai à ses pieds, demandant la vie d'une voix déchirante et appelant à mon aide saint Antoine, son patron. Couvert, comme je l'étais, du sang de mes camarades, mon aspect était si pitoyable, que les bandits en furent touchés. Je vis le poignard qui restait suspendu; je levai les mains en suppliant, et j'implorai de nouveau saint Antoine et la Vierge. Cependant le brigand, poussant une affreuse imprécation, se précipitait vers moi; mais Massaroni l'arrêta. — Ne le frappe pas! s'écria-t-il d'une voix forte; il vient d'invoquer saint Antoine, et cela nous porterait malheur. C'est le dernier des

trois; puisqu'il vit encore, on peut l'épargner. *Facciamo un regalo a sant' Antonio*, — ajouta-t-il en se signant. Le brigand obéit, et, au lieu de me frapper, coupa avec son poignard les cordes qui m'attachaient à mes compagnons, dont je sentais le sang tiède encore couler sur mes jambes et mes mains. Massaroni m'essuya avec un linge et me donna une bague ainsi qu'un sauf-conduit qu'il écrivit sur son genou[1]? — Tu peux partir, me dit-il ensuite, tu es libre; rends grâce de ta délivrance au grand saint Antoine.

Quand l'enfant rentra chez son père, la nouvelle de l'assassinat des pensionnaires qui n'avaient pas été relâchés s'était déjà répandue dans Rome, et on le croyait mort.

Cette comédie de la conversion des brigands se termina, comme on voit, d'une façon tragique. Le stupide docteur du séminaire de Terracine ne perdit cependant pas sa place; on attribua sa mésaventure à un zèle trop ardent, et à Rome le zèle fait pardonner tout, même la sottise.

L'aimable et habile cardinal Gonsalvi fut le dernier des ministres romains qui traita avec les brigands. De 1818 à 1825, plusieurs d'entre eux, amnistiés à la suite de ces traités, et entre autres le fameux Dieci-Nove, furent même nommés *barighelli*

[1] Voici la copie de ce sauf-conduit : « Si ordina a qualunque comitiva di non toccare Casata Fasani. Virtù e fedeltà. »

« ANTONIO MATTEI ED ALESSANDRO MASSARONI. »

dans les bourgades infestées d'ordinaire par les bandits, et, à ce titre, chargés de la police de la montagne. Dieci-Nove était barighel à Frosinone. Ces étranges magistrats s'acquittèrent sévèrement et fidèlement de leur nouvelle charge.

A la suite de l'une de ces transactions du cardinal Gonsalvi avec les brigands, neuf d'entre eux se rendirent avec leurs femmes et leurs enfants. On les conduisit à Rome, on les logea dans les fossés du château Saint-Ange, et, pendant un an qu'ils y furent détenus, il fut de mode, à Rome, d'aller les visiter. Les étrangers surtout raffolaient des brigands, les dessinaient, et leur faisaient toutes sortes de caresses et de présents. Barbone, le chef de cette bande, dont nous raconterons tout à l'heure un des exploits, avait cependant tué de sa main plusieurs voyageurs, et plus d'une fois les Anglais, arrêtés dans la montagne, avaient vu outrager sous leurs yeux, par ce misérable, leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles. Qu'eût dit le gouvernement si l'un de ces étrangers, ne pouvant obtenir justice d'une autre manière, eût tué le brigand d'un coup de pistolet? Mais ces gens-là étaient à la mode, et un Anglais se garderait bien de traiter si lestement un homme à la mode. Cette conduite des étrangers à leur égard, qu'ils pouvaient regarder comme une sorte d'approbation de leur vie passée, devait donner à ces bandits une singulière idée de la loi qui les condamnait. Barbone sentait

son importance; il avait agi, lors de son abdication, d'une façon théâtrale. La copie du traité, approuvée et ratifiée par le pape, lui ayant été remise, il avait envoyé en échange, au Saint-Père, sa carabine, son poignard, les *insignes* de son autorité, et s'était rendu seul, sans armes, à travers la foule rassemblée sur son passage, à son logis du château Saint-Ange. Sa femme avait quitté, comme lui, la montagne, et faisait son ménage dans sa nouvelle demeure. Son extérieur était, à peu de chose près, aussi sauvage que celui de son mari; néanmoins celui-ci disait galamment qu'il était redevable de sa conversion à deux dames : la Vierge et sa femme. — Barbone et les hommes de sa bande, auxquels, du reste, on avait fait de scandaleux avantages, ayant observé fidèlement les conditions de la capitulation, le gouvernement, de son côté, n'eut garde de les violer.

A quelque temps de là, dans une autre affaire, le cardinal Gonsalvi, auquel on reprochait ses traités avec les brigands, voulut prouver qu'il savait unir la fermeté aux moyens de douceur, et ne se montra pas si scrupuleux. L'autorité avait conclu un nouvel accord avec une bande qui s'était formée des débris de celles de Barbone, de Dieci-Nove et autres; les amnistiés ayant manqué à quelques-unes des conditions les plus insignifiantes du traité, le cardinal les convia à un nouveau rendez-vous, sous prétexte d'en-

trer en explication sur ces clauses litigieuses. Quand ils furent rassemblés et tandis qu'on délibérait, des hommes armés sortirent des caves où on les avait fait entrer de nuit, entourèrent la maison et, à un signal donné par un des prêtres chargés de la négociation, massacrèrent tous ces bandits jusqu'au dernier. Cet exemple, renouvelé de l'histoire de César Borgia [1], fit plus pour la pacification des montagnes que les moyens de douceur et de transaction précédemment employés. A la vue des quarante-cinq têtes de bandits qui bordaient la route de Rome à Naples par San Germano, et des membres mutilés qui, comme autant de charniers, garnissaient chacun des carrefours du chemin, les survivants comprirent que le gouvernement était enfin décidé à sévir; ils déposèrent leurs armes et se dispersèrent. D'un autre côté, les montagnards, qui se sentaient du goût pour le métier, virent que les profits n'en compensaient plus les risques, et restèrent chez eux. C'est de cette époque que date la dispersion définitive des bandes. D'audacieuses attaques à main armée ont encore lieu de temps à autre; mais ces attaques sont le fait d'individus réunis accidentellement, de paysans qui ne peuvent résister à la tentation de mettre à profit une occasion favorable. Ces brigands-amateurs se gar-

[1] Voyez, dans Machiavel, la manière dont César Borgia se défait du Vitellozzo, Oliverotto, Pagolo Orsini et du duc de Gravina, ces condottieri qui le gênaient.

dent bien d'endosser les beaux uniformes d'autrefois; ils sont mal armés, et, quand trois ou quatre d'entre eux se sont réunis pour un coup de main, aussitôt le butin partagé, ils se séparent et rentrent chez eux.

Quelques-uns des chefs de bandes qui se signalèrent dans ces derniers temps du brigandage se piquaient de courtoisie ; galants chevaliers des grands chemins, ils respectaient l'honneur des femmes, se contentant seulement de tirer profit de ce respect en exigeant de plus fortes rançons. D'autres, et Barbone dans le nombre, sauvages don Juans de la forêt, se vantaient, avec une véritable fatuité de bandits, de n'en avoir épargné aucune. Le récit suivant n'est pas l'un des chapitres les moins curieux de l'histoire de ce brigand sanguinaire et sensuel, l'Ajax de tant de Cassandres. Nous laisserons parler le docteur Warington, l'un des héros de cette aventure.

Le 18 septembre 1822, M. B..., de Glasgow, Mme B... sa femme, leur fille et moi, nous quittâmes Naples pour retourner à Rome, et de là à Florence. Nous voyagions en poste, de concert avec lord G..., qui, ce jour-là, quittait Naples comme nous. Lord G... et sa nombreuse famille occupaient deux voitures, et sa suite une troisième. De cette façon, notre petit convoi se composait de quatre voitures. J'avais fait la connaissance de M. B. et de Mme B... à Glasgow; je les avais retrouvés à Naples. Je ne devais quitter cette ville que dans les premiers jours d'octobre; mais

ces dames, qui craignaient de se trouver seules sur la route avec M. A..., dont la santé était fort délicate, et qui, de plus, avaient un peu peur, m'avaient prié de les accompagner; elles pensaient, du reste, que mes soins pourraient être nécessaires à M. B..., atteint d'une phthisie au premier degré. Je cédai d'autant plus volontiers que Mme B... est une de ces femmes rares chez lesquelles la beauté de l'âme ne le cède pas à celle du corps, et que sa fille promet de lui ressembler un jour.

Tandis que nous étions encore à Naples, faisant nos préparatifs de voyage, hésitant entre les chemins de terre et de mer, on nous avait assuré, à diverses reprises, que la bande de Barbone, qui, au commencement de l'été, avait fait plusieurs arrestations sur les routes de Rome à Naples par Terracine ou San Germano, était dissoute. Ce chef, abandonné de ses complices, que décourageait le mauvais succès de leurs dernières entreprises, s'était, disait-on, caché au centre des montagnes de l'État romain, du côté de Frosinone et d'Alatri. Nous sûmes bientôt combien ces informations étaient inexactes.

A la sortie de Capoue, un accident arrivé à notre voiture ralentit notre marche; un des ressorts s'abaissa tout à coup, et la caisse toucha l'essieu. On répara tant bien que mal le dommage à l'aide de cordes et d'une pièce de bois qui maintenait le ressort, et nous rejoignîmes à Sainte-Agathe, au mo-

ment de déjeuner, les voitures de lord G..., qui allait se mettre en route. Nous voulions coucher, ce soir-là, à Terracine; nos dames prirent donc à peine le temps de boire une tasse de lait, et nous repartîmes, cheminant de nouveau de conserve avec lord G... Tout alla bien jusqu'au delà d'Itri; mais, à 2 milles environ de cette bourgade, une des roues de notre voiture ayant heurté une grosse pierre placée au milieu de la route, le ressort céda de nouveau; la voiture commença à toucher; il fallut, bon gré mal gré, ralentir notre marche. Les postillons de lord G... ne tardèrent pas à nous gagner, et, à l'un des détours de la montagne, nous perdîmes de vue la tête du convoi. Il était environ trois heures de l'après-midi; le ciel était pur, la chaleur assez forte pour la saison, et la route paraissait absolument déserte. Cependant, à peu de distance du point culminant de la chaîne de montagne que franchit la route d'Itri à Fondi, nous rencontrâmes un détachement de soldats. Cette vue rassura mes compagnes de voyage, qui commençaient à s'inquiéter. Comme j'entendais parfaitement l'italien, je causai avec le commandant du détachement; celui-ci me raconta que, le matin, le berger était venu le trouver, lui rapportant que les brigands étaient arrivés, cette nuit même, dans les environs de Fondi. Mais c'était bien certainement une fausse alerte, ajouta l'officier, car je viens de parcourir la route de Fondi au col d'Itri, détachant

quelques hommes sur les pentes voisines, et nous n'avons rien remarqué qui puisse faire supposer que les brigands aient reparu de ce côté. Le commandant, après nous avoir donné ces renseignements, qui nous tranquillisèrent, rejoignit son détachement, qui descendit vers Itri, et nous continuâmes notre route.

Nous venions de perdre de vue cette petite troupe, lorsque nous fîmes une nouvelle rencontre. C'était un vieux paysan qui revenait du maquis voisin, portant sur la tête un énorme fagot de rameaux de myrtes et de caroubiers. Le bonhomme nous regarda d'un air inquiet et indécis, et s'écria en passant, avec un accent de commisération singulier chez un homme de cette condition s'adressant à des riches comme nous : — Excellences, que la Madonna et saint Antoine vous protégent! — M. B... et moi nous nous trouvions alors en avant de la voiture, qui gravissait péniblement le dernier escarpement de la montagne. L'étrange recommandation de cet homme me frappa, car je savais que saint Antoine est le patron des brigands. J'interrogeai le paysan; mais il fit la sourde oreille ou ne parut pas comprendre mon italien. Toutefois, comme je lui donnai une pièce de monnaie au moment de le quitter, il jeta autour de lui un long et rapide regard, et me dit à demi-voix et d'un ton très-bref, ayant grand soin que le postillon ne pût l'entendre : — Quand vous serez sur la hauteur,

passez vite..., bien vite. — Ce conseil avait, sans doute, du bon; malheureusement l'état de notre voiture ne nous permettait guère de le suivre. Cependant, arrivé sur le haut du col, je recommandai au postillon de rejoindre, coûte que coûte, les voitures de lord G... Le postillon lança ses chevaux au galop; mais chaque cahot faisait si horriblement heurter le coffre de la voiture contre les roues et l'essieu, que nous courions risque de la mettre en pièces en continuant de ce train. Il fallut donc se résigner à cheminer à peu près au pas sur cette route périlleuse. Pour imposer aux brigands et leur donner, s'il se pouvait, une haute idée de nos forces, nous fîmes rentrer dans la voiture la femme de chambre de ces dames, et M. B... et moi nous prîmes, sur le siége, la place qu'elle avait occupée jusqu'alors, recommandant expressément à nos compagnes de ne pas laisser passer par les portières le moindre bout de voile ou de ruban, rien, en un mot, qui pût donner à penser que des femmes étaient là. Toutes ces précautions furent inutiles.

Vers le tiers de la descente, la route fait un coude. Sur la gauche s'élèvent de grands rochers couverts de broussailles et de plantes grimpantes; sur la droite s'étend un petit ravin tortueux dont le fond est parsemé de gros blocs de rochers comme le lit d'un torrent desséché; de l'autre côté de ce ravin se dressent de hautes montagnes revêtues de taillis de myrtes,

d'arbousiers et d'arbustes résineux. Tout à coup M. B..., me saisissant vivement le bras et étendant la main dans la direction d'un petit massif de myrtes, me dit à voix basse, de façon à ne pouvoir être entendu des dames : — Tenez, les voici ! — Je regardai rapidement du côté que M. B... m'indiquait, et je vis, en effet, comme une masse brune qui semblait se mouvoir, à demi-portée de pistolet de la route, dans un fourré de myrtes qui, à cet endroit, s'avançait jusqu'au parapet du chemin. Nous étions alors à une centaine de pas de ce taillis ; je doutais encore. — C'est peut-être un bœuf qui s'est couché là ou des paysans qui font des fagots, disais-je à mon compagnon, quand soudain je vis briller comme un éclair, au-dessus de la verdure, le bout d'un canon de fusil. Plus de doute, les brigands nous attendaient là. Machinalement je me retournai pour voir s'il n'y aurait pas quelque chance de salut à rétrograder ou si, par hasard, d'autres voitures ne nous suivraient pas. Quelle fut ma surprise lorsque je vis sauter l'un après l'autre, des rochers le long desquels nous venions de passer, au milieu de la route, sept ou huit hommes armés jusqu'aux dents ; la retraite nous était coupée. Au même instant, les hommes qui étaient blottis en avant, dans les broussailles, se levèrent, et en moins d'une minute nous nous trouvâmes entourés par douze ou quinze bandits bien armés, avec lesquels il eût été insensé de vouloir engager une lutte. Le chef

auquel ces hommes obéissaient nous cria : — Arrêtez et descendez. — La première de ces recommandations était inutile; car déjà le postillon avait fait halte.

Comme nous descendions, j'entendis un gros homme, qui semblait le second chef de la bande, dire à celui qui m'avait adressé la parole : — Il n'y a que des femmes dans la voiture. — Tant mieux, repartit le chef; sont-elles belles? — Bellissimes. — A merveille! — ajouta le premier avec un sourire que je crus comprendre, et qui me fit frémir. Quand nous fûmes descendus, cet homme, qui n'était autre que le fameux Barbone lui-même, nous demanda nos bourses.

Malheureusement elles étaient à peu près vides; craignant quelque mauvaise rencontre, nous n'avions pris que l'argent nécessaire pour la route. Le brigand fronça le sourcil : — Face à terre (*faccia in terra*), nous cria-t-il, et il nous fit coucher en travers sous les roues de la voiture, ordonnant à deux hommes de la bande de nous appuyer le bout du canon de leur fusil contre l'oreille, et de faire feu si nous bougions. Le reste de la troupe détacha les malles, les jeta à terre et commença la visite. Nos bagages étaient, à peu de chose près, en harmonie avec l'état de nos finances; des habits, du linge et quelques robes de femmes en faisaient les fonds. Ces dames n'avaient ni bijoux ni étoffes de prix. En un

instant, les malles et les caisses furent brisées et vidées au milieu du chemin, et chacun des brigands choisit, dans cette confusion, ce qui était à sa convenance. Ce choix fut bientôt fait. — Comment! pas de cachemires! pas de bijoux! dit Barbone en fronçant le sourcil d'un air terrible; ces gens-là avaient pris leurs précautions. — Le lieutenant ajouta, d'un ton plaisant et sinistre à la fois, quelques mots qui firent rire ses compagnons et qu'on eût pu traduire par le *nous sommes floués* de la pièce française. — Par bonheur, reprit Barbone, comme dédommagement, nous avons les femmes..., et les hommes dont nous pourrons tirer une bonne rançon. — Oui, emmenons-les! emmenons-les! crièrent les bandits en masse. Aussitôt, joignant l'action à la parole, ils nous firent relever, arrachèrent nos compagnes du fond de la voiture où elles se blottissaient, et, malgré leur résistance et leurs prières, les entraînèrent comme nous dans le maquis voisin; puis ils nous firent gravir avec une célérité singulière les premiers escarpements de la montagne. Il n'y avait ni à résister ni à reculer. Deux robustes coquins tenaient chacun de nous sous chaque bras et nous entraînaient en avant; dans les endroits à pic, un troisième poussait. Dix minutes suffiraient pour faire, de la sorte, l'ascension du cône du Vésuve. Nous marchions ainsi depuis trois quarts d'heure, et la route était déjà hors de la portée de nos voix, quand tout à coup les

hommes qui soutenaient Mme B... crièrent halte! La malheureuse femme, épuisée de fatigue et frappée de terreur, venait de s'évanouir. — Je suis médecin, dis-je au chef qui se trouvait près de moi, lâchez-moi, que je puisse la secourir. — Lâchez-le, — dit le chef. Aussitôt je fis respirer à Mme B... des sels que je portais sur moi, je lui frottai les tempes avec une compresse de rhum; elle revint presque aussitôt à elle, et me reconnaissant : — Docteur, me dit-elle en anglais, vous êtes botaniste, cueillez-nous quelque plante vénéneuse que nous puissions prendre ma fille et moi, et qui nous tue sur-le-champ.

En me disant ces paroles, sa voix était suppliante et décidée. J'aurais voulu la satisfaire que je n'aurais pu, car deux des bandits me reprirent chacun par un bras. On fit asseoir les femmes sur des branches d'arbres entrelacées recouvertes des manteaux des brigands, qui se relayaient, deux par deux, pour porter chacune d'elles. De cette façon, notre course fut plus rapide encore qu'auparavant; aussi, après une heure et demie de marche, nous trouvâmes-nous sur la crête de montagnes très-élevées, du haut desquelles on découvrait à la fois la mer de Gaëte et les lacs de Fondi et de Lenola. D'énormes blocs de rochers, quelques chênes séculaires et, par places, des taillis d'érables et de châtaigniers couvraient les cimes de ces montagnes. Nous devions être alors à 2 lieues au moins de la route où nous avions laissé notre voiture. Au

moment où nous nous arrêtâmes, je fus frappé de l'altération du visage de nos compagnes. Elles sanglotaient, se tordaient les bras de désespoir et adressaient au ciel de ferventes prières. Portées, comme elles l'étaient, sur des brancards, leur état d'inaction passive leur laissait le loisir de réfléchir et de se livrer à la douleur. M. B... et moi nous étions obligés de marcher au pas des brigands; nous ne respirions qu'avec de grands efforts, et notre épuisement était tel, qu'à peine pouvions-nous songer à tout ce que notre situation avait d'étrange et de critique. Mme B... et sa fille étaient toutes deux admirablement belles et pouvaient être prises pour les deux sœurs; l'âge seul établissait quelque différence entre ces deux femmes. Mme B... avait trente et un ans et sa fille quinze. L'une d'elles, c'était la beauté complète; l'autre, la beauté naissante : chacune, dans son genre, approchait de la perfection. La femme de chambre qui accompagnait ces dames, et que les brigands enlevaient avec elles, était Française; elle avait cet air vif et décidé des filles du peuple de ce pays, et, quoique, dans ce moment, elle eût extrêmement peur..... des fusils surtout, elle prenait philosophiquement son parti. A la première halte que nous fîmes au milieu des rochers, elle mangea même une moitié d'orange qu'un des brigands lui offrit... Elle avait soif.

Une grave préoccupation morale, un événement

étrange et imprévu suffisent pour graver à tout jamais dans la mémoire le site où l'on se trouve au moment d'une crise. C'est une décoration que l'on se rappelle d'autant mieux que le drame qui l'accompagne a plus d'intérêt. Je me souviens, par exemple, que, à l'instant où nous nous arrêtâmes sous les chênes de la montagne, le soleil, comme une meule rougie, se plongeait dans la mer, derrière un ilot noir, dans la direction de Terracine. Les chênes, les cimes qui s'étendaient sous nos pieds et ce coucher de soleil concouraient à former un magnifique paysage. Préoccupé comme je l'étais, je me laissai néanmoins aller à une sorte d'admiration machinale. Voilà un site digne du pinceau de Salvator Rosa, me disais-je. Puis je fis subitement la réflexion que le premier plan de ce tableau allait tout à l'heure être animé par quelque épisode du genre de ceux que ce peintre choisissait de préférence, drame terrible et lugubre où nous serions forcément acteurs. Hélas! mes prévisions ne devaient que trop se réaliser.

Les bandits étaient fatigués comme nous; quelques-uns, cependant, montèrent sur les arbres qui nous entouraient, et en détachèrent les branches mortes pour faire du feu; les autres étendirent à terre leurs manteaux, sur lesquels ils firent asseoir les femmes. Quand les brigands eurent placé leurs sentinelles et furent réunis autour du feu qui commençait à petiller : — A quand la fête? — crièrent les

plus jeunes, en jetant du côté des femmes des regards où se peignaient leurs désirs effrénés. — Soupons d'abord, dit Barbone avec humeur; nous verrons ensuite.

Barbone avait environ quarante ans; c'était un homme d'une haute stature, taillé en Hercule, et dont les grands yeux noirs pleins de feu et la voix vibrante indiquaient les passions dans toute leur puissance. Les brigands obéirent à cette brève injonction; ils tirèrent de leurs sacs des tranches de mouton, qu'ils firent rôtir sur des charbons; ils se partagèrent, en outre, un sac de pagnotes, et arrosèrent ce triste repas de vin de Sicile et de rhum, dont ils avaient trouvé quelques bouteilles dans notre voiture. Tout en mangeant, les bandits nous jetèrent, comme à des chiens, des pagnotes et des morceaux de mouton auxquels nous n'eûmes garde de toucher. La fatigue et l'inquiétude nous ôtaient tout appétit; Mme B... et sa fille, accroupies l'une à côté de l'autre, étaient comme anéanties.

Lorsque les brigands eurent avalé leur dernière tranche de mouton et bu leur dernière gorgée de rhum, les plus dispos se levèrent et s'approchèrent de nouveau des femmes; c'est alors que commença une scène impossible à raconter, impossible même à se figurer. Barbone tira des dés de sa poche. — A nous deux, camarade, dit-il en s'adressant au gros homme, son collègue; au plus gros dé le choix! —

— Par saint Antoine, capitaine, j'aurais le gros dé que je serais bien embarrassé; j'ai les mêmes goûts que mon compatriote Bertoldo, j'aime les pêches mûres, j'aime aussi les abricots verts. — Le capitaine jeta les dés sur une dalle de rocher contre lequel il était accoudé, et sans doute il fut satisfait de son lot, car je vis son œil briller comme un des tisons du foyer.— Par saint Antoine, vous avez l'abricot; à moi donc la pêche! — s'écria le lieutenant, qui ne paraissait pas moins content de la décision du sort. Jusqu'alors ces deux dames, serrées l'une contre l'autre et comme abîmées par la douleur, n'avaient ni compris ni entendu l'étrange conversation des brigands. M. B..., qui ne parlait pas italien, ne savait non plus qu'augurer de cette scène; j'étais donc seul au courant. Lorsque je vis le lieutenant s'approcher de Mme B... en souriant d'une manière atroce, je me hâtai d'intervenir. — Respectez ces femmes, lui criai-je, et vous pouvez compter sur une rançon considérable; mais je vous jure, par le corps du Christ et de la Madonna, que, si vous attentiez à leur honneur, c'est comme si vous les frappiez de vos stylets! — Bah! bah! dit le capitaine en ricanant, on ne meurt pas pour si peu de chose. — Nous aurons tout de même la rançon et nous l'aurons après, ajouta grossièrement le lieutenant. — Ah! vous croyez, leur dis-je en élevant la voix et en donnant à mes paroles le plus de décision et d'autorité qu'il me fut possible; vous

croyez ! Eh bien ! je vous jure encore une fois que, si vous touchez seulement à leurs jupes, vous n'aurez pas un sou ; respectez-les, et je vous garantis, sur mon honneur et sur ma vie, 5,000 écus pour chacune d'elles. J'écrirai dès ce soir à Torlonia, le banquier du pape, que vous devez connaître, et dans trois jours vous aurez les 10,000 écus. — Ou bien la potence, dit le lieutenant. — Non, car vous nous garderez en otage, et, si vous n'avez pas les 10,000 écus, libre à vous de me hacher en morceaux ; mais, encore un coup, si vous outragez ces femmes, vous les tuez, et vous n'aurez pas un baïocque.

L'accent de conviction qui perçait dans mes paroles frappa, sans doute, les deux chefs. Je les vis hésiter et se consulter. Barbone songeait, dès lors, à prendre sa retraite, et la perspective d'augmenter son magot de quelques milliers d'écus ne pouvait manquer d'avoir quelque influence sur ses actions. — Il n'y a pas, du moins, de rançon pour celle-là, crièrent quelques-uns des brigands qui nous écoutaient en montrant la femme de chambre, et, saisissant la malheureuse fille, qui poussait des cris aigus, ils l'entraînèrent à quelques pas de nous. Tout à coup, à la suite d'une courte altercation entre ces bandits et plusieurs autres qui venaient d'accourir, altercation qui s'était, sans doute, terminée par un arrangement à l'amiable, les cris redoublèrent de violence... Mme B..., entendant ces cris, jeta du côté d'où ils

partaient un regard effaré, et détourna les yeux avec horreur. Mlle B..., qui avait suivi les regards de sa mère, s'écriait dans l'innocence de son cœur : — Ma mère! ils la tuent! ils la tuent! — Il vaudrait mieux qu'on la tuât, et nous avec elle, lui répondit Mme B..., les yeux attachés à la terre, le visage couvert d'une pâleur mortelle et avec un accent si plein de décision, de dégoût et de terreur, que je ne l'oublierai de ma vie. Puis, se jetant au cou de sa fille, lui prenant la tête et la cachant dans son sein, comme si elle eût voulu la détourner d'un spectacle infâme, elle se mit à sangloter amèrement.

La conversation entre Barbone et le lieutenant avait cessé. Je vis aussitôt, au regard qu'ils jetèrent sur ces dames, que la passion l'emportait sur la raison, et que, dans ce moment, cette passion, que l'extrême beauté des deux prisonnières rendait des plus impérieuses, avait le dessus sur la cupidité. Le plaisir était là, facile et certain, le gain éloigné et douteux; le choix avait été bientôt fait.

Le lieutenant saisissait dans ses bras Mme B..., quand son malheureux époux, à qui la fureur faisait oublier tout danger, et qui, je crois, dans ce moment, se serait précipité entre dix mille épées nues (on outrageait sous ses yeux sa femme et sa fille), se jeta sur lui et le frappa du poing. Quels que fussent sa colère et son désespoir, M. B... était trop faible pour une pareille lutte. Un coup terrible que le brigand

lui porta l'étendit à terre. Je vis luire le stylet du misérable; je m'élançai pour sauver mon ami; mais, avant que j'eusse pu le secourir, je sentis un corps froid, et puis tout à coup comme une langue de flamme qui me traversait la poitrine de part en part. Je tombai sur les genoux, étourdi du coup. Le brigand qui m'avait frappé par derrière allait redoubler, quand la voix tonnante de son chef l'arrêta : — Maladetto, criait-il, qui donc écrira pour les rançons, si vous les tuez? — M. B..., de son côté, avait écarté le poignard du lieutenant avec sa main que la lame avait horriblement coupée. Ce cri de Barbone le sauva comme moi; le coquin, lui serrant la gorge, le souleva tout d'une pièce, et le jetant comme un cadavre aux pieds de ses camarades : — Liez donc ce fou, leur cria-t-il, et attachez-moi l'autre aussi, quoiqu'il ait déjà son compte, ajouta Barbone en me désignant du doigt. J'avais la gueule d'une espingole sur la poitrine et le bout d'un pistolet dans chaque oreille; il fallut bien me laisser lier. Quand nous fûmes garrottés comme des animaux qu'on porte au marché, on nous jeta dans un coin. Je souffrais horriblement de ma blessure; il me sembla, néanmoins, qu'aucun organe essentiel ne devait être attaqué; je n'éprouvais aucune difficulté à respirer et ma bouche ne s'était pas remplie de sang. Je n'essayerai pas de dissimuler ce mouvement d'égoïsme, mouvement tout humain qui fit que, dans cet instant, je com-

mençai, en quelque sorte, par m'occuper de moi-même et me tâter; mais, dans la minute qui suivit, le souvenir de nos infortunées compagnes revint vivement dans ma mémoire, et je reportai avec effroi les yeux de leur côté.

Débarrassés de nous, Barbone et son lieutenant s'étaient rapprochés des deux dames qui se tenaient étroitement embrassées, et qui, à elles deux, ne poussaient qu'un seul cri de terreur et ne faisaient entendre qu'une seule supplication. Les rires des infâmes qui entouraient leurs victimes, et leurs propos obscènes, semblaient aiguillonner ces deux hommes grossiers. Saisissant par la ceinture chacune des deux femmes, ils les tiraient à eux de toutes leurs forces, mettant leurs vêtements en pièces et découvrant leurs bras et leur sein. Les forces de ces malheureuses étaient épuisées. Mlle B..., arrachée des bras de sa mère, qui s'attachait encore convulsivement à sa robe, faisant un effort désespéré, avait essayé de se jeter au milieu du brasier; mais, retenue par le brigand, elle avait senti la bouche du misérable s'appuyer contre sa bouche, et venait de rouler sur le gazon. Sa mère, terrassée comme elle, poussait, comme elle, de ces effroyables cris de femme qui vous font vibrer corps et âme, et qui retentissent pendant des mois aux oreilles de ceux qui les ont une fois entendus, quand tout à coup une lueur vive illumina cette scène d'horreur; les balles sifflèrent

autour de nous ; je vis un des brigands trébucher et rouler dans le feu, toujours allumé, où il resta immobile; un autre poussa un cri aigu et tomba la face contre terre à nos pieds; plusieurs coups de fusil retentirent à la fois.

Dieu soit loué ! les brigands sont surpris ! telle fut ma première pensée. Barbone et son compagnon avaient lâché prise au bruit des coups de fusil et sautaient sur leurs armes. — Couchez-vous à terre, criai-je en anglais à Mme B... et à sa fille que je vis se relever d'un air égaré; couchez-vous, ce sont nos sauveurs; les balles pourraient vous atteindre. — Mais ces dames, les yeux hagards et comme frappées de stupéfaction, restaient accroupies et immobiles. Les brigands commençaient à se reconnaître et essayaient de riposter. L'un deux, frappé d'une balle, tomba presque sur Mme B... Un autre, c'était, je crois, le gros lieutenant, la saisissant par les cheveux, la traîna derrière lui l'espace de quelques toises; mais, comme les soldats arrivaient en foule au pas de course, il lâcha prise après l'avoir brutalement frappée du pied. Cependant les coups de fusil retentissaient de tous côtés, et ce fut vraiment par miracle qu'aucun de nous ne fût atteint. Les balles ne sifflant plus à nos oreilles, j'appelai un des soldats, qui coupa les cordes qui nous liaient les pieds et les mains ; nous pûmes alors nous traîner vers nos malheureuses compagnes, que le bruit de la fusillade qui s'éloi-

gnait faisait encore horriblement tressaillir. Le tertre que les brigands occupaient avait été cerné. Sept d'entre eux furent tués ou pris; mais les deux chefs s'échappèrent, accompagnés d'une huitaine d'hommes, reste de la bande. L'officier qui commandait le détachement, tout en nous secourant, nous raconta que ses soldats avaient surpris et égorgé une des sentinelles des brigands, et que, sans doute, on les eût tous arrêtés, si, en entendant les cris des femmes qu'il croyait en danger de mort, il n'eût commandé le feu.

Nos compagnes commençaient à reprendre leurs sens; le capitaine les fit placer comme nous sur des brancards, car les forces de M. B... étaient à bout, et ma blessure me causait, dans tout le côté droit, un engourdissement et une pesanteur singulière; trois ou quatre soldats portaient le brancard, et le reste du détachement escortait les prisonniers. La malheureuse femme de chambre était dans un état déplorable; cependant le sentiment qui dominait chez elle, c'était la colère; les soldats eurent toutes les peines du monde à l'empêcher de souffleter un des brigands qu'elle croyait reconnaître pour l'avoir vue d'un peu près. Ce ne fut que longtemps après notre arrivée à l'auberge de Fondi que Mme B... et sa fille sortirent de l'état de stupeur dans lequel les événements de cette terrible soirée les avaient plongées et qu'elles recouvrèrent parfaitement l'usage de

leurs sens. Leurs cheveux étaient épars, leurs vêtements en lambeaux; mais, au milieu de ce désordre, elles étaient admirablement belles, surtout quand, rouges et les yeux baissés, elles répondaient à nos consolations et à nos soins.

Un chirurgien de Terracine, qui sonda ma blessure dans la nuit, reconnut que, fort heureusement, le muscle seul de la poitrine avait été offensé, et que la plèvre n'avait pas même été touchée. La main de M. B... le faisait affreusement souffrir; cependant, le chirurgien, qui avait autrefois servi dans l'armée de Murat, nous permit de reprendre le lendemain la route de Rome, où nous ne tardâmes pas à être parfaitement guéris de nos blessures. Malheureusement cette scène horrible avait frappé au cœur le pauvre M. B... Il languit tout l'hiver et fut emporté, dans le mois de mars de l'année suivante, par les rapides progrès de la maladie consomptive dont il était atteint.

J'ai eu souvent occasion de revoir Mme B... et sa fille, qui, depuis, a épousé l'avocat G..... A la suite d'un danger couru de compagnie, l'intimité s'établit d'une façon durable. — Quelles étaient vos pensées dans ce terrible moment? lui demandai-je un jour que nous causions ensemble à cœur ouvert. — Je ne pensais qu'à ma fille, me répondit-elle.

C'est le même Barbone qui fut, depuis, gracié et obtint un emploi lucratif du gouvernement romain.

Naguère encore il était l'un des concierges du château Saint-Ange.

Gasparone, l'émule de Barbone, qui partagea avec lui la domination de l'Apennin, et que les habitants des districts de Sonnino et d'Itri appellent encore le *dernier des braves*, a terminé sa carrière de brigand d'une manière moins heureuse que son confrère. Il est détenu aujourd'hui dans la forteresse de Civita-Vecchia. Gasparone débuta dès l'âge de seize ans, en tuant, dans le confessionnal, le curé qui lui refusait l'absolution d'un vol. Obligé de fuir, il rejoignit quelques connaissances qu'il avait dans la montagne, et se fit brigand. Un jour, les carabiniers entourèrent la bande dont il faisait partie, Gasparone ne perdit pas courage : il tua de deux coups de poignard deux soldats qui le saisissaient; puis, retranché dans un maquis, il en mit six autres hors de combat ; ses camarades, émerveillés de son courage, et qui venaient de perdre leur chef, l'élurent tout d'une voix leur commandant à sa place. Sa réputation s'étendit dans tout le pays, et bientôt il compta sous ses ordres plus de deux cents soldats. Gasparone avoue cent quarante-trois assassinats; c'est néanmoins le chef qui s'est fait le plus aimer des montagnards romains. Nous avons vu les pâtres du monte Cavo verser des larmes de regret en racontant ses prouesses. Gasparone, moins grossier que Barbone, dont il ne parle qu'avec mépris, s'est toujours piqué de galanterie.

Un des lieutenants de Barbone avait enlevé un séminaire de jeunes garçons, Gasparone enleva tout un couvent de religieuses. Ces jeunes filles, au nombre de trente-quatre, arrachées en plein jour de leur retraite du monte Commodo, furent conduites dans la montagne par les brigands, qui ne renvoyèrent que les plus pauvres. Cachées dans les grottes et au fond des précipices, les autres vécurent dix jours en communauté avec les brigands qui les relâchèrent, moyennant rançon, sans qu'aucune d'elles eût à se plaindre d'un outrage ou même d'un manque de respect.

Gasparone, le galant bandit, fut cependant trahi par sa maîtresse, qui le vendit aux sbires. Celle-ci, au moment de le livrer, avait prudemment jeté sa carabine et son poignard par la fenêtre. Gasparone, néanmoins, tira vengeance de sa trahison, il l'étrangla avec ses mains tandis que les sbires enfonçaient la porte. Gasparone est à la fois un homme d'action et un homme d'esprit; du XIVe au XVIe siècle, un tel chef eût rivalisé avec les Sforza, les Carmagnola, les Pietro Saccone et tant d'autres fameux condottieri.

La soumission de Barbone, la captivité de Gasparone et les exemples faits par le cardinal Gonsalvi avaient, comme nous l'avons dit, amené la dispersion des bandes. Il s'en faut, toutefois, qu'aujourd'hui [1]

[1] 1840.

l'on voyage en Italie avec la même sécurité que dans le reste de l'Europe, comme le prétendent des voyageurs optimistes. Quoique commis par des individus isolés ou réunis accidentellement, les vols à main armée sont presque aussi fréquents qu'autrefois. Il est peu de voyageurs qui, à la suite d'une ou deux années passées sur les routes de l'Italie, n'aient fait leur *rencontre*. Récemment encore, un artiste de nos amis [1] a vu luire, à quelques pouces de sa poitrine, le stylet des bandits; il n'avait avec lui que ses crayons et son portefeuille; peu s'en fallut que les brigands, qui n'apprécient guère ce genre de richesses, ne se vengeassent de leur déconvenue en le frappant de leurs poignards. Tel autre, à son arrivée dans Rome, a été obligé de garder la chambre plusieurs jours, tous ses vêtements, y compris l'habit qu'il avait sur le dos, lui ayant été enlevés près de Viterbe. Enfin, l'année dernière [2], nous avons vu M. Dabadie, le courageux voyageur, contraint de se présenter en costume de bal masqué dans les salons du palais de monte Citorio, cette habitation des ministres et des cardinaux romains, les brigands ne lui ayant laissé, pour tout vêtement, qu'un habit arménien. Ce costume de M. Dabadie était une épigramme excellente. Les ministres romains, qui entendent à

[1] M. Cabat, 1839.
[2] 1839.

demi-mot, durent la comprendre; s'il était cruel pour le voyageur, après plusieurs années passées au milieu des peuplades barbares de l'Abyssinie, de se voir dépouillé de la riche moisson de manuscrits orientaux et de documents de toute espèce recueillis au prix de tant de sueurs, il était piquant, en effet, pour MM. les cardinaux ministres de l'intérieur et de la police, que ce vol audacieux se fût commis aux portes de Rome. Les environs de la cité pontificale étaient-ils donc moins sûrs que les déserts de l'Afrique? Les paysans de la banlieue romaine étaient-ils moins civilisés que les Arabes ou les Abyssins?

Ce serait, je crois, l'avis des bourgeois de Rome, qui redoutent beaucoup plus ces brigands amateurs que les chefs de bandes d'autrefois; ceux-ci, du moins, avaient des procédés, ne vous tuaient pas par maladresse, et, moyennant quelques écus, il y avait toujours moyen de s'entendre avec eux. Aujourd'hui chacun s'en mêle; on vous arrête sur les grands chemins pour des misères, pour vous voler douze chemises ou une montre; puis ces gens-là sont si maladroits, qu'ils vous estropient ou vous tuent sans le vouloir. Plusieurs voyageurs ont été victimes, en effet, de ces attaques isolées, exécutées par des hommes armés de fusils et de pistolets dont ils ne savaient pas se servir. M. Hunt et sa femme, ces jeunes et intéressants voyageurs dont la mort fit tant de bruit, il

y a quelques années, périrent victimes d'un événement de ce genre.

M. Hunt faisait sa visite obligée aux temples de Pœstum; il avait dans sa voiture quelques pièces d'argenterie dont il avait eu l'imprudence de se servir en déjeunant sous le portique du temple de Pœstum. Sa femme, qui l'accompagnait, avait une chaîne d'or au cou et plusieurs bagues aux doigts. Des paysans qui passaient virent cette argenterie et ces bijoux : l'occasion leur parut favorable. Armés d'un mauvais fusil et de haches, ils s'embusquèrent à quelques centaines de pas des temples, sur la route, et arrêtèrent la voiture de M. Hunt au retour. M. Hunt n'essaya pas de résister, comme on l'en a accusé à tort; l prit même la chose gaiement, donna son argenterie aux brigands, et se mit à leur jeter à la tête, en riant, des oranges, dont une des poches de sa voiture était pleine. Ceux-ci, que des projectiles de ce genre n'effrayaient guère, montèrent familièrement sur le marchepied de la voiture, et l'un d'eux porta brutalement la main au cou de Mme Hunt pour détacher la chaîne qu'elle portait. M. Hunt, indigné de la grossièreté du bandit, l'apostropha avec chaleur en fouillant vivement dans l'une de ses poches. Le misérable s'imagina que l'Anglais cherchait une arme, et sauta à terre en le mettant en joue; c'est alors que le coup partit, involontairement, à ce que le brigand a assuré jusque sur l'échafaud; la balle, toutefois, traversa la

poitrine de M. Hunt et atteignit sa femme à la tête. M. Hunt mourut le jour même et sa femme le lendemain.

En racontant avec emphase divers accidents du même genre, les pauvres Romains se livrent à de comiques réflexions sur les dangers que font courir au voyageur ces brigands sans expérience et par occasion ; ils en viennent presque à regretter les temps où les Barbone, les Fra-Diavolo et les Gasparone occupaient les routes de Rome et de Naples. On prenait ses précautions, disent-ils, et, comme ces chefs n'auraient pas souffert la concurrence des premiers venus, les attaques étaient, peut-être, plus rares. A la tournure que prennent les choses, nous craignons fort que ces regrets ne soient pas de longue durée. Si le gouvernement romain n'adopte pas, en effet, quelques mesures vigoureuses, et que la guerre vienne à éclater, de nouvelles bandes ne tarderont pas à se reformer. Les mœurs, en effet, sont les mêmes que par le passé; le gouvernement a contenu ou réprimé les mauvais instincts du peuple; mais a-t-il fait, pour les corriger, tout ce qu'il était nécessaire de faire? Il y aurait là toute une réforme radicale à tenter, que de bonnes intentions ne suffisent pas seules pour opérer. Il faut vouloir, et vouloir avec suite. Les éléments du brigandage existent comme de tout temps; ils sont, il est vrai, dispersés, mais ils tendent à se réunir; c'est un vice de constitution héréditaire, un

mal honteux dont une cure violente a passagèrement suspendu les accès, mais dont elle n'a pas détruit la cause. Que le médecin ait un jour de négligence, que le malade se livre à son naturel dépravé, et le mal reparaîtra aussitôt avec les mêmes symptômes et la même férocité qu'autrefois [1].

[1] Voir l'appendice du tome Ier, n° 2.

Digitized by Google

APPENDICE DU TOME Ier.

1.

(Tome Ier, page 194, première note.)

INVENTAIRE DESCRIPTIF DES TABLEAUX ET AUTRES OBJETS D'ART RECUEILLIS AU PALAIS PITTI, A FLORENCE, ET REMIS AU MUSÉE CENTRAL PAR LE CITOYEN CALAS, AGENT DU GOUVERNEMENT EN TOSCANE.

Cet inventaire a été dressé, en présence de l'agent, par l'administration et le citoyen Calas, citoyen expert près les musées, le 14 nivôse an VIII de la république française.

Les trente caisses reçues contenaient :

1re CAISSE.

Hauteur.	Largeur.	
0m,72	0m,72	La Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean à mi-corps.

Ce tableau, peint sur bois, connu sous le nom de *Madona della Sedia*, est arrivé en bon ordre quant au transport. L'inventaire dressé, par le peintre Wicar, lors de l'enlèvement de ce tableau, porte que ce tableau est assez bien conservé, n'ayant point été retouché, excepté à la draperie bleue qui enveloppe la cuisse de la Vierge, au-dessous du pied de l'enfant. Il a généralement un peu souffert par l'humidité du mur contre lequel il était appuyé; il a été frotté dans plusieurs endroits, ce qui en a enlevé

Hauteur. Largeur.

l'épiderme. Ces endroits sont les cheveux de la Vierge près de l'oreille, à la pointe du front de l'enfant Jésus, au front de la Vierge, dans la partie qui avoisine les cheveux du côté de l'oreille, aux mains de saint Jean, du côté de la petite croix, qui est un peu effacée, ainsi que la peau du menton qui est derrière. La jointure des deux planches dont est composé ce tableau s'étant ouverte, on a mal réparé cet accident, ce qui produit sur la draperie bleue de la Vierge une ligne noire.

Ce tableau est rempli de gerçures très-fines qui se réunissent en plus grand nombre aux extrémités des contours. L'impression sur la tête de l'enfant Jésus quitte le fond dans quelques endroits, notamment dans la draperie verte. Deux coups, un dans l'oreille de l'enfant, un dans l'ornement de la draperie.

2e CAISSE.

0m,42 0m,30 Le Père éternel, supporté, dans les airs, par le lion de saint Marc, le bœuf de saint Luc, l'aigle de saint Jean et l'ange de saint Matthieu; attribué à Raphaël, mais présumé de Jules Romain.

Quelques légères écailles dans la figure de l'ange.

3e CAISSE.

0m,40 0m,58 Le sommeil de saint Jean-Baptiste, composition de cinq figures; tableau ovale sur bois, par Carlo Dolci.

Ce tableau est porté, dans l'État de Florence, pour être de Giovanni di San Giovanni.

Hauteur	Largeur	
		4e CAISSE.
0m,32	0m,28	Une tête de petit saint Jean, sur bois, par le Corrége.
		5e CAISSE.
1m,78	1m,78	La déposition du Christ et plusieurs autres figures sur bois, par Pérugin.

La cuisse et la jambe du Christ ont été endommagées par le frottement du couvercle sur la longueur de 50 centimètres, prenant de la draperie du Christ jusqu'à la rotule, et traversant la main de la Vierge.

Il y a une fêlure dans le panneau, au bas du Joseph d'Arimathie. Il y a d'anciennes écailles dans la draperie rouge d'un ange.

		6e CAISSE.
1m,84	1m,34	L'Ecce homo, composition de trois figures, sur toile, par Cigoli.

Bien conservé, à quelques taches d'anciens repeints près sur la figure du Christ.

1m,34	1m,80	Le martyre de sainte Agathe, composition de figures sur bois.

Couvert de repeints modernes, et notamment la figure entière de sainte Agathe.

Les quatre philosophes, sur bois, par P. P. Rubens.

En bon état, à quelques légers repeints près sur la tête de Juste Lipse. Les trois autres personnages sont Rubens, Grotius et le frère de Rubens. Le vêtement de Grotius est couvert de repeints. Ce tableau a souffert de l'humidité.

Hauteur.	Largeur	
		7e CAISSE.
0m,57	0m,57	Une tête d'homme, sur toile, par Moroni.
0m,57	0m,47	Une tête de femme, sur toile, par Moroni.
0m,79	0m,58	Une tête de Christ, par le Titien, sur bois, vue de profil et à mi-corps. Ce tableau est fort endommagé par le mauvais ordre de l'encaissement, qui a occasionné trente trous jusqu'au bois ou à l'impression.
0m,61	0m,79	Trois têtes en buste, sur bois, par Giorgiou, représentant un concert. Une des figures a éprouvé un frottement sur le poignet.
0m,35	0m,24	Une petite sainte Famille, sur bois, par Jules Romain. Elle a souffert pendant le voyage. On remarque douze écailles emportées par le frottement.
1m,00	0m,97	Un portrait de femme, par le Titien, sur toile. Il est bien conservé.
1m,12	0m,88	Jules II, portrait sur bois, par Jules Romain. Il est bien conservé.
		8e CAISSE.
0m,83	0m,63	Les trois Parques, tableau sur bois, fendu en deux de haut en bas; par Michel-Ange. Il a un peu souffert des frottements.
0m,87	0m,70	La Madeleine les bras croisés sur la poitrine, sur bois, par le Titien. Tableau couvert de repeints modernes.

Hauteur.	Largeur.	
1m,30	0m,95	Cléopâtre mourante, tableau sur toile, par le Guide.
		Très-médiocre.
1m,10	1m,24	Luther, Calvin et un autre personnage, par Giorgion, tableau sur toile, *ragrandi* anciennement dans le haut.
		Il est assez bien conservé.
1m,00	0m,92	Le portrait de Jules II, par Raphaël, sur bois.
		Très-chanci par l'humidité qu'il a contractée dans le voyage.
0m,90	0m,68	Le portrait du cardinal Bibiéna, sur bois; le panneau est fendu du haut en bas; par Raphaël.
0m,87	0m,63	Le portrait du cardinal Inghirami, sur toile, par Raphaël.
		Bien conservé.

9e CAISSE.

1m,00	1m,36	Deux tableaux sur bois, représentant l'histoire de Joseph, par André del Sarte.
		Bien conservés.

10e CAISSE.

1m,04	0m,90	Un portrait d'une femme vêtue à la vénitienne, par Pâris Bordone.
1m,04	0m,88	Un vieillard, les mains croisées, peint sur toile, par Rembrandt.
		Bien conservé.

Hauteur.	Largeur.	
1m,16	0m,89	Une sainte Famille, de cinq figures, peinte sur bois, par P. P. Rubens.

Le panneau est fendu du haut en bas. De plus, une autre fente descend du haut jusque sur la tête de saint Jean. Plusieurs parties anciennement usées.

1m,05	0m,72	Le portrait d'André del Sarte, sur toile, par André del Sarte, dans sa jeunesse.

11e CAISSE.

1m,34	0m,95	Un portrait d'homme vêtu en noir avec collerette, peint sur toile par Bartholomée Vander Est.
1m,44	1m,05	Le portrait d'Hippolyte de Médicis, peint sur toile par le Titien.

Bien conservé.

1m,40	0m,97	Une copie du tableau de Salvator Rosa, connue sous le nom de *l'Imposture*, sur toile.

Médiocre.

12e CAISSE.

0m,38	0m,27	Une étude de la tête de la Vierge du tableau de Baroche venu de Lorette, connu sous le nom de *l'Annonciation*, sur papier collé sur bois, par le Baroche.
0m,44	0m,58	Une sainte Famille, sur toile, tableau ovale, en travers, par l'Albane.

Très-médiocre.

0m,38	0m,27	Une étude de la tête de l'ange du tableau de Baroche, sur papier collé sur bois, par le Baroche.

Hauteur.	Largeur.	
0m,33	0m,43	Une sainte Famille, sur cuivre, tableau ovale en travers, par l'Albane.
		Du vieux temps de ce maître.
0m,71	0m,48	Le Christ au jardin des Olives, cintré sur bois, attribué à Carlo Dolci.
		Bien conservé.
0m,37	0m,80	La Danse des Muses, sur un panneau dont le fond est doré et anciennement fendu, par Jules Romain.
0m,39	0m,23	Une petite tête de Madeleine, sur toile, attribuée à Juste Subtermann.
		Elle est couverte de repeints.
0m,40	0m,27	Une tête de guerrier, peinte sur papier collé sur toile, par P. P. Rubens.

13e CAISSE.

1m,28	2m,04	Un paysage, sur bois, représentant Ulysse et Nausicaa, par P. P. Rubens.
		Très-bien conservé, à quelques repeints près qui sont dans le ciel.
1m,24	1m,98	Un paysage, sur bois, représentant une vaste campagne, par P. P. Rubens.

14e CAISSE.

2m,20	1m,37	La Vierge, l'enfant Jésus et plusieurs anges, tableau connu sous le nom de la *Madona delle collo longo*, par le Parmesan.
		Les trois planches sur lesquelles il est peint se sont disjointes dans toute leur longueur. Il est généralement couvert de repeints modernes.

Hauteur.	Largeur.	
		15e CAISSE.
1m,50	1m,11	La Vierge, saint Joseph, l'enfant Jésus et saint Jean, tableau peint sur bois, figures demi-nature, par Jules Romain. Un grand nombre d'écailles anciennes se sont détachées de l'impression.
1m,63	1m,29	Une sainte Famille, composée de sainte Anne, sainte Élisabeth, la Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean. Ce tableau, peint sur bois, est fendu par le haut : il est donné, par l'état fait à Florence, à Raphaël, mais il est bien plus présumable qu'il est d'André del Sarte.
		16e CAISSE.
1m,40	1m,15	Judith tenant la tête d'Holopherne, tableau sur toile, par Christophe Allori. Bien conservé.
1m,58	1m,20	Le portrait de Léon X au milieu de deux cardinaux de sa maison, sur bois, par Raphaël. Assez bien conservé. L'humidité a fait lever la couleur en deux endroits, au-dessous de la main d'un des cardinaux et 2 décimètres plus bas.
		17e ET 18e CAISSES.
		Les sept travaux d'Hercule, en argent, d'après Jean de Bologne. De la dernière médiocrité. — Celui représentant Hercule emportant le sanglier d'Éri-

Hauteur.	Largeur	
		manthe a quelques parties qui auront besoin d'être soudées.

19e CAISSE.

Phaéton conduisant les chevaux du soleil, en argent. Le char est en cuivre doré.

20e CAISSE.

1m,11	0m,80	Une table en pierre dure de Florence, représentant un service de porcelaine précieuse du Japon, incrusté dans une table de serpentin.

21e ET 22e CAISSES.

1m,18	0m,65	Deux tables en pierre dure de Florence, représentant des vases étrusques et autres.

23e ET 24e CAISSES.

Deux tables représentant l'une des cascines, l'autre les bains de Monte-Catini.

25e ET 26e CAISSES.

Deux tableaux en pierre dure de Florence, représentant deux ports de mer.

27e, 28e, 29e ET 30e CAISSES.

Quatre tableaux en pierres dures, représentant la Peinture, la Sculpture, l'Architecture et la Musique.

Récépissé de ces objets a été remis au citoyen Calas, agent du gouvernement, le 14 nivôse, après l'ouverture desdites 30 caisses.

L'administration a reçu de même du citoyen Reinhart, ministre de la république à Florence et ex-ministre des relations extérieures à Paris, deux tableaux en pierres dures de Florence, provenant du palais Pitti et représentant le tombeau de Cœcilia Metella, et le Panthéon d'Agrippa, à Rome. Ces deux tableaux ont été déposés, le 7 frimaire, au musée, et récépissé en a été donné au citoyen Jacob, chef de la 2e division des relations extérieures.

Ont signé : CALAS, agent du gouvernement en Toscane; LEBRUN, commissaire-expert; LAVALLÉE, secrétaire du musée; DUFOURNY, administrateur; FOUBERT, administrateur adjoint.

2.

(Tome Ier, page 157, dernière ligne.)

Nous ne prédisions que trop vrai. Le fait suivant, que nous choisissons entre mille comme le plus récent et comme le plus propre à nous éclairer sur la situation morale de la population de l'État romain, nous prouvera que le mal a reparu et que ses accidents sont aussi étranges que par le passé. Nous allons citer *in extenso* le récit du journal l'*Univers*, qui nous a paru tout à fait caractéristique, et cela à plus d'un point de vue.

VOL D'UNE MADONE A ROME.

On écrit de Rome à l'*Univers* : « Il y avait dans la cathédrale de Velletri, près de Rome, une image de la Vierge ort en dévotion parmi le peuple. Cette image revêtue d'or,

à l'exception du visage, enrichie de colliers, d'anneaux, de bijoux et d'*ex-voto*, a été volée du jeudi au vendredi saint. Comme elle était recouverte, selon le rite particulier de la semaine sainte, d'une étoffe violette, le vol a pu s'accomplir, même avec effraction d'une des grilles, sans éveiller l'attention. Cependant, vers le soir du vendredi, l'archiprêtre a reçu un billet à peu près ainsi conçu : « Moi, sous-« signé, connais le voleur et le lieu où est déposée l'image « de la madone, et je dévoilerai tout à trois conditions : « celle de l'*impunita* pour moi, celle de la délivrance de « mon frère, qui doit être condamné à mort, celle d'une « rente de 10 écus par mois. Signé *Vendetta*. » — L'archiprêtre, après avoir constaté le fait du vol, s'est empressé de faire connaître cette étrange et impudente missive au délégat, monseigneur Luigi Giordani. Au lieu de procéder à la recherche immédiate du signataire, lequel est, dit-on, de ces bandits condamnés par contumace, réfugiés dans les maquis des montagnes, et qui reparaissent quelquefois hardiment pour faire d'audacieuses razzias, monseigneur Giordani a écrit à Rome pour avoir des ordres.

« Le saint-père, affligé, sans doute, du manque d'énergie des autorités de Velletri, mais combattu peut-être entre la crainte d'une profanation et d'une perte absolue de la sainte image, et la crainte non moins fondée de rumeurs parmi le peuple, a fait répondre qu'il tolérait pour cette fois, et à cause de la circonstance particulière du vol sacrilége, l'admission de la première condition, mais qu'il ordonnait un rejet formel des deux autres conditions. Pendant ces pourparlers, le gouvernement de Velletri gardait le silence sur l'événement; mais Vendetta, voyant ses propositions repoussées, répand la nouvelle du vol, et écrit qu'il se contentera de l'impunité et de 500 écus une fois donnés. Samedi au matin, le peuple, inquiet, se porte en masse à la

cérémonie, et attend impatiemment le *Gloria in Excelsis*, moment où l'on découvre le crucifix et les images; le voile qui cache la madone ne s'abaisse point. Mais des personnages sages disent que le voile tombera certainement pour la solennité de Pâques ; les murmures s'apaisent, et l'on se résigne jusqu'au lendemain.

« Or, dimanche matin, la cathédrale s'emplit de fidèles, la sainte image que l'on aime est toujours voilée; le tumulte éclate, des hommes hardis montent sur l'autel, arrachent le tissu violet, et le doute n'est plus permis. C'est alors que les tristes amis de Vendetta s'écrient : « Les jésuites ont dérobé la madone, » et ce stupide mensonge trouve crédit, parce que ces religieux, n'ayant pas de maison à Velletri, habitent l'ancien séminaire attenant à la cathédrale. Des meneurs dirigent et exaltent la multitude, qui, aux cris de : *La Madonna nostra! la Madonna nostra!* se précipite, par les portes de communication, dans le vieux séminaire, le pille, le saccage et maltraite les jésuites. Il faut dire qu'il n'y a pas de force armée à Velletri. Dix ou douze vétérans forment toute la garnison de cette ville. L'évêque suffragant monte en chaire, mais on ne l'écoute point ; il est obligé de se retirer, et, chose qui paraîtra bien étrange à des lecteurs parisiens, Vendetta lui-même, armé d'un poignard, ose apparaître, et du haut de la chaire harangue le peuple : « Abbiate pazienza, » dit-il (*pazienza* est un mot qui revient à tout propos dans la langue italienne). « Ayez « patience, les bons Pères sont innocents; c'est moi, oui « moi, qui ai volé la madone ; mais je la restituerai quand « le gouvernement, à qui je donne jusqu'à lundi au soir, « aura consenti au pacte que je lui ai proposé : ainsi cal- « mez-vous, ne criez plus, parce que mes compagnons sont « armés comme moi. »

« Nos renseignements ne vont pas au delà de cette scène,

que l'on dirait reproduite d'une des journées néfastes des républiques italiennes au xve siècle.

« Nos dernières dépêches nous permettent cependant d'affirmer que, sur le refus énergique de la part de l'autorité d'accepter ses propositions, le voleur a restitué la statue, sans autre condition que son impunité. La sainte image a été où elle est processionnellement à l'église de Saint-Clément, remportée de nouveau exposée à la vénération publique. »

Le même journal a reçu de Rome une nouvelle correspondance, datée du 7 avril, qui contient les nouveaux détails suivants :

« Pendant que nous écrivions hier le récit du drame de Velletri, les derniers actes s'accomplissaient. Dans la solitude des bois, auxquels il avait demandé un abri contre les poursuites de la justice, le bandito Vendetta avait médité ce qu'il appelle un grand coup. Doué d'une grande énergie et d'une intelligence peu ordinaire, il avait formé et exécuté tout ce plan de vol, d'intrigue et de soulèvement populaire, afin de contraindre le gouvernement à un pacte qui lui rendrait la liberté; mais, sa conduite et ses atroces perfidies reconnues, monseigneur le délégat Giordani a agi avec vigueur. Vendetta, perdant tout à coup son courage, s'est accusé en versant des larmes; il a déclaré que dans la maison de son père l'on trouverait la madone, et qu'il désirait s'en remettre à la clémence du saint-père. Il est arrivé hier au soir à Rome, conduit par la gendarmerie, et il a été incarcéré immédiatement.

« Or voici où le caractère naïf et religieux des populations romaines apparaît dans sa réalité. On devra reconnaître forcément l'absence de toute passion politique. A peine le lieu du dépôt de l'image vénérée était-il connu, que l'irritation avait fait place à la joie la plus vive. Tout était oublié; les désordres de la veille étaient déjà loin : on

pleurait maintenant d'enthousiasme. Le clergé, accompagné de la foule, s'est rendu processionnellement à la maison du bandito, et la madone appelée *delle Grazie*, ornée de ses ex-voto, a été reconduite à Saint-Clément. Les prières les plus ardentes, les larmes les plus vraies ont fêté cet heureux retour. »

Il y a tout lieu de croire que Vendetta obtiendra grâce entière et peut-être sa pension.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

I.

Pages.

De Paris à Lyon..... 1

II.

De Lyon à Arles..... 10

III.

Arles..... 28

IV.

D'Arles à Marseille..... 39

V.

De Marseille à Toulon..... 53

VI.

Toulon..... 60

VII.

a ville d'Hyères..... 73

Digitized by Google

VIII.

Pages
De Toulon à Bastia. — La Corse..... 80

IX.

Les Corses. — L'île de Corse..... 90

X.

Faustine Moro..... 100

XI.

Livourne. — Pise..... 121

XII.

Florence. — Premier aspect. — Les mœurs..... 135

XIII.

Arrivée à Florence. — La société. — Les Napoléons..... 142

XIV.

La place du Grand-Duc. — Les offices..... 150

XV.

La bibliothèque Laurentienne. — Les bibliothèques..... 163

XVI.

Le palais vieux..... 171

XVII.

Le palais Pitti..... 187

XVIII.

L'Académie des beaux-arts..... 198

XIX.

Pages.
Santa Maria del Fiore..... 212

XX.

San Lorenzo. — La chapelle des princes. — La chapelle des Médicis..... 225

XXI.

Santa Croce. — Santa Maria Novella. — San Giovanino. — Or-San-Michele..... 237

XXII.

Environs de Florence. — Poggio imperiale..... 247

XXIII.

Environs de Florence. — Les villas Palmieri et Mozzi. — Fiesole. 251

XXIV.

Porte San Gallo. — Villa Carregi. — La céramique..... 259

XXV.

Poggio de Cajano. — Bianca Capello..... 267

XXVI.

La chartreuse de Florence..... 274

XXVII.

San Miniato..... 280

XXVIII.

Maisons de Michel-Ange, de Benvenuto Cellini et de Machiavel.— Machiavel..... 286

XXIX.

L'agriculture. — L'industrie. — Les mœurs..... 305

Digitized by Google

XXX.

Pages.
Certaldo. — Boccace..... 312

XXXI.

San Gimignano..... 319

XXXII.

Sienne..... 326

XXXIII.

Sainte Catherine de Sienne..... 346

XXXIV.

La rivière Diana. — Les Siennois. — L'Académie des beaux-arts. 353

XXXV.

La bataille de monte Aperto..... 358

XXXVI.

De Sienne à Rome..... 376

XXXVII.

Le brigandage dans les États romains..... 392

Appendice du tome Ier..... 459

Table des matières..... 473

569155

PARIS. — IMPR. DE Mme VEUVE BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 5.

Digitized by Google

KONSERVIERT DURCH
OSTERREICHISCHE FLORENZHILFE
WIEN

Digitized by Google